

ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPÉENNES

CIVILISATIONS-MENTALITÉS



TOME XXXII 1994 N^{os} 1—2

HISTOIRE ET RELIGION
LA FRANCE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE
SLAVES ET ROUMAINS



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ALEXANDRU DUȚU

COMITÉ CONSULTATIF

SEÇİL AKGÜN (Ankara), VIRGIL CÂNDEA, N. N. CONSTANTINESCU, NADIA DANOVA (Sofia), DENNIS DELETANT (Londres), LOUKIA DROULIA (Athènes), ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA, ALEXANDRU ELIAN, ANNELIE UTE GABANY (Munich), VALENTIN AL. GEORGESCU, ZORAN KONSTANTINOVIĆ (Innsbruck-Belgrade), M. N. KUZMIN (Moscou), PAUL MICHELSON (Huntington), EMIL NIEDERHAUSER (Budapest), ST. POLLO (Tirana), M. D. PEYFUSS (Vienne), MIHAI POP, RUMEANA STANCEVA (Sofia), POMPILIU TEODOR, BIANCA VALOTA-CAVALLOTTI (Milan), ALEXANDRU ZUB

COMITÉ DE RÉDACTION

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, ANDREI PIPPIDI, ELENA SCĂRLĂTOIU, NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, DANIEL BARBU (Secrétaire du comité), LIDIA SIMION (Secrétaire de la rédaction)

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à : ORION SRL, Splaiul Independenței 202 A, Bucarest, 6, Roumanie, PO BOX 74—19, Bucarest, Tx 11939, CBTxR, Fax (40)13122425 et RODIPET S.A., Piața Presei Libere nr. 1, P.O. Box 33—57, București, România.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Căsuța poștală 22.159

71119 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI

Calea 13 Septembrie nr. 13, téléphone 631.74.00

BUCUREȘTI — ROMANIA

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

CIVILISATIONS—MENTALITÉS

TOME XXXII

1994

N^{os} 1—2 Janvier—Juin

SOMMAIRE

Histoire et religion

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Termes chrétiens d'origine latine en albanais et roumain	5
ION BARNEA, Frühbyzantinische Inschriften aus der Dobrudscha	21
CHRISTINE PETERS (Oxford), The relationship between the Human and the Divine : towards a Context for Votive Images in Mural Painting in Moldavia and Walla- chia.	35
TUDOR TEOTEOI, Implications politiques et ecclésiastiques d'une mission de la Patriar- chie œcuménique à Bucarest (1534)	45
CRISTINA ȚODARȚEA, La malédiction dans les anciens documents de la Valachie (XIV ^e —XVI ^e siècles).	53
IOAN DURĂ (Bruxelles), Les « Tomes synodaux » émis par le Patriarcat œcuménique au XIX ^e et au XX ^e siècles pour octroyer l'autonomie ou l'autocéphalie à des églises orthodoxes	63

Textes et documents

ANDREI PIPPIDI, Lettres inédites de Leonardo III Tocco	67
VALENTINA PELIN (Kishinev), The Correspondence of Abbot Paisie from Neamts (II).	73
CĂTĂLINA VELCULESCU et VIOREL GURUIANU, A propos du « Pays des Amazo- nes »	83

Interférences linguistique

ELENA SCĂRLĂTOIU, Old Slavonic Influences in Istro-Romanian	89
LIA BRAD CHISACOF, Commentaires en marge des emprunts lexicaux latins du néogrec	103
ZAMFIRA MIHAIL, Interdépendance des cultures populaires du Sud-Est et du Centre-Europe (en perspective ethnolinguistique)	111

Slaves et Roumains

ANCA et NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, Vlaques et Croates aux XIV ^e —XV ^e siècles : les Keglević contre les Silanić	123
FLORIN CURTA, The Changing Image of the Early Slavs in the Romanian Historio- graphy. A Critical Survey	129

Rev. Études Sud-Est Europ., XXXII, 1—2, p. 1—206, Bucarest, 1994

La France dans le Sud-Est de l'Europe

CONSTANTIN IORDAN, La Roumanie, la France et les Balkans en 1927: les significations d'un bilan	143
ECATERINA CLEYNEN-SERGHIEV (Paris), La critique littéraire roumaine et la France durant l'entre-deux-guerres (II)	149

Comptes rendus

ZOE PETRE, Civilizația greacă și originile democrației (<i>Cristina Bucică</i>); JEAN MICHEL CANTACUZÈNE, Mille ans dans les Balkans. Chronique des Cantacuzène dans la tourmente des siècles (<i>Andrei Pippidi</i>); VIRGIL CÂNDEA, Mărturii românești peste hotare (<i>Paul Mihail</i>); LAMBROS KAMPERIDIS, The Greek Monasteries of Sozopolis XIV-XVII Centurics (<i>Andrei Pippidi</i>); LOUKIA DROULIA (éd.), Vers l'Orient par la Grèce: avec Nerval et d'autres voyageurs (<i>Ofelia Nicolaescu</i>); MARKUS REISENLEITNER, Die Produktion historischen Sinnes: Mittelalterrezeption im deutschsprachigen historischen Trivialroman vor 1848 (<i>Camil Pârnu</i>); SABINE RIEDEL, Studien zur Terminologischen Lexic bulgarischer Geographielehrbücher (1835–1875) (<i>Elena Scărlătoiu, Elena Siupiur</i>); PETJA ASENOVA, Балканско езиковзнание. Основни проблеми на балканския езиков съюз (<i>Elena Scărlătoiu</i>); Cultural and Commercial Exchanges between the Orient and the Greek World (<i>Zamfira Mihail</i>)	163
---	-----

Notes de lectures	185
------------------------------------	-----

Nécrologie	205
-----------------------------	-----

CONTENTS

History and Religion

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Christian Terms of Latin Origin in Albanian and Romanian	5
ION BARNEA, Early Byzantine Inscriptions in Dobrudja	21
CHRISTINE PETERS (Oxford), The Relationship between the Human and the Divine : towards a Context for Votive Images in Mural Painting in Moldavia and Wal- lachia.	35
TUDOR TEOTEOI, Political and Ecclesiastical Implications of a Mission of the Ecu- menical Patriarchy to Bucharest (1534)	45
CRISTINA CODARCEA, Curse in Old Wallachian Documents, 14 th —16 th Centuries	53
IOAN DURA (Bruxelles), The "Synodal Tomes" Issued by the Ecumenical Patriarchy to Confer the Autonomy or Autocephaly on the Orthodox Churches (19 th —20 th Centuries).	63

Texts and Documents

ANDREI PIPPIDI, Unedited Letters of Leonardo III Tocco	67
VALENTINA PELIN (Kishinev), The Correspondence of Abbot Paisie from Neamts (II)	73
CĂTĂLINA VELCULESCU et VIOREL GURUIANU, On the «Amazone Land» . .	83

Linguistic Interferences

ELENA SCĂRLĂTOIU, Old Slavonic Influences in Istro-Romanian	89
LIA BRAD CHISACOF, Comments on the Latin Loan-Words of Modern Greek . . .	103
ZAMFIRA MIHAIL, Interdependence of the Folk Cultures in the South-Eastern and Central Europe (an Ethnolinguistic Approach)	111

Slavs and Romanians

ANCA and NICOLAE-ȘERBAN TANASOCA, Vlachs and Croatians in the 14 th —15 th Centuries: the Keglević versus the Silanić	123
FLORIN CURTA, The Changing Image of the Early Slavs in the Romanian Historio- graphy. A Critical Survey	129

France in South-Eastern Europe

CONSTANTIN IORDAN, Romania, France and the Balkans in 1927: the Significance of a Survey.	143
ECATERINA CLEYNEN-SERGHIEV (Paris), The Romanian Literary Critique and France in the Interwar Period (II)	149
Book-Reviews	163
Short notes	185
Obituaries	205

TERMES CHRÉTIENS D'ORIGINE LATINE EN ALBANAIS ET ROUMAIN

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

L'influence latine sur le vocabulaire chrétien de l'albanais n'a pas encore fait l'objet d'une étude spéciale, bien que plusieurs travaux concernant en général les mots d'origine latine en albanais comprennent une très riche information dans ce domaine. Nous considérons utile de recueillir et de systématiser ces éléments épars, par rapport à la situation du roumain.

On a insisté déjà sur les différences entre l'albanais et le roumain quant à la contribution du latin à la structure des vocabulaires chrétiens des deux langues. Il s'agit, selon E. Çabej (1962, 168 ; 1965 a, p. 57), G. R. Solta (1980, p. 134) et H. Mihăescu (1993, p. 89, 474) du fait que le vocabulaire ecclésiastique albanais est presque entièrement d'origine latine, tandis qu'en roumain, nombreux mots latins ont été remplacés, probablement, par des termes slaves et grecs byzantins.

A notre avis — malgré le fait que ces affirmations soient en général correctes — avant toute considération ou conclusion visant la concurrence dans ce domaine lexical entre les éléments d'origine latine et les éléments d'autre origine, il serait encore nécessaire d'avoir à la disposition la liste exhaustive — si possible — des termes chrétiens latins de l'albanais, comparée à la liste des termes correspondants du roumain. En ce qui suit, donc, nous nous proposons de rédiger cette liste, en partant de la phase actuelle de la langue.

La terminologie chrétienne d'origine latine en roumain a été étudiée par L. Săineanu (1887), C. Diculescu (1910), V. Pârvan (1911), W. Domaschke (1919), S. Pușcariu (1920), S. Pop (1936), Tatiana Foltisch (1953), P. S. Năsturel (1958), Gr. Brâncuș (1991) ; nous ajoutons les chapitres rédigés là-dessous, dans leurs syntèses sur l'histoire des Roumains, par A. D. Xenopol (1985), N. Iorga (1937, 1992), C. Giurescu (1938), G. I. Brătianu (1988). Sur la terminologie albanaise, faute d'une étude spéciale, on trouve des renseignements chez G. Stadtmüller (1942), C. Tagliavini (1963), E. Çabej (1962, 1964, 1964 a, 1965, 1976, 1982, 1987, 1976 a), H. Mihăescu (1966, 1981, 1993), H. Haarmann (1972), J. Kristophson (1988).

Selon qu'un terme est présent ou absent en roumain ou en albanais, nous avons considéré utile d'établir les catégories suivantes :

I. TERMES COMMUNS EN ALBANAIS ET EN ROUMAIN

Compte tenu de la présence ou de l'absence de ces termes dans l'ensemble des langues romanes, on peut délimiter quelques groupes :

1. Mots appartenant au fonds panroman¹ :

a) ALTARE « autel » : alb. *lter*, roum. *altar* (Mihăescu 1966, p. 12)² ; ANGELUS « ange » : alb. *engjëll*, *ëngjëll*, roum. *înger* (Mihăescu 1966, p. 12) ; CAELUM « ciel » : alb. *qiell*, roum. *cer* (Mihăescu 1966, p. 13)³ ; CRUX, CRUCEM « croix » : alb. *kryq*, *kryqe*, roum. *cruce* (Mihăescu 1966, p. 14) ; IEIUNARE « jeûner » : alb. *agjëroj*, *ngjënoj* (Çabej 1976, p. 19), roum. *ajuna* (Mihăescu 1966, p. 12)⁴ ; LEX, LEGEM « loi, croyance » (des sens religieux en général et chrétiens en particulier, Ernout, Meillet 1959 s.v.)⁵ : alb. *ligj*, *ligjë* « loi ; religion », roum. *lege* « idem » (Mihăescu 1966, p. 17 ; 1993, p. 38, 288)⁶ ; PASCHA « Pâques » : alb. *pashkë*, roum. *Paşti* (Mihăescu 1966, p. 18 ; Tagliavini 1963, p. 238) ; PECCATUM « péché » : alb. *mëkat*, roum. *păcat* (Mihăescu 1966, p. 18) ; PRESBYTER « prêtre » : alb. *priift*, roum. *preot* (Mihăescu 1966, p. 19)⁷ ; QUADRAGESIMA « carême » : alb. *kreshmë*, *krezhmë*, roum. *păresimi* (Mihăescu 1966, p. 19) ; SANCTUS « saint » : alb. *shën*, *shenjt*, roum. *sînt*, *sîn* (Mihăescu 1966, p. 19).

¹ Le fonds panroman discuté en ILR II 1969, p. 110 et suiv. (avec bibliographie).

² Très probablement, en albanais, comme dans les langues romanes occidentales, il y a un représentant de la variante ALTARE, tandis qu'en roumain continue ALTARIUM (ILR II 1969, p. 171 ; Mihăescu 1993, p. 296).

³ Le terme a dans les deux langues un sens religieux et un sens profane. Au syntagme roum. *impărăfia cerurilor* correspond alb. *regjëni e qiellit* (Buzuku, édition Namik Ressull, p. 371) : *regjëni*, un dérivé de *regj* « roi » et non pas de *mbret* « empereur », qui, d'ailleurs, existe : *mbretëri* (alb. *mbret* : roum. *impărat*).

⁴ E. Çabej (1976, p. 18—19) attire l'attention que dans la forme alb. *agjëroj* *a-* est récent, ne pouvant pas être considéré une preuve (ainsi que H. Mihăescu propose, 1993, p. 43) en faveur d'une variante *AIUNARE, caractéristique pour la zone périphérique sud-est européenne.

⁵ LEX, LEGEM apparaît avec le sens « loi, croyance » partout dans l'Empire Romain, donc dans ses provinces du sud-est européen aussi (Condurachi 1940, p. 3 ; Mihăescu 1960, p. 211, 278 ; 1978, p. 311 ; Pippidi 1988, p. 101—103).

⁶ A côté de LEX, conservé comme terme religieux dans toutes les langues romanes, le roumain continue CREDENTIA et l'albanais FIDES (v. ci-dessus).

⁷ À l'encontre des langues romanes occidentales, qui continuent PRESBYTER, l'italien, le roumain et l'albanais possèdent des représentants de la variante populaire : PRAEBITER (PREBITER) (Tagliavini 1963, p. 294 ; ILR II 1969, p. 170).

b) Bien qu'ils soient bien représentés dans les langues romanes, les mots latins qui suivent ne font pas partie du fonds panroman :

BAPTIZARE « baptiser » : alb. *pagëztoj*, roum. *a boteza* (Mihăescu 1966, p. 13)⁸ ; COMMUNICARE, *COMMUNICARE « communier (recevoir la communion) » : alb. *kungoj*, roum. *a (se) cumineca* (Mihăescu 1966, p. 14)⁹ ; MISERERE : a. alb. *mishërier*, alb. *mëshirë* « pitié, compassion », *mëshiroj* « avoir pitié », a roum. *mesereare* « idem » (Năsturel 1958, p. 199 et suiv.¹⁰ ; Costinescu, Georgescu, Zgraon 1987, p. 183) (Mihăescu 1966, p. 18 ; 1993, p. 39) ; NONNUS a un sens religieux seulement en albanais et en roumain, désignant le parrain, tant au baptême qu'au mariage (Mihăescu 1966, p. 18)¹¹

2. Mots ayant une diffusion réduite dans les langues romanes occidentales ou y faisant complètement défaut et s'étant conservés seulement dans la zone sud-est européenne :

CALENDAE, CALANDAE « de premier jour du mois », « de nom de la fête du solstice », fête païenne, défendue par l'église (Ionescu 1978, p. 120). Le terme s'est conservé dans le rhétoroman, désignant la fête de Noël (Tagliavini 1963, p. 183 et suiv.). Alb. *këllanë*, *kullana* f. pl. « de dernier jour de l'année ; la première neige » (Çabej 1962, p. 174)¹² ; roum. dialectal *corindă* < a. roum. **cărintă* « cantique de Noël, Noël », *a corinda* « chanter des Noël » (Rosetti 1960)¹³ ; le mot fut emprunté au latin aussi par le slave (Ionescu 1978, p. 119). CALENDARIUS : alb. *kallënduar* « janvier », roum. *cărintar* « idem » (ILR II 1969, p. 143)¹⁴.

CHRISTIANUS « chrétien » : alb. *kërshterë*, *kreshtenë*, *kshtenë*, *kësh-terë*, *krishterë*, roum. *creștin*¹⁵.

⁸ Les formes albanais et roumain peuvent être difficilement expliquées par BAPTIZARE. Pour l'albanais, E. Çabej (1965, p. 5) et H. Mihăescu (1966, p. 351) supposent une influence de la part de *bagëm* « baptême » (emprunté au grec) ou une possible influence du dalmate. Plus tard, H. Mihăescu (1981, p. 221 ; 1993, p. 43) est d'avis que l'albanais a emprunté une variante hypercorrecte *BACTIZARE, alors que le roumain (et les autres langues romanes) ont conservé BAPTIZARE, forme attestée au III^e siècle ; il faut, pourtant, remarquer que le groupe CT n'a pas l'évolution attendue (*ft* ou *jt*). Nous mentionnons encore une différence, concernant, à savoir, l'origine des noms, alb. *bagëm* < gr., a. roum. *botejune* < *BAPTIDIO, -ONIS (DA s.v.) ; roum. *botez* provient du verbe *a boteza*.

⁹ La situation du roumain, comparée aux autres langues romanes chez D. Babeu (1992, avec bibliographie). Pour le mot albanais, E. Çabej (1962, p. 194 ; 1964, p. 84 ; v. aussi Haarmann 1972, p. 107) propose constamment comme étymon COMMUNICARE, ne prenant pas en discussion *COMMUNICARE.

¹⁰ Le mot est considéré par P. S. Năsturel (1958, p. 203) emprunté au latin savant, dans une période où dans l'église roumaine on célébrait encore la messe dans la langue latine.

¹¹ De pair avec IEIUNARE, NONNUS est rangé par H. Mihăescu (1993, p. 474) parmi les mots caractérisant la zone continentale de la romanité sud-est européenne.

¹² E. Çabej propose comme étymon la variante CALANDAE et fait la parallèle avec les correspondants de rhétoroman (Çabej 1962, p. 174 ; 1964 p. 82–83) ; sur la difficulté de délimiter les aires formées par CALANDAE et CALENDAE v. Mihăescu 1967, p. 244.

¹³ Roum. *colindă* < sl.

¹⁴ Le parallélisme a été établi par E. Çabej (1965 a, p. 113). H. Mihăescu (1993, p. 58) attire l'attention sur le fait que le mot est conservé seulement en roumain et en albanais, présentant, de plus, une identité sémantique.

¹⁵ En roumain — et, probablement, en albanais et en dalmate — le mot est hérité et non pas emprunté savant tardif, comme dans les autres langues romanes (ILR II 1969, p. 170 ; Fischer 1985, p. 151 ; Mihăescu 1993, p. 297). Le sens « homme, individu » apparaît seulement en roumain, albanais et rhétoroman (Pușcariu 1905 ; Popescu Marin 1992).

COMPATER, COMMATER : alb. *kumtër, kumptër*¹⁶ « parrain », roum. *cumătru* « parrain », *cumătră*.

DRACO, -ONIS : alb. *dreq* « diable, démon », roum. *drac* « idem » (Ivănescu 1980, p. 92) ; le sens « diable » est connu seulement en roumain, albanais et français dialectal (ILR II 1969, p. 170 ; Ivănescu 1980, p. 92, 169—170)¹⁷.

POENITARE, PAENITARE : alb. *pendohem* « se repentir », a. roum. *a pănăta* « (se) tourmenter, souffrir, endurer » (Mihăescu 1966, p. 27), conservé exclusivement en albanais et roumain, tandis que les langues romanes occidentales ont préféré le composé *REPOENITARE (Mihăescu 1981, p. 226).

POPULUS : alb. *popull* « foule, le peuple de Dieu », roum. *popor* « idem »¹⁸ (Kristophson 1988, p. 68).

ROSALIA « la fête des roses » (fête païenne où l'on déposait des fleurs sur les tombeaux, fête liée, donc, au culte des morts, Ionescu 1978, p. 125) : alb. *rrshajë* „Pentecôte”, aroum. *Arusal'e, Rusal'e* « idem » (Puşcariu, « Dacoromania » IV (1924—1926) 2, p. 1404 ; Papahagi DDA² 1974, p. 217) ; la forme actuelle du dacoroumain est le résultat de l'influence slave. Le mot conservé seulement en roumain¹⁹ et en albanais — alors que les langues romanes occidentales continuent PENTECOSTE ou QUINQUAGESIMA — représente une réminiscence des cultes païens dans le cadre du culte chrétien (Tagliavini 1963, p. 249—253).

VIRGO, -INIS : alb. *i, e virgjër, virgjë, virgjëreshë* « vierge », a. roum. *vergură* « idem » < VIRGULA (Mihăescu 1993, p. 43, 176)²⁰.

3. Enfin, il faut distinguer, à notre avis, parmi les termes du fonds panroman, le groupe des *mots qui, soit en roumain, soit en albanais, perdent l'acception religieuse* qu'ils gardent dans les langues romanes occidentales :

CASTIGARE « instruire, réprimander, corriger ; châtier, punir » (Ernout, Meillet 1959 s.v. CASTUS ; v. Wartburg 1949, II, p. 471—472) : alb. *ndëshkoi* « punir, châtier, corriger » (Çabej 1962, p. 168, 1964 a, p. 86—87 attire l'attention sur le fait que l'albanais a conservé le mot comme

¹⁶ L'évolution phonétique du mot roumain, indépendante par rapport aux langues romanes et à l'albanais, soulève des difficultés (Rosetti 1940 ; Çabej 1962, p. 170 ; Mihăescu 1993, p. 439—443 ; 1981, p. 232). On peut constater le nombre important de mots que l'albanais a emprunté au latin liés à la relation « parrain — filleul » : COMPATER, COMMATER, MATRICULA (> *nârikullë* « marraine », Mihăescu 1981, p. 232), conservé par les langues romanes occidentales dans le vocabulaire administratif, NONNUS ; FAMULUS, FILIANUS.

¹⁷ G. Ivănescu (1980, p. 92) considère caractéristiques pour le roumain l'absence de DIABOLUS pour le sens « diable » et l'absence du sens « dragon » dans le cas de DRACO, -ONIS. En albanais, la situation est plus compliquée : DRACO, -ONIS, qui a évolué de la même manière qu'en roumain (*dreq* : *drac* « diable »), a été de nouveau emprunté, cette fois correspondant à l'évolution des langues romanes occidentales : *drangue* « dragon » (Çabej 1982, p. 129 ; Mihăescu 1981, p. 224). Pour « diable », comme synonyme de *dreq*, il y a le représentant d'un autre mot latin : DIABOLUS (v. ci-dessus). Pour le sens « dragon », il y a comme synonyme *kulçedër*, du lat. CHERSYDRUS, que les langues romanes ne connaissent pas (v. ci-dessus).

¹⁸ Sur le sens commun au roum. *popor* et à alb. *popull* « les pauvres, bas peuple ; le peuple de Dieu » voir Gr. Brâncuş (1991, p. 101—102). Sur *popor* « paroisse » v. ci-dessus.

¹⁹ Selon G. Ivănescu (1980, p. 92), le roumain a conservé aussi *FLORILIA > roum. Florii. D'après Rosetti 1986, p. 174 il s'agit d'une formation roumaine ; C. Tagliavini (1963, p. 228) l'explique comme traduction du terme correspondant slave. L'albanais possède des traductions récentes : *djela e larit, djela e lulevet* (Tagliavini 1963, p. 229).

²⁰ Roum. *vergură* < VIRGULA (Puşcariu 1905).

terme chrétien)²¹, roum. *cîstiga* «gagner» (sens exclusivement profane du mot roumain, entièrement différent par rapport aux autres langues romanes, ILR II 1969, p. 169).

PAGANUS²² : alb. *i e pëgërë* «sali»²³, roum. *păgîn* «païen, infidèle» (comme dans les autres langues romanes, ILR II 1969, p. 170).

TUMBA «tombe, sépulcre» (terme ecclésiastique, Dauzat, Dubois, Mitterand 1964 s.v. *tombe*) : alb. *tumbë* «bouquet, frange, gland ; amas, pile» (FS 1980)²⁴, aroum. *tumbă* «tombeau ; colline» (Papahagi DDA² 1974 ; ILR II 1969, p. 171)²⁵.

Nous examinons à part les termes CANTICUM et CONVENTUS parce que, cette fois, ils ont été conservés, tant en roumain qu'en albanais, comme des mots profanes, bien qu'ils fussent en latin ou qu'ils soient dans les langues romanes occidentales des mots ecclésiastiques.

CANTICUM : alb. *këngë, këntkë* «chant», roum. *cîntec* «idem»²⁶. CONVENTUS, CONVENTUM présente en albanais et en roumain le sens spécifique commun «mot», développe du sens original «assemblée, réunion» (Brâncuş 1991, p. 32—34), sens que alb. *kuvënd* garde aussi ; les langues romanes occidentales, en échange, doivent à une évolution tardive le sens ecclésiastique de «monastère, couvent»²⁷, inconnu au roumain et à l'albanais.

II. TERMES D'ORIGINE LATINE, DIFFÉRENTS EN ALBANAIS ET EN ROUMAIN, QUI DÉSIGNENT LES MÊMES NOTIONS

Compte tenu des notions qu'ils désignent, les mots latins suivants, conservés d'une part par l'albanais et d'autre part par le roumain, for-

²¹ E. Çabej (1976 p. 193) l'introduit dans la série d'emprunts religieux, à côté de BENEDICERE et MALEDICERE (conservé, d'ailleurs, en albanais et non pas en roumain) et rappelle la situation en allemand, qui a emprunté la même série : *beneiden, malediein, kas-teien*. La différence de sens entre le roumain et l'albanais est considérée par G. R. Solta (1980, p. 134) comme caractéristique pour les divergences entre les vocabulaires religieux d'origine latine des deux langues.

²² L'apparition du sens «infidèle» de PAGANUS «habitant à la campagne» est expliqué par opposition soit avec «l'habitant de la ville», soit avec «soldat» (Pârvan 1911, p. 139 et suiv. ; Mihăescu 1960, p. 184—185, 218, avec bibliographie ; Tagliavini 1963, p. 9—12).

²³ Dans l'albanais actuel et dans la littérature ancienne le mot n'a pas le sens religieux ; pourtant, E. Çabej (1982, p. 63) considère que le sens «souillé» est développé en albanais du sens religieux «infidèle». H. Mihăescu est d'avis que le terme latin est entré tard en albanais, exclusivement avec le sens métaphorique «souillé», conservé aussi par roum. *pin-gări* (1981, p. 220), mot adopté après *pagin* (Mihăescu 1993, p. 58). Pour la notion «infidèle», l'albanais emploie les dérivés *i pabese, i pafe* et l'emprunt nouvel *pagan, pogan*.

²⁴ L'acception «tombeau» pour alb. *tombë* seulement chez Haarmann 1972, p. 54.

²⁵ En dacoroumain continue un autre terme du vocabulaire chrétien du latin danubien, MONUMENTUM (ILR II 1969, p. 171) ; v. ci-dessous, note 52 ; C. Pogbird (1987, p. 345) suppose l'existence des deux aires dialectales en latin, MONUMENTUM et TUMBA.

²⁶ Le mot est connu dans les sources occidentales, mais il a survécu seulement en albanais et en roumain. Selon H. Mihăescu (1981, p. 225), à l'encontre de E. Çabej (1962 ; 1965 a), le phénomène est dû au hasard et il n'est pas, donc, spécifique pour le latin oriental. En latin, le terme avait des acceptions religieux. G. R. Solta (1980, p. 134) le considère même terme religieux conservé par l'albanais. En réalité, en roumain et albanais, CANTICUM a perdu cette qualité, étant utilisé comme mot profane. Sur la situation de CANTICUM, hérité en roumain et emprunté par voie savante, précisément comme terme religieux, dans les langues romanes occidentales v. Popovici 1989, p. 291.

²⁷ Ivănescu 1957.

ment, à notre avis, des paires ²⁸ : IMPERANS : DOMINUS, DEUS ; ECCLESIA : BASILICA ; FIDES : CREDENTIALIA ; CHRISTI NATALE : CREATIO (?); FAMULUS (+ -i > alb. *famullé*) : POPULUS «paroi-
sse» ; MIRACULUM : MIRIO, -ONIS ; ORARE : ROGARE ; MAL-
LEDICERE : *BLASTEMARE ; CONSOLARE : *MANGANEARE ;
INDULGERE : LIBERTARE ; CONCHA : TEMPLA ; ELEEMOSYNA :
COMMENDARE.

Le roumain continue les termes panromans DEUS (a. roum. *zeu zău*, ILR II 1969, p. 170) et DOMINUS (enrichi du sens «Dieu» à l'époque chrétienne, Tagliavini 1963, p. 5 et suiv.), tandis que l'albanais utilise le représentant du mot profane IMPERANS, entré dans le vocabulaire religieux, *perëndi* (Mihăescu 1981, p. 219 ; 1993, p. 60) ; à côté de l'emprunt fait au latin, l'albanais emploie le mot autochtone *zot* «maître, Dieu».

Il y a une riche littérature au sujet des aires délimitées dans le domaine roman par les mots BASILICA et ECCLESIA et au sujet de la chronologie de leur emploi ²⁹. Il faut mettre en évidence les faits suivants : l'albanais a emprunté le terme conservé par les langues romanes occidentales (ECCLESIA > *qishë, klishë*) ; il n'y a pas des preuves que l'albanais aurait connu BASILICA aussi ³⁰ ; le roumain continue, de pair avec le dalmate, BASILICA.

Bien que le terme LEX, LEGEM soit conservé tant par l'albanais que par le roumain avec la signification «croyance, religion», l'albanais et le roumain ont choisi comme synonymes des mots différents, toujours d'origine latine : alb. *fe* < FIDES (des synonymes autochtones en sont *besë, be*), roum. *credință* < CREDENTIALIA ³¹ ; les verbes utilisés pour «croire» sont en roumain *crede* < CREDO, -ERE et en albanais *besoj*, dérivé d'un mot autochtone (*besë*). Quelques langues romanes occidentales conservent les deux mots, FIDES et CREDENTIALIA, alors que séparément, l'albanais continue le mot ancien et classique FIDES et le roumain le dérivé tardif et populaire CREDENTIALIA ³². H. Mihăescu (1993, p. 121, 149) établit deux aires formées dans le sud-est de l'Europe par FIDES et CREDENTIALIA, correspondant, à son avis, aux aires délimitées par ECCLESIA et BASILICA ; il faut observer, pourtant, que dans ce cas-ci le dalmate, possédant *faid*, et l'albanais appartiennent à une aire commune, tandis que dans le cas de BASILICA c'est avec le roumain que le dalmate fait une zone commune.

²⁸ Le premier mot de chaque paire est celui emprunté par l'albanais et le deuxième, celui conservé par le roumain.

²⁹ La bibliographie concernant le commencement de l'emploi des deux mots en latin et l'histoire de leurs représentants dans les langues romanes chez Aebischer 1963, Tagliavini 1963, p. 271 et suiv., Ivănescu 1980, p. 93 ; Solta 1980, p. 150-151 ; Fischer 1985, p. 152 ; Mihăescu 1993, p. 114.

³⁰ Alb. *bjeshkë* «pâturage alpin pendant l'été», mot utilisé aussi comme toponyme, ne continue pas BASILICA, mais est dérivé du verbe autochtone *bie* «tomber» (Çabej 1976, p. 255-256 ; Tagliavini 1963, p. 536-537).

³¹ Sur le sens religieux en général et chrétien en particulier et sur la parution de CREDENTIALIA v. Ernout, Meillet 1959 s.v. CREDO, -IS ; FIDES.

³² V. ILR II 1969 p. 177 ; Mihăescu 1978 ; I. Fischer (1985 p. 151) oppose à FIDES, conservé par les langues romanes occidentales, LEX, dans le sens «ensemble des prescriptions religieuses». On peut observer pourtant que LEX a été conservé avec ce sens non seulement en roumain, mais dans toutes les langues romanes et en albanais ; l'opposition s'établit plutôt entre CREDENTIALIA et FIDES.

Le nom de la fête de Noël provient en albanais du syntagme latin *CHRISTI NATALE* (> *kërshëndella*), qu'il conserve en exclusivité (Çabej 1962, p. 168, 188 ; 1964, p. 64 ; Pellegrini 1983, p. 76–77), alors que les langues romanes occidentales continuent (*DIES*) *NATALIS* ou *CALENDAE*³³ (Tagliavini 1963, p. 183). Le nom roumain de la fête, *Crăciun*, dont l'une des étymologies proposées est *CREATIO*,—*ONIS*³⁴ est aussi unique.

L'albanais et le roumain ont remplacé les représentants des termes latins *PAROCHIA* ou *PLEBS*³⁵ par des mots, dont l'emploi avec le sens « paroisse » est dû à une évolution relativement tardive, spécifique et propre à chaque langue : alb. *famull*, roum. *popor*³⁶. *Famull* — a « paroisse » est un dérivé de *famull* « filleul », le seul représentant de *FAMULUS* (Çabej 1962, p. 168 ; 1976 a, p. 174)³⁷. Les recherches antérieures n'ont pas assez insisté sur les circonstances et la chronologie de l'évolution sémantique de *FAMULUS* du sens « serviteur, domestique » (Ernout, Meillet 1959, p. 215) au sens religieux « filleul » du mot albanais *famull*, qui chez les auteurs anciens a aussi le sens « paroissien, les ouailles » (Männ 1948, p. 101). Il est intéressant de noter qu'un correspondant en italien du synonyme du *famull*, *fijan* « filleul », à savoir *figliano*, a pris précisément le sens « parrochiano, popolano » (Pellegrini 1983, p. 76). De plus, chez les auteurs albanais anciens (Budi, par exemple) *nun* « parrain » (qui, avec *famull* « filleul », appartient au même domaine notional) a le sens « confesseur » (Çabej « Studime Filologjike » XVIII (I) (1964) 4, p. 106).

L'apparition du sens « paroisse » du rom. *popor* semble être ancienne, en dépit du fait que les attestations antérieures au XVI^e siècle font défaut³⁸.

Pour la notion de « miracle, prodige », l'albanais a emprunté, fort probablement au latin tardif, *MIRACULUM* (alb. *mrekull*, Çabej 1964 a, p. 42), tandis que roum. *minune* continue (Mihăescu 1993, p. 232) le dérivé rare, populaire *MIRIO*,—*ONIS* (Ernout, Meillet 1959, p. 406).

³³ *CALENDAE* (*CALANDAE*) est conservé aussi par le roumain et l'albanais avec des significations liées au sens de Noël (v. ci-dessus).

³⁴ L'étymologie a été proposée par Aron Densusianu et a été reprise par Ov. Densusianu, Al. Rosetti (1960, p. 65–70 ; 1971, p. 3–4), ILR II 1969 p. 170, Mihăescu 1981, p. 220 ; 1993, p. 300 ; Fischer 1985, p. 152 Gr. Brăncuș (1983, p. 137) le range parmi les termes dont l'origine autochtone n'est pas sûre et donne quelques motifs qui font peut probable le rapprochement entre roum. *Crăciun* et alb. *kërcu* « souche, bûche ».

³⁵ Les représentants dans les langues romanes occidentales discutés par C. Tagliavini (1963, p. 302–309).

³⁶ *PLEBS* « paroisse », perdu en roumain, a été remplacé, à l'avis de G. Ivănescu (1980, p. 241) par *POPULUS*. A ce qu'il paraît, *POPULUS* acquiert l'acception ecclésiastique « les laïques » au moment même de la diffusion du christianisme (ILR I 1964, p. 61 ; Bugeanu 1968, p. 53), étant synonyme de *PLEBS* (expliqué par E. Löfstedt 1933, p. 469–470 comme dénomination pour les laïques par rapport au clergé) ; *PLEBS* « collectivité des fidèles » (Tagliavini 1963, p. 304, 305).

³⁷ Alb. *famull* « filleul » est un emprunt ancien et beaucoup plus fréquent que le synonyme *fijan*, emprunt tardif (v. ci-dessus).

³⁸ Le sens « la totalité des fidèles appartenant à la même paroisse » est enregistré aussi pour it. *popolo*. Selon D. Bugeanu (1968, p. 54) ce sens n'est pas bien précisé en roumain. Au contraire, comme terme religieux ayant bien précisé le sens « paroisse » est considéré roum. *popor* par I. Coteanu (Coteanu, Sala 1987, p. 90) et Gr. Brăncuș (1991, p. 100).

De la série synonymique formée en latin par ORARE, PRECARI, ROGARE³⁹ avec le sens chrétien «prier», l'albanais et le roumain ont choisi ORARE et ROGARE. L'albanais a emprunté au latin seulement ORARE⁴⁰, *uroj* (Çabej 1962, p. 196), utilisé dans les textes anciens chez Buzuku, (éd. N. Ressuli, p. 5, 259, 313) avec le sens «prier» (v. aussi Haarmann 1972, p. 106) et dans la langue actuelle exclusivement avec le sens «souhaiter; bénir» (Çabej 1976, p. 86)⁴¹. L'acception d'origine est conservée par le dérivé *uratë* «prière» (Çabej 1967, p. 86)⁴². Roum. *ura* et *urăciune* (< ORATIO, Puşcariu 1905, p. 171) n'ont pas le sens «prier» et «prière», mais «souhaiter»; «souhait, vœu; bénédiction». Dans le dialecte aroumain, pourtant *or* connaît les deux sens: «prier» et «souhaiter» (Papahagi DDA² 1974, p. 936; ILR II 1979, p. 168). Pour «prier», le roumain a conservé ROGARE (*a (se) ruga*) et pour «prière» ROGATIO (> *rugăciune*) (ILR II 1969, p. 168), alors que dans la plupart des autres langues romanes, les représentants sont demeurés sous forme savante (Ernout, Meillet 1959, p. 575–576). L'albanais n'a pas emprunté ROGARE.

Pour «maudire», le roumain continue BLASTIMARE⁴³, *a bles-tema*, alors que l'albanais a emprunté MALEDICERE⁴⁴, *mallkoj*⁴⁵. Le dalmate (*blasmuar*) correspond encore une fois au roumain (Mihăescu 1985, p. 327) et non pas à l'albanais. Dans les langues romanes occidentales⁴⁶, comme dans d'autres cas aussi, sont demeurés les deux termes, BLASTIMARE et MALEDICERE, tandis que le roumain et l'albanais ont choisi chacune BLASTIMARE, respectivement MALEDICERE.

De deux sphères culturelles différentes proviennent les termes désignant en albanais et en roumain la notion «consoler, reconforter»: alb. *ndëshkoj* < CONSOLARE (mot du latin classique que les langues romanes n'ont pas conservé, Mihăescu 1993, p. 59, 63), roum. *mîngîia* < *MANGANARE (mot remontant au langage magique, Mihăescu 1993, p. 321).

Comme dénomination pour la notion «pardonner», l'albanais a emprunté INDULGEO, — ERE, *ndëlej, ndjej* (Çabej 1962, p. 196), mot conservé par quelques langues romanes aussi (Mihăescu 1966, p. 23); parmi les langues romanes, seulement le roumain continue LIBERTARE

³⁹ Une analyse concernant la concurrence entre ROGARE et ORARE et l'emploi de ORARE chez les premiers auteurs chrétiens offre Löfstedt 1933, p. 463.

⁴⁰ ORARE est panroman, mais il est entré en concurrence avec PRECARI (Ernout, Meillet 1959, p. 469).

⁴¹ *Uroj* chez Buzuku (éd. N. Ressuli, p. 5, 43) avait comme synonyme le mot autochtone *lus*, utilisé exclusivement dans l'albanais actuel.

⁴² Au lieu de *uratë*, on emploie plus fréquemment dans l'albanais actuel le synonyme *lutje*, dérivé de *lus, lut*.

⁴³ BLASPHEMARE (BLASTEMARE, BLASTIMARE) fait partie du lexique panroman (Ernout, Meillet 1959, s.v. BLASPHEMARE; v. Wartburg 1949 s.v. BLASPHEMARE; ILR II 1969, p. 111, 171).

⁴⁴ MALEDICERE est conservé par plusieurs langues romanes occidentales, mais il n'est pas panroman comme BLASTIMARE (Ernout, Meillet 1959, p. 380; Mihăescu 1966, p. 23).

⁴⁵ V. ci-dessus la discussion de E. Çabej (1962, p. 168; 1964 a, p. 86–87) autour de *ndëshkoj* < CASTIGARE, v. note 21.

⁴⁶ H. Mihăescu (1981, p. 223) était d'avis que le roumain et les langues romanes occidentales s'opposent à l'albanais en continuant le terme populaire. Les langues romanes occidentales n'ont pourtant seulement BLASPHEMARE, mais aussi MALEDICERE.

(Pușcariu, «Dacoromania» VII, p. 479; Mihăescu 1981, p. 223); le mot est attesté dans les inscriptions du sud-est européen (Mihăescu 1960, p. 211)⁴⁷.

Pour «velum templi», «retable», l'albanais utilise l'emprunt fait au latin CONCHA (qui d'ailleurs, comme ses représentants romans aussi, n'est pas un terme ecclésiastique), *kungë, konkë*⁴⁸; le roumain continue la forme de pluriel TEMPLĂ (< TEMPLUM), *tîmplă* (toujours une formation spécifique, utilisée par le roumain dans le vocabulaire ecclésiastique).

Pour «aumône», en albanais est demeuré le terme propre, conservé aussi par les langues romanes occidentales, ELEEMOSYNA «aumône», alb. *lëmoshë*⁴⁹, tandis que le roumain a utilisé *cumînd* (Pușcariu, «Dacoromania» VIII (1934—1935) p. 349), dérivé du verbe *a comînda* qui continue, avec un sens religieux développé seulement en roumain et inconnu aux autres langues romanes qui l'ont conservé, COMMENDARE, COM-MANDARE (ILR II 1969, p. 170)⁵⁰.

III. TERMES LATINS CONSERVÉS EN ROUMAIN, INCONNUS À L'ALBANAIS

Le roumain continue les innovations de la première période chrétienne (Tagliavini 1963, p. 74—84, 110—114) concernant les noms de la «semaine» et des deux derniers jours de la semaine: «samedi» et «dimanche»: *săptămîna* (ILR II 1969, p. 142, 306), *sîmbătă, duminică*. Bien que SEPTIMANA eût une large diffusion chez les auteurs latins et dans les inscriptions du sud-est européen, éliminant les formes d'origine grecque HEBDOMAS, HEBDOMADA (Mihăescu 1960, p. 228), l'albanais, de pair avec le dalmate, continue HEBDOMADA: alb. *javë*, dalm. *jedma* (Mihăescu 1993, p. 121). En roumain a persisté (cette fois en dalmate aussi) le mot SABBATA, variante de SABBATUM, mot du fonds pan-roman (Tagliavini 1963, p. 112). L'albanais a emprunté la dénomination païenne (DIES) SATURNI > alb. *e shtunë* (Haarmann 1972, p. 64; Mihăescu 1981, p. 219). Pour «dimanche», l'albanais emploie *e diel*, traduction du terme, toujours païen, du latin (DIES) SOLIS (Çabej 1982, p. 267); dans les premiers temps du christianisme, (DIES) SOLIS a été toléré (Tagliavini 1963, p. 82). Le roumain continue le nom chrétien (DIES) DOMINICA, *duminică* (Tagliavini 1963, p. 82—83); le dalmate aussi, *domienka*, Mihăescu 1993, p. 121⁵¹.

Le roumain seul parmi les langues romanes conserve MONUMENTUM, *mormînt*, avec le sens «tombe, tombeau», qui l'inclut dans le vocabulaire chrétien (ILR II 1969, p. 171)⁵².

⁴⁷ On pourrait mentionner le fait que chez Buzuku alb. *lirë* (< *i, e lirë* «libre» < LI BÉR) est assez fréquemment utilisé avec le sens «pardonner», (Mann 1948, p. 248).

⁴⁸ Alb. *kungë* a aussi le sens «abside» (FS 1954).

⁴⁹ Étymologie proposée par K. Ashta (1980, p. 29).

⁵⁰ Une fois de plus dans le cas du roumain il s'agit des réminiscences du culte païen (Pușcariu 1940 (1976), p. 362).

⁵¹ D'ailleurs, l'albanais n'a emprunté le nom du «Dieu», DOMINUS, (v. ci-dessus) utilisé dans le syntagme (DIES) DOMINICA «le jour du Dieu».

⁵² Il est probable que les langues romanes occidentales aient emprunté le mot par voie savante (v. aussi note 25).

‘ ‘ Le latin SCRIPTURA s’est conservé en roumain, *scriptură*, seulement avec le sens religieux, « des Ecritures, les Livres Saints, la Bible » (Fischer 1985, p. 151), tandis que les autres langues romanes l’ont maintenu aussi avec le sens profane originaire (ILR II 1969, p. 170) et l’albanais ne le connaît guère.

En roumain s’est imposé (DIES) SERVATORIA⁵³ au lieu de FESTA⁵⁴ (Ivănescu 1980, p. 92), terme inconnu à l’albanais.

IV. TERMES LATINS EMPRUNTÉS PAR L’ALBANAIS, INEXISTANTS EN ROUMAIN

‘ Cette catégorie est plus riche que la catégorie précédente. [Nous distinguons les groupes suivants :

1. Mots conservés aussi par les langues romanes occidentales :

BALSAMUM < alb. *balskëm, balçëm* « baume » (E. Çabej (1976, p. 143–144) le considère un emprunt fait au latin ecclésiastique ; v. aussi Mihăescu 1993, p. 45, 51).

BENEDICERE > alb. *bekoj* « bénir » (Çabej 1976, p. 193⁵⁵ ; Mihăescu 1966, p. 121).

CALIX, — ICIS > alb. *qelq, qelqe* « calice, verre, coupe », inclus par H. Mihăescu (1981, p. 220) dans le vocabulaire chrétien de l’albanais ; v. aussi Kristophson 1988, p. 76. Le mot fait partie du composé formé en albanais *kalçind, kelshëjt* « encensoir » (Çabej 1962, p. 195).

CAMPANA « balance romaine ; cloche », mot rare et tardif, dont le second sens a été diffusé par le christianisme (Mihăescu RESEE XVIII (1980) 1, p. 160–161) > alb. *këmbonë* « cloche » (Çabej 1982, p. 104)⁵⁶. Le nom d’un autre objet, à l’aide duquel on annonce le service divin, provient en roumain aussi du latin : *toacă* « planche de bois sur laquelle on frappe au marteau dans les églises », dérivé de *a toca* « tirer les cloches, sonner l’angelus » < *TOCCARE.

CANDELA > *këndellë* « chandelle » (Çabej 1962, p. 196 : Mihăescu 1966, p. 21).

L’albanais a emprunté au latin EPISCOPUS > alb. *upeshk, upeshkëp, peshkëp* et fort probablement EREMUS, EREMITA > alb. *jeremi, jerm* (Çabej 1962, p. 184). Il s’agit, à côté de MONACHUS > alb. *munëg, murg* (Çabej 1962, p. 183)⁵⁷, des mots qui témoignent, à l’avis de E. Çabej (1965, p. 114) et H. Mihăescu (1981, p. 220) le caractère urbain de l’influence latine sur l’albanais. En roumain, les termes liés à l’organisation ecclésiastique ont disparu (Fischer 1985, p. 137, 152).

⁵³ Selon la démonstration de V. Pârvan (1911, p. 128, 143), roum. *sărbătoare* provient de SERVATORIA, synonyme de CONSERVATORIA : (DIES) CONSERVATORIA « jour consacré aux dieux protecteurs », dieux vénérés au nord du Danube, en Dacie.

⁵⁴ Alb. *festë*, probablement, emprunt fait à l’italien. Le synonyme *kremtë* est, peut-être, autochtone.

⁵⁵ V. ci-dessus MALEDICERE, CASTIGARE et notes 21, 44, 46.

⁵⁶ Roum. *cumpână* « balance » est, selon H. Mihăescu, d’origine latine par filière slave ancien.

⁵⁷ H. Mihăescu (RESEE XII (1974) 1, p. 154) qui faisait pourtant des réserves sur cette étymologie, l’a inclus dans la catégorie des éléments latins conservés par l’albanais, mais non pas par le roumain (Mihăescu 1981, p. 220 ; 1993, p. 47, 89).

EVANGELIUM (*EVANGELUM) a été emprunté par l'albanais *ungjill* (Çabej, «Lingua Posnaniensis» VIII (1960) p. 73; Çabej 1962, p. 188); bien que le roumain n'ait plus EVANGELIUM, il a conservé SCRIPTURA (v. ci-dessus).

FALLERE > *fëjej* «pécher» (Ashta 1979, p. 151; Mihăescu 1993, p. 46) est emprunté par l'albanais de pair avec FALLUM (*FALLIUM) > *faj* «faute» (Çabej 1962, p. 190).

INFERNUS > alb. *ferrë, ferë, ferr* (Çabej 1962, p. 190), mot conservé tout comme PARADISUS > alb. *parriz* «paradis» (Çabej 1965, p. 14—15).

LUCERNA > alb. *lugerrë* «lumière, chandelier» (Çabej 1962, p. 172).

MISSA > alb. *meshë* «messe» (Çabej 1962, p. 172; Mihăescu 1966, p. 23).

OBLATA > alb. *mblatë, blatë* «hostie» (Çabej 1962, p. 194).

SACRARE > alb. *shëkroj* «sanctifier, sacrer» (Mihăescu 1966, p. 24; Kristophson 1988, p. 78).

SAECULUM > alb. *shekull* «monde, siècle» (Çabej 1962, p. 190)⁵⁸.

SALVARE > alb. *shëlboj* «sauver», utilisé seulement comme terme chrétien (FS 1954); *shëlbin* «salute dell' anima», dérivé, chez un auteur ancien dans une traduction religieuse (Ashta, «Buletin shkencor», Shkodra, XXV (1988) 1, p. 196); le synonyme profane de *shëlboj* est *shpëtoj*⁵⁹.

SPIRITUS > alb. *shpirt* «esprit; âme» (Kristophson 1988, p. 78; Mihăescu 1993, p. 48).

2. Mots conservés seulement par l'albanais :

CHERSYDRUS > alb. *kulshedër, kuçedër* «dragon, monstre fabuleux»⁶⁰ (Çabej 1962, p. 183, 191)⁶¹. Le synonyme de *kulshedër* est *drague, dragua, drangua* (Çabej 1987, p. 302), doublet de *dreq* «diable», correspondant au rom. *drac*⁶²; alb. *dreq* et *drague* viennent du DRACO, —ONEM (Çabej 1962, p. 183; 1965, p. 19, 20 s.v. *perëndi*)⁶³. Alb. *drague* a des correspondants dans les langues romanes occidentales (Mihăescu 1993; p. 301). L'albanais a emprunté aussi au latin, comme synonyme de *dreq* (< DRACO), DIABOLUS > *djall* (Çabej 1982, p. 79; 1987, p. 258). G. Ivănescu (1980, p. 169—170) est d'avis qu'en roumain DIABOLUS n'a pas pu s'imposer devant DRACO—ONIS.

⁵⁸ Il s'avère nécessaire une discussion à part sur l'ancienneté des sens «monde, vie» de alb. *shekull*, vu que T. Papahagi (1929, p. 84), repris par G. Ivănescu (1980, p. 169), était d'avis que le terme latin SAECULUM, terme savant dans les langues romanes, s'est conservé par voie populaire seulement dans un dialecte sarde.

⁵⁹ Pour lequel E. Çabej (Studime Filologjike XX (III) (1966) 1, p. 34) propose comme étymologie un calque sur lat. *EX-CAPPARE (>roum. *scăpa*); *EX-CAPPARE < CAPPA «couverture; couverture, enveloppe; vêtements, habits» (Mihăescu 1981, p. 218—219); à CAPPA correspondrait alb. *petëk* «vêtement, habit».

⁶⁰ Terme religieux d'après Haarmann 1972, p. 105.

⁶¹ Il semble que dans les dialectes italiens du sud — les seuls en avoir des correspondants — le mot ne provient pas du latin (Pellegrini 1983, p. 76), mais du grec (Mihăescu 1993, p. 59).

⁶² V. ci-dessus dans le groupe des mots que l'albanais et le roumain ont en commun; v. aussi note 17.

⁶³ Alb. *dreq* comme roum. *drac* continue la nominatif DRACO (Mihăescu RESSE V (1967) 3—4, p. 602), tandis que *drangua* provient de l'accusatif : DRACONEM (Çabej 1987, p. 301, 302).

FAMULUS «serviteur, domestique» a pris en albanais le sens religieux spécifique «filleul», auquel s'ajoute le sens «paroissien» en ancien albanais (Çabej 1976 a I, p. 174, Mann 1948, p. 101) ⁶⁴.

INGRATUS > alb. *ngratë* «pauvre, malheureux» (Rosetti 1968, p. 38; Mihăescu 1993, p. 60, 63).

REFERRE (*REFERIRE) est, probable, à la base de l'alb. *rrëfej*, *rrëfye*, étymologie proposée par C. Tagliavini (1963, p. 160), qui observe que les langues romanes occidentales ont des représentants tardifs savants de CONFESARE. Alb. *rrëfej* a le sens chrétien «(se) confesser», d'où le dérivé *rrëfyes* «confesseur» et les sens profanes «raconter; montrer».

SANCTAM TRINITATEM > alb. *Shëndërtat* «Trinité» (Çabej 1962, p. 165—166, 168); l'albanais ancien possédait aussi *teritat* < TRINITATEM, fait qui permet à Çabej d'avancer l'idée que *shëndërtat* pourrait être formé en albanais, sans être emprunté comme tel au latin (Çabej 1976 a II, p. 135—136; idée acceptée par Kristophson 1988, p. 81).

Nous avons laissé de côté, puisqu'ils sont fort probablement des emprunts tardifs, les termes suivants: *adhëroj*, *adhuroj* «adorer, idolâtrer» provient de l'italien et non pas du latin (ADORARE) (Çabej 1976, p. 11) (de plus, on ne devrait pas l'opposer au roum. *ruga* < ROGARE, comme le faisait Mihăescu 1981, p. 220). *Krezmoj* «oindre» est plutôt un emprunt fait à l'italien (Mihăescu RESEE XII (1974) 1, p. 153; Kristophson 1988, p. 86) et non pas au latin (CHRISMARE, Haarmann 1972, p. 106). *Djemën* «diable» ne provient pas du latin (DAEMONEM), mais du grec (Çabej 1962, p. 183; 1987, p. 262—264). *Dëshpëroj* «désespérer, décourager» et, peut-être, son antonyme *shpërej* «espérer; croire au Dieu» sont des emprunts tardifs, faits au latin médiéval ou à l'italien (Çabej 1962, p. 177; 1987, p. 235; Kristophson 1988, p. 78).

Une ancienneté controversée a en albanais le terme *fijan* «filleul», synonyme — moins utilisé et d'une diffusion restreinte — de *famull* (v. ci-dessus la discussion sur *famull* et *famulli*). Présent en albanais, roumain et serbocroate, le mot a été considéré par la plupart des linguistes un terme spécifique pour le vocabulaire chrétien du sud-est européen (Puşcariu 1905, Ov. Densusianu, «Grai şi suflet» II (1926) 2, p. 314, Mihăescu 1960, p. 207). Il y en a des représentants aussi dans les dialectes italiens du sud (Mihăescu 1966, p. 15; Pellegrini 1983, p. 76). Bien que tous ces faits plaident en faveur de l'étymologie latine (FILLIUS), E. Çabej fait ressortir d'une manière convaincante les difficultés phonétiques qui rendent plus probable un emprunt tardif fait à une langue qu'il ne précise pas (Çabej 1976 a I, p. 183).

⁶⁴ D'après E. Çabej (1976 a I, p. 183), *fijan* est un emprunt relativement tardif; selon G. B. Pellegrini (1983, p. 76), il s'agit d'un emprunt ancien. Sur la synonymie entre *fijan* et *famull* v. ci-dessus.

En dressant la liste comprenant presque tous les termes chrétiens d'origine latine en albanais et en roumain et en proposant une classification, nous avons essayé de mettre chaque fois en évidence les différences et les parallèles dans leur emploi et dans les rapports synonymiques et antonymiques. Dans une étape ultérieure de la recherche, il nous reste à établir — démarche particulièrement difficile — les différences et les ressemblances datant de la phase initiale, latine, les possibles rapports de l'albanais et du roumain avec le dalmate, ainsi que les différences acquises en contact avec d'autres langues (romanes, grecque, slaves).

BIBLIOGRAPHIE

- Aebischer 1963 = P. Aebischer, *BASILICA, ECCLESIA, ECCLESIA. Étude de stratigraphie linguistique*, in « Revue de linguistique romane » XXVII (1963) 105–106, p. 119–164.
- Ashta 1979, 1980 = K. Ashta, *Leksiku i Kuvendit të Arbënit*, en « Buletin shkencor », Shkodra XVI (1979) 1; XVII (1980) 1.
- Babeu 1992 = Doina Babeu, *Lat. COMMUNICARE (>*COMMUNICARE) în română și în celelalte limbi romanice*, in « Studii și cercetări lingvistice » XLIII (1992) 1, p. 21–26.
- Brâncuș 1983 = Gr. Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*, București, 1983.
- Brâncuș 1991 = Gr. Brâncuș, *Istoria cuvintelor. Unitate de limbă și cultură românească*, București, 1991.
- Brătianu 1988 = G. I. Brătianu, *O enigmă și un miracol istoric : poporul român*, édition soignée par S. Brezeanu, qui signe la préface, l'étude introductive et les notes.
- Bugeanu 1968 = D. Bugeanu, *Note etimologice și lexicale. Este popor un cuvânt împrumutat?* in « Limba Română » XVII (1968) 1, p. 51–57.
- Buzuku 1959 = Gj. Buzuku, *Meshari*, éd. critique par N. Ressulli, Roma, 1959.
- Buzuku 1968 = « Meshari » i *Gjon Buzukut (1555)*, botim kritik punuar nga E. Çabej, Tiranë, 1968.
- Çabej 1962 = E. Çabej, *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen*, in « Revue roumaine de Linguistique » VII (1962) 1, p. 161–199.
- Çabej 1964 a, 1965 = E. Çabej, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe*, in « Studime Filologjike » XVIII (I) (1964) 1, 3; 1965, 1.
- Çabej 1965 a = E. Çabej, *Albanisch-rumänische Sprachbeziehungen*, in « Revue roumaine de linguistique » X (1965) 1–3.
- Çabej 1967 = E. Çabej, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe*, in « Studime Filologjike » XXI (IV) (1967) 1.
- Çabej 1976, 1982, 1987 = E. Çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipes*, Tiranë, I 1982, II 1976, III 1987.
- Çabej 1976 a = E. Çabej, *Studime gjuhësore*, Prishtinë, I, II, 1976.
- Condurachi 1940 = E. Condurachi, *Monumenti cristiani nell' Illirico*, in « Ephemeris Dacoromana » IX (1940), p. 1–118.
- Costinescu, Georgescu, Zgraon 1987 = Mariana Costinescu, Magdalena Georgescu, Florentina Zgraon, *Dictionarul limbii române literare vechi*, București, 1987.
- Coteanu, Sala 1987 = Ion Coteanu, Marius Sala, *Etimologia și limba română. Principii și probleme*, București, 1987.
- Dauzat, Dubois, Mitterand 1964 = A. Dauzat, J. Dubois, H. Mitterand, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, Paris, [1964].
- Diculescu 1910 = C. Diculescu, *Vechimea creștinismului la români. Argumentul filologic*, București, 1910.
- Domaschke 1919 = W. Domaschke, *Der lateinische Wortschatz des Rumänischen*, in XXI–XXV « Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig », 1919, p. 156 et suiv.
- Ernout, Meillet 1959 = A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, 1959, IV^e éd.
- Fischer 1985 = J. Fischer, *Latina dundreană. Introducere în istoria limbii române*, București, 1985.

- Foltisch 1953 = Tatiana Foltisch, *Romanian Ecclesiastical Terminology of Byzantin Origin. The Cult and its objects*, en « Orbis » II (1953).
- F.S. 1954 = *Fjalor i gjuhës shqipe*, Tirana, 1954.
- F.S. 1980 = *Fjalor i gjuhës së solme shqipe*, Tirana, 1980.
- Giurescu 1938 = G. Giurescu, *Istoria românilor*, Bucureşti, 1938, I–III.
- Haarmann 1972 = H. Haarmann, *Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*, Hamburg, 1972.
- ILR I 1964 = *Istoria limbii române*, I, Bucureşti, 1964.
- ILR II 1969 = *Istoria limbii române*, II, Bucureşti, 1969.
- Ionescu 1978 = Anca Irina Ionescu, *Linguistică şi mitologie. Contribuţii la studierea terminologiei credinţelor populare ale slavilor*, Bucureşti, 1978.
- Iorga 1937 = N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, Bucureşti, 1937, II.
- Iorga 1992 = N. Iorga, *Istoria românilor II. Oamenii pământului (pînă la anul 1000)*, édition soignée par I. Ioniţă, V. Mihăilescu-Bîrliba, V. Chirica.
- Ivănescu 1957 = G. Ivănescu, *Istoria socială în serviciul etimologiei române*, en « Studii şi cercetări lingvistice » VIII (1957) 4, p. 509.
- Ivănescu 1980 = G. Ivănescu, *Istoria limbii române*, Iaşi, 1980.
- Kristophson 1988 = J. Kristophson, *Romanische Elemente im Albanischen*, in « Zeitschrift für Balkanologie » 24 (1988) 1, p. 51–93.
- Löfstedt 1933 = E. Löfstedt, *Syntactica II*, Lund, 1933 (*Zur Entstehung der christlichen Latinität*).
- Mann 1948 = S. E. Mann, *An historical albanian – english Dictionary*, London, 1948.
- Mihăescu 1960 = H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului Roman*, Bucureşti, 1960.
- Mihăescu 1966 = H. Mihăescu, *Les éléments latins de la langue albanaise* RESEE IV (1966), p. 5–33; 323–353.
- Mihăescu 1967 = H. Mihăescu, compte rendu à E. Löfstedt, *Der hibernolateinische Grammatiker Malsachanus*, in « Studii şi cercetări lingvistice » XVIII (1967) 2, p. 244.
- Mihăescu 1978 = H. Mihăescu, *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucureşti, Paris, 1978.
- Mihăescu 1981 = H. Mihăescu, *Locul elementelor lexicale latine din albaneză în cadrul romanităţii sud-est europene*, en *Semantică şi semiotică*, sous la réd. de I. Coteanu, L. Wald, Bucureşti, 1981, p. 216–234.
- Mihăescu 1985 = H. Mihăescu, *Remarques sur la romanité du sud-est de l'Europe*, en *Mélanges de linguistique dédiés à la mémoire de P. Skok*, Zagreb, 1985, p. 325–330.
- Mihăescu 1993 = H. Mihăescu, *La romanité dans le sud-est de l'Europe*, Bucureşti, 1993.
- Năsturel 1958 = P. S. Năsturel, *Une réminiscence roumaine de la messe latine à l'époque de la liturgie slave*, in « Romanoslavica » I (1958) p. 198–208.
- Papahagi 1929 = T. Papahagi, *Dispariţii şi suprapunerii lexicale II*, in « Grai şi sufet » IV (1929) 1.
- Papahagi DDA² 1974 = T. Papahagi, *Dicţionarul dialectului aromân, general şi etimologic*, II^e éd., Bucureşti, 1974.
- Pârvan 1911 = V. Pârvan, *Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului daco-roman*, Bucureşti, 1911.
- Pellegrini 1983 = G. B. Pellegrini, *Alcune osservazioni sull'elemento latino dell'albanese*, in « Studia Albanica » XX (1983) 1.
- Pippidi 1988 = D. M. Pippidi, *Studii de istorie şi epigrafie*, Bucureşti, 1988, p. 101 et suiv.
- Poghirc 1987 = C. Poghirc, *Latin balkanique ou roumain commun?*, in *Akten der Theodor Gartner – Tagung (Rätoromaisch und Rumänisch)*, Innsbruck, 1987.
- Pop 1938 = S. Pop, *Le piu importante feste presso i romeni*, in « Revue des études indo-européennes » I (1938) 1, p. 481–512.
- Popescu – Marin 1992 = Magdalena Popescu–Marin, *Concordanţe lexicale proprii românei şi retoromanei*, in « Studii şi cercetări lingvistice » XLIII (1992) 1, p. 67–69.
- Popovici 1989 = Victoria Popovici, *Cuvintele latine moştenite numai în română din perspectivă romanică*, in « Studii şi cercetări lingvistice » XL (1989) 3, p. 289–294.
- Puşcariu 1905 = S. Puşcariu, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache*, Heidelberg, 1905.
- Puşcariu 1920 = S. Puşcariu, compte rendu à J. Jud, *Zur Geschichte der bündnerromanischen Kirchensprache*, in « Dacoromania » I (1920–1921) p. 434 et suiv.
- Puşcariu 1940 (1976) = S. Puşcariu, *Limba română*, éd. soignée par I. Dan, G. Istrate, Bucureşti, 1976.

- Rosetti 1940 = Al. Rosetti, *Dr. cumătru, cumătră « compère »*, in « Bulletin linguistique » VIII (1940) p. 160—162.
- Rosetti 1960 = Al. Rosetti, *Rom. Crăciun*, en « Romanoslavica » IV (1960) p. 65—70.
- Rosetti 1968 = Al. Rosetti, *L'apport du latin balkanique et du roumain à la constitution de la communauté balkanique*, in « Actes du premier congrès international des études balkaniques et sud-est européennes », VI, Sofia, 1968, p. 38 et suiv.
- Rosetti 1986 = Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, București, 1986.
- Săineanu 1887 = L. Săineanu, *Incercare asupra semasiologiei limbii române*. București, 1887 p. 25 et suiv.
- Solta 1980 = G. R. Solta, *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen*, Darmstadt, 1980.
- Stadtmüller 1942 = G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, Budapest, 1942.
- Tagliavini 1963 = C. Tagliavini, *Storia di parole pagane e cristiane attraverso i tempi*, Brescia, 1963.
- V. Wartburg 1949 = W. v. Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, I—III, Tübingen, 1949.
- Xenopol 1985 = A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană I*, éd. soignée par V. Mihăilescu Birliba et Al. Zub.

FRÜHBYZANTINISCHE INSCRIFTEN AUS DER DOBRUDSCHA

ION BARNEA

Im folgenden werden wir vierzehn kurze, z. T. unveröffentlichte, sonst in der letzten Zeit publizierte frühbyzantinische Inschriften darlegen, die alle auf dem Gebiete der ehemaligen Provinz *Scythia Minor*, der heutigen Dobrudscha, entdeckt wurden. Die antiken Orte, wo diese Inschriften zutage gefördert wurden, sind: *Histria* (7), *Kallatis* (2), *Argamum*, *Axiopolis*, *Dinogetia* und *Noviodunum* (je 1). Eine einzige Inschrift kommt aus einem unbekanntem Ort auf dem Gebiete derselben Provinz zwischen der Donau und dem Schwarzen Meer her.

I. HISTRIA (ISTROS)

Zu den zahlreichen, mit roter Farbe auf Tongefäßen, besonders auf römisch-byzantinischen Amphoren (4.—6. Jh.) gemalten Inschriften (*dipinti*), die in *Histria* (Gemeinde Istria, Kr. Constanța) entdeckt wurden¹, kamen in der letzten Zeit weitere Exemplare hinzu, von denen wir hier einige unedierte publizieren, nämlich jene, die uns merkwürdiger erschienen, alle aus dem 5.—6. Jh.²

1. Zwei Bruchstücke (insgesamt 15,5 × 8,5 cm; 0,5 cm dick) von der Schulter einer mittelgroßen Amphora rötlich-gelblichen Tons guter Qualität, auf die in roter Farbe und mit 1—1,5 cm hohen Buchstaben die sehr verbreitete und wohlbekannte Abkürzung der christlichen Formel X(ριστὸν) M(αρία) Γ(ενναῖ) aufgetragen wurde (Abb. 1). Anbei ist zu bemerken, daß unter allen christlichen Akklamations- oder Anrufungsformeln, die auf dem auf dem Gebiete Rumäniens entdeckten römisch-byzantinischen Importamphoren gemalt sind, diese die häufigste ist, wo bei sie zumeist in *Sucidava* (Celei) und *Histria* auftritt³.

¹ Emilian Popescu, *Inscripțiile grecești și latine din secolele IV—XIII descoperite în România*, Bukarest, 1976, Nr. 119—166; D. Tudor, *Comunicări epigrafice X*, „Pontica”, 13 (1980), S. 241—251.

² Diese Exemplare stellten uns Frau Catrinel Domăneanu und Herr Octavian Bounegru, Mitarbeiter der archäologischen Mannschaft von Histria, für die Publizierung zur Verfügung; ihnen sei auch hier gedankt werden.

³ Em. Popescu, *a. a. O.*, Nr. 139—144 (*Histria*), 187 (*Altinum*), 243 (*Dinogetia*) 316—324, 344 und 349 (*Sucidava*). Vgl. danach für dieselbe Formel M. Guarducci, *Epigrafia greca*, 4, Rom, 1978, S. 311, 341, 438—439, 549—552 und G. Volpe, *Canosa: due anfore tardo-imperiali con iscrizioni*, in „*Vetera Christianorum*”, 11, 1985, S. 215—220.

Unmittelbar unter der erwähnten Abkürzung wurde auf die in Frage kommende Amphora aus Histria das monogrammatische Kreuz aufgetragen, das links wahrscheinlich von den Buchstaben, die den Namen Jesu Christi $\overline{IC} \overline{XP}$ abkürzen, flankiert wurde; davon ist nur ein Teil des Ringels des P erhalten geblieben. Rechts wird der fast gänzlich erhaltene Buchstabe N von den Buchstaben IKA gefolgt, die aber fast völlig verschwunden sind. Alle zusammen ergeben die bekannte christliche Formel

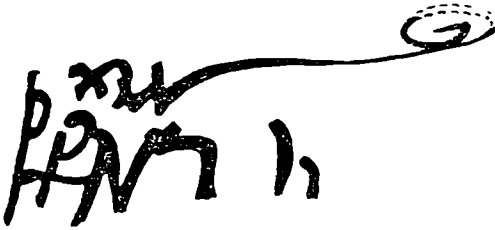


Abb. 1. — Histria
Χριστὸν Μαρίας Γεννᾶ
(5.—6. Jh.)

$\overline{I}(\eta\sigma\omicron\upsilon\varsigma) \overline{X}\rho(\iota\sigma\tau\omicron\varsigma) \overline{N}\iota\kappa\tilde{\alpha}$. Dieselbe Abkürzung des Namens Jesu Christi tritt auf einem Kalksteinblock (5.—6. Jh.?) von *Axiopolis* (Hinog, Cernavoda, Kr. Constanța) auf⁴, während die ganze Formel, mit dem Namen Jesu Christi anders abgekürzt: $\overline{I}(\eta\sigma\omicron\upsilon\varsigma) \overline{X}(\rho\iota\sigma\tau\omicron\varsigma) \nu\iota(\eta)\kappa\tilde{\alpha}$, auf den Armen eines auf einem (undatierten) Kalksteinblock von *Odessos* (Varna, Bulgarien) gehauenen Kreuzes⁵ und auf zwei bronzenen Reliquienkreuzen von Păcuiul lui Soare, Kr. Constanța (13. Jh.)⁶, angebracht wurde. Das Verb $\nu\iota\kappa\tilde{\alpha}$ allein wurde in roter Farbe auf dem Hals einer Amphora von *Sucidava-Celei* (5.—6. Jh.) gemalt, während auf ein keramisches Bruchstück aus Poian, Kr. Covasna, ein kleines Kreuz eingeschnitten wurde, das an den Enden der Arme je einen Buchstaben desselben Verbs trug⁷. Hinzuzufügen ist, daß die Verbindung der beiden Formeln, die auf der Amphora von Histria gemalt wurden, auch auf der Schulter einer in Saint-Blaise, in Frankreich, entdeckten Amphora aus dem 5.—6. Jh. anzutreffen ist⁸. Die auf der letztgenannten Amphora angebrachte Inschrift ähnelt auffallend derjenigen auf der Amphora von Histria, was zur Vermutung führt, daß die beiden aus demselben Herstellungszentrum des Römisch-Byzantinischen Reiches stammten, höchstwahrscheinlich Konstantinopel. Die als Aussehen ähnlichste ist die abgekürzte Formel \overline{XMI} aus der ersten Zeile. Ein aufmerksamer Blick führt aber zur Feststellung, daß die Buchstaben der zweiten Zeile auf den zwei Amphoren unterschiedlich aussehen

2. Amphorenhals feinen ziegelroten Tons mit gelblichem Überzug, auf dem übereinander in roter Farbe und mit 1—2,5 cm hohen Buchstaben die Abkürzungen der Formeln $\overline{X}(\rho\iota\sigma\tau\omicron\upsilon\varsigma) \overline{M}(\alpha\rho\iota\alpha) \overline{\Gamma}(\epsilon\nu\nu\tilde{\alpha})$ und a) $\overline{X}(\rho\iota\sigma\tau\omicron\upsilon\varsigma) \overline{\Sigma}(\alpha\nu\rho\acute{\epsilon})$, B($\omicron\eta\theta\epsilon\iota$) oder b) $\overline{X}(\rho\iota\sigma\tau\acute{\epsilon}) \overline{\Sigma}(\omicron\tau\epsilon\rho)$, B($\omicron\eta\theta\epsilon\iota$): (Abb. 2)

⁴ Em. Popescu, *a.a.O.*, Nr. 201.

⁵ Veselin Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964, Nr. 137.

⁶ Em. Popescu, *a.a.O.*, Nr. 185, a und 186.

⁷ *Ebd.*, Nr. 376 und 433 A, b.

⁸ Bernard Lion, *Inscriptions peintes sur amphores : Fos, Marseille, etc.*, *Archaeonautica*, 7, Paris, 1987 (CNRS), S. 127—128, SB2, Abb. 37.

angebracht wurden. Zur erstgenannten wahrscheinlichen Lösung der zweiten dreifachen Abkürzung bewegen uns die zwei aneinandergelassenen Buchstaben ($\Sigma\tau$) in der Mitte und die Tatsache, daß sich links der jeden Abkürzung das Zeichen des Kreuzes wiederholt, das durch je einen kurzen waagerechten Strich vertreten ist, der den senkrechten fortlaufenden Strich aus derselben Seite durchschneidet. Die Formel erinnert an die bekannte griechisch-lateinische Inschrift von *Tropaeum Traiani*: Σταυρός [θανάτου και] ἀναστά[σεως]† *Cruce mort[is et] resurrec[tionis]*, die in die Zeit um 500 datiert⁹. Die beiden Inschriften zeigen den festen Glauben und die große Hoffnung auf, welche die Christen aus Kleinskythien auf das Kreuz als Symbol der Kreuzigung und der Wiedergeburt des Erlösers setzten. Bei dieser Behauptung sind wir unwillkürlich zur Hypothese gelangt, daß auch die Inschrift von Histria wie jene aus *Tropaeum Traiani* auf einen Stadtbürger zurückzuführen wäre, gegebenenfalls auf einen sich in dieser wichtigen milesischen Kolonie des Westpontos aufhaltenden Griechen.

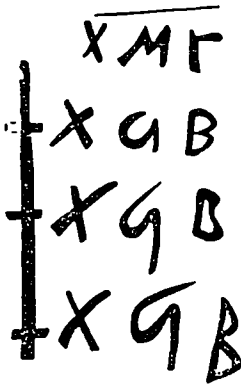


Abb. 2. — Histria
Χριστὸν Μαρία Γεννή
(5.—6. Jh.)



Abb. 3. — Histria
'Ο ὦν (5.—6. Jh.)

Die zweite wahrscheinliche Lösung der in Frage kommenden Abkürzung könnte die folgende sein: X(ριστέ) Σ(ῶτερ), Β(οήθει). Zur Unterstützung dieser Lösung wäre die auf einem anderen Amphorenfragment aus Histria gemalte Inschrift (weiter Nr. 6) anzuführen, wo dieselben untereinandergebundenen Buchstaben ($\Sigma\tau$) in der Abkürzung des Namens Σ(ο)τ(ῆρος) (sic!) auftreten¹⁰.

3. Fragment (7 × 7 cm; 0,5—1 cm dick) aus dem Körper einer Großamphora gelblich-rötlichen Tons, auf dessen flacher Ebene in Rot ein 3,5 cm hohes Kreuz gemalt wurde. Das Kreuz hat einen dreieckigen Sockel und trägt auf den beiden Seiten, mit dem horizontalen Kreuzarm verbunden, die Buchstaben ο links und ων rechts: 'Ο ὦν (Abb. 3). Demnach läßt sich annehmen, daß das Kreuz als Symbol Christi dargestellt

⁹ Em. Popescu, *a.a.O.*, Nr. 173.

¹⁰ Auf einem Amphorenbruchstück aus dem 5.—6. Jh. von *Sucidava* (Celei) ist in roter Farbe die Abkürzung der Anrufungsformel Ι(ησοῦς) θ(εός) Β(οήθει) gemalt, wobei der Buchstabe Β dem aus der zweiten Abkürzung auf dem Hals unserer Amphora von Histria sehr ähnelt. Em. Popescu, *a.a.O.*, Nr. 396.

wurde: „Der, der ist“ (Johannes, 1, 18). Amphorenfragmente aus derselben Zeit mit je einer z.T. ähnlichen Inschrift wurden in *Sucidava-Celei* (5.—6. Jh.) und *Histria* (6. Jh.) entdeckt¹¹.

4. Vier Fragmente aus der flachen Schulter und dem mit horizontalen Kannelüren dekorierten Körper einer mittelgroßen Amphora aus gelblich-rötlichem Ton guter Qualität, die insgesamt 19 × 19 cm betragen und 0,7—1 cm dick sind. Auf der Außenseite der Schulter und z.T. auf den Kannelüren des Körpers fortlaufend wurde in Rot ein großes kreuzförmiges Monogramm (16 × 10,5 cm) gemalt, welches an den Enden die Buchstaben M links, H rechts, N oben und A unten trägt (Abb. 4). Zweifelsohne wird uns der Name Μηνᾶ bekannt gemacht, vermutlich der Name des Besitzers des Gefäßes. Höhe der Buchstaben: 3—5 cm. Solche Monogramme treten üblicherweise auf byzantinischen Siegeln aus derselben Zeit auf, alle mit demselben Personennamen wie hier¹², wobei immer der Besitzer des kleinen eingeschriebenen Gegenstandes gemeint wird. Die Amphora von *Histria* ist das einzige Exemplar, auf dem wir ein solches Monogramm gefunden haben. Der Name Μηνᾶ (sic!) wurde auch auf die Rückseite der großen Schale aus vergoldetem Silber eingeschrieben, die dem Erzbischof Paternus von *Tomis* aus der Zeit des Kaisers Anastasius (491—518) gehört und im Ermitage-Museum von Petersburg aufbewahrt wird¹³.

5. Zwei Fragmente aus dem Körper einer mittelgroßen Amphora rosa-gelblichen Tons (12 × 5,5 cm; 0,5 cm dick). Auf der flachen Ebene wurde in roter Farbe und mit 1—5 cm hohen Majuskeln der im Dativ stehende Eigenname Ἐρμιόνη gemalt (statt Ἐρμιόνι) (Abb. 5), der vermutlich den Besitzer des Gefäßes bezeichnet Ἐρμιών¹⁴, der unseres Wissens sonst



Abb. 4. — *Histria*
Μηνᾶ (5.—6. Jh.)



Abb. 5. — *Histria*
Ἐρμιόνη (5.—6. Jh.)

auf keinen Amphoren auftritt. Weniger wahrscheinlich scheint Ἐρμιόνη aus unserer Inschrift anstatt Ἐρμιόνη gestanden zu haben, wonach anzuz-

¹¹ *Ebd.*, Nr. 146 und 314.

¹² G. Zacos — A. Vegler, *Byzantine Lead Seals*, 1, Basel, 1972, Nr. 426, 1360 A, 1383, 1553, 1554, Taf. 238, Nr. 327—329. Es ist zu bemerken, daß keines der kreuzförmigen Monogramme auf diesen byzantinischen Siegeln mit dem auf den Amphorenfragmenten von *Histria* identisch ist.

¹³ Erica Cruikshank Doda, *Byzantine Silver Stamps*, Washington, 1961, Nr. 2, c; Em. Popescu, *a. a. O.*, S. 98; I. Barnea, *Les monuments paléochrétiens de Roumanie*, Città del Vaticano, 1977, S. 73.

¹⁴ Vgl. Pape-Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 1, Graz, 1959, s. v.

nehmen wäre, daß das Gefäß einer Frau namens Hermione (Ἑρμιόνη) gehörte oder ihr gewidmet war. Nicht ausgeschlossen ist desgleichen, daß die Inschrift auf den gleichnamigen Hafen aus der Argolis, heute Kastri¹⁵, zurückzuführen wäre, daß sie demnach den Herkunftsort des Gefäßes bezeichnet hätte. Das Argument, das sich für die letztgenannte Vermutung anführen ließe, ist daß der Name im Dativ, nicht im Genetiv steht, wie sonst wenn er den Besitzer des Gegenstandes bezeichnet.

6. Fragment (7 × 4,5 cm; 0,5 — 1 cm dick) einer Kleinamphora aus Ton guter Qualität und hellgrauer Farbe, auf dem sich zwei kurze, rotgemalte, voneinander unabhängige Zeilen mit griechischen, 1—2,7 cm hohen Buchstaben kaum erkennen lassen. Die erste Zeile kürzt die Formel $\alpha\beta$: $\Theta(\epsilon\omicron)\upsilon$ $\Sigma\omicron(\tau\eta\rho\omicron\varsigma)$ (sic!) $\chi(\rho\iota\sigma\tau)\omicron\upsilon$ (Abb. 6). Die zweite, von der am unteren Rand des Fragmentes nur der obere Teil der Buchstaben erhalten geblieben ist, weist womöglich auf den Besitzer des Gefäßes hin: $\epsilon\upsilon\sigma\tau\alpha\theta\iota\omicron\upsilon$, anstatt $\epsilon\upsilon\sigma\tau\alpha\theta\iota\omicron\upsilon$. Derselbe Name erscheint in Kursivschrift auf weiteren zeitgleichen Amphorenfragmenten von Histria (s. unten Nr. 7) und auf einem Impostenkapitell von *Kallatis* (Mangalia)¹⁶. Wenn es sich vermuten läßt, daß die Namen auf den zwei Amphoren von Histria auf denselben Besitzer hinweisen, scheint es sich dagegen im Falle des Gleichnamigen von Kallatis eher um einen Zufall zu handeln.

7. Drei zusammenhängende Fragmente (insgesamt 15 × 12 cm, Maximalmaß) aus dem Flachkörper einer mittelgroßen Amphora gelblich-bräunlicher Farbe mit 6 mm dicker Wand. In den Ton des größeren Fragmentes wurde an der Innenseite ein eisernes Stück hineingesteckt. An der Außenseite weist eine kurze, von unten nach oben (vom Boden her bis zur Mündung der Amphora) aufgetragene Inschrift in griechischer Kursivschrift mit 3—8 cm hohen, z.T. weggewischten Buchstaben auf den Besitzer des Gefäßes hin: $\epsilon\upsilon\sigma\tau\alpha\theta\iota\omicron\upsilon$ (Abb. 7). Dieser scheint uns derselbe wie der Besitzer zu sein, dessen Name auf dem vorhergehenden Amphorenfragment (Nr. 6) stand, obwohl die zwei Inschriften paläographisch unterschiedlich aussehen. Der ziemlich häufig inschriftlich belegte Name

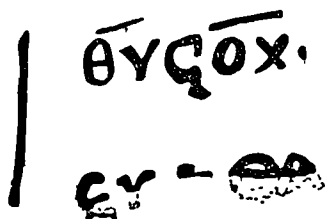


Abb. 6. — Histria
 $\Theta\epsilon\omicron\upsilon$ $\Sigma\omega\tau\eta\rho\omicron\varsigma$ $\chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\upsilon$
 (5.—6. Jh.)



Abb. 7. — Histria
 $\epsilon\upsilon\sigma\tau\alpha\theta\iota\omicron\upsilon$
 (5.—6. Jh.)

¹⁵ M. A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*¹¹, Paris, 1939, s.v.

¹⁶ I. Barnea, *a.a.O.*, S. 80—81, Nr. 49; Em. Popescu, *a.a.O.*, Nr. 88.

Eustathios begegnet unter seiner weiblichen Form (Εὐστάθια) in einer einzigen Inschrift aus dem 6. Jh. aus *Odessos* (Varna)¹⁷.

II. KALLATIS

Im Herbst 1983 führten die im südwestlichen Teil der Stadt Mangalia, Kr. Constanța, unternommenen Notgrabungen an der Stelle, wo sich im 4.—6. Jh. die römisch-byzantinische Nekropole der antiken Hafenstadt Kallatis befand, zur Freilegung eines überwölbten Kammergrabes mit *dromos*, das 1,20 m unter dem heutigen Gehniveau lag. Durch eine fünf-stufige Treppe stieg man in den 3 m langen Gang (*dromos*) hinab bis zu dem an der Ostseite der unterirdischen Kammer rechteckigen Grundrisses (3,60 × 2,30 m und 2,18 m Höhe im Scheitel des Gewölbes) liegenden Eingang. Die gesamte Kammer wurde aus kleinen, sorgfältig bearbeiteten und mit Mörtel gebundenen Kalksteinblöcken gebaut. Der Eingang war mit einer Kalksteinplatte verschlossen. Über dem Eingang und an den Seiten des Ganges befand sich je ein rot gemaltes Kreuz mit sich verbreiternden Enden. Über dem Kreuz am Eingang war ebenfalls in Rot eine kurze Malinschrift in griechischer Sprache angebracht (Abb. 8). Drinnen im Grab befand sich in der Mitte jeder der vier Wände wieder ein rot gemaltes Kreuz mit sich verbreiternden Enden. Zudem stand über und unter dem an der Westwand angebrachten Kreuz in dunkelroter Farbe eine andere Malinschrift in griechischer Sprache (Abb. 9). In den vier Ecken der Grabkammer wurden 11 menschliche Skelette, darüber hinaus bei einem davon in der südöstlichen Ecke ein goldenes Brustkreuz mit einem roten Stein in der Mitte gefunden. Aufgrund der sowohl an der Grabkammer als auch am Dromos ersichtlichen Ausbesserungsarbeiten sowie aufgrund des Grabinventars, der Kreuzformen und der Inschriften ergab sich der Schluß, daß in der Anlage dieses bedeutenden Grabdenkmales zwei, womöglich drei Bestattungsphasen anzunehmen sind, wobei sich ihre zeitlichen Abstände nicht genau feststellen lassen. Die zwei erwähnten Inschriften gehören in die zweite, chronologisch Ende des 5. — Anfang des 6. Jhs. fallende Phase, d.h. in die Zeit der Kaiser Anastasius (491—518) bis Justinian (527—565), als Kleinskythien überhaupt und besonders Kallatis ihre letzte große Blütezeit erlebten¹⁸.

In den vorliegenden Zeilen werden wir uns auf die Betrachtung der zwei erwähnten Inschriften beschränken, indem wir uns vornehmen, einige Verbesserungen der bisherigen Lesung und Interpretierung zu bringen.

¹⁷ V. Beševliev, a.a.O., Nr. 100.

¹⁸ Epifanie Norocel, *Pagini din istoria vechi a creștinismului la români*, Buzău, 1986, S. 170—173; Adrian Rădulescu — Virgil Lungu, *Le christianisme en Scythie Mineure à la lumière des dernières découvertes archéologiques*, in *Actes du XI^e Congrès international d'archéologie chrétienne* (21—28 sept. 1986), Rom. 1989, S. 2591—2593; Renate Pillinger, *Spätantike und frühbyzantinische Kultur Bulgariens zwischen Orient und Okzident*; dies., *Ein frühchristliches Grab mit Psalmenzitaten in Mangalia/Kallatis (Rumänien)*, in *Die Schwarzmeerküste in der Spätantike und im frühen Mittelalter*, Wien, 1992, S. 98—102.

8. In den drei Veröffentlichungen, in denen sie erschien, ist die Lesung der Inschrift über dem Eingang in die Grabkammer (Abb. 8) die folgende :

- a) Κύριε βοήθε μου
Κὲ λυτρώτω μου.¹⁹
- b) Κύριε βοήθε μου
κὲ λυτρώτε μου.²⁰
- c) Κύριε βοήθε μου (μοί)
κὲ λυτρώτω μου (μοί).²¹

Unter dem Einfluß der weitverbreiteten Formel Κύριε βοήθει und ohne Rücksicht auf *Ps.* 18 (19), 15, wo sich der Text befindet, den die Inschrift von Kallatis reproduziert, übersahen die Verfasser der drei Aufsätze daß in der ersten Zeile der Inschrift kein Verb βοήθει, sondern

Abb. 8. — Kallatis
Κύριε, βοηθέ μου
(5.—6. Jh.)



βοηθέ auftritt, d. h. der Vokativ des Adjektivs (Substantivs) βοηθός, „der zu Hilfe Kommende“, „Helfer“ (siehe die Wörterbücher Bailly und Liddel-Scott, *s.v.*). Ferner haben die erwähnten Verfasser, wie zu erwarten war, das Wort λυτρωτά ebenfalls als Verb betrachtet. Dazu trug auch die Tatsache bei, daß sich der letzte Buchstabe dieses Wortes mit bloßem Auge allerdings schwieriger erkennen läßt; daher auch die von der verfehlten Interpretierung gefolgte Lesung: λυτρώτω oder λυτρώτε. In Wirklichkeit handelt es sich hierbei um den Vokativ des Substantivs λυτρωτής -οῦ(ός), „Wiedergutmacher“, „Erlöser“, „Retter“ (siehe die angeführten Wörterbücher, *s.v.*). Aufgrund dieser Bemerkungen läßt es sich deutlich behaupten, daß der Wortlaut der Inschrift über dem Eingang in die unterirdische Grabkammer aus Kallatis den Text *Ps.* 18 (19), 15, genau wiedergibt :

Κύριε, βοηθέ μου (καί) λυτρωτά μου.
„Herr, mein Helfer und mein Erlöser“.

9. Die zweite, auf die Westwand der Kammer aufgetragene Inschrift (Abb. 9) wurde, obwohl durch die Wiener Professorin Renate Pillin-

¹⁹ E. Norocel, *a.a.O.*, S. 170.

²⁰ A. Rădulescu — V. Lungu, *a.a.O.*, S. 2591.

²¹ R. Pillinger, *Ein frühchristliches Grab...*, S. 99.

ger zurecht mit dem Text Ps. 22 (23), 4 identifiziert, irrtümlich gelesen, abgeschrieben und interpretiert :

- a) Οὐ φοβηθήσομε καὶ ἰ κύριε † καοτι σὺ μετ' ἐμοῦ ²²
 b) Οὐ φοβηθήσομε καὶ ἰ κύριε † κα(ι) ὅτι σὺ μετ' ἐμοῦ. ²³
 c) Οὐ φοβηθή σομε κατι κύριε † καδῖς συ μετ' ἐμοῦ (sic !) ²⁴

Der Fehler aller Verfasser, welche diese Inschrift veröffentlicht haben, geht davon aus, daß sie die zwei zusätzlich aufgetragenen Worte rechts des großen Kreuzes in der Mitte für die zweite Inschriftenzeile

†ΟΥΦΟΒΗΘΗΣΟΜΕΚΑ
 †ΙΚΥΡΙΕ
 †ΚΑΟΤΙΣΥΜΕΤΕΜΟΥ

Abb. 9. — Kallatis
 Οὐ φοβηθήσομε κακά
 (5.—6. Jh.)

gehalten und daß sie die Z. 2 als Z. 3 betrachtet haben. Es ist zu bemerken, daß die Inschrift nicht auf Steine, sondern auf die waagerechten fortlaufenden Mörterschichten zwischen den Steinen aufgetragen wurde, wobei ihre erste Zeile über, die zweite Zeile unter dem vorher ebenfalls auf Mörtelschicht aufgetragenen großen Kreuz mit sich verbreitenden Enden angebracht wurden. Da die Mörtelschicht, auf der die zweite Zeile der Inschrift stand, durch ein quadratisches Loch für einen der vier hölzernen Querbalken unterbrochen wurde, wurden die zwei Worte, die den Text beendeten, nicht mehr, wie es normal gewesen wäre, unter die Z. 2 aufgetragen, weil hier keine Mörtelschicht mehr bestand, sondern darüber, auf die Mörtelschicht zwischen der ersten und der zweiten Zeile, rechts des großen Kreuzes ²⁵. Hätte es darunter noch eine Mörtelschicht gegeben, wäre die Inschrift fortgesetzt und als dritte Zeile auf dieser Schicht beendet worden. Da die Mörtelschicht aber nicht bestand, griff man zur genannten Verfahrensweise. Daher läßt sich das Bestehen der letzten Worte der Inschrift zwischen den zwei Zeilen derselben, rechts des großen Kreuzes in der Mitte, als Fortsetzung der unmittelbar in der darunterliegenden zweiten Zeile existierenden Worte erklären, und nicht dadurch, daß die Inschrift „bloß unterbrochen“ wurde ²⁶. Vor den zwei Worten wurde als Anfangszeichen das monogrammatische Kreuz (†) gemalt, obwohl nicht nötig; auch vor der zweiten Zeile sollte übrigens kein Kreuz gemalt werden, welches das von Z. 1 sich in Z. 2 fortsetzende griechische Wort κακά („die Übel“) in zwei einteilt. Das monogrammatische Kreuz wurde hier angebracht, weil daneben noch ein einfaches Kreuz, nämlich das große Kreuz in der Mitte bestand. Sonst wäre wahr-

²² Dies., *Spätantike und frühbyz. Kultur...*, S. 99; *Ein frühchristliches Grab...*, S. 99.

²³ E. Norocel, *a.a.O.*, S. 170.

²⁴ A. Rădulescu — V. Lungu, *a.a.O.*, S. 2592.

²⁵ Siehe R. Pillingier, *Ein frühchristliches Grab...*, Abb. 17.

²⁶ *Ebd.*, S. 99.

scheinlich ebenfalls ein einfaches Kreuz gemalt worden, wie am Anfang der Zeilen 1 und 2.

Deutlich wird im Lichte der bisherigen Bemerkungen, daß die Lesung der Inschrift an der Westwand der Kammer von Kallatis die folgende sein muß:

† Οὐ φοβῆν ἡσοῦ(αι) κακά ὅτι σὺ μετ' ἐμοῦ (ε) Ἰ Κύριε 27.

„Ich werde kein Unglück fürchten, denn Du, Herr, bist bei mir“ (Ps. 22 (23), 4) 27.

Aus dem oben Dargelegten ergibt sich, daß nicht nur eine, sondern beide Malinschriften des hier vorgeführten Kammergrabes von Kallatis wörtliche Psalmenzitate angeben, was unseres Wissens eine Seltenheit für derartige Denkmäler aus der frühchristlichen Zeit darstellt. Daher auch die besondere Bedeutung des Fundes von Kallatis-Mangalia.

III. ARGAMUM

10. Bei Capul Dolojman, Kr. Tulcea, wo sich vermutlich die Trümmer der antiken Stadt *Argamum* befinden, wurden in einem Grab der römisch-byzantinischen Nekropole (4.—6. Jh.) eine Gürtelschnalle aus Bronze (5,2 × 4 cm) gefunden (Abb. 10). Die Gürtelschnalle hatte eine halbkreisförmige Platte, die an den Rändern mit kleinen, in kreisförmigen Zellen fest angebrachten Glasperlen dunkelgrüner Farbe dekoriert war. Ebenfalls an den Rändern bestehen drei Niete, womit die Schnalle am Gürtel festgeschnallt wurde. In der Mitte der Platte wird in einem einfachen metallischen ellipsenförmigen Rahmen eine Perlmutterplatte angebracht. Um einer größeren Sicherheit willen wurde die Platte samt Rahmen auf einem Bronzeblatt angebracht. Auf der Platte wird eine sich nach links wendende Taube auf einem Ölbaumzweig mit drei kreuzförmig angeordneten Früchten an der Spitze dargestellt. Auf dieselbe Platte wird über die Taube eine kurze Inschrift in griechischen Majuskeln aufgetragen: ΜΙΧΑΗΛ. Der Name bezeichnet höchstwahrscheinlich den Besitzer des Gegenstandes, der übrigens eine Importware ist, vielleicht syrischer Herkunft 28.

IV. AXIOPOLIS

11. In *Axiopolis*, der antiken Festung am rechten Donauufer, die nicht weit südlich von der heutigen Brücke von Cernavoda, vor der Hinog-Insel liegt, wurde zufälligerweise zwischen den Trümmern der Basilika der frühchristlichen Nekropole (4.—6. Jh.) ein kleiner Diskus aus Glas entdeckt (Durchmesser: 5,5 cm), der in die Privatsammlung von Dr. G. Severeanu gelangte (Inv. 1236/18604), heute in das Museum für die Geschichte der Stadt Bukarest eingeleidert. Auf der einen Seite des Diskus wurde in Rot, Schwarz, Weiß und Gelb die nimbierte Büste eines Heiligen

²⁷ Die Lesung Χριστῆ Ἰ(ησοῦ) Κύριε (R. Pillinger, *ebd.*, S. 99–100) scheint nicht richtig. Üblicherweise benutzt an für die Abkürzung des Namens Χριστός das Monogramm *chi-rho* (κ), nicht das monogrammatische Kreuz, das hier unter dem Einfluß des daneben liegenden größeren Kreuzes und der Kreuze vom jeden Zeilenanfang der Inschrift angebracht wurde.

²⁸ Maria Coja, *Une boucle de ceinture paléochrétienne en bronze à Argamum, "Dacia"*, 26, 1982, S. 171–174.

(Abb. 11) gemalt. Rechts und links der Figur läßt sich der Name KYP[I] AKOC = Κυριακός kaum erkennen. Der kleine Gegenstand wurde in das 5. – 6. Jh. datiert. Der Heilige wurde mit Kyriakos, dem Bischof Jerusalems, identifiziert, der von Gregor von Tours (528–594) im

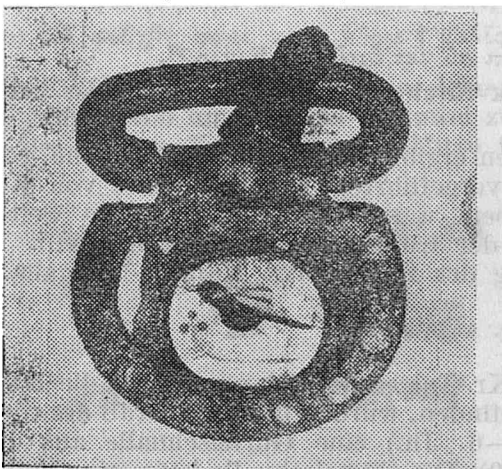


Abb. 10. — Argamum
Μιχαήλ
(5.–6. Jh.)



Abb. 11. — Axiopolis
Κυριακός (5 – 6. Jh.)

† ΔΝΗΓΗΛΛΗ
ΜΕΣΛ ΔΡΟΤΑΟΙΓ
ΛΛ ΝΟ ΓΥΑΙΓ
ΚΙΙ Κ Ν

Abb. — 12. Dinogetia
Φανερός μου (5.–6. Jh.)

Zusammenhang mit der Entdeckung des Heiligen Kreuzes unter Konstantin dem Großen erwähnt wird und der zur Zeit Julians Apostata (361—363) als Märtyrer gestorben war²⁹. Es wäre zu erwarten gewesen, daß Kyriakos ein örtlicher Heilige sei, jedoch verzeichnen die Märtyrologien überhaupt keinen Märtyrer solchen Namens in Axiopolis.

V. DINOGETIA

12. In der römisch-byzantinischen Siedlung *Dinogetia*, deren Trümmer auf der Bisericuța-Insel (Dorf Garvăn, Kr. Tulcea) an der Nordecke der Dobrudscha liegen, wurde 1965 ein Fragment von der Schulter einer mit breiten und leicht eingetieften horizontalen Kannelüren dekorierten Amphora rötlichgelblichen Tons guter Qualität gefunden (21 × 12,5 cm; 1 cm dick). In den gebrannten Ton des Gefäßes wurde mit einem spitzen Gegenstand vom Boden zur Mündung eine Inschrift (*graffito*) in griechischer Sprache eingeschnitten. Die Buchstaben sind gemischt, Majuskeln mit Minuskeln, 0,5—2,5 cm hoch und auf vier kurze Zeilen eingeordnet (Abb. 12). Der Text ist der folgende:

Ι Φανερός μοι Ἀλεξανδρός μοι γε Μανός μοι γ(ε)

K(ύρ)τε, (?) K(ω)ν(σταντίνω) (?)

„Sei mir klar, Beschützer und barmherzig, Herr (?), mir, Konstantin (?)“

5.—6. Jh. Wahrscheinliche Lesung. Die Anrufung haben wir auf keinem Gefäß oder anderem Gegenstand gefunden. Alexandros ist der Name eines christlichen Märtyrers, der in *Dinogetia* erwähnt wird; der Name wird hier im Sinne von „Beschützer“ gebraucht. Die letzten zwei Buchstaben weisen wahrscheinlich auf den Eigennamen Κωνσταντίνος hin, wobei wir darin den Besitzer des Gefäßes erkennen müssen³⁰.

VI. NOVIODUNUM

13. Zwischen den Trümmern der großen römisch-byzantinischen Festung und Hafenstadt an der Donau *Noviodunum* (Isaccea, Kr. Tulcea), die ca. 30 km vor dem Donaudelta liegt, wurde zufällig eine runde Bleitessera (Abb. 13) mit einer aufgeprägten und einer flachen Seite entdeckt. Die Tessera weist einen Bruch an der rechten Seite auf, wobei ein Teil des aufgeprägten Feldes fehlt. Durchmesser: 45 mm. Die aufgeprägte Seite hat in der Mitte einen kleinen runden Vorsprung, während das Feld durch eine waagerechte Linie in zwei gleichgroße Teile eingeteilt und durch einen einfachen reliefartigen Rahmen begrenzt ist. In der oberen Hälfte begegnet in der Mitte ein Palmenzweig, zu dem sich von den beiden Seiten her je ein Pfau wendet. In der unteren Hälfte befindet sich die folgende griechische Inschrift in drei Zeilen, mit erhabenen Buchstaben: THMY ΠΙΑ | ΟΔΩΡΟΗ = Τῆ Μυριδοδωροῦ. Wahrscheinlich anstatt Μυριδοδωροῦ.

5.—6. Jh. Das Stück gelangte in eine Privatsammlung aus Berlin³¹. Die Inschrift ist eine Widmung an eine weibliche Person, die der Widmer „duftgebender Strom“ nennt. Das Stück erinnert an einen Bleispiegel von

²⁹ Mihai Gramatopol, *Dacia Antiqua*, Bukarest, 1982, S. 232—233, Taf. X111/2.

³⁰ I. Barnea, *Note de peigrafie romano-bizantină*, „Pontica“, 10, 1977, S. 280—281, Nr. 20, Abb. 2/3 und 3/2.

³¹ S. Schultz, *Streifunde aus Isaccea (Noviodunum)*, „Pontica“, 11, 1978, S. 103, Taf. 3.



Abb. 13. — Noviodunum
 Τῆ Μυροδοωροῦ
 (5.—6. Jh.)

Sucidava-Celei, auf dessen Hinterdeckel ebenfalls in der oberen Hälfte zwei gegenüberstehende Pfauen auftreten, zwischen denen eine blühende Pflanze aus einer Vase hinaufragt, während in der unteren Hälfte die Widmung begegnet: Τῆ καλ(ῆ) ἐπι καλῶ „Der Schönen, lebe wohl“. Dazu tritt auf dem Griff des Spiegels von *Sucidava* noch eine Widmung auf: Κυρία καλῆ „Der schönen Dame“³². Ähnliche Widmungen allerdings reicheren Wortlautes begegnen auf drei zeitgleichen, denselben Text tragenden Bleiteserae auf dem Gebiete der Dobrudscha³³.

VII. DOBRUDSCHA, UNPRÄZISIERTER ORT

14. Bronzene, 4 cm hohe Gürtelschnalle mit rechteckiger Platte (3,5 × 2,1 cm), auf



Abb. 14. — Dobrudsch
 Ἁγία Μιχαήλ (6. Jh.)

³² D. Tudor, *Oltenia romană*³, Bukarest, 1968, S. 120, Abb. 39/1 und S. 527 Nr. 372; I. Barnea, *Christian art in Romania*, 1, Bukarest, 1979, S. 262.

³³ V. Culică, "Studii și cercetări de istorie veche", 17 (1966), 1, S. 194, Abb. 1/12 und I. Barnea, "Revue des études sud-est-européennes", 7 (1969), 1, S. 33 Abb. 2/24. a

deren Seite in einem aus eingeschnittenen Punkten bestehenden rechteckigen Doppelrahmen eine ebenfalls in Punkten eingravierte griechische Inschrift begegnet Abb. 14). Höhe der Buchstaben : 2—3 mm ³⁴.

Ἁγίε Μιχαήλ,
βοήθισον τοῦ (sic!)
φοροῦντι.

„Heiliger Michael, helfe dem (dies) Tragenden“

6. Jh. Zufälligerweise begegnet derselbe Name auf der Gürtelschnalle von Argamum (s. oben Nr. 10), wo er wahrscheinlich den Besitzer bezeichnet.

³⁴ M. Gramatopol. *a.a.O.*, S. 264, Nr. 103, Taf. XXVII/3 (unklares Foto).

THE RELATIONSHIP BETWEEN THE HUMAN
AND THE DIVINE :
TOWARDS A CONTEXT FOR VOTIVE IMAGES IN MURAL
PAINTING IN MOLDAVIA AND WALLACHIA *

CHRISTINE PETERS
Oxford

The characterisation of Byzantine art by Michelis as the portrayal of the transcendent in contrast to Gothic art as the illustration of the human approach to the transcendent signals a vital distinction between the religious and social cultures of Orthodox and Catholic Europe¹. However, the definitions offered by Michelis, are more appropriate for the early periods of Byzantine art. From the Palaeologue period onwards, that is from precisely the period when Byzantine art is confronted with the Gothic, a definition of Byzantine art limited to the portrayal of the transcendent is inadequate. Orthodox painters, or their patrons, felt the need to offer their audience not merely the awe inspiring figure of Christ Pantocrator but images connecting the earthly and heavenly worlds. Even if the Orthodox world escaped the Catholic excesses of the humanisation of the sacred, a process identified by Huizinga as a fundamental attribute of the waning Middle Ages, the humanisation of the divine was not a feature limited to western catholicism². However, in the Orthodox world this process of humanisation occurred less in the attributes of the divine than in the perceptions of the means of communication with the divine. For this period a re-attribution of Michelis' definition seems more appropriate: Orthodox art represents the human approach to the transcendent, whereas the Gothic humanises the sacred.

The votive image represents par excellence the human approach to the transcendent. Considered as the greatest secular intrusion into sacred space, whether of the church or of the icon, the votive image must be a fundamental source for any study of the connection between the human and the divine³. However, studies to date of votive images in South East Europe have focussed on the classification of these images

* I am indebted to the financial support of the Leverhulme Trust which enabled me to carry out research in Romania during 1993.

¹ P. A. Michelis, *Esthétique de l'art byzantin* (Paris 1959), p. 172.

² J. Huizinga, *The Waning of the Middle Ages: A study of the forms of life, thought and art in France and the Netherlands in the fourteenth and fifteenth centuries* (1st Dutch edn. Haarlem 1919; Engl. transl. London 1955), p. 177.

³ D. Barbu, *Pictură Murală din Ţara Românească în secolul al XIV-lea* (Bucharest, 1986); D. Barbu, 'Preliminarii la o istorie a portretului vechi românesc — însemnări metodologice', *S.C.L.A. (A.P.)* 38 (1991), p. 5.

as portraits and, in attempting to delineate a typology, have concentrated on the degree of realism, which is attributed in large measure to western influences⁴. In addition, the votive images have been employed as an effective instrument of datation for schemes of mural paintings based on family histories⁵. Neither of these approaches addresses the fundamental question of the place of these images in the religious and social understanding of contemporaries concerning the possible human approaches to the divine. As historians, our task goes beyond the art historical preoccupation with stylistic influences and the establishment of neat patterns of chronology and filiation. In our efforts to understand and reconstruct the experiences of past societies, the perceptions of the relationship between the human and the divine must be of vital significance and all the more so since these attitudes often reflect earthly social realities. In cultures in which religion was symbolic and art and architecture the principal vehicles for conveying such symbolism, artistic sources must be more than visual footnotes to our history.

The emphasis in Byzantine religious art from the Palaeologue period onwards on the portrayal of the human approach to the divine was characterised simultaneously by a drawing together of heavenly and earthly spheres and the withdrawal of the latter as a symbolic object of veneration. This ambiguous process has been most clearly analysed by Tania Velmans in her study of the Acatist Hymn⁶. The evolution of the portrayal of Christian dogmas 'à travers les prières que les fidèles eux-mêmes adressent à Dieu' emphasised the value of the participation of the laity and the importance of the liturgy as a means of communication between the human and the divine. However, the simultaneous development of the theme of the Heavenly Liturgy also stressed the imperfect imitation of earthly ceremonies. The link between the heavenly and earthly spheres represented by these images, and also by the scenes of the Acatist Hymn, was not communication but veneration. As Tania Velmans notes, drawing a comparison with the Byzantine practice of venerating the portrait of the Emperor, the replacement of the figure of Mary in the last two scenes of the Acatist Hymn with an icon expressed a greater degree of deference than the adoration of the figure of Mary herself.

Adoration of the saintly Mary, or indeed of any other saint, is always of ambiguous significance for the relationship of the human and the divine. The saints are an elevated image of the human potential for

⁴ M. A. Musicescu, 'Byzance et le portrait roumain au Moyen Age', *Études Byzantines et Post-Byzantines* 1 (1979), pp. 153–179; T. Voinescu, 'Portretul lui Ștefan cel Mare în arta epocii sale', *Cultura Moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, ed. M. Berza (Bucharest 1964), pp. 463–478.

⁵ Especially in the work of Sorin Ulea. See for example, S. Ulea, 'Datarea ansamblului de pictură de la Dobrovăț', *S.C.I.A. (A.P.)* 8/2 (1961), pp. 483–5; S. Ulea, 'Datarea ansamblului de pictură de la Rîșca', *S.C.I.A. (A.P.)* 10/2 (1963), pp. 433–7; S. Ulea, 'Datarea ansamblului de pictură de la Sf. Nicolae, Dorohoi', *S.C.I.A. (A.P.)* 11/1 (1964), pp. 69–79. The same approach is used in M.A. Musicescu, 'Considerații asupra picturii din altarul și naosul Voronețului', *Cultura Moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, ed. M. Berza (Bucharest 1964), pp. 363–417.

⁶ T. Velmans, 'Création et structure du cycle iconographique de l'Acatiste', *Actes du XIV^e Congrès International des études Byzantines — Bucarest 1971*, ed. M. Berza & E. Stănescu (Bucharest 1976), pp. 469–73.

holiness, but excessive adoration can also be eloquent of the gulf between their lives and the actual human condition. In Orthodoxy this gulf increasingly implies untouchability. Not only is Mary replaced by her icon in the closing scenes of the Acathist Hymn, but from the end of the fifteenth century scenes of the Dormition increasingly include the episode of the Jew Jechonias. Denying Mary's sanctity, his sacrilegious attempt to overturn the bier results in his hands adhering to the sides of the coffin and being severed from his arms by the sword of St Michael the Archangel. Although the relationship of the Orthodox laity cannot be equated with the blasphemy of the Jew, the distinction may be one only of degree. Insufficient veneration and presumptuous familiarity with the divine will meet with retribution. In contrast, the version of the apocryphal legend current in mediaeval western Catholicism omits the brutal severing of the hands of the Jew by Michael the Archangel and consequently places more emphasis on the possibility of the repentant and converted Jew being restored to his former health by the intervention of St Peter⁷.

The portrayal of the saints in Orthodoxy shadows the process of distancing identified for the Virgin Mary. The popularity of the representation of the menologue, assuming the position in the iconographic programme previously reserved for the detailed portrayal of the life of the patron saint, served to weaken the connection of the community with a particular saintly individual. The idea of the menologue emphasises the liturgical year of saints' days, veneration and commemoration. However, the presence of some incomplete calendars, as for example at Humor, suggests that, in practice, the representation of the liturgical round was not always so important in these menologia. Instead, the idea of these compositions, consisting of scenes of comparatively small dimensions, would seem to be to convey a striking impression of the galaxy of saints. It may even be that the incompleteness of some menologia serves to strengthen this impression: even in the house of God the portrayal of all the saints was not possible.

The form of the scenes of the menologia suggests a more subtle relationship between the human and the divine than the simple awesome impressiveness of the number of the saints. As Pavle Mijović pointed out, the scenes of a menologue can be divided into two types⁸. Type

⁷ M. R. James ed., *The Apocryphal New Testament* (corrected edn. 1955), p. 208. The Assumption of the Virgin from the Greek narrative attributed to St John tells how as the apostles were carrying the bier a Jew 'ran forth and set upon the bed'. An angel of the lord, with invisible power, cut off his two hands from his shoulders (sic) and left them hanging in the air about the bed. All the Jews who saw it cried out 'Verily he is the true God that was born of thee Mary, mother of God, ever virgin'.

The early development of the iconography of the Dormition is considered in, V. Vătăşlanu, 'La 'Dormitio Virginis', Indagini iconografiche', *Ephemeris Dacoromana* 6 (1935), pp. 1-49. In Serbian murals of the Dormition the scene with the Jew is absent in images from the twelfth to fourteenth centuries (e.g. Sopočani, Arilje, Žiča, Peč and Dečani) but begins to appear in some fourteenth-century portrayals (e.g. Gračanica and Nagoričino). In Bulgarian wall paintings of the Dormition of the fourteenth to fifteenth centuries usually lack the scene of the Jew (e.g. Berende, Tirnovó St. Peter & Paul). At Poganovo (c. 1500) the Jew scene is included, but the artistic programme often abandons Byzantine iconographical traditions and adopts fourteenth-century Italian models.

⁸ P. Mijović, 'Les menologues en Roumanie et en Serbie medievale', *Actes du XIV^e Congrès International des études Byzantines — Bucarest 1971*, ed. M. Berza & E. Stănescu (Bucharest 1976), pp. 579-585.

A consists of scenes of the martyrdom of saints whereas Type B illustrates the saint's day by a standing figure of the saint. The choice of the scene of martyrdom is a natural response to the need to relate the saint to a particular day in the liturgical calendar — the death of the saint is the date of his resurrection for Christ and attributed to his own day in the year. The standing figure of the saint weakens the directness of the link between the saint and the day of his commemoration and at the same time weakens the saint's connection with the earthly condition. The scene of martyrdom expresses the moment of transition — an ordinary mortal through steadfast faith joins the ranks of the saintly: the standing figure in deep contemplation has already crossed to the side of heaven.

The chronology of these two types of scenes in the menologia of the Orthodox world needs further examination, but hints of the direction of this development may be suggested by a comparison of the menologia in Serbia and at Cozia discussed by Mijović with those of the monasteries of Moldavia. In the former, the calendar consists of scenes of Type A (scenes of martyrdom) and always includes the whole of the liturgical year, whereas in sixteenth-century Moldavia individual days of the menologie may be represented by scenes of Type A or Type B. These Moldavian menologia clearly illustrate a transitional point in the conception of the function of saints and their relationship to the believer which would benefit from a closer analysis, particularly in respect of the saints chosen to be portrayed in Types A and B and the apparent preference of depicting female saints in the form of standing figures⁹.

The diminishing importance of the saints as symbols of transition and connection between the earthly and heavenly worlds was accompanied in Moldavia by a greater emphasis on the role of Adam and Eve¹⁰. Portrayed, in a manner unimaginable in western Catholicism, as nimbed intercessors on behalf of mankind in the Last Judgement, the first parents of mankind seem to represent amazing possibilities of communication with the divine for ordinary sinful mortals. Moreover, in images of the Fall itself, the usual presence of both Adam and Eve beside the tree and the absence of the serpent with the female head suggests that the misogynistic conclusions drawn by Catholicism will be weaker in Orthodoxy. However, the importance of Adam and Eve as models of communication between the laity and the divine was limited. Their prominence depended on the Orthodox emphasis on the Anastasis or the descent into hell. Consequently their special position was due to their mortality before the Crucifixion. Their role as intercessors was clearly subordinate to the saintly figures of Mary and John the Baptist and their position either side of the throne of hetimasia underlined their connection with the human aspect of the divine and the sufferings of Christ on earth. Moreover, even this limited association of Adam and Eve with the inter-

⁹ Very few menologia have been analysed in detail. A notable exception is E. Cincheza-Buculei, 'Menologie de la Dobrovăț (1529)', *S.C.I.A. (A.P.)*, pp. 7–32.

¹⁰ External painting in Moldavia includes scenes from Genesis, apocryphal additions such as Adam's contract with the devil, as well as portraying Adam and Eve in the Last Judgement. The absence of exterior painting in Wallachia at this period means that direct comparison of the prominence of Adam and Eve is not possible.

cessory role of the saints could be seen as inappropriate: significantly, the Last Judgement at Rîșca omits the figures of Adam and Eve.

A consideration of the Acatist Hymn, the Dormition, the menologia and the portrayals of Adam and Eve places the relationship between the human and the divine in Orthodoxy in the context of a process of elevation and separation of the saintly from the secular world. Even if representations of the liturgy drew attention to the means of communication, the stress on veneration and adoration emphasised the distance involved in that communication. Earthly ceremonies could be but a poor reflection of those in heaven. The portrayal of the Dormition underlined the penalties of presumption of communication and the menologia illustrated a gradual process of the removal of the saints from the transitional role of connection. Even the figures of Adam and Eve, more human and yet saintly, were only able to fulfil this role of connection to a limited extent. It is this context of notions of distance, structured communication and the possibility or necessity of mediation that must inform our analysis of contemporary understanding of votive images.

★

The access to the divine illustrated by the votive image represents a particular possibility of communication, one that is individual, or at most familial, and inscribed within the conventions of donation. A rapid comparison with other images of intercessory communication will serve to demonstrate the particular nature of the votive image. At Curtea de Argeș (Wallachia) the portrayal of the voievode Nicolae Alexandru as a humbly kneeling figure in the Deisis contrasts with the stately sumptuousness of the donors in the principal votive image. At Probota (Moldavia) the iconography of the funerary portrait of Ion, son of Petru Rareș resembles the votive image more closely, but, in the first, the portrayal of St Nicholas enthroned rather than Christ reduces the level of communication with the divine¹¹. Acts of donation, it appears, permit a greater familiarity of the lay figure with the higher ranks of the divine. Amongst acts of donation too, some appear to grant more equality than others. The well-known image of Ștefan cel Mare presenting the gospels of Humor shows him kneeling in the lower register of the composition before the central image of Mary enthroned with the Christ Child. In contrast, votive images in mural paintings of the same voievode and his successors reject this assumption of humility and offer models of their ecclesiastical foundations almost with the presumption of equals. It is the specific relationship between the lay person and the divine, created by the act of donation of a church, monastery or scheme of frescoes, which represents the conception of the upper limit of communication possible for a member of the laity.

The most cursory survey of votive images in Moldavia and Wallachia reveals a striking difference in the conception of the relationship between the human and the divine. Moldavian images include a portrayal

¹¹ S. Ulea, 'Portretul funerar al lui Ion — un fiu necunoscut al lui Petru Rareș — și datarea ansamblului de pictura de la Probota', *S.C.I.A. (A.P.)* 6/1 (1959), pp. 61–9; D. Barbu, *Pictura murală în Țara Românească în secolul al XIV-lea* (Bucharest 1986), pp. 18–22; M. A. Musicescu & G. Ionescu, *Biserica Domnească din Curtea de Argeș* (Bucharest 1976), p.11.

of a saintly figure, usually the patron of the church, as a mediator between the donor and an enthroned Christ, whereas Wallachian images depict a schematised representation of the divine emerging from the upper border of the composition¹². In Moldavia, the approach to the divine can only be made through an intercessor who, as a saint, shows both human and divine characteristics. The reward for enlisting the help of a saint by selection as a patron is the possibility of a direct approach to Christ. Significantly, in a rare instance in which a saintly mediator is absent in Moldavian painting, at Dobrovăţ, the enthroned Christ is removed into a higher plane of the composition¹³. In contrast, Wallachian painting, with the exception of the votive image of Mircea cel Bătrân at Cozia, rejects the solution of a human-divine mediator. Instead, in opting for a schematic representation of divine power, the votive image in Wallachia lacks the narrative emphasis and becomes more evidently symbolic and a validation of earthly power. The presence of the divine seems to set the seal of approval on earthly position and on earthly acts of donation.

This iconographical distinction reflects a significantly different conception of the relation between the human and the divine in the two Romanian principalities, which cannot be dismissed as merely the product of external artistic influences. The inadequacy of an interpretation, in terms of simple cultural emulation or adoption can be demonstrated most clearly in the case of Moldavia, where religious iconography exhibited greater independence and originality. The distinctive Moldavian form of the votive image is usually attributed by art historians to Serbian influence and forms part of a substantial body of evidence of religious and cultural contacts between the two regions¹⁴. Other possible sources, such as the image at Spas Neredita near Novgorod, in which the founder stands and presents a model of the church to Christ seated on a throne, lack the essential connection of a saintly mediator. The votive image of Mircea cel Bătrân at Cozia, which is unique in Wallachian art, offers a closer parallel¹⁵. Here the donors present the model of the church to the Christ Child who is seated on Mary's lap. Mary, enthroned, makes a gesture of intercession with her right hand, while the infant Christ blesses the royal donors. At Cozia the artist conveys the idea of Mary as mediator, but in the special intimate context of the role of Mary as the bearer of Christ.

¹² I. D. Ştefănescu, *Iconografia artei bizantine și a picturii feudale românești* (București 1973), pp. 162–3; M. A. Musicescu, 'Byzance et le portrait roumain au Moyen Age', *Études Byzantines et Post-Byzantines* 1 (1979), p. 158, labels the Moldavian iconography of the votive image as the 'portrait à intercesseur'.

¹³ The church of Dobrovăţ is dedicated to the Descent of the Holy Spirit, which may explain the unusual absence of a mediatory saint. The votive image is described and discussed mainly with respect to genealogy and dating in V. Drăguţ, *Dobrovăţ* (Bucharest 1984), pp. 7–9.

¹⁴ Studies of Serbian connections with Moldavia in art and architecture include: V. Grecu, 'Influențe sîrbești în vechea iconografie bisericească a Moldovei', *Codrul Cosminului* 9 (Cernauti 1935), pp. 235–42; G. Balș, 'Influence du plan serbe sur le plan des églises roumaines', *Recueil Th. Uspenskij* 1 2 (Paris 1930), pp. 277–294 shows that the triconch plan is the general rule at Mt. Athos and in Serbia and Romania, and that the Moldavian type corresponds with plans of churches in Morava; A. Grabar, 'L'origine des façades peintes des églises moldaves', *Mélanges offerts à M. Nicholas Iorga* (Paris 1935), pp. 362–82 suggests a Serbian origin for the addition of the pridvor (porch).

¹⁵ M. A. Musicescu, 'Byzance et le portrait roumain au Moyen Age', p. 158.

The closest parallels to the iconography of the Moldavian votive image can be found in mediaeval Serbia. Thus, at Studeniča, a female saint takes the donor by the hand and presents him to Christ enthroned. At Miliseva, the Virgin Mary similarly takes the hand of the founder, Vladislav, and presents him to Christ. However, despite the conceptual similarities of these Serbian images to the Moldavian examples, it is clear that the Moldavian artists did not slavishly imitate these Serbian models. The Virgin at Miliseva is not the patron of the church, which is dedicated to the Ascension, and the action of the saint leading the donor by the hand is adopted only rarely in Moldavia, as at Sf. Ilie near Suceava. Similarly, the position of the church held in the crook of the donor's arm is not the disposition usually adopted in Moldavia, where a greater emphasis is given to the act of donation and presentation, which makes possible the commendation of the lay person to the divine. Finally, it is curious that the Serbian compositions position the throne of Christ to the viewer's left rather than to the right as in Moldavia. However, all these differences do not invalidate the suggestion of a Serbian inspiration for the votive images of Moldavia. In their conceptions of the possible representation of a donor and the divine, Moldavian painters clearly preferred the Serbian solution of a saintly intercessor to the direct approach to Christ enthroned illustrated by the votive image of Spas Neredita, but, in doing so, they did not simply reflect the strength of the Serbian cultural connection. Not only did they choose to alter many of the details of the Serbian prototypes, but they also rejected other and more contemporary Serbian solutions to the relationship between the human and the divine in the votive image¹⁶.

This brief survey of the models available to the painters of the Moldavian images demonstrates that the iconographical contrast in the conception of the relation between the human and the divine in Moldavia and Wallachia was not simply due to the strength of connections with the Serbian kingdom. In any case, Wallachian links with Serbia were not insubstantial. Dynastic links explain the presence of Serbian-type icons including lay donor figures in Wallachia, but it is perhaps not insignificant that such images are not known from Moldavia¹⁷. Both Moldavia and Wallachia borrowed elements from Serbia corresponding to their own cultures, and the lack of similarity in these adaptations underlines the extent of the differences between the Romanian principalities in this period. In the vital question of the relationship between the human and the divine, Orthodoxy in the two Romanian principalities was far from homogeneous.

The Moldavian preference for the saintly mediatory figure commending the donor to Christ enthroned suggests a greater emphasis on the cult of the saints and on Christ as person and sacrament rather than on the more distant hand of God. This distinction between Moldavia and Walla-

¹⁶ M. Tatić-Djuric, 'L'iconographie de la donation dans l'ancien art serbe', *Actes du XIV^e Congrès International des études Byzantines — Bucarest 1971*, ed. M. Berza & E. Stănescu (Bucharest 1976), pp. 311–322.

¹⁷ A. Efremov, 'Portrete de donatori în pictura de icoane din Țara Românească', *Buletinul Monumentelor Istorice* 40/1 (1971).

chia would also seem to be reflected in the themes of Moldavian exterior wall paintings in the sixteenth century, especially in the portrayal of the prayer of all the saints on the eastern apse converging, on the images of the various hypostases of Christ on the central axis. However, the absence of exterior painting in Wallachia at this period suggests that a more detailed theological analysis of the total assemblage is required before we can fully appreciate the nature of this religious difference in the two regions.

In addition to the contrasting conceptions of the relationship between the human and the divine in Moldavia and Wallachia, it is clear that the images in each region do not offer a unitary vision, but one that is differentiated according to social status and gender. This is especially evident in Moldavia where the iconography of mediation lends itself to more nuanced interpretations.

The clearest example of the role of social status in determining the relation of the individual with the divine in the act of donation is provided by the paintings of Humor. Here, the founder, the logofat Toader Bubuioș, deemed it prudent to include a votive image of the ruler Petru Rareș and his family in the naos of the church and to relegate his own votive image to a more humble position in the gropnița. The hierarchical distinction is not, however, simply provided by the location of these two images, but emphasised by the iconographical disposition of the figures. In the first image, the voievode Petru Rareș holds the model of the church and behind him stands the figure of Mary holding the intercessory scroll in one hand and apparently touching the roof of the church with her other. Mary looks back towards Petru Rareș, whilst Christ, seated on a throne, actively leans forward in the act of blessing the voievode. In the votive image of Toader Bubuioș, Mary is portrayed standing behind the throne of Christ and holds the model of the church with the donor. Compared to the voievodal tableau, Mary is now much more clearly associated with Christ than with the lay figure. It is almost as if Toader is presenting the church to both Mary and Christ and significantly it is he who is depicted carrying his own scroll of recommendation.

The votive image of Petru Rareș at Humor depicts him followed by members of his family: in contrast, Toader Bubuioș is represented alone. Anastasia, the wife of Toader Bubuioș, is portrayed in the gropnița but above her tomb, kneeling before the Virgin and Christ Child, in a funerary image which has no connection with the act of donation. The absence of the family makes the votive image of Toader Bubuioș unusual in Moldavia, but its existence suggests the importance of a further question. What do the votive images permit us to understand about familial relations in the context of donation and the approach to the divine?

The iconography of Moldavian votive images in the sixteenth century reveals a subtle change in the portrayal of the relationship between the founder and his family. In the earlier images, as at Humor and Voroneț, the painter leaves a small gap between the voievode and the members of his family, whereas later images show a continuous procession. In all the images, the role of the wife is clearly less important than that of her donor husband. The pattern of the votive image in which male and female donors jointly hold a model of the church, which is

found at Mateic (Macedonia) and adopted in sixteenth-century Wallachia at Tismana, Argeş and Bolnita Bistriței, is not repeated in Moldavia. The absence in Moldavia of the wives of the founders participating directly in the act of donation by holding the model of the church is striking and must cast some doubt on the view of some historians concerning the influential position of women in mediaeval Moldavia¹⁸. In all human relations there is, however, room for exceptions to the general trend. At Arbore the votive image of the founder, Luca Arbore, follows the usual Moldavian model of the patron of the church, St John the Baptist, commending the donor who is presenting the model of the church to Christ and is followed by members of his family. The remarkable innovation here is the introduction of a second saintly figure behind the first who looks back towards the wife to Luca Arbore¹⁹. In giving his wife her own intercessory saint, but in failing to show her jointly holding the model of the church, Luca Arbore preserves the hierarchy of husband and wife common to all Moldavian images and at the same time illustrates an unprecedented degree of association of husband and wife in the pious act of foundation.

This examination of the votive image reveals the receptiveness and sensitivity of the iconography to nuances of social reality and the strength of a hierarchical conception of the approach to the divine. Similarly, the portrayal in mural paintings of the general relationship between mankind and the divine emphasises notions of distance, elevation and structured access. It is this parallel conception which means that the presence of the votive image cannot be reduced to the intrusion of secular concerns of political propaganda and prestige. Furthermore, the strength of the mediaeval conception of the mirror relationship between the heavenly and earthly worlds means that, as the examples of Moldavia and Wallachia illustrate, we should recognise the diversity of religious culture and conceptions responding to social and political conditions within the Orthodox world.

¹⁸ G. Fotino, *Etude sur la situation de la femme dans l'ancien droit roumain* (Paris 1931), pp. 5–32; A. I. Gonța, *Satul în Moldova medievală — Instituțiile* (Bucharest 1986), pp. 249–50.

¹⁹ Traces of painting to the left of the second saintly figure in the votive image at Arbore suggest the possibility of identification as an angel.

IMPLICATIONS POLITIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES D'UNE MISSION DE LA PATRIARCHIE OECUMÉNIQUE À BUCAREST (1534)

TUDOR TEOTEOI

Il y a quelques années a été publié un document grec particulièrement précieux, portant sur un épisode tout à fait inconnu jusqu'à présent, avec des implications des plus importantes pour l'histoire ecclésiastique, mais en égale mesure politique, des Roumains au Moyen Âge.

Les faits qui forment l'objet de cette narration ont eu lieu en 1534, à la cour de Bucarest du voivode valaque Vlad Vintilă de Slatina (septembre 1532 — juin 1535). Un règne assez bref, avec une fin violente, pareille à beaucoup d'autres règnes de ce temps et qui reflète le dramatisme d'une époque historique marquée par des rivalités politiques déchirantes entre les factions des boyards, devenues d'autant plus graves au moment de l'apogée du pouvoir osman ; dans ce paysage, le règne de Vlad Vintilă revêt encore plus d'importance que celle attribuée par les historiens roumains, relativement limitée par rapport au nombre impressionnant de documents historiques concernant son époque. Les informations provenant des archives étrangères — auxquelles vient s'ajouter le document dont il sera question ci-dessus — tout aussi riches, confirment notre assertion.

L'importance de ce règne réside aussi dans le moment historique où il trouve sa place. Il s'agit du délai de 15 ans qui se sont écoulés entre la lutte de Mohacs et la création de la Principauté autonome de Transylvanie, sous la souzeraineté ottomane. Dans ce laps de temps ont eu lieu des événements dramatiques pour tout l'espace roumain, sur lequel planait la menace de l'installation d'une domination turque directe, ce qui aurait conduit à la perte totale de l'autonomie des Etats ayant survécu jusqu'à ce moment.

Après la victoire de Mohacs (le 29 août 1526), qui lui apporta l'effondrement de la Hongrie, la Porte Ottomane tâtonnait le terrain capable de conduire à un nouvel équilibre de forces qui s'avérait nécessaire dans l'espace géographique de l'Europe Centrale et du Sud-Est européen, là où elle avait abouti à un contact direct avec les Habsbourg. Cette recherche d'un nouvel équilibre politique, qui devait nécessairement tenir compte des derniers succès militaires ottomans dans la région et refléter l'affirmation toujours plus forte des Ottomans dans la région, confère à la vie politique roumaine un caractère particulièrement dramatique—voir, parmi d'autres, l'épisode Gritti — chapitre clos en 1541, alors que le nouvel équilibre prenait des contours définitifs par la création du pachalik de Buda et la transformation de la Transylvanie en Principauté auto-

nome, sous la souzeraineté ottomane, ainsi que l'étaient la Valachie et la Moldavie, pays qui échappèrent à la terrifiante perspective de devenir des pachalik et qui les avait menacés durant deux décennies¹, étant obligés maintenant de s'adapter, en échange, à un régime de domination ottomane définitivement installé, réduits de la sorte à une autonomie interne plus limitée que celle eue auparavant.

Les règnes des Pays Roumains situés dans cet intervalle — entre la mort de Neagoe Basarab et l'intronisation de Mircea le Père — ont évolué sous le signe de cette grande menace. La présence d'Aloisio Gritti en Valachie et en Transylvanie marquait, pendant l'été 1534, la tentative de la Porte « de fonder une Dacie ottomane, avec ses trois tributaires (notamment les deux sus-mentionnés, auxquels s'ajoute la Moldavie — n.a.), ayant à sa tête un royal client du Sultan »², étant un moment critique dans la direction de sa mise en œuvre. Heureusement, le Sultan était engagé dans une campagne contre les adversaires de la frontière orientale de son empire. L'épisode Gritti a eu la fin bien connue, le rôle de Petru Rareș étant de premier ordre dans l'anéantissement de l'aventurier d'origine vénitienne, asservi à la cause turque, mais l'audacieux voïvode moldave dut supporter les conséquences de la campagne conduite personnellement par le Sultan contre son pays en 1538.

Revenons donc au moment du règne de Vlad Vintilă. Sous ce rapport, la mission de Gritti était une « mission de couverture », elle devait démontrer qu'en dépit de l'effort militaire en Asie, la puissance ottomane était tout aussi présente dans la partie européenne. Ses adversaires potentiels étaient donc avertis de ne pas ignorer cet aspect et ne rien entreprendre dans la direction de certains changements favorables concernant des territoires ou des états de choses, au sujet desquels la Porte seule se réservait le droit de décider au moment opportun. Elle devait se manifester, par des voies diverses, tout aussi présente dans la partie européenne qu'elle le fût auparavant.



C'est sous cet angle que doit être appréciée, selon notre avis, la présence, à la cour princière de Bucarest du voïvode Vlad Vintilă, d'une délégation de la patriarchie œcuménique de Constantinople. Elle arrive à Bucarest au début du mois de janvier 1534, donc six mois avant la

¹ Voir, en ce sens, le texte de la mission envoyée par le voïvode de Moldavie, Ștefăniță (1517—1527) au roi de Pologne, Sigismond I^{er}, en 1522—1523, sous la direction de Luca Cârjă, texte que B. P. Hasdeu considérait « un monument précieux de l'éloquence politique de nos ancêtres ». (cf. G. Mihăilă in *Literatura română veche, 1402—1647*, éd. soignée par G. Mihăilă et Dan Zamfirescu, vol. I, București, Editura Tineretului, 1969, p. 236 ; voir ce volume pour la liste des éditions antérieures de ce texte conservé en langue polonaise, ainsi que pour la traduction roumaine révisée, pp. 237—243).

² N. Iorga, *Istoria românilor, V (Vitejii)*, București, 1937, p. 20 ; Idem, *Byzance après Byzance*, II^e éd., București, 1971, pp. 140 et 143. L'itinéraire valaque de Gritti a commencé le 25 juillet 1534, par la traversée du Danube à Nikopol-Turnu, pour continuer sur la route Putinei — la rivière Vedea — Dobroești — Căldăraru — Ionești — Petrești — la rivière Argeș — Târgoviște, d'où il est parti le 1^{er} août vers Brașov, en y arrivant le 4 août 1534 (A. Decei, *Aloisio Gritti în slujba sultanului Soliman Kanunî, după unele documente turcești inedite (1533—1534)*, in « Studii și materiale de istorie medie » (= SMIM), vol. VII, București, 1974, pp. 101—160. Șt. Andreescu, *Restitutio Daciae, vol. I (Relațiile politice dintre Țara românească, Moldova și Transilvania în răstimpul 1526—1593)*, București, Editura Albatros, 1980, p. 92).

mission d'Aloisio Gritti. Evidemment, les sources n'établissent aucune liaison entre ces deux missions, l'une envoyée par la patriarchie et limitée aux intérêts religieux de cette institution, visant un contrôle plus étroit et plus direct sur la hiérarchie ecclésiastique du monde orthodoxe, de la Valachie le cas échéant, l'autre par la Porte Ottomane, visant les intérêts politiques plus vastes de celles-ci en Europe Centrale et Orientale. Le rapport entre les deux missions est, sans nul doute, claire et incontestable.

La première mission fut ignorée jusqu'à nos jours. L'information dont nous disposons maintenant est due à un document publié en 1987 par Diether Roderich Reinsch, professeur d'histoire byzantine à l'Université de Bochum, in « *Rechtshistorisches Journal* » (revue éditée par Dieter Simon), texte grec copié d'après un manuscrit conservé au monastère athonite Vatopedi — Codex Vatopedinus 555, f.241 — avec traduction parallèle en allemand³.

Ainsi édité et traduit, le texte se présente comme une annotation ou un colophone de grandes dimensions, rédigé au XVI^e siècle par le dignitaire qui fut le chef de la mission de la « Grande Eglise » en Valachie. A l'appui des prétentions soulevées par la Patriarchie œcuménique à la juridiction ecclésiastique sur la Valachie, au cours des discussions avec le voïvode et sa cour de Bucarest, la délégation grecque avait rapporté plusieurs manuscrits. Parmi ceux-ci s'est trouvé aussi le manuscrit conservé jusqu'à nos jours sous le No. 555 dans les fonds de Vatopedi — sur lequel le moine Antonios Karmalikes — chef de la délégation patriarcale, a rédigé, après son retour à Constantinople, l'annotation que nous reproduisons ci-dessous (voir Annexe), compte tenant de l'intérêt tout à fait particulier qu'elle présente pour l'histoire roumaine. La forme de sa rédaction nous permet de la considérer un compte-rendu du voyage entrepris par l'auteur en Valachie, en sa qualité d'exarque patriarcal, tout en mettant en lumière, finalement, les résultats obtenus. Ils se résument au fait que le patriarche œcuménique était reconnu en tant que « chef des églises de la Valachie », ainsi qu'il est mentionné par le texte du document. Ce texte nous présente les trois acteurs principaux de la scène historique s'étant déroulée en janvier 1534 ; le voïvode Vlad Vintilă, rebélé, au début, contre la Grande Eglise de Constantinople, et qui finit par devenir son « fils obéissant », l'exarque patriarcal Antonios Karmalikes, ainsi que le patriarche Jérémie I^{er}, dont la présence se fait ressentir par la mission envoyée par lui en Valachie, avec des buts bien définis. Nous n'insisterons pas sur les détails qu'implique le commentaire historique des faits relatés (voir, en ce sens, notre étude *in extenso* dans la « *Revista istorică* », sous presse). Nous nous bornerons ici à quelques idées générales concernant la signification de l'épisode historique en question.

★

La mission de la Patriarchie œcuménique à la cour de Vlad Vintilă s'inscrit dans le contexte plus vaste de l'histoire politique et ecclésiastique du moment respectif, situé au début de l'année 1534. Ce contexte politique est lié aux rapports de la Porte Ottomane avec l'Europe Centrale et l'espace roumain, préoccupé de trouver une position favorable dans le

³ D. R. Reinsch, *Die Macht des Gesetzbuches (Eine Mission des Megas Rhetor Antonios Karmalikes in der Walachei)*, « *Rechtshistorisches Journal* », vol. VI, Frankfurt am Main, 1987, pp. 307—323 (texte et traduction à la p. 318—323).

cadre des confrontations entre le pouvoir turc et celui des Habsbourg, ce dernier étant trop loin et ne disposant pas de voies nécessaires d'imprimer une évolution décisive en sa faveur, même pas en Transylvanie, donc, d'autant moins en Valachie ou en Moldavie. Mais les espoirs, les attitudes plus indépendantes ne manquèrent pas, surtout dans le cas des voïvodes élus, encore, par le pays, comme nous le témoigne le règne de Vlad Vintilă. Dans son désir de conserver dans ses rapports avec la Porte Ottomane une attitude indépendante sur le plan politique, attitude qui ressort clairement du déroulement de la future mission de Gritti au Nord du Danube, le voïvode Vlad Vintilă a fait des concessions, renonçant à une attitude similaire sur le plan ecclésiastique, en acceptant la suprématie de la patriarchie œcuménique. Le contexte ecclésiastique des événements est donc lié au rapport de forces de la date respective, à la tendance de la Patriarchie de Constantinople de restaurer son contrôle total sur l'Eglise de la Valachie, contrôle qu'elle avait perdu un siècle avant, dans les circonstances dramatiques qui ont précédé la conquête de Constantinople par les Turcs.

Dans ses efforts visant la réinstauration de sa suprématie sur l'Eglise de la Valachie, la Patriarchie œcuménique bénéficiait de deux points importants d'appui : l'argument de droit canonique, assez convaincant si l'on tient compte de la situation de la deuxième moitié du XIV^e siècle, quand l'Eglise roumaine avait reçu plusieurs fois des métropolitains envoyés par l'Eglise de Constantinople, donnant suite à la demande expresse d'un voïvode valaque. Nous sommes enclins de croire que cet argument n'eut pas été suffisant sans l'aide du contexte politique favorable à la Grande Eglise de Constantinople, dans les conditions nouvellement créées par la conquête osmane, qui a soutenu assez constamment — pour des raisons exclusivement politiques — le rôle dirigeant de la patriarchie œcuménique sur l'entier monde orthodoxe, même dans le cadre de la rivalité que cette dernière fut obligée de supporter, parfois, de la part des deux centres de l'orthodoxie du Sud du Danube : Ochrida et Ipek.

Mais ce chapitre, souvent discuté et pas du tout dépourvu d'importance pour l'histoire roumaine, implique une étude spéciale.

Dans le même cadre pourraient être abordés aussi d'autres détails de l'histoire ecclésiastique médiévale des Roumains dont nous prenons connaissance grâce au texte édité par D. R. Reinsch, par exemple la fête de la Théophanie chez les Roumains, le rôle de la ville de Bucarest avant d'être d'abord la capitale politique de la Valachie pour devenir, un siècle après, aussi la capitale ecclésiastique, mais surtout l'information que la mission patriarcale venue en janvier 1534 a conduit au remplacement du métropolitain avec un autre, sans fournir son nom. En quelque sorte, l'histoire ecclésiastique de la Valachie de la période respective confirme ces faits.

Une autre remarque importante ne peut être ignorée : celle que le successeur de Théolepte I^{er} — le patriarche Jérémie I — n'a réussi de visiter la Valachie qu'à la fin de ses trois patriarchats, notamment dans la deuxième moitié de l'année 1545, lorsque la Valachie avait un nouveau prince régnant nommé directement par la Porte, en la personne de Mircea le Pâtre.

Le fait que Jéiémié I^{er} envoyait, à la fin de l'année 1533, une mission exarchiale en Valachie au lieu de venir personnellement, ainsi que le fit son prédécesseur, ne fait que témoigner de la tension intervenue dans les rapports bilatéraux. Cet état de choses n'était plus actuel en 1545. Dès le commencement des règnes des princes envoyés directement par la Porte, la patriarchie œcuménique vit s'installer définitivement, sans émo- tions et sans rivalités, sa juridiction sur la Valachie.

Annexe

Codex Athous Vatopedinus 555, f. 241

† ἐν ἔτει ζμβω' ἰνδικτιῶνος ζ^{ος} ἰαννουαρ(ῖω) Ἀντ(ῶ)ν(ῖος) εὐτελής (μον)αχ(ός), τῆς Μεγ(ά)λης Ἐκκλη(σί)ας δοῦλ[(ος)]

† αὕτη ἡ βίβλος ἦν ποτὲ τοῦ μακαρίτου ἐν ἱερεῦσι κυρ(οῦ) Μανουήλ Καρμαλίκη τοῦ ἐμοῦ ἐκ πάπου πρώτου ἐξαδέλφου, ὅστις ἐκοιμήθη εἰς τὸν περίφημον Γαλατᾶν τῆς Κω(νσταντινου)- πόλ(ε)ως ὑπὸ τῆς λοιμώδους νόσου τῆ ς^η καὶ εἰκάδι τοῦ παρελθυθότος ἰουλλ(ῖου) ἐν ἔτει ζμβ' ἰνδικτιῶνος'. ἦν δὲ παραλελυμένη, ἐφῶ ἐπανελθὼν ἀπὸ τῆς περιόδου Κρήτης καὶ παντὸς τοῦ Αἰγείου Πελάγους δι' ἐξαρχικῆς τῶν εἰς τὰς νήσους ὀρθοδόξων διορθώσεως, ἐνθα ὑπέστην πάμπολλα δεῖνά παρα τῶν ἐναντίων, ἠττήσας αὐτοὺς ἐπικουρία Θε(ο)ῦ καὶ θάψας τὸν ρηθέντα ὀμᾶιμονα ἔλαβον αὐτήν. ἦντινα χάριν ἐνθυμήσεως τοῦ αὐτοῦ καὶ παρακλή(σ)εως τῆς ἐμῆς τάλαιπῶρου ψυχῆς ἔφερον μετὰ πολλῶν ἀξίων βιβλίων ἐν τῇ παραυτά μοι ψηφισ- θέιση ἐξαρχεῖα τῇ πρὸς τὸν ὀρθοδοξότατον κοίρανον τῆς Οὐγκροβλαχίας κῦρ Βινδύλα Ἰω(άννην) ἐξ ἀποφάσε(ε)ως τοῦ παναγιωτάτου ἡμῶν δεσπότη καὶ αὐθέντου τοῦ οἰκουμενικοῦ π(ατ)ριάρχου κυρίου Ἰερεμίου καὶ τινῶν καθυρεθέντων πανιερωτ(ά)των ἀρχιερέων καὶ τῶν θεοσεβεστ(ά)των κληρικῶν τῆς Μεγ(ά)λης τοῦ Θε(ο)ῦ ἀγιωτάτης Ἐκκλη(σί)ας εἰς διάλ(η)σιν τῶν ἐκ παραβάσεως τοῦ θείου νόμου ἐκφυέντων σκανδαλῶν καὶ σύστα(σ)ιν εἰρηναίαν τῆς αὐτῆς μεγαλωνύμου ἐπαρχεῖας ὥστε φανῆναι τὴν ὑψηλοτάτην περιοπὴν τῆς τοῦ Θε(ο)ῦ ἐκκλη(σ)ίας τῆς καθολικῆς κυρίαν καὶ ἐξουσιαστικὴν τοῦ χειροτονεῖν κἀν ἐν αὐτῇ τῇ ἐπαρχεῖα γνήσιον καὶ ἀμειμπτον ἀρχιερέα, καθὼς οἱ θεῖοι κανόνες τοῦ νόμου τῆς νέας χάριτος ἡμῖν τοῖς εὐσε- βέσιν ἐντέλλονται· ὁ καὶ γέγονε προνοία καὶ ῥοπή τοῦ εἰρηνάρχου Θε(ο)ῦ, προηπιστησάντων τινῶν.

ἐν γὰρ τῇ τῶν ἀγίων Θεοφανίων εἴτουν τῶν Φώτων τῇ αἰδεσίμῳ παραμονῇ διαπεράσαντες τὸν Δανούβιον ποταμὸν ἐκ τύπου λεγομένου Ρώσικου, τῷ τε ὀρθῶ τὸ Μπουκουρέσ(τιον) κατα- λαβόντες, ἐνθα ἦν ὁ ἡγεμὼν καὶ πᾶσα ἡ ἱερατικὴ | σύναξις, τῶν δύο ἡ καὶ τριῶν ἡμερῶν τὴν ὁδὸν ἐν μιᾷ νυχθημερία διανύσαντες, παρεφθελ ἐπιφωσκούσης τῆς ἡμέρας παρῆσθημεν τῷ ἡγεμόνι διὰ προστάξεως, μεγάλης περὶ αὐτὸν τῆς τῶν ἐν τέλει συνόδου καὶ τῶν ἱερωμένων ἐφησυχῶς καθεζομένης, καὶ μυρίων τῶν ὑπηρετῶν παρισταμένων, ὡς δῆθεν θάμβος ἐξήπτετὸ τῶν ὀρωμένων. ἡμεῖς δ' οὐδὲν πρὸς τοῦτο ἐπισημένον νοηθέντες μελίζονα τοῦτοις τὴν ἐκπλη- ξιν ἐπεχέαμεν. ὡς δὲ τὰ εἰκότα τῆς προσηγοσίας εὐλαβείας ἐκατέρωθεν γέγονε καὶ ἡ τιμία π(ατ)- ριαρχικὴ γραφὴ ἐγχειρισθεῖσα πρὸς ἡμῶν τῷ ἡγεμόνι ἀνεγνώσθη πάντων ἐνώπιον, τότε δὴ τότε τῷ θυμῷ καθοπλησθεὶς ὁ κοίρανος - ἐπειρωτὸ γὰρ καὶ αὐτὸς πρὸ πολλοῦ συστήσας πα- ρανόμους ἀρχιερεῖς, οὗς καὶ συνεδριαζομένους αὐτῷ περιεῖχε βακτηρίας κατέχοντας - πολλὰ μοι ἐκπά(γ)λλως φοβερὰ ἐξεφώνησε ῥήματα πόρρω τοῦ νόμου καὶ τῇ Μεγάλῃ Ἐκκλη(σί)α οὐκ ἰάν(η)κοντα· ἐβούλετο γὰρ διὰ τι τὸ αὐτοῦ θέλημα γενέσθαι, κοῦ τοῦ Θε(ο)ῦ, κατὰ τοῦτο. καὶ μέντοι πάντα ὑπέφερον συνετῶς ἀκφούσας ἕως ὅτου κἀμὲ λαλήσαι εἶ τι ἀν βουλοίμην, προσέ- ταξε. τότε δὴ γε τὴν παγκρατεστ(ά)την ῥοπήν τοῦ εἰπόντος „μὴ φοβηθῆτε ἀπὸ τῶν ἀπο- κτενόντων τὰ σῶμα(α) τῶν ἡμῶν, ἀλλὰ τὸν καὶ ψυχὴν καὶ σῶμα ἐμβαλεῖν εἰς τὴν Γένναν” ἐπικαλεσάμενος οὐκ ἠσχύνθη παρῆσάσασθαι τὴν ἀλήθειαν, ἐφ' ἧπερ ἠκόνετ(ε)α αὐτὸν καὶ τὸν παράνομον ἀρχιερέα ἐτοιμαζόμενον λειτουργῆσαι τῇ λαμπροτάτῃ αὐτῇ ἡμέρα τῆς αὐτῆς ἐλπίδος ἔξεν ἐξέπειμα αὐτῆ τοῦ Θε(ο)ῦ ῥοπή πολλὰ μετὸ ἡγεμόνος ἠττηθέντος „καὶ” παρακαλέσαντος ἐᾶσαι ἐμόνον τῇ αὐτῇ ἑορτῇ ὑπηρετῆσαι τοῖς θεοῖς, καὶ οὐκ ἠθέλησα. τῇ δ' ἐπαύριον αὐθις συνόδου ἐν τῷ παλατίῳ συναθροισθείσης κέκλημαι σπουδῇ καὶ πάλιν θυμῷ τὸν ἀρχοντα ἠττημένον καταλαβόν, δευότερα τῶν προτέρων ἀκήκοα καὶ τὸ αὐτοῦ γενέσθαι θέλημα τὴν ἐμὴν γνώμην ἐπειγομένης κατεδειμάτου. τέως θαρσῆσας τῇ πρὸς Θε(ο)ῦ πεποι- θῆσαι καὶ τὸ „(ἐλ)άλου ἐναντίον βασιλέων” φωνήσας „ὦ βασιλεῦ”, ἔφην, „εἰ βούλοιο πεισθῆ- ναι τῷ νόμῳ τοῦ τῷ οἰκείῳ αἵματι τὴν ἐκκλη(σί)αν ἐξαγοράσαντος, εὖ σοι γένοιτο· εἰ δ' οὐκ, ἀλλὰ βαβαὶ β(α)βαί”, καὶ ἄχρι μᾶς ὥρας περὶ „φόβου Θε(ο)ῦ σοφίαν” διεξιὼν ὥστε θαυμάσαι τὸν αὐτὸν ἡγεμόνα, εἰδέναι νόμον ἐγγραφον παρ' ἐμοῦ ἐνετείλατο. καὶ οὕτω τῆς συνόδου δια-

λυθείσης τῆ μεθαύριον ἑθάρησα καὶ αὐθις κληθεὶς παρόντων πάντων ἀρχόντων καὶ ἡγουμένων καὶ τὸν νόμον διάρας, τουτοῖ δηλαδὴ τὸ βιβλίον, παρ' ἐλπίδα ἐκ πρώτης ἀφετηρίας πᾶσαν κακίαν τοῦ ἡγεμόνος εἰς ἀγαθοσύνην διέγειρον καὶ τοὺς παρανόμους ἐκσφενδονήσας τὸν ἡγεμόνα φιλτάτον καὶ οἰκεῖον υἱὸν τῆ ἐκκλησία κατηχήσας τὸν τε οἰκουμηνικὸν κύριον τῶν τῆς Βλαχίας ἐκκλησιῶν βεβαίως τὴν προσήκουσαν εὐχαριστίαν παρὰ πάντων ἀκήκοα, ἐκ δὲ τοῦ ἡγεμόνος τὴν περ(ιχό)σμησιν τοῦ αὐτοῦ βιβλίου, ὅπερ ἐτίμησε.

En l'année 7042 (= A.D.1534), la septième indiction, au mois de janvier, Antonios, humble moine, serviteur de la Grande Eglise.

Jadis, ce livre a appartenu au bienheureux ⁴ parmi les prêtres Kyr Manouel Karmalikes, cousin germain d'après mon grand père, mort dans la renommée Galata de Constantinople, frappé par la peste le 26 juillet passé, l'an 7041 (= A.D. 1533), sixième indiction. Le livre était décollé, au moment de mon retour d'un périple en Crète et sur la Mer Egée, où, remplissant des missions exarchiales parmi les insulaires orthodoxes, j'ai du subir des choses terribles de la part des adversaires, mais après les avoir vaincu, grâce à Dieu, et après avoir enterré ce cher parent, j'ai pris de nouveau le livre. Ce livre m'a accompagné, comme souvenir à la mémoire du défunct et comme livre de prière pour mon âme malheureuse, de même que beaucoup d'autres livres valeureux, au cours de la mission exarchiale auprès du très orthodoxe voïvode de la Hongrovalachie, Kyr Io ⁵ Vintilă, qui me fut confiée toute suite après par la décision de notre maître et souverain, le patriarche Kyr Jérémie ⁶ et par d'autres saints prélats qui se trouvaient ici et les bien-aimés par Dieu ⁷ membres du clergé de la Trop Sainte Grande Eglise de Dieu, pour l'écartement des malentendus survenus à cause de la transgression de la loi divine et pour l'installation de la paix dans cette diocèse renommée, afin que la haute juridiction de l'Eglise catholique de Dieu puisse s'affirmer, prioritaire et souveraine, par l'ordination d'un hiérarque légitime et irréprochable dans cette éparchie aussi, ainsi qu'il nous l'imposent, à nous les pieux croyants, les saints canons des lois de la nouvelle grâce divine ⁸, fait qui s'est produit par les soins et l'influence de Dieu, le maître de la paix, certains ayant déjà d'avance pris connaissance de ce fait.

Donc, dans la vénérable attente de la Sainte Théophanie, c'est à dire des Lumières traversant le Danube dans le lieu dénommé Ruscluk, nous sommes arrivés à l'aube à Buca rest ⁹, où nous étions attendus par le voïvode ¹⁰ et toute l'assemblée ecclésiastique, en par

⁴ C'est-à-dire « au regretté ». Comme dans le grec byzantin, l'épithète « makarites » = heureux, désigne une personne décédée.

⁵ πρὸς τὸν ὀρθοδοξότατον κοίρανον τῆς Οὐγκροβλαχίας κύρ Βινδύλα Ἰω(άννη)ν Antonios Karmalikes utilise ici le terme archaïque koiranos, dont la première signification est « chef militaire », puis « chef, souverain, roi », raison pour laquelle nous avons préféré de le traduire par « voïvode ». La forme « Vindyla » reproduit le roumain *Vintilă*, conf. aux particularités phonétiques du néo-grec, où le groupe —nt— se prononce —nd—. La forme « Ion », que l'éditeur a complété dans l'accusatif du grec « Ἰωάννης », constitue un argument à l'appui de l'hypothèse que la particule *Io* de la titulature des voïvodes roumains représente la forme contractée du nom charismatique ou théophore Ioan, que les tsars bulgares portaient surtout au XIV^e siècle (une dernière reprise de la discussion dans l'étude posthume de P. P. Panaitescu, *Io în titlul domnilor români* (I), in « Anuarul Institutului de istorie și arheologie » A. D. Xenopol », Iași, XXIV, 1987, nr. 2, pp. 63—72, présentée par Ștefan Gorovei.

⁶ Les épithètes « maître et souverain » (despotes kai authentēs) du patriarche œcuménique Jérémie I^{er} (1523/24—37, pour la seconde fois) reproduisent fidèlement ceux qui étaient en usage dans la période byzantine.

⁷ Ici et en ce qui suit, les épithètes héritent la tradition byzantine, *panierolatoi archiereis* étant réservé aux métropolitites, c'est-à-dire aux prélats qui participaient de droit aux travaux du synode permanent de la capitale byzantine, devenue maintenant ottomane.

⁸ Ainsi qu'il est montré par Reinsch aussi (*op. cit.*, p. 319, dans la note du texte), il est question des prescriptions christiques du Nouveau Testament, par rapport à celles vétéro-testamentaires.

⁹ Μπουκουρέσ(τιον). La délégation patriarcale est parti de Ruscluk le 5 janvier, en traversant le Danube à Giurgiu, le matin, très tôt, pour arriver à Bucarest une nuit et un jour après, à l'aube de l'Épiphanie. Pour le fait que l'Épiphanie ou la Théophanie était dénommé aussi la fête des Lumières (τὰ φῶτα) dans la tradition orthodoxe, voir aussi H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 259.

¹⁰ J'ai traduit par « voïvode » le mot grec « hēgēmōn », le terme le plus fréquent dans le grec médiéval et actuel, par lequel, étaient désignés les voïvodes roumains du Moyen Âge, y compris les princes régnants phanariotes du XVIII^e siècle.

courant dans un seul jour et une nuit, une route qui pouvait prendre deux ou même trois jours ; dès qu'il s'éclaira, nous nous présentâmes chez le voïvode, qu'une grande assemblée de dignitaires laïques et ecclésiastiques entourait silencieusement, à côté d'un nombre impressionnant de serviteurs, pour rendre ainsi l'admiration des spectateurs plus grande encore.

Mais nous, pas du tout impressionnés par ce spectacle, leur avons servi une surprise d'autant plus grande. Car, dès que les prévisions du protocole furent remplies des deux côtés, après la lecture de l'honorable lettre patriarcale devant l'assemblée et après avoir déposé cette lettre dans les mains du voïvode, alors le voïvode éclatant en colère¹¹ — car lui-même avait essayé auparavant d'installer des prélats illégitimes, qu'il avait tout près de soi, installés sur les chaises qui l'entouraient et se reposant sur leurs crosses — a proféré des mots que je trouve terrifiants, bien éloignés de la loi et tout à fait inconvenants pour la Grande Eglise. Car il voulait à cet égard que sa volonté soit faite et non celle de Dieu.

Et moi je supportais, en écoutant toutes ces choses avec prudence, jusqu'à ce que le voïvode ordonna que je prenne moi-aussi la parole, si toutefois j'ai quelque chose à dire. En évoquant alors le tout-puissant appui du précepte qui dit « ne craignez pas ceux qui tuent nos corps, mais ceux qui jettent nos corps et âmes dans les flammes de l'Enfer », je n'ai pas hésité un instant de dire en face la vérité, j'ai même blâmé le prélat illégitime¹² préparé pour l'office du service divin de ce jour de brillante fête, mais avec le concours de Dieu je l'ai écarté de cette mission qui lui était confiée jusqu'à cette date, de sorte que, le voïvode, qui dut assumer la défaite dans cette question, m'a prié plusieurs fois de permettre au prélat d'accomplir au moins dans ce jour de fête, le service divin, mais moi je n'ai nullement permis une chose pareille.

Le jour suivant, un nouveau synode tenant son assemblée au palais voïvodale, je fus appelé en hâte et en me rendant compte que le voïvode est de nouveau en proie à une crise de colère, j'ai entendu des mots encore plus terribles que celles proférés le jour précédent, venant de la part de celui qui s'était décidé d'intimider mon point de vue, et qui visait d'imposer sa propre volonté.

Encouragé par la foi en Dieu et faisant appel, à haute voix, au précepte « j'ai parlé devant les empereurs », je lui ai dit : « si tu veux te soumettre à la loi de celui qui a payé de son propre sang l'Église¹³, alors que Dieu te bénisse ! Sinon, que malheur arrive ! » puis, je me suis lancé presque une heure dans un discours sur « sagesse, c'est craindre Dieu », chose qui étonna même le voïvode. Celui-ci m'ordonna alors de lui fournir un texte de loi.

La séance étant ainsi close, le troisième jour, invité de nouveau devant les dignitaires¹⁴ et les higoumènes, j'ai pris courage et, ouvrant le code, c'est-à-dire ce livre, à l'encontre de mes suppositions, j'ai transformé dès le début la méchanceté du voïvode en bonté et, en écartant les prélats illégitimes, en déterminant le voïvode de se considérer en tant que fils bien-aimé et légitime de l'Église, j'ai renforcé la qualité du patriarche œcuménique en tant que chef des églises de la Valachie ; de la sorte j'ai bénéficié, de la part de tous, des remerciements justifiés, et de la part du voïvode, de l'ornementation de ce livre, auquel il montra ainsi son estime.

¹¹ Ou « se mettant en colère », manifestant son vif mécontentement : τῷ θυμῷ καθοπλησθεῖς (sic ! pour καθοπλισθεῖς) ὁ κολρανος (D. R. Reinsch, *op. cit.*, p. 320, 23) ; nous attirons l'attention sur le fait qu'à la p. 313, note 24, l'auteur confond Vlad Vintilă avec son prédécesseur, Vlad le Noyé (1530—1532).

¹² « paranomon », le métropolitain en fonction alors en Valachie étant regardé comme illégitime par la patriarchie œcuménique, en raison du fait qu'il n'était ni élu, ni consacré par le synode de la Grande Eglise de Tsarigrad (= Constantinople).

¹³ C'est-à-dire Jésus Christ.

¹⁴ ἄρχοντες dans le texte grec.

LA MALÉDICTION DANS LES ANCIENS DOCUMENTS DE LA VALACHIE (XIV^e — XVI^e siècles)

CRISTINA CODARCEA

La présence des malédictions dans les anciens documents roumains est connue ; leur étude dépend de l'époque où elle a été faite et de la formation des chercheurs (surtout historiens, théologiens ou juristes). Le but poursuivi — la simple édition des documents, l'analyse de la composition, ou les relations avec la religion orthodoxe — influencent le caractère de ces études. Sans entrer dans le détail, on peut citer quelques noms. Damian P. Bogdan ¹ étudie la malédiction comme élément constitutif du formulaire diplomatique, son originalité dans la tradition roumaine, ses relations avec la filière slave qui reprend des traditions byzantines. Valentin Georgescu et Ovid Sachelarie ² présentent la malédiction comme moyen de pression sur les témoins, pour trouver, confirmer et consacrer la vérité judiciaire. Son utilisation laisse supposer son efficacité dans la défense des objets du culte, des sacramentaires, des icônes ³, par conséquent de tout ce qui est en relation avec la vie religieuse. La malédiction contribue à définir le sacrilège et arrive ainsi à constituer une catégorie délimitant le sacré du profane ⁴.

Dans la pratique religieuse des Pays Roumains la malédiction écrite « Carte de blestem » ⁵ destinée à obtenir des témoignages vrais, se présente comme un phénomène caractéristique, différent de l'excommunication. Ce type de malédiction écrite est une forme ritualisée, moyen de pression, pour résoudre les conflits sociaux auxquels l'Etat est confronté ; l'Eglise apparaît donc en tant qu'allié de ce dernier.

La publication et l'analyse de ces documents commence au XIX^e siècle ; on est impressionné par la couleur du langage, la violence des expressions, par tout un imaginaire qui évoque les croyances, les peurs, les espoirs des sociétés de jadis. George Lahovari ⁶ signale leur importance pour la connaissance des mentalités du passé, du droit, de la pratique

¹ Damian P. Bogdan, *Documente privind Istoria României, Introducere*, vol. II, Bucarest, 1956.

² V. Al. Georgescu et O. Sachelarie, *Judecata domnească în Țara Românească și Moldova, 1611—1831*, p. II, Bucarest, 1982.

³ Ilie Corfus, *Insemnări de demult*, Iassy, 1975 ; Lucia Bacăru, « Ex-librisul românesc cu blestem » in : *Revista bibliotecilor*, n^o 5, 1968, Bucarest ; Florian Dudas — *Vechi cărți călătore*, Bucarest, 1987.

⁴ Roger Caillois, *L'homme et le sacré*, Paris, 1950.

⁵ C. Diaconovich, *Enciclopedia română*, T. I. Sibiu, 1989, p. 508.

⁶ G. Lahovari, « Hârtii vechi. Blăstăm și carte de blăstăm » in ; *Convorbiri literare*, 23, 1889, Bucarest, pp. 495—500.

judiciaire. Les études deviennent avec le temps de plus en plus rigoureuses⁷, les comparaisons y trouvent une place⁸. Par contre, les informations sur les cérémonies où on utilise les malédictions sont extrêmement rares, le plus souvent de simples notes.

Après cette succincte présentation du développement des études qui lui sont consacrées chez les Roumains, nous devons préciser que la malédiction a une place importante dans la littérature concernant l'Europe occidentale. Des monographies basées sur des sources d'information riches ont été publiées pour la France⁹ (l'époque romane (IX^e — XI^e siècles), comme pour la Catalogne (IX^e — XI^e siècles)¹⁰ ou pour l'Italie (VII^e — XII^e siècles)¹¹.

L'ÉVOLUTION NUMÉRIQUE DES MALÉDICTIONS

Notre étude observe ici une partie seulement des documents roumains, ceux émis par la chancellerie de la Valachie entre 1369—1600 : dans des études ultérieures seront étudiés aussi les documents émis en d'autres périodes. Si diverses publications ont analysé les malédictions, on sait peu de choses sur leur fréquence. Or, pour apprécier l'importance d'un phénomène de cette nature on doit connaître son poids social résultant de sa fréquence. Certes, ce poids peut être apprécié aussi à travers d'autres sources comme par exemple les chroniques, la littérature hagiographique, la littérature „populaire”, ce qui sera fait ultérieurement.

Les données numériques sont présentées en trois tableaux ; le premier classe les documents en les groupant par périodes ; la plus ancienne, va depuis 1369 à 1474. Le nombre relativement restreint des documents appartenant à cette période ne me permet pas de la sous-diviser car on risque de se retrouver avec des variations trop importantes d'une étape à l'autre. Par la suite, les documents étant suffisamment nombreux pour obtenir des réponses véridiques à nos questions, la période est divisée en intervalles de 25 années chacun.

Selon leurs appartenance à la vie de l'Eglise, on peut suivre deux catégories différentes qu'on retrouve dans l'ensemble de la période observée. À la plus ancienne s'ajoute une troisième catégorie de documents, celle des « ordonnances princières » (« porunci domnești »), catégorie qui par la suite disparaît de nos tableaux car elle n'est plus accompagnée par

⁷ V. Ursăceanu, *Cărțile de blestem din trecutul nostru*, Biserica Ortodoxă Română, 1926, pp. 506—514 ; Gh. Ciuhandu, *Cărțile de blestem din Ardeal*, in : *Revista teologică*, 1927 et 1930, pp. 331—341 et pp. 423—432 ; Sebastian Stanca, *Blesteme și afurisenii* in : *Revista teologică*, 1944, n° 3—4, pp. 204—208 ; Ioan Petreună, *Anatema*, Arad, 1941.

⁸ Ioan Minea, *Din dreptul vechi românesc. Ceremonie de blestem din vremea lui Matei Basarab*. in : *Arhiva de drept public*, n° 2—4, 1939, pp. 290—293.

⁹ K. L. Little, *La morphologie des malédictions monastiques* in : *Annales E S C*, 34, n°1, 1979, pp. 43—60 ; idem — *Benedictine maledictions. Cursing in romanesque France*, London 1993.

¹⁰ Michel Zimmermann, *Protocoles et préambules dans les documents catalans du X^e au XI^e siècle. Evolution diplomatique et signification spirituelle* in : *Mélanges de la Casa de Velasquez*, Tome X, 1974, pp. 41—76.

¹¹ Luciana Mosiici, *La formule di sanzione spirituale nei documenti privati italiani dei secoli VII — XII*, Firenze, 1979.

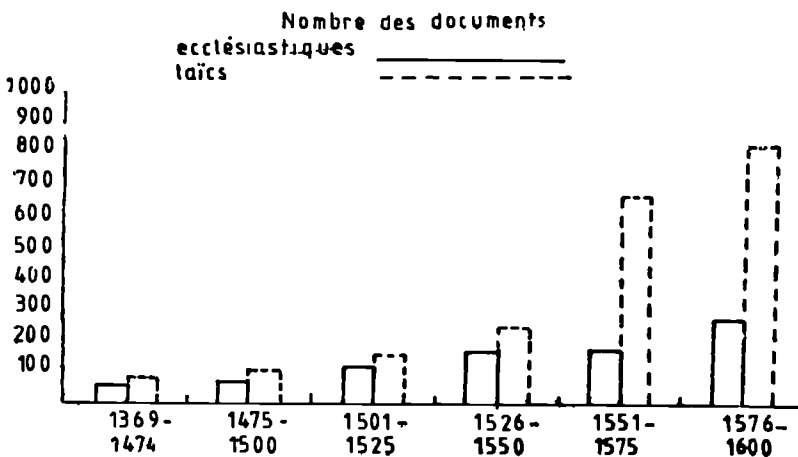
Annexe 1
VALACHIE
1369—1600

Période	Documents concernant l'église		Autres documents	
	nombre	% pourcentage malédiction	nombre	%
1369 - 1474	50	86,0 %	54	64,8 %
1475 - 1500	63	50,7 %	73	20,5 %
1501 - 1525	104	45,1 %	127	5,5 %
1526 - 1550	186	26,8 %	209	8,1
1551 - 1575	193	21,7 %	632	7,9
1576 - 1600	293	34,4 %	821	6,4 %

des malédiction. Les différences qui se manifestent entre ces deux catégories justifient leur présentation séparée.

Les nombre des documents en relation avec l'Eglise augmente continuellement et passe de 50 au début, à 293 dans la dernière période, donc six fois plus nombreux. Les documents laïques, 54 au début, arrivent dans la dernière période à 821, donc seize fois plus nombreux (*deuxième tableau*). Dans la première période, comprise entre 1369—1550, les deux

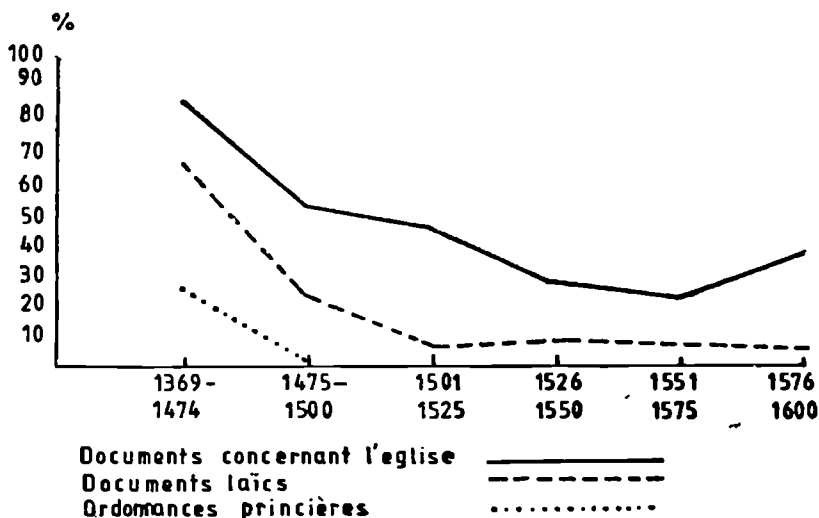
Annexe 2



catégories sont à peu près égales en nombre, mais, par la suite, se manifeste une différence marquante. On peut faire deux hypothèses : où effectivement on a rédigé approximativement le même nombre de documents pour l'Eglise et pour les laïcs, ou alors ceux pour l'Eglise ont été mieux conservés. On peut supposer aussi qu'au début on enregistrait surtout des documents concernant l'Eglise et que par la suite la vie laïque devient de plus en plus importante, mais une réponse claire ne me semble pas encore possible.

Pour chacune des deux principales catégories, le tableau indique le nombre de documents et la proportion où ils sont accompagnés par des malédictions. Nous constatons deux choses : a) entre les documents touchant à l'Eglise (privilèges, donations) et ceux laïcs (privilèges accordés aux laïcs, décisions judiciaires, actes de vente-achat, adoptions) il y a une différence importante dans l'utilisation des malédictions, les documents concernant l'Eglise étant bien plus souvent accompagnés par des malédictions : b) la fréquence des malédictions diminue avec le temps dans les deux catégories de documents (*troisième tableau*).

Annexe 3



L'ensemble des tableaux semble indiquer des changements importants dans la vie de l'époque relatifs aux deux institutions fondamentales, le Prince et l'Eglise. Dans les pages qui suivent nous essayons de mettre en lumière quelques-uns de ces changements.

LA PÉRIODE LA PLUS ANCIENNE

L'utilisation et le maintien de la menace d'une peine spirituelle dans une proportion tellement importante, qui touche l'ensemble des documents dévoile une pratique courante de gouvernement, et en même temps signale la présence d'une conjoncture sociale propice au développement de cette pratique.

La fonction insuffisamment établie du Prince dans un Etat déjà centralisé cherche des formules de légitimation, de stabilité, des arguments justifiant sa domination. Le Prince apparaît dans les protocoles initiaux comme «oint de Dieu» («uns al lui Dumnezeu»); il invoque «Dieu qui m'a honoré et qui m'a installé dans la gloire de mon règne» («Dumnezeu ce m-au proslăvit și pre scaunul domniei mele cu slavă m-au înălțat») ¹². Ses décisions se présentent donc comme ayant la caution divine, qui confirme l'autorité de son élu sur ses sujets. On proclame une certaine complicité entre les deux pouvoirs, temporel et divin, complicité qui s'exprime à travers des formules punitives défendant l'ordre consacré: celui qui osera/demander la douane aux produits destinés au couvent de Cozia/rencontrera le courroux divin et la malédiction des 318 Saints Pères, et ma punition et mon courroux princiers, car il n'a pas respecté ma décision » ¹³.

De cette manière, par différence de tout autre laïc, le Prince a le droit de lancer des malédictions, influencer par sa position le jugement divin; ignorer une décision renforcée par une malédiction peut donc attirer la malédiction «du Père, du Fils et du Saint Esprit, de tous les Saints et aussi de ma Seigneurie» ¹⁴.

Le fait qu'au Prince il est permis de lancer des malédictions et de les consigner dans ses documents, prouve que son autorité est non seulement de nature militaire, coercitive, mais aussi fortement spirituelle. Cette situation spéciale est d'ailleurs acceptée par l'attitude de l'Eglise. Les règles canoniques, la littérature religieuse, interdisent au simple fidèle, le chrétien ordinaire, de lancer des malédictions car il commet un péché ¹⁵. Il apparaît donc que le Prince réunit les deux attributs du pouvoir implicitement reconnus par l'Eglise; il se présente sous l'aspect du chrétien «qui honore, qui est fidèle et qui aime Jésus» («binecinstitorul și binecredinciosul si de Hristos iubitorul»), formules qui se répètent souvent. L'autorité princière touche les deux registres, spirituel et matériel, sa position se situant quelque part entre les deux: il n'est pas un prélat car il ne peut pas administrer les sacrements de l'Eglise, mais il n'est pas non plus un simple chef militaire élu par une communauté de guerriers.

La malédiction des documents princiers représente une sanction virtuelle contre les personnes tentées d'ignorer les ordres du Prince. Son but explicitement formulé est d'assurer la continuité de sa décision même en son absence, après sa déposition de ses pouvoirs ou son décès. La malédiction touche des fois le Prince lui-même en tant que l'une des deux parties concluant un contrat; «et celui qui parmi mes seigneurs ou moi-même ignorerait la décision, qu'il soit maudit par Jésus-Christ le Tout-puissant, amen» ¹⁶. La malédiction peut frapper les Princes qui se succèdent («celui que Dieu choisira comme Prince de la Valachie»), et qui n'oublieront pas de la sorte la décision du prédécesseur. On assure de cette manière la longévité et la pérennité de la mémoire.

¹² Documenta Romaniae Historica — vol. I, docum. 107/188.

¹³ idem — docum. 30/67.

¹⁴ idem — docum. 11/31.

¹⁵ *Molitvelnic Bogal*, Bucarest, 1819; *Cartea românească de învățătură*. Ed. Andrei Rădulescu, Bucarest, 1961.

¹⁶ DRH, vol. I, docum. 55/109.

Dans cette première et plus ancienne période, la structure de la partie finale des documents est assez fluctuante et le vocabulaire biblique plutôt pauvre. L'absence des formules rigides, capables de noyer par leur opacité des traces de la mentalité de l'époque, nous permet de discerner, ici et là, des croyances.

L'instance suprême à laquelle on fait appel afin qu'une décision soit appliquée est la Sainte Trinité¹⁷ qui est «vengeresse»; ou encore le courroux «du Père du Fils et du Saint Esprit»¹⁸. La Trinité est systématiquement associée à «l'Immaculée Mère»¹⁹ et occasionnellement à «tous les Saints». Le rôle de la Vierge dans la hiérarchie céleste n'est pas univoque; tantôt elle intercède auprès du Dieu-Fils, et prie pour la vie terrestre du Prince, pour la prospérité de son règne; tantôt elle aide au moment du «terrible jour du Dernier Jugement»²⁰, ou elle est «adversaire» («potrivnică») lors du jugement terrestre ou du jugement «dernier», à la fin des âges. La fréquence avec laquelle elle est citée est grande dans toute cette période; par la suite elle diminue avec le temps; l'image qu'on a de la Vierge est gardée surtout comme celle de la piété, celle qui prie pour vous, celle de la souffrance maternelle. Elle continue d'être invoquée dans les malédictions si une église ou un couvent qui lui sont dédiés sont menacés par un sacrilège, par une injustice.

Jusqu'au début du XV^e siècle la malédiction n'est pas accompagnée, régulièrement, par une bénédiction. La tonalité des actes émis par Vladislav Vlaicu ou Mircea le Vieux est sévère, les expressions sont variées dans le but évident d'impressionner, de faire peur: «celui qui oserait casser quelque chose de tout ceci ou changer en mal, qu'il soit maudit par Dieu qui connaît tout et par l'Immaculée Mère de Dieu et par tous les Saints»²¹. Une fois les chancelleries princières bien organisées, la structure de la partie finale des documents est bien structurée et comprend dorénavant, régulièrement, une bénédiction suivie par une malédiction.

Les punitions spirituelles couvrent un registre important dans l'espace et dans le temps. Toute personne ignorant la décision renforcée par une malédiction est, selon les dires de la malédiction, un contestateur de l'ordre divin, de même que Judas, Arius ou «des Juifs». Il risque alors le courroux de la Divinité invoquée dans la malédiction, à laquelle s'ajoute l'autorité du Concile de Nicée ou celle des «sept conciles», c'est-à-dire des défenseurs habituels de l'ordre divin. Dieu peut juger «avec son terrible et juste jugement», «gronder et effacer du livre des vivants»²², «détruire»²³, «anéantir spirituellement et corporellement»²⁴, «démolir et frapper ici (sur terre) corporellement et spirituellement dans les temps à venir»²⁵, «écraser et empêcher un corps de pourrir»²⁶.

¹⁷ idem, docum. 29/66.

¹⁸ idem, docum. 27/62.

¹⁹ idem, docum. 29/66.

²⁰ idem, docum. 124/211;

²¹ idem, docum. 14/36.

²² idem, docum. 17/44—45.

²³ idem, docum. 16/44.

²⁴ idem, docum. 94/163.

²⁵ idem, docum. 81/144.

²⁶ idem, docum. 135/228—229.

La malédiction met en lumière les deux manières de concevoir le temps, celui d'ici-bas et celui de l'au-delà; le temps terrestre et les épouvantes de la vie corporelle d'un côté, le temps de l'éternité de l'autre. Ainsi, dans une société gouvernée par la tradition, celui qui essaierait de changer une chose destinée à ne pas être changée risque de voisiner avec les personnages-symbole de la punition éternelle, car «Dieu punit par la punition éternelle»²⁷, il punit «le corps et l'âme dans les tourments éternels de l'Enfer»²⁸. Egalement dangereuse pour tout chrétien est l'impossibilité de s'unir à la divinité; «qu'il ne puisse pas communier avec le corps et le sang du Christ»²⁹.

La malédiction peut empêcher de gagner le royaume divin à la fin des temps; en même temps, la peur de celle-ci agit sur la solidarité des vivants avec ceux déjà partis. De cette manière se maintient le souvenir des morts inscrits dans les obituaires, se prépare attentivement le passage dans l'autre monde par les dons offerts aux églises, par l'enterrement dans des endroits consacrés, par la présence dans les prières des moines et des prêtres — actions qui, toutes, sont assurées par la garantie supplémentaire de la malédiction.

LA DEUXIÈME PÉRIODE

Les changements des formules utilisées par la chancellerie et ceux intervenus dans le vocabulaire, la différenciation des cas où la malédiction est présente, nous permettent de parler d'une deuxième période. Grâce à une relative abondance des documents conservés et émis entre 1475—1600, on peut suivre l'évolution numérique sur des périodes groupant chacune 25 années. Les transformations du langage qui évoquent les punitions spirituelles deviennent rares et les formules sont stéréotypées, bénédiction et malédiction se complètent³⁰. Rarement, les scribes de la chancellerie ressentent le besoin d'un accent ou d'une brève explication, et alors ils ajoutent des épithètes, ils notent des détails: «qu'il soit maudit par Dieu, créateur du Ciel et de la Terre»³¹; «d'anathème des 318 Pères de Nicée qui nous enseignent la Loi»³²; «Judas et Arius qui ont trahi le Seigneur»³³; «Arius l'écervelé»³⁴; «des Juifs qui ont versé le sang innocent du Sauveur»³⁵.

²⁷ idem, docum. 12/31—32.

²⁸ idem, docum. 15/38.

²⁹ idem, docum. 52/103—104.

³⁰ *Documente privind Istoria României (DIR)*, vol. V, docum. 296/282—284: «Et celui qui honorera et respectera et confirmera ce document de Ma Seigneurie, celui-là Dieu l'honorera, le gardera, et renouvellera son règne; celui qui ne l'honorera pas, ne le défendra pas, ne le reconfirmera pas, mais le détruira, et méprisera ce document de Ma Seigneurie, celui-là Dieu le détruira, le dispersera, l'humiliera dans son règne, et qu'il ait le sort de Judas et du trois fois maudit Arius et d'autres Juifs infidèles qui ont crié contre Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ disant 'Prends-le, crucifie-le', et son sang retombera sur leurs enfants et il le restera en éternité, amen».

³¹ DRH, vol. I, docum. 152/255.

³² DRH, vol. IV, docum. 168/206.

³³ idem, docum. 170/209.

³⁴ DIR, vol. V, docum. 448/431.

³⁵ DRH, vol. VI, docum. 204/253.

Une « spécialisation » semble se produire dans la chancellerie du Prince ; les actes des couvents seulement utilisent souvent les malédictions ; tandis qu'une diminution est visible dans les actes relatifs aux propriétés des laïcs ou dans les décisions judiciaires du Prince.

Le renforcement du pouvoir central, sa dotation de moyens de repression capables d'assurer la domination absolue du Prince, ressortent visiblement de la lecture des ordres princiers. Si dans la période précédente la coordination de la punition corporelle avec celle spirituelle était habituelle et nécessaire, maintenant la contrainte spirituelle s'efface souvent devant les mesures immédiates basées sur la force du souverain. Elle devient plus concrète car on indique le moyen de l'appliquer ; un tel sera pendu, tel autre sera noyé, ou encore aura la main coupée. Disparaissent le peu précis « courroux princier » et les descriptions détaillées du « courroux divin ».

Les rares actes à destination laïque qui conservent la sanction spirituelle sont surtout des cas inhabituels, facilement attaquables, comme l'adoption³⁶. Dans ces cas on a recours à la malédiction pour se défendre contre l'action de tout contestataire. L'examen des documents qui mettent en doute la viabilité des décisions d'adoption, est bien intéressant ; personne parmi ceux qui contestent, ne nie le désir du défunt car protégé par la malédiction, mais accuse les héritiers de n'avoir pas respecté les obligations découlant de l'adoption (les soins dûs aux vieillards ou les requiems). La même structure présentent les actes d'achat-vente³⁷ ou de fraternisation sur une propriété³⁸.

Mais le changement le plus important de l'époque qui se manifeste au niveau du formulaire semble être le rapport liant la divinité (source de légitimité) et le Prince. La relation entre la Sainte Trinité (qui permet « aux empereurs et aux princes de gouverner »³⁹ — « prin care împărății împărățesc și domnii domnesc ») et le Prince, devient de plus en plus une relation médiée. L'Eglise se réserve le principal droit de détenir l'arsenal symbolique de la légitimité princière ; le nouveau modèle proposé aux monarques est celui du bon chrétien qui doit s'efforcer d'obtenir le salut personnel. Les préambules des documents officiels deviennent des compositions savantes, où les citations tirées des Psaumes et des Evangiles abondent. La tonalité est moralisatrice⁴⁰, on évoque une hiérarchie

³⁶ DRH, vol. III, docum. 22/40 : « Et celui qui succèdera après ma mort et contestera ma décision, seigneur ou moine, que le Bon Dieu écrase son âme, qu'il soit trois fois maudit et anathémisé par Dieu et par moi, la pêchreesc, amen ». Cette malédiction écrite par une nonne est quand même émise par la chancellerie princière qui ajoute sa propre malédiction.

³⁷ DRH, vol. V, docum. 103 115/ « ...et celui qui reviendra et cassera cet achat, que celui-là soit maudit par les 318 pères de Nicée et qu'il ait le sort de Judas et d'Arius ».

³⁸ DRH, vol. III, docum. 12/18 : Voico et Tatul décident de fraterniser et « ils prêtent serment sur les Evangiles dans la Sainte Métropole de la ville de Tirgoviște : et si l'un des deux cassera ce contrat, qu'il soit maudit par les 318 Saints Pères de Nicée et qu'il ait le sort de Judas de d'Arius ».

³⁹ DRH, vol. I, docum. 9/26—27.

⁴⁰ idem, docum. 222/325 : « et malgré qu'on entend parler des bonnes actions on ne les accomplit pas, et nous sommes accablés par les choses terrestres et par les inutilités de ce monde ».

des vertus qui sauvent⁴¹. Les actes princiers n'insistent plus sur les vertus de chef du Prince, sa philanthropie et sa générosité princières, mais sur l'humilité chrétienne qu'il doit incarner. La position du Prince apparaît ainsi sous un double aspect, celui de la domination absolue sur ses sujets dans l'ordre terrestre, et celui du chrétien égal aux autres chrétiens devant la justice divine⁴². On peut avancer l'hypothèse probable qu'une délimitation plus stricte sépare maintenant l'autorité séculaire du Prince, basée sur la force coercitive de l'Etat, et l'autorité spirituelle de l'Eglise qui tend à détenir la décision dans les manifestations religieuses. Il est donc probable que la forte diminution de la fréquence des malédictions dans les décisions judiciaires princières ou concernant les privilèges des laïcs s'explique de cette manière.

OUVRAGES CONSULTÉS

- Philippe Ariès, *L'homme devant la mort*, Paris, 1977.
- Robert Henri Bautier, « Les demandes des historiens à l'informatique ; la forme diplomatique et le contenu juridique des actes » in : *Informatique et histoire médiévale*, (dir.) Lucia Fossier et André Vauchez, Ecole Franç. de Rome, 1977, pp. 179—186.
- Ștefan Gr. Berechet, « Simbolica juridică — Incercare de studiu comparat » in : *Revista Minerva*, n° 1, 1930, Iași, pp. 1—27.
- Alain Boureau et Claudio Sergio Ingerflom, (dir.) *La royauté sacrée dans le monde chrétien*, Paris, 1992.
- Peter Brown, « Le saint homme » in : *La société et le sacré dans l'Antiquité tardive*, Paris, 1985, pp. 59—96.
- idem, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Paris, 1983.
- Jean Delumeau, « Un dossier des bénédictions ». *Fête et liturgie*, Casa de Velasquez, Madrid, 1988, pp. 291—298.
- idem, *Un chemin d'histoire. Chrétienté et christianisation*, Paris, 1981.
- Jean Devisse, « Le sacré et le pouvoir avant les carolingiens ; l'héritage wisigothique » in : *Le sacre des rois*, Colloque international sur le sacre et le couronnement, Reims, 1975 ; Paris, 1985, pp. 27—38.
- Jeanne Ferté, *La vie religieuse dans les compagnes parisiennes (1622—1695)*, Paris, 1972.
- Valentin Al. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești pînă la mijlocul secolului al XVIII-lea*, București, 1980.
- Andrei Pippidi — *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI—XVIII*, București, 1983.
- K. F. Werner, « Les sources de la légitimité royale à l'avènement des Capétiens (X—XI s) » in : *Le sacre des rois*, Paris, 1985, pp. 49—60.

⁴¹ ibidem, amour, charité, jeûne, maîtrise de soi-même, foi, espoir.

⁴² DRH, vol. II, docum. 179/290—1482, «... car de nombreux rois se sont réjoui dans leur règne, mais peu nombreux ont hérité du Ciel ; et je m'efforce non seulement de gouverner ce royaume mais aussi de faire attention à l'âme de Ma Seigneurie », DRH, vol. II, docum. 11/29—30, «... Je m'empresse non seulement de gouverner ce royaume mais aussi de prendre toujours soin de mon âme ».

LES « TOMES SYNODAUX » ÉMIS PAR LE PATRIARCAT
ŒCUMÉNIQUE AU XIX^e ET AU XX^e SIÈCLE POUR
OCTROYER L'AUTONOMIE OU L'AUTOCÉPHALIE
À DES EGLISES ORTHODOXES

IOAN DURĂ
(Bruxelles)

Tout au long des XIX^e et XX^e siècles, le Patriarcat œcuménique à émis plusieurs 'Tomes synodaux' d'autonomie ou d'autocéphalie pour certaines Eglises orthodoxes placées jusqu'alors sous sa juridiction canonique.

Au XIX^e siècle, le Patriarcat œcuménique a accordé trois 'Tomes synodaux', octroyant l'autocéphalie à un même nombre d'Eglises orthodoxes. Ces Eglises étaient celles de Grèce, de Serbie et celle de Roumanie.

Le premier 'Tome synodal', émis au mois de juin de l'année 1850, prévoyait l'octroi de l'autocéphalie à l'Eglise Orthodoxe de Grèce. Dans ce document, le Patriarcat œcuménique inscrivait l'obligation «pour le Saint Synode de l'Eglise de Grèce... de recevoir le Saint Crème, toutes les fois qu'il le faudra, de la Sainte et Grande Eglise du Christ»¹. Ainsi, par ce 'Tome synodal', l'Eglise Orthodoxe de Grèce était obligée de recevoir le Saint Chrême du Patriarcat œcuménique uniquement.

L'Eglise Orthodoxe Serbe, qui acquit son autocéphalie en 1879, dut elle aussi, se soumettre à la même disposition, à savoir qu'elle recevait le Saint Chrême du Patriarcat œcuménique.

Le 'Tome synodal' d'autocéphalie de l'Eglise Orthodoxe Serbe, délivré par le Patriarcat œcuménique le 20 octobre 1879, prévoyait expressément que celle-ci recevrait de Saint Chrême de la Grande Eglise du Christ qui est à Constantinople»². Il n'empêche, toutefois, que, depuis le XX^e siècle, l'Eglise Orthodoxe Serbe commence à consacrer elle-même le Saint Chrême.

Le Patriarcat œcuménique reconnut l'autocéphalie de l'Eglise Orthodoxe Roumaine par le 'Tome synodal' d'avril 1885, revêtu des signatures du patriarche Joachim IV et de dix autres hiérarques membres de son Saint Synode³.

Ce 'Tome synodal' de 1885, par lequel l'Eglise Orthodoxe Roumaine était reconnue autocéphale par le Patriarcat œcuménique, ne renferme pas la moindre allusion ou mention au Saint Chrême. Ce fut, d'ailleurs,

¹ Cf. Prodrornos I. Akanthopoulou, *Οι θεσμοί της „αυτονομίας” και του „αυτοκεφάλου” των Ορθόδοξων Εκκλησιών σύμφωνα με το θετικό δίκαιο του Οικουμενικού Πατριαρχείου κατά τη διάρκεια του 19ου και 20ου αιώνα*, (Βιβλιοθήκη Κανονικού και Εκκλησιαστικού Δικαίου, αριθ.5), Thessalonique, 1988, p. 210—211.

² *Ibidem*, p. 282.

³ Cf. le Tome d'autocéphalie de l'Eglise Orthodoxe Roumaine, texte grec et traduction roumaine en regard, in : « Biserica Ortodoxă Română », t. 9, 1885, n. 5, p. 344—354. Récemment, ce Tome a été républié par I. Anastasiou, in : „Γρηγόριος ό Παλαμάς”, 69, 1986 p. 103—105.

le seul 'Tome synodal' du Patriarcat œcuménique lors du XIX^e siècle, octroyant l'autocéphalie à une Eglise orthodoxe, sans la clause de l'obligation pour celle-ci de recevoir le Saint Chrême du Trône œcuménique. Néanmoins, récemment, le canoniste Prodromos I. Akanthopoulos écrivait en 1988, ni plus ni moins, que le 'Tome synodal' de 1885 prévoyait que l'Eglise Orthodoxe Roumaine «recevrait le Saint Chrême de la Grande Eglise du Christ»⁴. Or, Akanthopoulou fait un telle affirmation, en dépit du fait qu'il a lui-même inséré dans son livre le texte du 'Tome synodal' en question, par lequel l'Eglise Orthodoxe Roumaine était reconnue autocéphale⁵.

Au XX^e siècle, et plus précisément jusqu'en 1991, le Patriarcat œcuménique a émis trois 'Tomes synodaux', octroyant l'autonomie à un même nombre d'Eglises orthodoxes, à savoir, celles de Tchécoslovaquie, de Finlande et d'Estonie.

C'est d'abord au mois de mars de l'année 1923, que le Patriarcat œcuménique a délivré le 'Tome synodal' concernant la création de l'Archevêché Orthodoxe de Tchécoslovaquie'. Et, conformément à ce 'Tome synodal', l'archevêque de l'Archevêché Orthodoxe de Tchécoslovaquie devait recevoir le Saint Chrême «de la part du Patriarcat œcuménique»⁶.

Au mois de juillet de la même année 1923, le Patriarcat œcuménique émit un autre «Tome Patriarcal et Synodal», prévoyant que l'Archevêché Orthodoxe de Finlande «reçoit le Saint Chrême»⁷ de la part du Trône œcuménique.

Enfin, le même mois de la même année, le Patriarcat œcuménique accorda encore le «Tome Patriarcal et Synodal concernant la Métropole Orthodoxe d'Estonie», où il était inscrite l'obligation de son métropolitain de recevoir «le Saint Chrême de la part du Patriarche œcuménique»⁸.

Ainsi donc, il est à noter que les trois 'Tomes synodaux' de l'année 1923 prévoient l'obligation pour les Primats des Eglises Orthodoxes de Tchécoslovaquie, de Finlande et d'Estonie de recevoir le Saint Chrême consacré par le Patriarcat œcuménique.

D'autre part, par le «Tome Patriarcal et Synodal» du 4 février 1936, signé par le Patriarche œcuménique Benjamin et les métropolitains suffragants de son Trône, l'Eglise Orthodoxe autonome de Lettonie était placée sous la juridiction du Patriarcat de Constantinople. Et le point sept de ce document prévoit justement l'obligation «pour le métropolitain» de l'Eglise Orthodoxe de Lettonie de recevoir le Saint Chrême «de la part du Patriarche œcuménique»⁹.

Depuis le commencement du XX^e siècle et jusqu'en 1991, le Patriarcat œcuménique a émis également trois Tomes synodaux, octroyant l'autocéphalie à trois Eglises, à savoir, l'Eglise Orthodoxe de Pologne, l'Eglise Orthodoxe d'Albanie et l'Eglise Orthodoxe de Bulgarie.

Dans deux de ces trois Tomes synodaux d'autocéphalie, le Patriarcat œcuménique a inclus l'obligation des Eglises de recevoir le Saint

⁴ Prodromos I. Akanthopoulou, *op. cit.*, p. 78.

⁵ *Ibidem*, p. 289–292.

⁶ *Ibid.*, p. 155.

⁷ *Ibid.*, p. 162.

⁸ *Ibid.*, p. 165.

⁹ *Ibid.*, p. 170; A. Cherney, *The Latvian Orthodox Church*, Angleterre, 1985, p. 46.

Chrême de la part du Trône de Constantinople. Tout d'abord, dans le « Tome Patriarcal et Synodal » du 13 novembre 1924, par lequel le Patriarcat œcuménique octroyait l'autocéphalie de l'Eglise Orthodoxe en Pologne, il est précisé que « la Sainte Eglise Sœur Autocéphale et Orthodoxe de Pologne reçoit le Saint Chrême de la part de notre Sainte Grande Eglise du Christ »¹⁰. Ensuite, le 12 avril 1937, le Patriarcat œcuménique octroyant l'autocéphalie à l'Eglise Orthodoxe d'Albanie, précise dans le « Tome Patriarcal et Synodal », que « la Sainte Eglise Sœur Orthodoxe Autocéphale d'Albanie recevra le Saint Chrême de notre Sainte Grande Eglise du Christ »¹¹.

Peu de temps après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le 22 février 1945, le Patriarche œcuménique Benjamin et douze hiérarques du Trône œcuménique signaient le « Tome Patriarcal et Synodal », s'octroyant l'autocéphalie à l'Eglise Orthodoxe de Bulgarie¹². Ce Tome, notons-le, est le seul émis par le Patriarcat œcuménique au cours de tout le XX^e siècle, — jusqu'en 1991 —, où l'obligation pour l'Eglise autocéphale considérée de recevoir le Saint Chrême du Trône œcuménique, ne figure pas.

Très récemment, le 23 janvier 1990, le Patriarche œcuménique Démétrius et huit métropolitains du Trône patriarcal signaient, à Constantinople, le « Tome Patriarcal et Synodal de reconnaissance et de ratification de l'Autocéphalie de la Sainte Eglise Orthodoxe de Géorgie ».

Dans le Tome du 23 janvier 1990, le Patriarcat œcuménique tenait à indiquer à « la Sainte Eglise Sœur de Géorgie », qu'en « ce qui concerne le Saint Chrême, il convient que soit respecté l'ordre établi à son égard... afin de manifester et de prouver l'unité indissoluble de notre Sainte Eglise Orthodoxe »¹³. S'agit-il, vraiment, d'une manifestation et d'une preuve d'unité indissoluble de l'Eglise Orthodoxe dans ce cas-ci précis, alors que le Patriarcat œcuménique s'arroge de soi-même l'exclusivité de la consécration du Saint Chrême pour l'Eglise Orthodoxe autocéphale de Géorgie? Par une telle pratique, concernant la consécration du Saint Chrême, de la part du Patriarcat œcuménique, même pour une Eglise orthodoxe autocéphale, et cela en 1990, la réponse ne peut être, évidemment, que négative. C'est plutôt l'arrogation exclusive de la consécration du Saint Chrême par le Patriarcat œcuménique pour les petites Eglises orthodoxes autocéphales, qui représente une servitude canonique imposée à ces dernières.

Il convient aussi de bien faire ressortir le fait que le texte du Tome du 23 janvier 1990 ne comprend aucune référence à la « reconnaissance »

¹⁰ P. Akanthopoulou, *op. cit.*, p. 299.

¹¹ *Ibidem*, p. 325—326; V. Peri, *La 'Grande Chiesa' Byzantina. L'ambito ecclesiale dell' Ortodossia* (Dipartimento di scienze religiose). Editrice Queriniana, Brescia, 1981, p. 389.

¹² Cf. le Tome patriarcal et synodal du 22 février 1945, in: « Ὁρθοδοξία » (Constantinople), 20^e année, 1945, fasc. 2—3, Février-Mars, p. 72—74; P. Akanthopoulou, *op. cit.*, p. 376—379.

¹³ « Ὁ Πατριαρχικός καὶ Συνοδικός Τόμος ἀναγνώρισεως καὶ κυρώσεως τοῦ Ἀυτοκεφάλου τῆς Ἁγιωτάτης Ὁρθοδόξου Ἐκκλησίας τῆς Γεωργίας », in: „Ἐπιστολὴς”, Année 21, n. 435, du 15 Mars 1990, p. 8. Voici le texte grec: „Περὶ δὲ τοῦ Ἁγίου Μύρου προκειμένου πρέπον ἐστὶν ὅπως τηρεῖται ἡ ἐν προκειμένῳ καθεστηκυῖα ἐκκλησιαστικὴ τάξις, ἵνα καὶ δι' ὁραμένων καὶ δι' ἀοράτων συγκροτῆται καὶ ἐμφανηται τοῖς πᾶσι, τοῖς τε ἐντός καὶ τοῖς ἐκτός, καὶ καταγγέλληται καὶ πιστῶται ἡ ἀδιάρρηκτος ἐνότης τῆς Ἁγίας ἡμῶν Ὁρθοδόξου Ἐκκλησίας”.

de l'autocéphalie d'antan¹⁴ de l'Eglise Orthodoxe de la Géorgie, mais qu'il y est affirmé uniquement que cette « autocéphalie » a été « octroyée » par le Patriarcat œcuménique. C'est donc à just titre, que l'on peut partager l'opinion déjà exprimée, qu'il a « de prime abord quelque chose de surprenant dans cette reconnaissance canonique d'autocéphalie à une Eglise qui se considérait depuis longtemps comme autocéphale et dans cette érection à la dignité de patriarche d'un catholicos-patriarche déjà reconnu comme tel par l'ensemble des orthodoxes. Il ne semble pas, d'autre part, que le Patriarcat d'Antioche, avec lequel l'Eglise de Géorgie a aussi des liens historiques, ait été spécialement consulté »¹⁵.

Par conséquent, il existe seulement deux Tomes synodaux d'autocéphalie émanant du Patriarcat œcuménique, l'un de 1885 et l'autre de 1945, où la clause de l'obligation pour les Eglises autocéphales respectives, à savoir, celles de Roumanie et de Bulgarie, de recevoir du Trône œcuménique le Saint Chrême est absente.

Rappelons, enfin, qu'outre ces deux Tomes synodaux d'autocéphalie, de 1885 et de 1945, il existe aussi la décision synodale de mai 1950, par laquelle l'Eglise Orthodoxe Russe était élevée au rang de Patriarcat, et où ne figure aucune stipulation concernant le Saint Chrême. La décision synodale de mai 1590 fut signée par les Patriarches d'alors de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, ainsi que par de nombreux métropolitains du Patriarcat œcuménique.¹⁶

¹⁴ A noter que l'Eglise Orthodoxe de Géorgie était reconnue autocéphale avant 1990, même par les Grecs. A cet égard, il suffit à citer certains études écrites par des Grecs au cours de notre siècle : G. Karapatakis, 'Η Γεωργιανή 'Εκκλησία. Τό αὐτοκέφαλον καί ἡ αὐτοπροαγωγή εἰς Πατριαρχεῖον, in : 'Εκκλησιαστικός Φάρος, t. 20, 1921, p. 349 et suiv. ; I. Kalfoglou, Τό αὐτοκέφαλον τῆς 'Ιβηρικῆς 'Εκκλησίας, in : 'Νέος Ποιμὴν' t. 4, 1922, p. 482—518 ; Maximos (métropolitain de Sardeon), 'Η 'Εκκλησία Γεωργίας ('Ιβηρίας) καί τό αὐτοκέφαλον αὐτῆς, in : „Θεολογία”, t. 36, 1965, p. 353—372 ; 529—548 ; t. 37, 1966, p. 5—31.

¹⁵ B. Dupuy, *L'autocéphalie de l'Église de Géorgie*, in : « Istina », 3, 1990, p. 277.

¹⁶ Cf. A. Ai. Tahiaos, 'Η 'Εκκλησία τῆς Ρωσίας, Thessalonique, 1968.

LETTRES INÉDITES DE LEONARDO III TOCCO

ANDREI PIPPIDI

Les travaux de M. Berza, il a y un demi-siècle, concevaient déjà la croisade anti-ottomane comme un problème européen¹. C'est à cette tradition que se rattachent les pages suivantes que nous voudrions dédier à la mémoire de notre maître. Elles tendent également à contribuer à l'étude des relations entre l'Épire et les pays roumains, sujet que Victor Papacostea et, encore récemment, Ariadna Camariano-Cioran ont traité de manière presque complète, mais en se limitant à l'époque moderne², «Les rapports de nos pays avec l'Épire ne sont pas anciens», si nous en croyons N. Iorga lui-même, qui n'enregistrait pas d'épisode antérieur à la seconde moitié du XVI^e siècle³. Dans son enquête sur le terrain, à la recherche de «traces roumaines en Épire», M. Beza avait découvert à Vitsa, dans la contrée de Zagori, une église bâtie en 1413 par un «voïvode» vlaque, mais l'inscription qui conserve les noms de ce Michel Therianòs et du despote Carlo I Tocco n'a malheureusement rien à voir avec les Roumains du nord du Danube⁴. Probablement la première preuve de tels rapports ou plutôt de la circulation des informations entre les pays roumains et l'Épire est un document des Archives d'Etat de Milan que nous essayerons d'examiner ici. Ce document, comme deux autres de la même provenance, concerne directement les tentatives de former une coalition anti-ottomane de 1462 à 1475. A ce titre, ils intéressent la politique de deux grands Etats italiens, Milan et Venise, face au danger turc. Cependant, pour les historiens roumains, leur principal intérêt est d'éclairer les mouvements des troupes sur le front du Bas-Danube à l'époque où la Valachie de Vlad l'Empaleur et la Moldavie d'Etienne le Grand opposaient à Mahomet le Conquérant une résistance acharnée.

Après la chute de Constantinople, le Sud-Est européen est un monde éclaté. Ceux qui résistent encore, sans savoir s'ils auront le même sort ou si leurs prières engageront Dieu à les épargner, ont entamé un rapprochement avec l'Occident et dirigent leurs appels surtout vers les Etats italiens, dont on attend qu'ils interviennent pour respecter les promesses faites avant 1453. Le Congrès de Mantoue a été un échec et la mort de

¹ M. Berza, *Der Kreuzzug gegen die Türken — ein europäisches Problem*, RHSEE, XIX, 1, 1942, p. 42—74.

² V. Papacostea, *Esquisse sur les rapports entre la Roumanie et l'Épire*, "Balcania", I, 1938, p. 230—244; Ariadna Camariano-Cioran, *L'Épire et les pays roumains*, Jannina, 1984.

³ N. Iorga, *Fundațiunile domnilor români în Epir*, «Analele Academiei Române, memoarele secțiunii istorice», s. II, t. XXXVI, 1914, p. 884.

⁴ M. Beza, *Urme românești în Răsăritul ortodox*, București, 1939, p. 133—134. Voir encore Donald M. Nicol, *The Despotate of Epiros, 1267—1479*, Cambridge, 1984, p. 207, 245.

Pie II aura fait s'évanouir les espoirs des défenseurs des derniers fragments indépendants de la mosaïque politique balkanique. Pendant la seconde moitié du XV^e siècle, un réseau de communications relie les centres de résistance antiottomane de la Péninsule, les îles gréco-italiennes, les pays roumains et la Hongrie. A lire les recueils de documents édités depuis longtemps par Sathas et Iorga, on s'aperçoit que Venise et Gênes mais aussi Milan, Florence, Ferrare, Sienne, Naples, Ancône et Raguse ont connu un permanent va-et-vient de messagers qui portaient des nouvelles au sujet des moindres déplacements du sultan et de ses troupes. A aucune époque, jusqu'à nos jours, la géographie du Sud-Est n'a été aussi attentivement étudiée. Les lettrés de la Renaissance éprouvent pour ces contrées lointaines un intérêt qui dépasse de beaucoup la curiosité intellectuelle. Ce n'est pas pour découvrir un nouveau monde, mais pour mesurer la capacité de défense de l'ancien qu'on se préoccupe de la Crète, de l'Albanie ou de la Transylvanie. Les affaires de Bosnie ou de Géorgie avaient déjà un retentissement européen, parce qu'on ne s'était pas encore habitué à la séparation de ces peuples qui, bien malgré eux, étaient en train de se détacher de la *christianitas* et de devenir un monde à part, presque étranger.

L'occasion qui m'a été donnée récemment de travailler à l'Archivio di Stato de Milan m'a permis de trouver parmi les papiers du *Carteggio Sforzesco*, donc dans la correspondance reçue par Francesco Sforza et par son fils et successeur Galeazzo-Maria, des lettres de Leonardo Tocco, despote de la petite principauté insulaire que les seigneurs italiens de l'Epire allaient conserver jusqu'en 1479.

On savait que la cour ducale de Milan suivait avec inquiétude les événements de Hongrie et des autres régions exposées aux attaques des Turcs. Le journal de Ciccio Simonetta, publié par Alfio Natale dans l'*Archivio Storico Lombardo*, en constitue une preuve, dûment signalée par Șerban Papacostea⁵. Du reste, les notes du chancelier milanais contiennent certains renseignements qui ne méritent pas moins d'intérêt que les documents à caractère fiscal analysés par l'historien roumain. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Le despotat gréco-albanais d'Epire, rappelons-le d'emblée, fut détruit par des tensions internes qui exprimaient l'antagonisme des deux principaux éléments ethniques de sa population, groupés autour des deux capitales, Janina et Arta⁶. Janina était tombée aux mains des Turcs en 1430, aussitôt après la conquête de Salonique. Arta capitula à son tour en 1449, après la mort de Carlo II Tocco. L'aîné des fils de ce dernier, Leonardo III, n'eut en héritage que les îles de Leucade (Sainte-Maure), Céphalonie, Zante et Ithaque, tandis que, de ses possessions de terre-ferme, il gardait seulement quelques points fortifiés en Etolie et en Acarnanie, régions habitées par les Vlaques, alors comme du temps de Pouqueville⁷. «Nation bâtarde» (*μπασταρδικός γένος*) disait Sphrantzes⁸,

⁵ Șerban Papacostea, *Populație și fiscalitate în Țara Românească în secolul al XV-lea : un nou izvor*, « Revista de istorie », 33, 9, 1980, p. 1779–1786.

⁶ Voir l'introduction de Giuseppe Schirò à la *Cronaca dei Tocco di Cefalonia di Anonimo*, Roma, 1975, p. 102.

⁷ F. C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, III, Paris, 1826.

⁸ Georgios Sphrantzes, *Memorii, 1401–1477*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1966, p. 136.

sans qu'on puisse comprendre exactement ce qu'il entendait par ces paroles méprisantes : peut-être désignait-il ainsi le caractère mélangé de cette population, par analogie à la situation de la dynastie de la principauté (d'origine italienne), tandis que plusieurs de ses membres étaient de naissance illégitime. Les possessions de Leonardo, menacées par les Turcs, étaient également guettées par les Vénitiens⁹.

Celui qui persistait à signer «*Artae despotus d[om]inus*» écrivait au duc de Milan, le 25 mai 1462, pour l'avertir que, à la demande du beylerbeg de Roumélie, il avait envoyé un ambassadeur à la Porte, lequel était revenu avec des propositions de la part du sultan. Il n'avait pas osé refuser ces conditions de paix, dont une était d'envoyer à Constantinople comme otage un de ses frères bâtards, Giovanni ou Antonio (le document ne mentionne pas son nom). Les négociations fournissaient un prétexte pour pratiquer l'espionnage. Tocco assurait Sforza : «*de que che q[es]to ne ripostarà daremo plenaria informatione a la S[igno]ria v[ost]ra per n[ost]ro ambador*», ce qui nous ferait supposer que le despote avait un représentant permanent à la cour de Milan.

Ce qui, dans cette lettre, retient particulièrement notre attention ce sont les nouvelles au sujet de la formidable mobilisation des troupes ottomanes contre Vlad l'Empaleur : «*el d[i]cto gran signor ha fato summo de sua potentia per andar contro lo Vlacho et l'Ongaro*». Il s'agirait, selon ces nouvelles, de 400 000 soldats, dont 40 000 armés de haches («*acette*», donc des *satirgi*) pour les travaux de génie comme la construction des ponts en bois. Pour le passage du Danube on aurait préparé un pont de vaisseaux («*galie e galioni*») près de Nicopolis. Leonardo Tocco était au courant des succès obtenus en Anatolie par Uzun Hasan, l'allié de la coalition chrétienne. «*Del Vlacho, Ungari et altri coadunati dice se memo et da loro se fa grandissimo aparato e trasse per servi un numero de ducento millia homeni*». L'effectif de l'armée de Mahomet II dans cette expédition varie selon les sources contemporaines : 150 000 à en croire Doukas, 250 000 pour Chalkokondylas, 300 000 au jugement de Tursunbeg¹⁰. Quant au nombre réel des ennemis, le chiffre de 200 000 soldats ne peut être accepté, sinon comme total des forces chrétiennes, y compris les troupes de Matthias Corvin qui n'ont pris part aux hostilités que l'année suivante, en Bosnie.

Les deux autres lettres de Leonardo Tocco ne sont plus adressées au duc de Milan, mais aux doges de Venise, et elles se trouvent dans le même fonds du *Carteggio Sforzesco* parce qu'elles ont été copiées pour être envoyées comme bulletins d'information. «*Leonardus Artae despotus, dux Leucatae, comes a Cephaloniae palatinus*», écrit à Niccolo Marcello le 10 janvier 1475, pour lui signaler les nouveaux préparatifs de guerre du sultan. La même année, le 31 juillet, le destinataire est Pietro Mocenigo, auquel on raconte une action militaire des Turcs ayant pour but de prendre Chilia : «*hoci adi ultimo de luio hebi nova che havendo prexo larmata del Turcho Caffa, vene a Chelli et lochus barchae (?) quatro bombarde grosse et gran frota de zente et quelli de Carabogdan non li*

⁹ D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 209—211 ; F. Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son temps (1432—1481)*, Paris, 1954, p. 318.

¹⁰ Chiffres que N. Stoicescu, *Vlad Ţepeş*, Bucarcst, 1976, p. 100, considère comme exagérés.

lassero sbarchare et, sbarchati che furono, li assaltaro de notte et hanno li data una male ramenata et amaçaro gran frota de quelli et pigliaro anche da loro 4 bombarde in modo che li fecero imbarchare per força ; et havuta che hebbero rotta, larmata se parti da li et fece la via de Constantinopoli. Lo campo turchescho è congregato et sta alo confine de la Vlachia et è uno grande exercito. Dicesse etsi che Carabogdano se trova con gran frota de zente et intendesse secho con li hungari »¹¹.

Ce récit, beaucoup plus détaillé que toutes les autres sources au sujet du combat de Chilia de 1475, nous permet de corriger quelques affirmations que les historiens ont cru pouvoir faire à la légère. Les Moldaves d'Étienne le Grand ont repoussé une tentative de débarquement. Celle-ci engageait de l'artillerie de siège et des forces nettement supérieures à une bande d'écumeurs de mer qui auraient simplement piraté le long de la côte. Contrairement à ce que N. Iorga et le général Rosetti avaient pensé, cette action fut plus importante qu'un raid de pillage¹². Chilia et Cetatea Albă n'ont pas été « temporairement » occupées, comme l'a prétendu Anca Ghiță¹³. Étienne a procédé exactement comme l'avait fait Vlad l'Empaleur en 1462, en organisant une attaque de nuit pour mettre l'ennemi en fuite. On se demande si « dochus barchae » est un toponyme qu'il serait possible d'identifier : Licostomo, peut-être ? Pour essayer de se saisir des deux forts qui contrôlaient le cours d'un bras du Danube, les Turcs ont dû préparer beaucoup plus qu'une démonstration navale, pareille à celle de 1448¹⁴ : c'est toute la flotte ottomane qui, après avoir pris Caffa, s'est portée de Crimée vers le littoral occidental de la mer Noire. La bataille de Chilia doit être comptée désormais au nombre des victoires d'Étienne le Grand. Cependant, la Moldavie demeurait sous la menace d'une armée concentrée en Valachie, celle qui, l'année suivante, lancera une nouvelle attaque et fera subir aux Roumains la défaite de Războieni.

Le même dossier d'archives contient deux lettres d'un aristocrate byzantin réfugié en Italie, Nicolaes Rhallis, adressées l'une à Bianca Maria Visconti et l'autre à Francesco Sforza, un rapport du Sénat de Raguse, le 10 octobre 1444, concernant le passage du Danube par Jean Hunyadi, un autre rapport, du 25 novembre 1456, envoyé de Smederevo par les Ragusains Aloise de Resti et Damiano de Zorzi au sujet des mouvements de troupes occasionnés par le siège de Belgrade, et trois lettres de Bartolomeo Sfondrato, chancelier de Raguse, adressées à Gian Maria Visconti en 1456 et en 1458. Dans un autre dossier, parmi des documents de 1498, on peut glaner un sauf-conduit accordé par le « marquis » Constantin Comnène, gouverneur de la forteresse piémontaise de Casal, et une épître du franciscain Andrzej Polaniecki de Cracovie rapportant à son supérieur les ravages causés en Poutie par l'expédition d'Étienne le Grand.

¹¹ Documents classés, tous, dans l'Archivio di Stato di Milano, Carteggio Sforzesco, 647.

¹² N. Iorga, *Istoria lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 1966, pp. 136, 264. Cf. Radu R. Rosetti, *Încercări critice asupra răsboaielor din anii 1475 și 1476 dintre Ștefan cel Mare și turci*, Bucarest, 1914, p. 32.

¹³ A. Ghiță, *Condițiile instaurării dominației otomane în Dobrogea*, in *Studii istorice sud-est europene*, I, Bucarest, 1974, pp. 115—116.

¹⁴ P. S. Năsturel et M. Cazacu, *Une démonstration navale des Turcs devant Constantinople et la bataille de Kilia (1448)*, « Journal des Savants », 1978, 3, pp. 197—210.

Pour conclure, il convient d'ajouter encore une note du journal de Cicco Simonetta, datée du 12 mars 1475¹⁵. Il s'agit de la bataille de Vaslui du 10 janvier et de son écho en Occident. Le grand humaniste Philèphe (Francesco Filelfo, 1398—1481) communiquait cette nouvelle à Milan après l'avoir reçue à Rome, où elle était parvenue par un messenger de Raguse : «El Filelpho scrive da Roma come l'arcivescovo de Ragusi quale è li, ad Roma, ha havuto lettere da Bartholomeo Sfondrato, cancellero de Ragusei, date addi XI de febraro, come il Bascia de Romania, essendo passato per la Vallachia in Moldavia, con grandissimo exercito, è stato rotto de Stefano Vayvoda, signore de Moldavia, et scampato il dicto Bascià con pochissimi de li suoi ».

Annexe

I 25 mai 1462, Léonard III Tocco au duc de Milan François Sforza

S — rme et excelentissime princeps, p^r missa humilima racomandatione, his diebus elapsis noi habemo una lettera de lo bassa de la Romania in la qual ne p^r suadea che noi mandesamo homo n-ro al gran Signor p — mettendone che lui se intermediaria in la sua Sig — ria per dar alcun effecto alo fato mio, qua persuasione noi mandamo homo al dito gran Signor, lo qual retornò con l — re de esso gran Signor nelequal ne scrivea che se noi intendiamo e voleamo haver sua pace et getar * che noi li mandesamo uno n-ro fradelo bastardo azonzando che se lo mandesamo sua Signoria prometea et quedarane de alcuna cossa. Or pò intender la v-ra Illustrissima S — ria tal domanda quanto ni parse horrida, ma pure desideravo noi essere del tuto extenuato ** et cognoscendo non poter piu resistere la posanza e furore de tanto signor e decernando aptissime esser abandonato dal Sancto Padre e da ognun x — iano per non poter questo paexe et per tante anime x — iane non andarse a p — ditione de l'anima e corpi loro, deliberammo mandarli il deto n-ro fradelo per obside cusi come me ha richiesto e remetter tuto ala p — videntia de Dio, et non possando far altro inchinarmi a dar credulità a quel chel dito Turcho me p — mette, si che noi mandamo esso n-ro fradelo, et alo retornar de lo zintilhomo n-ro loqual mandammo in sua compagnia de quel che q-to ne riportarà daremo plenaria informatione a la S — ria v-ra par n-ro ambassador.

Per dar notione de nove recitate per lo d-cto n-ro messo, lui dice come el d-cto gran Signor ha fato summa de sua potentia per andar contra lo Vlacho et l'Ongaro et fasse existimatio haver applichato fra gente de la Romania e de la Natolia homeni quatro cento millia fra li quali sono quaranta millia acetate per anettar li campi e tagliar rami e frasche per buttar sopra certi loci et fossi e fango si per posser passar a far andar al Danubio tuti soi galie a galioni per adatar de far ponti per passar de là dal Danubio et pensa far ancho questa facenda uno aparato omni rebus ad rem militare et bella spectantem incredibile.

Del Vlacho, Ungari et altri coadunati dice se mesmo et da loro se fa grandissimo aparato et trasse per servi un numero de ducento millia homeni. Dio per sua clementia e pietà persueda alo ben e victoria de la n-ra sanctissima fede e confonda le perfidia et insolentia de questo imannissimo cane.

In suo reame che è in la Natolia un tal signor nome Zancassan li da la modestia et a li tolto certi castelli e lochi.

Et per haver el dito Turcho certitudine da lo numero de la gente che lui ha cum seco ma... (?) che junga al Danubio in uno campo nome Sistve *** apresso Nicopoli, far fabricar una volta ancora uno archi e lui star de sopra 10 dito arco e far passar la dita gente a uno a uno e numararli.

¹⁵ Alfio R. Natale, *I Diari di Cicco Simonetta*, « Archivio Storico Lombardo », 5, 1956, p. 299.

* Il doit s'agir du mot qui signifie « faveur » en turc

** Peut-être pour « exonerato »

*** Déchiffrement approximatif, mais identification certaine : Sistov

Per altro con onore racomandamone humiliter quantum possumus a la Illustrissima S-ria v-ra per la quale reposta posui ogni mia speranza. Data in Arta mense maii XXV^a 1462 ****

ad iussa paratissimus
Leonardus Artae despotus d — nus

II 10 janvier 1475, „Leonardus Artae despotus, dux Leucatae, comes a Cephaloniae palatinus” au doge de Venise Niccolo Marcello (1473—1474)

...lo gran Turcho prepara continuamente la sua armata de cavar la forza. Per la presente lo certifico alla V-ra Ill-ma Sig-ria certamente senza dubio a tempo novo lo dicto gran Turcho cavarà la predicta sua armata et videndo per experientia che manda schiavi ad Janina et al Arta cum uno Rausi...

III 31 juillet 1475, Léonard III Tocco au doge de Venise Pietro Mocenigo (1474—1476)

S — me princeps et ex — me d -ne d- ne, post humilem commendationem. Avixo la vostra III — ma Sig. hoci adl ultimo de luio hebi nova che havendo prexo larmata del Turcho Caffa, vene a Chelli et lochus barchae con quatro bombarde grosse et fran grota de zente et quelli de Carabogdan no li lassaro sbarchare et sbarchati che furono li assaltaro de notte e hanno li data una male ramenata et amaçaro gran frota de quelli et pigliaro anche da loro 4 bombarde, in modo che li fecero imbarcharse per força; et havuta che hebero rotta, larmata se partì da lì et fece la via de Constantinopoli. Lo campo Turchescho è congregato et sta ale confini de la Vlachia et è uno grande esercito. Dicesse etsi che Carabogdano se trova con gran frota de zente et intendesse secho con li hungari.

El gran Signor se trova a certi montani apresso Andrinopoli a le aque fresche et non attende ad altro, solum a far amaçare li soi amardari * li quali trova fallire. De la sua sabiella fin adesso havea amaçato una frota de quelli. De lo facto de Uson Cassan non se ne nomina niente Et quasi è studato questo interexe per la parte. Aspecto etiam adl uno homo serio et, venuto che sarà, intenderò li cose piu ampliamente et illo tunc informerò del tutto la Vost-ra III — ma Signoria in gratia de la quale iterum humilmente me aricomando.

Datus in Sancta Maura die ultimo julli 1475 ipsius Ill — mae D — nationis v — rae ad iussa et obsequia paratissimus

Leonardus Artae despotus
dux Leucatae comesque Cephaloniae palatinati

A tergo: Ser — mo principi et Ex — mo D — no D — no Petro Mocenigo Dei gratia Ducì inelyto Venetiano et Senatu

‡

* **** Détail extrêmement intéressant, la lettre est envoyée d'Arta; or, la ville avait été prise par les Turcs le 29 mars 1449 (D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 209). On peut conclure que le sultan l'avait ensuite rendue aux fils de Carlo II, ce qui signifie que le despotat d'Arta, contrairement à ce qu'ont affirmé les historiens, existait encore en 1462. Sa fin doit être placée entre cette date et 1467, moment de la visite de Sphrantzes à Hagia Mavra. Une étude philologique de ce texte, comme des suivants, serait d'un grand intérêt, à cause du mélange de mauvais latin et d'italien vernaculaire.

* Possible déformation du pluriel *emirler* (*emir* en turc signifiant « commandant »). L'allusion aux sources thermales près d'Edirne peut être identifiée au lieu dit Akbunar (« la source blanche »).

THE CORRESPONDENCE OF ABBOT PAISIE FROM NEAMTS (Unpublished texts) (II)

VALENTINA PELIN
(Kishinev)

I presented in the previous issue of the journal some new materials concerning the correspondence of abbot Paisie Velichkovsky (1720 — 1794) with different official and private persons. The texts which were discovered in the funds of the monastery of Noul Neamts in Bassarabia, had been formerly deposited in the National Archives of Moldova in Kishinev. Among the unpublished materials of this fund the texts of two letters which we further propose to your attention, considering them as a supplement to the previous investigation, are to be found.

The only copy of the first text revealed until this day entitled *the Letter to Amvrosie, Atanasie and Teofan, in Connection with their Removal from Secu to Neamts, Sent to Russia through Jakhint*, represents a translation of the Slavonic original into Romanian and dates from the second half of the 19th century. In the 5th volume of his work the ieroskimonah Andronic inserted the Romanian version of: *The History of the Monasteries Neamts and Secu from their Beginning to 1859* which was compiled in 1879—1880 in the monastery of Noul Neamts (N.A.M., fund 2119, no. 82, f. 23^v — 34).

The addressees, the Russian monks by birth, Amvrosie and Atanasie who had been Paisie's disciples in the monasteries of Dragomirna and Secu, were let to go, at the repeated requests of their old and needy parents, to their Motherland before 1778. At the same time, abbot Paisie sent Teofan as companion and confessor of these two. In his letter abbot Paisie describes in detail the disputed circumstances and events which took place in the monasteries of Secu and Neamts in connection with his and his disciples' removal in 1778. From the contents of the undated letter it results that it was written much later, after 1779, when the incident, reproduced in the most unambiguous manner, had been already settled and when the monks who arrived in 1775, had remained in the monastery of Dragomirna (the unfavourable consequences were felt only by the local monks from Neamts, who meanwhile, together with the Father Superior Ioasaf, had been removed, in overwhelming majority to the monastery of Ryshka). The letter also describes the ceremony of abbot Paisie's annual departure from Neamts to Secu and the way in which the sermon of the monks from both monasteries takes place. In the end he expresses his desire to see them back in Moldova as soon as possible.

The second text, *The Letter to Teodosie, Archimandrite at the Sofroniev Hermitage* (small and secluded monastery — V. P.) in Russia, is partially known from the edition published in Moscow in 1847.

The beginning of the letter in this edition has been omitted without being mentioned. When compared with the complete text of abbot Paisie's letter, the unpublished part represents a third. The editor might have had an incomplete copy at his disposal but it is also possible that it had been deliberately omitted because this part comprising vulnerable information on archimandrite Teodosie's reputation was disclosed by abbot Paisie. Thus by his letter abbot Paisie answered several insistent letters of archimandrite Teodosie in which the latter persistently asked for the translated patristic texts in order to be copied or published. The fact that the translations had not been sent was regarded by Teodosie as a decisive break of the spiritual and fraternal relations between them, abbot Paisie being blamed for it. With much patience, spiritual love and sincerity abbot Paisie (whose image of a true confessor can be deeply felt in his attitude to the behaviour of his co-national) reveals to archimandrite Teodosie the mistakes made during his stay in several Romanian monasteries: in Tsibushkani, Doljeshti, Snagov and Tismana. The greediness for money and for the richest monasteries, the pride and the disregard of the spiritual sermon, which culminated in breaking the oath, inflicting corporal punishment on monks instead of the spiritual word — these and many others are the accusations brought by abbot Paisie on Teodosie, further expressing his mistrust towards the reports regarding a flourishing life of the monks in his monastery because from Russia, especially from Teodosie, the monks continued to run away, seeking refuge in Moldova's monasteries. As concerns Teodosie's remarks about the fact that he had not sent the patristic translations, abbot Paisie writes further that they were not yet finished and perfected. He shows what that arduous work of collecting, wording or translating the patristic texts meant for him, what role the books translated by him were going to play in monks' life, etc. But this and other valuable information about his spiritual and literary activities is contained in the passage published in 1847.

For this edition I used the oldest text of this letter which is contained in Platon's collection, abbot Paisie's disciple. The letter had been copied by the end of the 18-th century and was kept in the collection of Noul Neamts Library (N.A.M., fund 2119, no 22, f. 48—68'; see the description of the manuscript in *The Collection of Noul Neamts Monastery Library (XIV—XIX-th centuries)* Kishinev, 1989, no 34(22), p. 172—176. In the absence of adequate space I present here only the passage which has not been published up to now.

★

My dear brothers and parents and Lord's sons in obedience:
Amvrosie, Atanasie and Teofan, Lord saves You!

On the part of the Lord, the Holy Virgin and on my own part I announce you through our brother, the *duhovnic* Jachint that with the mercy of Lord and with your holy prays I am still among the alive, but I am very weak and very helpless without knowing the day and the hour

when the God will order to call my soul. But by Lord's will I am staying in this short and temporary life and I should like to tell you about the relocation of the brothers from Secu monastery to Neamtsu monastery.

In the spring of 1779 during the rule of Joan Konstantin Dimitrievich Moruz, the pious Prince of Moldova, there had been collected money at his order on the occasion of the arrival of some outstanding person in the capital Jassy. But that outstanding person did not pass through Jassy and all the collected money remained. And his Highness after having consulted the honoured boyars decided that a portion of those funds should be given to our community and so we received it in our Secu monastery along with the letter of his Highness. He asked me in this letter to tell him about all our needs, promising to help us. And I, seeing his generosity, thanked him in my reply and asked for 500 lei having in mind to build four big cells for dress making, boot making, weaving and for Father Illarion Dascalul who was to teach the young *monachs* the Hellenic-Greek doctrine and to interpret the spiritual books. His Highness showed this request to the boyars and asked their advice because he wanted to fulfil my wish.

And they altogether replied: "Your Highness, it is not difficult to fulfil *starets* Paisie's request. But what use will it be, as that place where the Secu monastery is located and where this man lives with his brothers, is cramped, the road is tough and the fire-wood is hard to be brought. And it may happen that though not during this *starets*' life, but later on, after his death the community will be ruined and that fact will make all of us sad. Therefore we advise your Highness to give to this *starets* and his community which had arrived from Athon mountain (the big Monastery of Neamtsu where the Holy Virgin's icon is to be found and where they would have everything for maintaining their life. And if you take into consideration our advice and give to this community the Monastery of Neamtsu where there gathered christians of different nationalities, the Lord will recompense your generosity".

He was very glad to hear his boyars' words and decided that it should be done so, but with the metropolitan bishop's consent. He sent one of his boyars to the metropolitan bishop's place for the purpose to find out his opinion and to obtain his consent. And the metropolitan bishop of Moldova, kir Gavriil, on hearing this, was glad and thanked the Lord for the advice to begin this work that he had put into his Highness heart.

On hearing this answer, the ruling prince was happy, and sitting in his divan together with the metropolitan bishop, other bishops and with the ma'n boyars and counsellors and at their advice and common consent, had decided to give the Holy Monastery of the Lord's Ascension Neamtsu to our community. But I was not aware of this fact and was still waiting for the money I had asked for building the four cells.

After that, in the same year of 1779, on the 1st of June there came from Jassy to the Monastery of Secul a *monach* on his own business and he told me in detail all the above-mentioned. On hearing this I was very sad and began to cry because I knew that the transfer of this monastery to our Community would cause much trouble and sorrow to the saint fathers and brothers who lived in that community. Because this monastery

was not empty as Dragomirna was when it was given to our Community where we spent our time for twelve years. Therefore our life there did not cause any harm to anybody.

Our relocation from the Dragomirna monastery to Secul made us happy as well. Because during three years both in writing and verbally I was asked by Fathers Superior Eutimie, the *eghumen* and the *proighumen* Nifon and the others to take that monastery under my care and therefore it was done with my consent. But the receiving of the Neamtsu monastery made me very sad. Because this made sad the clergymen and the brothers of that monastery when I was thinking over Jesus Christ's words: "The way you want the people to treat you, try treating them the same way". I have never wanted to treat my near ones the way I wished not to be treated myself, so as to take this monastery and to make my near ones sad and unhappy, if only it would not be done at the rulers' order.

Besides that I was thinking about my old age and the weakness and sickness and that after taking this monastery the troubles will increase a thousand more time and this situation did not calm me down. And because this monastery is a worship place for different people who come particularly during patron saint's feast when, in some days, a great number of people arrive here and the feast is hold with great attention. And there must not be done any harm by that time. Thinking over all these causes I continued to cry and to lament, being all the time sad. After that, setting my hopes on the Lord, I wrote to the metropolitan bishop and to the ruling prince and to the other persons lamentable letters, in which I asked them for mercy and not to transfer our community to Neamtsu monastery. And in the middle of June I chose instead of me the pious brother *duhovnic* Irinarkh and sent him with my request addressed to the above-mentioned faces hoping that I would be heard and he lingered over a little bit less than a month. And he came back in July and brought a letter from the head *logofat* who wrote it at prince's order, according to which both rulers decided to relocate the community to Neamtsu monastery for ever, giving me an advice in that letter that I should take that monastery.

And the archbishop seeing that I do not agree to take the mentioned monastery allowed me to address another letter to his Highness, the ruling prince and to the other members of the Council. And as I did not get a positive reply at my first request I dared to address with the same *duhovnic* another letter to both rulers, the spiritual and the political one, asking the same thing but presenting it more zealously in a hope to receive a positive reply to my request.

When that *duhovnic* left for Jassy, the parents from the saint Neamtsu monastery were told by a *proighumen* who had been also at that time in Jassy that their monastery had been passed to our community and having no other hope they decided to send some of the brothers from their community to the Secu monastery, to me that I should make a request to all the rulers imploring them not to give their monastery under our government leaving them free to govern their monastery according to their own custom.

And so there were sent out of their community to my place the most selected and honest brothers with these requests and I assured them with tears that this thing was done without asking my will. And I have told them "Just now I have written for the second time my request to all the rulers and said that your holy monastery should not be passed to our community and that I was waiting for this mercy". On hearing this from me they somehow had been ordered and returned back to their place.

But I remained waiting for the returning of the *duhovnic* with the decisive answer assuring myself that my requests would be heard. But all my hopes were in vain because when the same year on August nine, on Friday, during the evening service the *duhovnic* came back from Jassy to the monastery, entered my cell and I asked him wanting to find out what he had done with the Lord's help. But he, knowing already that my wish failed to be fulfilled, did not want to increase my sadness and therefore he handed me a paper saying: "When you calm yourself down and read it, you understand everything". Having said this he went out of the cell.

And I being left in peace that night have read all the papers from the metropolitan bishop and from other faces who impelled me to obey the patrons and to take the monastery, and the prince's paper who ordered me to take the most part of the community and to relocate to the Neamtsu place and to live there. In the same letter the Prince wrote with his own hand the following words: "We, — he said, — give you this monastery not only for strengthening your community but also for arranging the life there according to the ceremonial rites of your community which should serve as an example for the other monasteries".

On reading this and understanding that it was impossible to argue any more and that the only thing that was to be done was to take that monastery, I became very frightened. Because he says that the monastery was given not only for the strengthening of our community but also on the purpose to serve as an example for other monasteries. And I was crying and was thinking who I was, being so weak and sick and more dead than alive both by soul and body. I thought that I was not able to govern that community of brothers who came to me at their own will. And now I had to lay other difficulties which were beyond my powers. I had to organize the life of the community in such a way that it should serve as an example for the other communities.

Oh, my poor soul! Thinking over all these things I was sick at heart and during the whole night I did not stop crying. And the next day I called all the parents to my cell and showed them the Prince's and the metropolitan bishop's orders, most of the time crying than speaking and it continued so till the midday.

And the parents went out of my cell for a short time and then returned back and began to calm me down, saying: "We ask you for the Lord's sake to stop crying, because we are also crying and we are afraid that this grief may shorten your life. But tell us what is the cause of your sadness".

And I said answering them: "And how can I stop crying when excepting other causes I had been sad of, I had to fulfil his Highness'

order for organizing and governing both monasteries Secul and Neamtsu. And it is beyond my power to do it, because I was so weak.

But on hearing this, the parents said: "Do not be sad, father, console yourself, we shall lay all the difficulties on us. And during four days we shall appoint in both monasteries brothers whom we shall include into a recension and you will be able to give your consent. And if you do not agree with any appointment, the person will be changed and it will be appointed a new one". Then, on hearing this, I felt more easy and I thought that it was a gratitude to our community to all the brothers who suffered so long time of poverty and privations, hunger and lack of clothes. And it may happen that the Holy Spirit had helped the Prince and he did not listen to my requests and that this monastery was to serve as an example for all the others after my death when all the customs would be followed by the pious parents. And I thought about the Holy Scripture which recommended to obey the rulers because only the Lord knows what is to be done. And if I do not obey the rulers' order then I stand against the Lord's order. So I surrendered to the ruler's and the metropolitan bishop's orders' so as if they were given by the Lord.

Together with the *duhovnic*'s fathers I appointed the brothers to both monasteries during four days. And after arranging everything necessary for going to Neamtsu monastery on the fifth day that means on Wednesday on August 14, before the Assumption when the big bell rang and the brothers gathered I entered the church. And according to native customs I worshiped the icons and kissed them and sitting because of my weakness I announced all the brothers that the Neamtsu monastery had been given to our community and that it was done without our will, but that was done at the Lord's will. And after saying this I appointed the pious brother *duhovnic* Ilarion to remain in Secul monastery with the brothers. And I taught him how to govern the brothers and to take care of the inner and outer procedures and I also ordered the brothers who remained and were to obey the man appointed by me and to follow the Holy Scripture's commandments.

When I went out of the church and of the monastery for going to Neamtsu monastery the whole community had seen me off. And all of us were crying. And I went to those old and sick to take my leave of them and they also cried.

And the others, nearly the whole community saw me off during an hour walk and I could hardly convince them to return back to the monastery. And the others together with the strange *monachs* who had come from different monasteries saw me off till Neamtsu monastery.

And when we approached the Neamtsu monastery all the bells were ringing and the whole community met us at the gates of the monastery. But I considered that I did not deserve such a reception. (According to the customs of this country when the *ighumen* is appointed all the monasteries take part in the reception). Three *ieromonachs* were dressed in *feloanes*, one of them keeping the Holy Gospel, the other two keeping the holy crosses and two deacons dressed in *stihares* and keeping the *cadelnitsa* met me and I kissed the Holy Gospel and the holy crosses and entered the saint place after the priests and deacons together with both

communities, the *monachs* of Neamtsu monastery singing an *irmos* dedicated to the Holy Virgin. And after entering the church and bowing to the holy icons two fathers: Ioasaf who governed till that moment the Monastery and Varlaam, the *proighumen* accompanied me to the place of the *ighumen*. And after singing the *tropar* and the *condac* dedicated to the patron saint's day, and after *ectenia* and *vozglas* and *otrust* I told saint fathers that my arriving to that saint monastery was in spite of my will and that I discharged my duty and executed the order of the metropolitan bishop and of the rulers of the country and that the Neamtsu fathers should be aware of all this.

And going out of the church I went to my cell, to which I was attached and the brothers who came with me settled themselves tightly in threes and fours in those fifteen cells and in the *arhondaric* and in the *eclesierhia*, only a few of them obtaining their own cells. Even the local parents were restrained in their cells by our brothers.

And after resting a little in my cell in a short time I went to the church for being present at the small *vespers* and at *privigherea* service (night watch — V. P.) for the whole night. And I remained there till the reading of the Holy Gospel began, praying with tears the Holy Virgin that she would help to fight back the sorrow and the sadness which covered my soul like a dark cloud and to help me to fall asleep even for an hour. Because there passed five days and the fifth night was over since I never slept and I was afraid that I could damage my health. That's why I could not stay till the end of the *privigherea* and went to my cell and I left the church and went to bed but I could not fall asleep till the end of the *privigherea*. And after the *privigherea* when the day was breaking with the help of the Holy Virgin I fell asleep and was sleeping for about two hours and after that I felt a deep sense of relief.

After that I attended the liturgy service to the Lord and after the liturgy I held a thanksgiving service for Lord's mercy owing to which Neamtsu monastery had been given by all the rulers to our community for ever. (This liturgy service is carried out after the holy liturgy is ended on the occasion of the Assumption). And we went to the *trapeza* (refectory-room — V. P.) with the celebrated holy icons singing on the way the *tropar* on the occasion.

We had thanked for dinner and went anew to the church singing the same *tropar* and while entering the church we were singing "To the glory, and now" → the *condac* on the occasion and the deacon said the usual *ectenia* and after the *vozglas* and the *otrust* I went out of the church.

And when I came to my cell all the brothers who had accompanied me came to my place. And they wanted very much to remain and to live in this monastery. But seeing that there was no vacant room they returned back unwillingly to the Secu monastery, but I promised to visit them each year till I was alive on each occasion of patron saint's day.

And it is carried out this way: before *otdania* during the *otdania* or after *otdania* on the occasion of the Assumption when everything is ready for my departure, then after liturgy, the brothers ring the big bell and all the community gathers in the church and I am also going to the church, while the brothers are singing "One should glorify you". And I

bow and kiss the honest and holy icons and after they sing the *tropar* and the *condac* dedicated either to the patron saint's day or on the occasion of the feast and after the *ectenia* and the *otrust* I sit down and instruct the community in both languages : Slav and Moldavian. I ask them to pray to Christ and to address the prays to Holy Virgin for helping me to reach the holy Secu monastery and to see my brothers and to return back. And that she should stand guard over the peace between them and would maintain the order and the piety of the *monachs*. These having been said I bowed traditionally three times keeping my eyes on the holy icons and I left the church and the monastery, all the brothers accompanying me for being blessed.

And thus I go to the Secu monastery where the big bell rings anew to call the brothers for gathering and when I approach the pious brother, *duhovnic* Dositeiu comes to meet me together with the sick and old brothers and after receiving my blessing they go away. And when I come to the monastery the father *duhovnic* Ilarion comes to meet me out of the gates of the monastery and after being blessed all the brothers enter the monastery following me.

And entering the church the brothers are singing "One should glorify you" till I bow and kiss the honest and holy icons. And after that they are singing the *tropar* and the *condac* dedicated to patron saint's day and saying the *ectenia* and the *otrust* I leave the church and go to my cell.

And I stay in that monastery till patron saint's day of the prophet *Ioan Botezătorul* and after the feast is over and I pray for the founders of the monastery, two days before my departure, after the *pavechernitsa* the brothers gather in the *trapeza* : one day those speaking Slav language, the other day — those speaking Moldavian language. And I instruct them : one day in Slav and on the other in Moldavian, teaching them to follow the Lord's precepts and the monachal rules for saving our souls.

And on September the first when I return back to Neamtsu monastery, after the liturgy service the bell rings anew and the brothers gather in the church and while I bow before the honest and holy icons they are singing "One should glorify you" and the *tropar* and the *condac* of the patron saint's day and after saying the usual *ectenia* and doing the *otrust* while I go out of the church and out of the monastery the brothers accompany me and I bless them. And the sick and the very old brothers with the above-mentioned *duhovnic* meet me and receive the blessing. This is performed without any changes during all my life.

And after I leave Secu monastery and approach Neamtsu monastery which takes me about two hours the brothers meet me again at the gates of the monastery. And after I bless them I enter the monastery together with the brothers. And when I enter the church they are singing traditionally "One should glorify you" and the *tropar* and the *condac* of patron saint's day and after saying *ectenia* and doing the *otrust* I leave the church together with all the brothers. And when I approach my cell two brothers whom I always entrust to guard my cell when I go to Secu monastery meet me at the entrance. And I bless them and enter my cell thanking the Lord who had helped me to come back to the monastery and to my cell.

This was the way, my dear brothers, that I had moved from Secu monastery to Neamtsu and it was a long time I wanted to tell you about it but had no chance. And now I thank the Lord that he helped me and I had performed this task.

And about other things that happened after you had left us and about the building of many cells, and about the arriving of all the brothers from Dragomirna monastery and not a few from Secul and about my wish for you to come back and about all my efforts will tell you in detail the brother *duhovnic* Jakhint. And most of all I wish that the Lord's mercy be with you. Amen !

I wish you health and saving and most of all I wish your returning to our place. And I being unworthy, remain your spiritual father and I pray the Lord for you.

Paisie, the *starets*.

A PROPOS DU « PAYS DES AMAZONES »

C. VELCULESCU et V. GURUIANU

Du temps où l'érudit Nicolae Milescu menait à bonne fin son expédition en Chine (1675—1678), les lettrés roumains témoignaient d'un intérêt toujours plus grand pour les cosmographies (ou géographies) européennes¹. En Transylvanie circulaient déjà des éditions occidentales et même certaines adaptations saxonnes, les unes imprimées², avaient paru. Quant à la Moldavie et à la Valachie, les grands chroniqueurs du XVII^e siècle écrivaient leurs œuvres tout en y engageant souvent une polémique avec les affirmations faites non seulement dans l'historiographie étrangère, mais aussi dans les descriptions géographiques dont ils avaient disposé.

Des traductions en roumain de quelques ouvrages de cosmographie (ou de géographie) plus étendus paraissent fort probablement dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Vers la fin de ce même siècle, le célèbre boyard Constantin Cantacuzène rédigeait son *Istoriia Țării Rumânești* (Histoire de la Valachie) et préparait la *carte* qu'il allait faire imprimer à Padoue, tandis que le prince Démètre Cantemir était en train de parfaire à Constantinople son instruction qui, plus tard, lui sera utile pour rédiger, entre autres, sa *Descriptio Moldaviae*. Les écrits évoqués pourraient être envisagés comme d'éventuels chapitres destinés à remplacer les pages beaucoup plus pauvres en données consacrées au Sud-Est de l'Europe par les grandes cosmographies occidentales³.

Alors que les œuvres de Constantin Cantacuzène et de Démètre Cantemir prolongent, à l'instar de Nicolae Milescu, l'esprit critique de l'humanisme, la première traduction roumaine que l'on conserve d'une cosmographie relève de la géographie mythologique et légendaire, plus proche de ce qu'on appelle aujourd'hui « littérature » que de ce qu'on nomme « science de la géographie »⁴. Ce texte, transcrit par Costea Das-

¹ Pour l'évolution des cosmographies dans la culture européenne, voir Frank Lestrinant, *Le déclin d'un savoir. La crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance*, in «Annales (Economies, Sociétés, Civilisations)», XLVI, 1991, n° 2, p. 239—260.

² Friedrich Teutsch, *Dreisächsische Geographen des 16. Jahrhunderts*, in «Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde», Neue Folge, XV, Sibiu, 1879, p. 586—652; Veturia Jugăreanu, *Biblioteca Muzeului Brukenthal din Sibiu*, București, 1957, p. 15—16, 18—22; Carol Göllner, *Din istoricul unor biblioteci feudale ale sașilor din Sibiu*, in «Studii și cercetări de bibliologie», V, 1963, p. 221—229; Johannes Honterus, *Rudimenta Cosmographica. Elementele «Cosmografieii»*, Brașov, 1542, édition de Valéria Căliman, introduction par Paul Binder et Gernot Nussbächer, Cluj, 1988.

³ Cătălina Velculescu, *Les lettrés roumains et les cosmographies occidentales*, in «Synthesis», XVII, 1990, p. 61—66.

⁴ Leonardo Olsehki, *Storia letteraria delle scoperte geografiche*, Firenze, 1937.

călul de Șcheii Brașovului (en Transylvanie) à un moment donné entre 1693 et 1703 et inclus par celui-ci dans une brève « anthologie » de livres populaires (B.A.R., ms, roum. 1436), ne représente cependant pas l'original de la traduction, mais seulement une de ses copies. En la comparant avec les deux autres formes parvenues jusqu'à nous (celle du ms. roum. B.A.R. 1282 datant probablement du commencement du XIX^e siècle et celle du ms. roum. B.A.R. 3404, datée 1813 et due à Ioan *sin* Dobre de Bucarest), il résulte qu'il est possible que deux autres, voire même trois, manuscrits aient existé avant la copie faite par Costea, le bedeau du quartier Șchei de la ville de Brașov, reflétant tout de même la traduction dont il est question.

Rappelons aussi qu'au début du XVIII^e siècle était traduit en roumain (probablement d'après un intermédiaire polonais) un des volumes d'une autre description de la Terre, à savoir *Le Relazioni universali* de Giovanni Botero. L'œuvre élaborée par celui-ci à la fin du XVI^e siècle appartient de toute évidence au courant critique, puisque l'auteur tente (sans toutefois toujours réussir) d'éliminer ce qui tient de la légende et du mythe dans la présentation de certaines contrées. Mais dans les variantes roumaines d'après Botero⁵ reparaissent certains passages ayant trait à des êtres fabuleux, tels que, par exemple, l'oiseau Phénix. À la fois, ne manquent pas de s'amplifier les informations au sujet des Pays Roumains, tout en leur ajoutant — à vrai dire — des données fantastiques, non pas seulement des affirmations exactes⁶.

L'une des sources de la cosmographie copiée par Costea Dascălul de Șcheii Brașovului ressemble à l'une des nombreuses sources utilisées par Sébastien Münster pour rédiger sa gigantesque *Cosmographie* parue dans la première moitié du XVI^e siècle⁷. Mais, à la fois, parmi ces mêmes sources, se trouve aussi une variante très courte d'un texte qui ressemble au *Il Milione* de Marco Polo. À remarquer que le texte intégral des relations de ce dernier a été utilisé tant par Sébastien Münster que par ce lucide voyageur, à l'esprit critique et pragmatique, que fut le roumain Nicolae Milescu⁸.

Le manuscrit de Brașov copié par Costea Dascălul comprend un fragment sur « les amazones », remarquable par la multitude des informations et par sa beauté littéraire (voir l'*Annexe*).

⁵ B.A.R., ms. roum. 3515, 1556, 1267, 3391, 1263.

⁶ C. Velculescu, *Kosmographien und Historiographie*, in « Cahiers roumains d'études littéraires », 1985, no. 2, p. 40—51; idem, *Animale fantastice și Țara preotului Ioan*, in « Manuscriptum », XXII, 1991, n^o 2—4, p. 26—33; C. Velculescu et V. Guriianu, *Cosmografie*, in « Manuscriptum », XXIII, 1992, n^o 1—4, p. 224—243; N. A. Ursu, *Nicolae Costin, traducător al geografiei universale a lui Giovanni Botero*, in « Revista de istorie și teorie literară », XXXIX, 1991, n^o 3—4, p. 365—379.

⁷ Sebastian Münster, *Cosmographie*, Basel, 1550 (reproduction photographique dans la série *Theatrum orbis terrarum*, Amsterdam, 1967, édition de R. A. Skelton et A. O. Victor, avec une introduction de Ruthardt Oehme). La plus ancienne édition que l'on conserve de la *Cosmographie* de Münster date cependant de 1544. Les comparaisons des textes ont été faites sur les bases des deux éditions conservées à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest : l'édition allemande de 1567 (Bâlc) et celle en français de 1568 (Bâle). Pour l'importance de cette *Cosmographie* dans la culture européenne, voir F. Lestringant, *op. cit.*

⁸ Pour les sources de l'ouvrage *Descrierea Chinei* de Nicolae Milescu, voir *Prefața* (la Préface) et les notes de Corneliu Bărbulescu à l'édition roumaine de 1975, ainsi que Zamfira Mihail, *Călătoria unui Jurnal de călătorie*, in « Manuscriptum », XVIII, 1987, n^o 2, p. 59—67.

Cette histoire des amazones n'est rien d'autre que la variante d'un fragment de la fameuse *Histoire universelle* de Trogue Pompée, ouvrage que l'on connaît seulement par l'abrégé qu'en fit Justin (historien romain qui a vécu au II^e siècle apr. J.-C.). Dans son manuscrit, Costea Dascăluț confond ce Justin-là avec Saint Justin (fort probablement avec celui du II^e siècle, auteur de nombreux écrits en langue latine). C'est bien à ce saint « Ustin le philosophe » que référence est faite dans le ms. 1436 (f. 62^v), à savoir dans un passage qui précède le récit sur les amazones, plus exactement dans celui où il s'agit des Scythes à qui le texte rend éloge. Ce passage représente une adaptation, un peu plus libre par rapport au fragment contenant l'histoire des amazones, de certaines autres pages de l'œuvre de Trogue Pompée⁹.

Un récit sur les amazones est introduit tant dans l'édition rédigée en allemand, datée 1567, de la *Cosmographie* de Sébastien Münster (p. 1326—1327), que dans celle en français de 1568 (p. 1189). Toutefois, ce n'est que dans l'édition d'expression française que figure aussi une autre variante (p. 1268—1269)¹⁰. Le récit du ms. 1436 (f. 63^v—65^v) s'approche davantage de la dernière variante française mentionnée, mais il s'en distingue par certains détails qui existent en plus dans la copie de Brașov. Il serait intéressant de poursuivre le sort des traductions slaves de ce fragment.

Pour revenir à Nicolae Milescu, c'est à croire que celui-ci n'a pas accordé d'attention aux « contes » sur le « Pays des Amazones » et le « Pays des Scythes » (que les sources médiévales confondent souvent avec les Tatars), ce qui ne veut nullement dire qu'il ne les aurait pas connus. Au contraire, le passage *laudatif à l'adresse de l'Asie*, tel qu'il apparaît dans sa *Description de la Chine*, est fort approchant du passage similaire contenu dans le manuscrit de Costea Dascăluț (1436, f. 68^v—69),

⁹ [Justinii historici viri clarissimi epitomatum in Trogi Pompeii historias libri XLIV], Venetiis, 1503, f. 3^v—4^v. Le fragment, adapté, apparaît aussi chez P. Orosius, [Historiarum opus], Venetiis, 1499, Liber I, cap. 14—15. Mentionnons également que les renseignements sur « Saramisa l'impératrice », femme de Ninus et mère d'un autre Ninus (ms. 1436, f. 54^{r-v}), de même que sur Sardanapale, sur « Astighie-Empereur » et son neveu Cyrus (ms. 1436, f. 55), sur « Arsachis » et Mithridate des Parthes (ms. 1436, f. 55^v), enfin sur les expéditions guerrières de Sémiramis jusqu'en Inde, comparables à celles d'Alexandre le Grand de Macédoine (ms. 1436, f. 56), se retrouvent aussi dans l'adaptation de Justin d'après l'*Histoire Universelle* de Trogue Pompée.

¹⁰ En plus des éditions conservées à la B.A.R. — Bucarest, nous avons aussi consulté, pour ce fragment, des éditions existant dans les différentes bibliothèques du pays, parmi lesquelles il y en a qui se situent dans la même catégorie que l'édition française de 1568 susmentionnée : Bâle, 1552, conservée à la Bibliothèque Centrale Universitaire de Iași, rédigée en français ; Bâle, 1554 (sur la page de titre : 1654) rédigée en latin, conservée à la Bibliothèque Documentaire de Zalău ; Cologne, 1575, rédigée en italien, conservée à la Bibliothèque Départementale « G. Asachi » de Iași.

Certaines autres rejoignent le groupe de l'édition allemande de 1567 : Bâle, 1598, rédigée en allemand, conservée de même à la Bibliothèque Centrale Universitaire de Iași, ainsi qu'à la Bibliothèque Départementale de Timișoara. Voir aussi : I. Kara, *Manuscrite și cărți rare existente în colecțiile Bibliotecii « G. Asachi »*, Fasc. I—II, Iași, 1972—1974 ; M. Bodinger, *Catalogul cărților rare și prețioase străine*, B.C.U. « Mihai Eminescu », Iași, I—II, 1974—1975 ; Vergilia Stan, *Carte străină, tipărită în secolul al XVI-lea, în fondul Bibliotecii Documentare...* Zalău, in « Acta Musei Porolissensis », X, 1966, p. 510. Grâce à l'amabilité de Madame Olga Șerbăneșu, nous avons appris quelles sont les quatre éditions de la *Cosmographie* de Münster conservées à la Bibliothèque du Musée Brukenthal de Sibiu (voir aussi, V. Jugăreanu, *op. cit.*, p. 19) : Bâle, 1550 et 1559 (en latin) ; et Bâle, 1578 et 1598 (en allemand).

de même que de celui des manuscrits roumains d'après Botero (ms. 3515, f. 119^v; ms. 3391, f. 404^v). Pareillement, les lignes de Milescu sur Gog et Magog, ainsi que sur l'étendue et le pouvoir de la Scythie dans son *Petit livre sur les Tatars*¹¹, rappellent le manuscrit de Braşov (1436, f. 59^v) et certaines autres affirmations analogues très répandues dans la culture européenne.

Quant aux relations de Marco Polo (citées tant par Münster que par Milescu et également reflétées par la brève variante, fortement adaptée, contenue dans le manuscrit 1436), elles comprennent une présentation critique de la légende sur *la salamandre*, l'auteur étant d'avis qu'il ne s'agit pas d'un animal mais d'un matériau incombustible. Nicolae Milescu en parle lui aussi dans son *Petit livre sur les Tatars*¹², en mentionnant cette toile qui « ne brûle pas », fabriquée à partir d'« une herbe » aux propriétés singulières et se trouvant tout juste dans cette contrée mongole où les anciennes cosmographies localisaient *la salamandre*.

Sans doute, dans ses descriptions géographiques, Nicolae Milescu s'approche plutôt de Giovanni Botero que de Sébastien Münster. Mais celui qui lit l'*Aritmologia*¹³ de Milescu y découvre un imaginaire ressemblant à celui dont témoigne le manuscrit de Costea Dascălul originaire du Şchei de Braşov et qui s'est perpétué pendant plus d'un siècle environ jusqu'au manuscrit¹⁴ rédigé par Ioan *sin* Dobre, pelletier de son état, mais aussi sacristain et chroniqueur préposé au service de l'église Batişte de Bucarest, copiste d'une variante de cosmographie dont le contenu est le plus proche de celui de la variante incluse dans le ms. 1436.

Annexe

De amazonine neveste muieri tătărăş ti

Iaste lucru minunat de acest dar de vitejie ce au fostu avindu acest neam tătărăscu, încă nu numai ei, ce şi muierile lor, că au făcut şi iale neşte lucrure şi vitejii care să povestesc şi astăz pre lume. Începătura acestor neveste fost-au într-acesta chip : oarecînd 2 voinici din oastea tătărăscă, anume Flinos şi Sonpit, au fost goniţ din oastea tătărăscă pentru neşte fapte ale lor. Tras-au cătră sine oameni tineri mulţi şi s-au pus la hotarul Capadochiei, pre apa ce să chiamă Termondonda, şi să aşezară să lăcuiască în cimpii lui Termoschir, ce să hotărăste cu grecii, însă ei şi cu fâmeile lor şi cu tot ce avca, carii începură a strica şi a prăda ţările şi domniile dintr-aceale înprejure. Iar aceale ţăr, deaca cunoscură răutăţile lor, ei să strînsară dinpreună, de-i bătură şi-i uciseră pre toţ. Iar muierile lor, văzînd 2 răutăţ aşupra lor, întii că-i gonise şi-i scosease din oamenii lor, apoi îi bătură şi-i uciseră şi dintr-acele loc ce scăpase, atuncea ele¹⁵ luoară armele bărbaţilor lor aşupra lor : platoşe, zale, coifuri, misurci, sahidace, sabii şi alte în chipul acelora. Începură a apăra iale acele loc cătră alte ţări, atîta cu bărbăţia lor, cit lărgiră locul pînă ce-ş puseră şi împărăţie. Ca să < nu > piară ruda lor, începură întii a se mesteca cu pohtă trupească, întii cu oameni dinprejur, apoi cu păstorii lor, însă numai ce să amesteca într-un an o dată, cit să nu-ş piarză sâmînţa de a naşte. Ci, deaca îngreca carea năştea fecilor, ia-l omorîia, iar carea făcea fată, ia o creştea şi nu o învăţa lucrure muie

¹¹ Zamfira Mihail, *op. cit.*, p. 67.

¹² *Ibidem*, p. 66.

¹³ Nicolae Milescu, *Aritmologia, Elica şi originalele lor latine*, édition de Pandele Olteanu, Bucureşti, 1982.

¹⁴ Il s'agit du ms. 3404 tout entier.

¹⁵ Écrit : «ae»; cf. B.A.R., ms. roum. 3404, f. 14^v/24 : *ele*.

rești — să toarcă, să țeasă —, ce o învăța lucru vitejescu, cu arcu, cu sabie și cu toate armele. Și le ardea țîța cea dreaptă ca să le fie îndemnă a trage cu arcu. Pentru aceeaia le zicea amazone, rumânește să chiamă „fără țîță”, că țîța să chiamă elinește *mazos*. Atunci, deaca începură a să înmulți și vedea că le slujaște norocul în toate părțile oriunde să ducea, iale-ș aleaseră și-ș puseră dintru sine 2 împărătease, anume Martesie și Lampedă. Acestora le zicea că au născut dintr-un dumnezău al lor, anume Aris, cu alt nume Marșu, căruia să închina iale și să închina ca și tătarli.

După aceeaia, iale să rădicară de cuprinsură o parte mare de loc din pământul Europei și făcură o cetate mare, ce să chiamă Efes, carea iaste și astăzi, și alte multe cetăți și să întoarseră iar îndărătu cu împărăteasa Lampedă. Iar pre ceaia împărăteasă, pre Martisia, iale o lăsară acolo, la Efes, să fie de pază. După aceeaia, deaca se împărțiră, așa ei să sfătuiră, oamenii de pre aceale locure, de la Efes : strinseră oști pre supt cumpăt, de uciseră pre Martisia împărăteasa cu toate oștile ei. În locul ei, ieșit-au altă împărăteasă, anume Ortighia, carea preste firea omenească era vitează și războinică, ținindu-să în curăție de fecioară; foarte cu cinste-ș apăra toată țara și neamul ei.

Iar Eraclis grecul svătui-să cu soțiile lui și au venit fără de veaste în țara lor. Pre unele le ucise, iar pre altele și le luo cu totul de le duse în țara lui.

Ortighia, deaca înțelease, foarte-i păru rău de peirea și răutatea surorilor ei. Ce trimise cu mare jale la Songhelo, împăratul tătarăscu, să se rădice asupra grecilor împreună cu iale, ca să-ș izbіндеască de acel singe al lor ci să vărsase nevinovatu, zicindu-i că „De nu ne veri ajuta, apoi noi vom să deșchidem calea grecilor în toată Asia”. Într-aceia, Songhelo au strins oști tătarăști asupra grecilor, într-ajutoriu amazonilor, însă război n-au dat cu grecii, pentru o tocmeală ce făcuse, ci să bătură numai aceale muieri amazone, ce fură biruite foarte rău de greci, ci scăpară în oastea tătarăscă.

După Ortighia stătu împărăteasă Pendesilia, carea au făcut o vitejie foarte mare la Troada, apoi au perit acolo. După ia, au fost altele multe, din care au ieșit una foarte vitează, bună și războinică, po *i(m)*¹⁶ Tomiris. Aceaia au bătut pre Chir, împăratul cel mare, și l-au biruit cu toată oastea lui; prins-au și pre el, de i-au tăiat capul. Lăcuiala lor tot au fost acolo, pre aceale locuri, cu împărăteasele lor, pînă la împărăteasa Talesta, cu a<1> nume Minetia, care au fost venit la Alexandru Machidon cu 300 de feate tot întrarmate vitejaște, rugindu-să să să ameastece cu el, să prinză cocon. Alixandru, mirindu-să de acea mulare și de oastea ei, ținutu-o-au 2 dzile. Deacia i-au făcut ispravă și se-au dus. De atuncea au avut tot pace cu iale.

După ce se-au petrecut această împărăteasă, iale, văzind atîtea greutăți și războaie rădicindu-să asupra lor, svătuiră-să și nu mai putură lupta, ce-ș luară bărbați tătari să fie ca și alte muieri. Că un obicei rău ce să înceape, anevoie să poate face bun. Că să timplă tătarilor un războiu îndelungat cu nește nepriiatini, de zăboviră vreo 10 ani. Iar iale începură a să împreuna cu păstorii lor și să apuca de obiceiul cel dintli. Ce, deaca veniră bărbații lor den oaste, iale nu-ș vrea bărbații, nici păstorii nu să pleca stăpînilor, ci să făcu svadă mare întru ei, de să bătură muierile cu bărbații; ce fură biruite și uciseră toți păstorii. De atuncea să supuseră aceale muieri supt bărbații lor și să părăsiră de a avea împărătease și războaie. Trăit-au acea împărăție muierescă mai bine de 1000 de ani.¹⁷ (Pour une variante française semblable à ce texte voir *Œuvres complètes de Justin. Abrégé de l'histoire universelle de Trogue Pompée*, Traduction française par Jules Pierrot et E. Boitard, édition soigneusement revue par M. E. Personneaux, Paris, 1862, p. 13, 24—27.)

¹⁶ Formule slave; en traduction roumaine : *anume, pe nume*.

¹⁷ Ms. 1436, f. 63^v—65^v. Pour les normes de transcription du texte, voir « Manuscritum », XXIII, 1992, n° 1—4, p. 228—233; ici, nous avons opté pour une transcription simplifiée.

OLD SLAVONIC INFLUENCE IN ISTRO-ROMANIAN

Sources of material

ELENA SCĂRLĂTOIU

At least 2000 inhabitants of some settlements in the north-east of the Istria Peninsula (Yugoslavia), north of lake Čepih speak the Istro-Romanian dialect nowadays, that is in *Jeiăni* (the "official" Croatian term is *Žejăne*) situated in Čičarja region north-west of Rijeka town and north of Učka mountain as well as in many villages and hamlets situated south-west of the above-mentioned mountain, in the region called Valdarsa (after the name of the river crossing it). These settlements are: *Sușniévițe* (cr. Sušniévica), *Nóselo* or *Nósolo* (cr. Nova Vas), *Sucódru* (cr. Jesenovik), *Letái* (cr. Letaj) and *Bárdo* (cr. Brdo), with their respective hamlets: *Costărčan* (cr. Kostrčane), *Dolinščina*, *Záncovți*, *Perasi*, *Brig*, etc.¹ Not long ago, this dialect was spoken in *Gradina* and *Grobnić* too². The more conservative language spoken in *Jeiăni* represents the northern subdialect (local language) of the Istro-Romanian, while in the settlements in Valdarsa, the southern subdialect (local language) is spoken nowadays. This one is much less resistant to the pressure exercised by the Croatian language when compared to that in *Jeiăni*.

According to statistics published by P. Kandler in "Istria Review" there were 6000 Istro-Romanians in 1840. Beginning with the year 1846 Sextil Pușcariu, in his turn, published, in "*Istro-Romanian Studies*", a series of statistics belonging to some researchers according to which the total number of Istro-Romanians varies between 6000 (in 1846), 2100—4850 (in 1904), and 1644 (in 1921). A. Kovačec estimates a number of 1250—1500 speakers (between 1959 and 1963), while Rađu Flora considers to be 1140 speakers (in 1961)³.

"It is worth mentioning the fact that while the number of Istro-Romanians of the southern branch marked a more rapid reduction according to available statistics from 2428 (in 1850 according to Fr. Miklošich) to 800—1000 (in 1959—1963), A. Kovačec /.../ in *Jeiăni* considers that the number of Istro-Romanians /.../ recorded a smaller reduc-

¹ See: *Tratat de dialectologie românească*, București, 1984, p. 550 (the Chapter "Istro-româna", by A. Kovačec).

² See: *Crestomație romanică (Crest. rom.)*, vol. III, București, 1968, p. 355 (the chapter "Dialectul istroromân" by Mioara Avram).

³ Apud Richard Sárbu, *Texte istroromâne și glosar*, Timișoara, 1987, p. 2.

tion in time.”⁴ Therefore, Istro-Romanian is the historical dialect of the Romanian language including the least number of speakers, the most recent researches having recorded between 1140 and 2000 speakers. However, or maybe for this very reason, Istro-Romanian has always been a topic of interest for specialists who are concerned both to work out synthetic works dealing with Istro-Romanian in various stages of its evolution and to achieve analyses which go deeply into some less approached aspects of the language or, if the case, to broach some other new facets. This series of synopses includes our researches regarding the Slavonic element in south-Danubian Romanian especially the old Slavonic one, researches dealt with in many directions, the first stage including the ones on the Istro-Romanian vocabulary of Slavonic origin.

For a start, we were interested in examining the sources of material needed for working out our study.

Sextil Pușcariu is the one who published, in the third volume of *Istro-Romanian Studies*, all the commented bibliography on that dialect, the language samples included, beginning with the oldest attestations of it dating from 1698 due to the Venetian historian Ireneo della Croce (his real name G. Maria Manarutta) and ending with Emil Riegler’s articles published in 1925.⁵

At the end of the 17th century, *Historia antica e moderna sacra e profana della città di Trieste* (Venice, 1698) by Ireneo della Croce supplies both the first language samples of Istro-Romanian and the first language samples of a south-Danubian Romanian dialect. When speaking about “*çiicii*” from Trieste area, that is “*rumeri*” in their language, the author offers Istro-Romanian words and constructions together with their Italo-Latin variants. Most of the words are either deficiently transcribed or Latinized probably for emphasizing the Roman origin of the dialect as other researchers have subsequently sustained and demonstrated. The list of words was reproduced several times, the time before last by Sextil Pușcariu⁶ and the last time up to now it appears in the third volume of *Romanic Chrestomathy*⁷. This list is not useful as regards the presence of Slavonic lexical elements because it includes words coming from Latin only.

In the 18th century — a century of silence — no concern in the domain was noticed. At the beginning of the 19th century, in 1809, the priest Ivan Feretić collected language material from the Romanian language (Istro-Romanian) spoken in Poljica, namely: two prayers (“Our Father” and “The Virgin Mary”). He compared them with prayers in Banat finding similarities between the two variants. They were kept up in manuscript, for a century, and appeared in print thanks to Ivan Mićetić⁸. At his turn, Sextil Pușcariu reproduced them, giving six more subsequent variants of the same prayers in his footnotes: Alga-

⁴ *Ibidem*.

⁵ Sextil Pușcariu, *Studii istroromâne*, in collaboration with M. Bartoli, A. Belulovici and A. Byhan, III. *Bibliografie critică—Listele lui Bartoli—Texte inedite—Note—Glosare*, by Sextil Pușcariu, București, 1929 (Pușcariu, *Istr.* III).

⁶ Pușcariu, *Istr.* III, p. 5; “Most words are transcribed wrongly, or latinized; however, they allow us to do some interesting deductions [...].”

⁷ *Crest. rom.* III, p. 358—359.

⁸ “Zbornik za narodni život i običaje južnih sloveno”, X, Zagreb, 1904, p. 12—20.

rotti variant, 1824 (A); Sajovec variant, 1856(S); Bajčić variant, 1880 (Ba); Impastari variant, 1861 (B); Cubich variant, 1874 (C) and Burada variant, 1890 (Bu)⁹. Examining the seven variants, Sextil Pușcariu arrived at the conclusion that from the linguistical point of view they belong to two types: the Vegliot-Romanian type (the one collected by Feretić and adopted by the Algarotti, Cubich, Impastari) and the Istro-Romanian type (Bajčić and Sajovec variants)¹⁰. The Algarotti variant is also to be reproduced by V. Jagić¹¹ and later on by Ioan Bogdan¹², after Jagić's text. Two prayers having the same title were also published by J. Sajovec¹³, together with "The Creed"; these three prayers were reproduced by Fr. Miklosich¹⁴. The last one, "The Creed" was reproduced by S. Pușcariu¹⁵, while "Our Father" was republished in the third volume of "Romanic Chrestomathy"¹⁶. From the point of view of our research, we consider that the prayers, in their different variants represent — together with *The Parable of the Wasteful Son* (see *infra*) — an important source in identifying some possible Slavonic terms.

In 1846, A. Covaz publishes a study entitled *Dei Rimigliani o Vlahi d'Istria*¹⁷, demonstrating for the first time — on the basis of two texts enclosing their translation into Latin and Italian — the Roman origin of Valdarsa's inhabitants. The texts represent two brief stories: "The Found out Battle Axe" and "The Cricket and the Ant", quite important as they are the first samples of spoken Istro-Romanian. They were firstly reproduced by Fr. Miklosich in *Die slavischen Elemente...*, and afterwards by S. Pușcariu, "representing the exact copy sent by Fr. Bleyber /.../; he added to it a phonetic transcription into Romanian and some explanatory notes"¹⁸. The first text, "The Found out Battle Axe" was reproduced, according to S. Pușcariu, in "Romanic Chrestomathy"¹⁹.

In 1851, Th. Burada publishes a short dialogue translated from a German-Latin grammar in use at the time, and the fable "The Greedy Dog"²⁰. In S. Pușcariu's opinion, these language samples "reproduce the Istro-Romanian dialect quite well, though Burada's transcription is not accurate"²¹.

The first language samples collected in Jeličani by Lavro Rakovec, an expert in Istro-Romanian, represent 22 proverbs published by Fr.

⁹ Pușcariu, *Istr.* III, p. 6–7.

¹⁰ *Ibidem*, p. 8–11.

¹¹ *Rumänisch-kroatischer Vaterunser und Avemaria aus Poljica auf der Insel Veglia vor dem Jahre 1825*, "Archiv für slavische Philologie", XXII, 1900, p. 621–622.

¹² "Tatăl nostru" și "Avemaria" în limba istroromână scrise la 1824, "Convorbiri Literare", XXXIV, 1900, p. 1125.

¹³ *Nekdanii namestik fare Sušnjevke Istrii*, "Novice gosposarske, oblertnijske i narodske", 87/october 29, 1856 (Ljubljana). Apud Pușcariu, *Istr.* III, p. 19.

¹⁴ *Die slavischen Elemente im Rumuntschen*, Vienna, 1862, p. 58.

¹⁵ *Istr.* III, p. 19.

¹⁶ *Crest. rom.* III, p. 362.

¹⁷ See: Pușcariu, *Istr.* III, p. 13–14.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ Vol. III, p. 360–361.

²⁰ Th. Burada, *Mostre de limba română, cum se vorbește la românii din Istria*, "L' Istria" year IV (1851), nr. 59, p. 236, apud Pușcariu *Istr.* III, p. 18–19.

²¹ *Istr.* III. p. 18.

Miklosich ²² and reproduced by S. Pușcariu ²³. It is also Fr. Miklosich who published the first Istro-Romanian vocabulary list ²⁴, including the words in use in Covaz's and Sajovec's texts (see *supra*) as well as the words in the above-mentioned proverbs so that placing at our disposal, in order to be analyzed, a quite important number of words of Slav origin. The language samples collected by A. Ive and Th. Gartner — mainly proverbs translated from the Venetian and Istrian dialects in Italy — were published two decades later by Fr. Miklosich, together with other ones selected from former printings ²⁵. The same Fr. Miklosich made some considerations which establish, for the first time, etymologies of old and recent Slav origin in the Istro-Romanian dialect ²⁶.

In 1874, Ioan Maiorescu's *An Itinerary of Istria and an Istro-Romanian Vocabulary* is posthumously published in Iași. In addition to its value when taking into account its extension and the author's prestige — a well-known Romanian scholar — the study is quite valuable for its language material despite the presence of some original "creations" evincing Dacian-Romanian tendencies ²⁷.

In their turn, Cubich in 1874, Papanti in 1875 and Ive in 1881 present language samples too ²⁸.

The first important lexicographic work which may be useful even nowadays, naturally from the critical point of view, is A. Byhan's *Glossary* ²⁹, having the following structure: the headword in its basic form (noun in the nominative, without an article, verb in the infinitive, etc.) that is the Istro-Romanian spelling of G. Weigand — "the type-form"; it follows the variants attested in other authors with their necessary references and spellings; word limitations; their translation into German; the respective words in the other Romanian or Romanic dialects; their etymology. One of the drawbacks of the work according to some reviewers, and we are of the same opinion, is that the part regarding semantics is poorer in senses and nuances, although they might have been deduced from the text the author had used, although a special merit of it is his effort for establishing the etymologies of Slav origin ³⁰.

Matteo Bartoli, however, played an important part in the dialect history. In *I Rumeni dell'Istria* ³¹ he gives only some Istro-Romanian sentences; in *Publicazioni recenti di filologia rumena* ³² he gives a sup-

²² *Die slavischen Elemente...*, p. 59–60.

²³ *Istr.* III, p. 23–24.

²⁴ Fr. Miklosich, *op. cit.*, p. 60–69.

²⁵ Fr. Miklosich, *Rumänische Untersuchungen, I. Istro- und macedorumunische Sprachdenkmäler*, Vienna, 1882, p. 53–84, 90.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ Some remarks, both elogious and critical, on this work of I. Maiorescu Sec: Pușcariu, *Istr.* III, p. 27–36.

²⁸ See: Pușcariu, *Istr.* III, p. 24–25; 36–37; 44.

²⁹ *Istroromänisches Glossar, "Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache"* (Jb.) VI, Leipzig, 1899, p. 174–396.

³⁰ See the reviews of S. Pușcariu in "Convorbiri literare", XXXIV (1900), p. 419–426; I. Popovici, in "Romanica", XXX, p. 329 sqq. and in "Studi di filologia romanza", IX, p. 714 sqq.; M. Bartoli, *Publicazioni recenti*, p. 517–628. See G. Weigand too, *Nachträge zu Byhan's Glossar*, Jb. VI. 1899, p. 397–398.

³¹ "Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trent", vol. II, Roma, 1883, p. 95 sqq.

³² "Studi di filologia romanza", vol. VIII, 1901, p. 527–628.

plement to A. Byhan's Istro-Romanian vocabulary rectifying and supplementing it with materials from I. Maiorescu, Th. Burada, G. Papanti as well as from G. Marotti's novel manuscripts dating from 1887. There are given 42 Istro-Romanian sentences (numbered), as language samples, some of them translated into Croatian and Italian and others untranslated. All of them are due to S. Pușcariu³³, but unfortunately having errors in spelling. Moreover, the most important contribution of Bartoli to the Istro-Romanian knowledge is represented by those 23 copybooks placed at the disposal of Sextil Pușcariu in 1920³⁴. He asserts that he took over the most interesting parts regarding the dialect study. The first copybook, including the material used almost entirely in Byhan's vocabulary was not reproduced. The second copybook comprises three texts, but Pușcariu publishes the description of some wedding customs only using Bartoli's vocabulary and some explanatory notes together with his inconsistencies of transcription³⁵. This copybook also includes: "The Story of Sveti Martin", reproduced by Pușcariu in Italian too, short language samples and a number of Istro-Romanian words accompanied by their Croatian and Italian variants. The third copybook has three translations from the Croatian language in Blato of the first four fairy-tales belonging to Pușcariu's collection³⁶ — but only the first part of the last fairy-tale is translated. In "Studies" only the words the editor considered "to be of special interest, especially, those underlined in the text — so that better heard —" were published³⁷. The copybooks from four to seven were not reproduced. The copybooks from eight to eleven comprise the lists of questions and the copybooks from twelve to twenty four contain the answers given by Bartoli. Pușcariu published only the answers as the reader "may easily deduce the questions in the list by the given answer / . . ./"³⁸. The copybook no. 25 has "Bartoli's lists" that is approximately 250 index cards on which the inquirer had begun to write out the collected material. Pușcariu publishes the complete list of words³⁹ (I observed that these words are mostly of Latin origin) collected in nine Istro-Romanian places (*Jeïăni, Sușniêvițe, Grobnic, Gradinje, Bărdo, Costărcăan, Letăi, Sucădru, Năselo*), according to the following structure: the head-word (in Dacian-Romanian); "spontaneous" forms (that is the words transmitted spontaneously to Bartoli); those forms of the words uttered after the inquirer himself or other subjects pronounced the Istro-Romanian term — the so-called "spinte" forms; forms of foreign origin partially or entirely replacing old terms, that is "straniero" forms and at last "denied" forms, that is contested forms.

Bartoli's "Lists" are quite important as language documents: complete information on the dialect evolution stage at the date of the inquiry is placed at the disposal of the researcher, especially from the

³³ *Istr.* III, p. 57—60.

³⁴ *Ibidem*, p. 80—141.

³⁵ *Ibidem*, p. 82—84.

³⁶ *Istr.* I, p. 4—19.

³⁷ *Istr.* III, p. 90.

³⁸ *Ibidem*, p. 99—141.

³⁹ *Ibidem*, p. 99—141.

point of view of inherited lexical elements, the words being collected from all the villages inhabited by Istro-Romanians; the comparison with the lexical stock inherited from Latin by the other Romanian dialects is also possible by the selection of words worked out by Bartoli (their Aromanian and Megleno-Romanian variants, on his cards, were not used by Pușcariu any more).

The first more extensive collection of Istro-Romanian texts — 12 narratives recorded in Valdarsa in 1893: two in Sușniévițe and 10 in Nóselo is due to G. Weigand who published them under the title *Istrisches* ⁴⁰.

In 1895, St. Nanu is the first Romanian who collected texts in Jeiăni and published a vocabulary of this dialect (letter A) ⁴¹.

However, the number of Romanian researchers studying the Istro-Romanian dialect is to be considerably enlarged: Iuliu Zanne, beginning with 1895 ⁴² and Iosif Popovici by his *Nuove postille al Dizionario della colonie rumene d'Istria* ⁴³. These "postille" are valuable because they were collected mostly from Jeiăni language — not well-known at the time — and according to Bartoli's opinion, using them you can define some lexical characteristics specific to this language ⁴⁴. The same Iosif Popovici will make up the first important monograph of the Istro-Romanian dialect ⁴⁵, as a result of the inquiries made by the author on the spot, in 1899 and 1905. His vocabulary, part and parcel of the monograph, was minutely analyzed by Sextil Pușcariu who, with good reason, criticized him: "Popovici's vocabulary is not made up according to the material collected by himself but by Byhan; pretending to improve it (after Bartoli did it) /.../, he transcribes it once more (making old and new mistakes) leaving out the most useful part of Byhan's vocabulary, the quotations" ⁴⁶. Pușcariu's other objections refer to the fact that the linguist omitted words, did not make references regarding the place in the text the word might be found, and on the other hand, quoted words inexistent in the texts; his grammatical forms are often mistaken and the etymologies are taken "as such from Byhan and from our etymological dictionaries published from 1899 on. When he mentions a word inexistent in these materials he does not know its origin, even if this is obvious" ⁴⁷. Although we agree with Pușcariu's many objections—

⁴⁰ Jb. I (1894), p. 122—155; II (1895), p. 215—224. Leca Morariu, referring to the *Istro-romanian* of Weigand, proposes some corrections and precisions (*Pe marginea cărților* II, p. 10—17, off-print of "Codrul Cosminului" VI, 1929).

⁴¹ St. Nanu, *Der Vortschatz des Istrischen*. Erste Fascike: Einleitung und Buchstabe a. (Inaugural Dissertation), Leipzig, 1895.

⁴² *Proverbele românilor*, Vol. I—X, București, 1895—1912, which utilises the sayings published by Ive in the Istroromanian dialect. The explanations of the Istroromanian words given by volumes I—IV (with glossary) is not always right.

⁴³ "Studi di filologia romanza", IX (1903), p. 714—719.

⁴⁴ Cf. Pușcariu, *Istr.* III, 142.

⁴⁵ *Rumänische Dialekte (Dialectele române)* IX. *Dialectele române din Istria*. Second part, texts and glossary, Halle, 1909, published in a new edition: Iosif Popovici, *Scriteri lingvistice*, Edition, Introduction and Index by Maria Purdela-Sitaru and Livia Vasiliuță, Timișoara, 1979. Selective reprints: *Crest. rom.*, III, p. 373—376 (a text from Sușnievița, another from Sucodru).

⁴⁶ Pușcariu, *Istr.* III, 155.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 161.

at least to those mentioned above — we consider that when appraising Popovici's work we should take into account its place among the linguistic studies on Istro-Romanian: it is the first important monograph of this dialect.

The first Istro-Romanian who studied in Romania with a view to become a teacher for reviving the national consciousness in Istro-Romanians was Andreiu Glavina who after the 1916 war became an important person at the head of the national school which had been lately founded in Italian Istria. Unfortunately, he had no successors, so that after his death, in 1925, that beginning which was to lay the foundations of a new tradition extinguished. Yet, his passion in accomplishing his task materialized in his two vocabularies: the first one, an Istro-Romanian vocabulary, the only one of this kind up to now, published by him under the title *From Our Istro-Romanian brothers*⁴⁸ and completely reproduced, with the necessary corrections, by Pușcariu: he remade the alphabetical order and corrected the printing errors by using the correspondence between Glaviana and his former teacher, A. Viciu from Blaj⁴⁹. In spite of the fact that the material was drawn up by an Istro-Romanian, it should be carefully used because as Pușcariu puts it "the tendencies of Romanization and the influence of the Dacian-Romanian determine us to assert that Glavina's materials are similar to such works in Aromanian literature which were written with a good purpose but philologically should be looked at with reserve. From the point of view of linguistics they are quite important. So when dealing with the influence of Dacian-Romanian on an Istro-Romanian, "we can see those phenomena which influence the language in cases of bilinguality and where is firstly met the uncertainty when pronouncing or constructing the mother tongue /.../"⁵⁰. The second vocabulary, Istro-Romanian — Dacian-Romanian was sent to A. Viciu by Glavina, from Jעיăni. Pușcariu published it according to the original spelling "correcting some obvious inadvertences only"⁵¹.

A quite precious ethnographic material collected by Glavina in Jעיăni was sent to A. Viciu in Blaj. He put it to Pușcariu's disposal who published it together with the story "Maia and Filiiu"⁵². These texts have not only an ethnographic value but they are also genuine lexical archives and include both words inherited from Latin and Slav loans which demonstrate, in their overwhelming majority, their "popular" way of penetration into the dialect.

⁴⁸ See "Unirea", XIV, 1904, p. 23, 35, 57—58, 67—68, 79.

⁴⁹ Pușcariu, *Istr.* III, p. 180—199.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 176. Leca Morariu is severer than S. Pușcariu in appreciating the contribution of A. Glavina. See: *Pe marginea cărților*, II, "Jeioanta lui Glavina", p. 26, in which he criticized the dacoromanization of the subdialect: "and /.../ far from being exhaustive in tarnishing the fakes of these would-be texts of Jעיăni — because I will not saddle myself with what has to do and partly, at least, could have done Pușcariu — I only wanted to point out a counterfeit, in order to put an end *a limine* to the dialectal studies done «from an airplane».

⁵¹ Pușcariu, *Istr.* III, p. 200—211.

⁵² It is a tale accompanied by the Dacian-Romanian parallel text, realised by Glavina, together with another one which describes the fountain of Jעיăni. Besides, the ethnological material referred in my text involves the different traditional occupations of the Istro-Romanian, pasturage and coal manufacture, wedding customs, material culture; this material was given in Dacian-Romanian by Pușcariu. See: Pușcariu, *Istr.* III, p. 212—234.

The same A. Glavina left us a translation into Istro-Romanian from the Italian text of "The Parable of the Lost Son". Some parts of the text (verses 11—16 in "Luke's Gospel", chapter XV) were published by S. Pușcariu in accordance with the manuscript Bartoli received from the collector of it and having three variants from three different places: Sușniévițe, Bărdo, and Jeiăni, together with the interlinear text of N. Densușianu who collected the same parable in 1887 from the same places⁵³. The transcription, although inconsistent and often inaccurate, was kept as such by the editor.

The Calendar of Glavina published in co-operation with Const. Diculescu is of great importance for the research of the Istro-Romanian language⁵⁴. This *Calendar* includes some proverbs collected in Jeiăni and a number of translations from Dacian-Romanian language in Sușniévițe all of them representing a rich genuine Istro-Romanian lexical material. "In the *Vocabulary* at the end of the *Calendar* [...] there are amassed most of the words recorded in the texts. Among those words there are a number of them which are attested for the first time. The one who will draw up a new Istro-Romanian lexicon will find this vocabulary to be very useful"⁵⁵.

In 1906, in the first volume of *Istro-Romanian Studies*, Sextil Pușcariu publishes a number of 40 texts collected in 1904 by the Istro-Romanian brothers Alois and Iosif Belulovici and taken over from their father. The former was a student at the Letters Faculty in Vienna University, the latter a seventh form pupil at the secondary school in Fiume. Only the story no. 4, the longest one, was overtaken from Glavina from Sușniévițe, a sailor by profession. All the stories "represent the pure dialect spoken in Sușniévițe [...]. Their contents are quite varied. Some of them, fairy-tales, are similar to ours. The majority of them are anecdotes and popular novelettes and are devoid of miracles [...]"⁵⁶. In the chapter "Notes to vol. I in *Istro-Romanian Studies*"⁵⁷ Pușcariu gave some lexical and etymological commentaries and revised some misprints. The words in the published texts were glossed by him in vol. III of his *Studies*⁵⁸. This collection is of great importance for the study of the language spoken in Sușniévițe, quite conservative at that time. A comparison with the language recorded by Leca Morariu and Tr. Cantemir almost three decades later — although there were not the same people examined — may offer us important data on the dialect evolution.

⁵³ Pușcariu, *Istr.* III, p. 236—238.

⁵⁴ *Calendarul la Rumeri din Istria*, cu figure, lucrat pîrvea vatea de Andreiu Glavina și Const. Diculescu. Anu 1905. Stampeiat cu spezele lui Gospodinu Ion C. Grădișteanu, Ministeru de lucrur publice. București, Ștampa Gutemberg Ioseph Göbl, 1905.

⁵⁵ Pușcariu, *Istr.* III, p. 245—246, specifies that he reproduced "only these texts words which cannot be found in the Glossary or have another meaning than that given in the Glossary and at the same time lacking from Byhan's Glossary or having there a form or a special meaning".

⁵⁶ Pușcariu, *Istr.* I, p. 2.

⁵⁷ *Istr.* III, p. 253—300.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 290—330.

H. Tiktin in 1905 and 1907⁵⁹ and Ov. Densușianu, I. A. Candrea and Th. Speranția in 1908⁶⁰ left us language samples.

In 1913, Nicolae Densușianu publishes two texts⁶¹: "The Parable of the Lost Son" (Luke, chapter XV) collected by him from Bărdo, Sușniévițe and Jeiăni (see *supra*) and "Lamentations of the Prophet Jeremiah" using the language spoken in Bărdo. Since the texts are much dacian-romanized they should be carefully used by the linguistic research.

Leca Morariu, a hard-working and competent collector and researcher of the Istro-Romanian language, published in Suceava, in 1928: *Lu fraș noștri. Libru lu Rumeri din Istrie. Cartea Romănilor din Istria. Il libro degli rumeni istriani.* (To Our Brothers. The Book of Istrian Romanians). As he himself asserts "this is an event not only for those 3500 of Istro-Romanians in Italy but also for the Romanian dialectology and philology in general. It is for the first time that (in this *largest* collection of Istro-Romanian texts up to our times) we are given /.../ language samples /.../ from Istro-Romanian *tusopt* villages /.../". even from Jeiăni, "until now completely unknown and isolated and having its own idiom, so that from now on we might distinguish between a northern Istro-Romanian idiom (Jeiăni) and a southern idiom (at the foot of Monte Maggiore)"⁶².

Beginning with 1929, the same Leca Morariu collected and published a rich material, in four volumes, comprising language samples from Sușniévițe, Bărdo, Sucódru, Grobnic and Jeiăni⁶³. As it is mentioned in the preamble, the texts were collected by the author in the summer of 1927" (from August 18 to September 3) at "ucicarii", at the foot of Monte Maggiore" and from September 5 to 9 at "cicii" from Jeiăni and in the summer of 1928 (from August 30 to September 10), in the same small villages at the foot of Monte Maggiore, as well as in the isolated Jeiăni (from September 17 to 19). They supplement the series of texts published in: "Junimea literară" — "The Literary Junimea" (1927, XVI; 1928, XVII; 1929, XVIII), "Făt-Fumos" — "Prince Charming" (1927, II; 1928, III; 1929, IV), "Graiu românesc" — "Romanian Language" (I, 1927, no. 11), "Floarea-Soarelui" — "Sunflower" (II, 1928, no. 1—2) and especially the volume *Lu fraș noștri*⁶⁴.

In 1932, Traian Cantemir made a journey in Istro-Romanian settlements in Valdarsa (Sușniévițe, Nóselo, Sucódru, Letái, Bărdo, Grobnic and Gradinje) and in 1933 he visited the same settlements and also

⁵⁹ H. Tiktin, *Rumänisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1905, p. 186—188, reproducing from Weigand (*Istrisches*), the fifth tale, "Legenda sfintului Francisc", in "Zeitschrift für romanische Philologie", XXXI (1907), p. 226—230. Tiktin publishes a list of words (objects) from Bărdo, Sușnievița and Jeiăni, together with a German translation, sometimes with a Dacian-Romanian one and with the etymologies.

⁶⁰ In *Graiu nostru*, vol. II, București, 1908, p. 157—160 the authors are reproducing four tales from Weigand (*Istrisches*).

⁶¹ Nicolae Densușianu, *Dacia preistorică*, București, 1913.

⁶² L. Morariu, *Lu fraș noștri*..., in the foreword entitled "Și iată deci ce-i această carte istroromână!" p. 1—2.

⁶³ Leca Morariu, *De-ale Cerebriilor*, vol. I—IV, Cernăuți, 1929—1934. (Vol. I, 1929: texts of Sușnievițe; vol. II, 1932: texts of Bărdo, Sucodru and Grobnic; vol. III, 1933: texts of Jeiăni; vol. IV, 1934: Istro-Romanian letters from Jeiăni and Sușnievițe).

⁶⁴ *Ibidem*, vol. I, p. 9.

Jeiăni. The material collected during these study journeys was published by the author only 25 years later, under the title *Istro-Romanian Texts*⁶⁵. It includes a number of 67 stories the folklore contents of which is not novel: some of them are variants of the texts published by the author's predecessors — as he himself asserts⁶⁶; Cantemir did not give them up since they are important from the point of view of linguistics: “/.../ the texts are valuable! Their value is increasing because the speakers of Istro-Romanian are in constant decrease. In Gradinje only people over fifty knew Istro-Romanian /.../. The same for Grobnic /.../. In Sucódru, the Istro-Romanian was only spoken in the houses in the vicinity of Nóselo village. The other remote and isolated houses forgot it /.../”⁶⁷. When speaking about the distribution of these texts we observe that most of them (27) come from Nóselo, then follows the texts collected in Suşniévite (17), Bărdo (5), Letái (2), Sucódru (2) all these settlements belonging to Valdarsa. 14 texts representing the northern language proceeded from Jeiăni. Besides the 67 stories, the volume includes a correspondence comprising 8 letters (7 are signed by Ive Iurman from Nóselo having rich ethnographic contents and one is from Bărdo and is written by Francesco Stroglio), a list of nicknames used in the villages in Valdarsa and Jeiăni, a list of family names in Valdarsa, a list of place names in Jeiăni — all of them dating from the period when the author visited Istria in the years 1932 and 1933 — as well as a concise vocabulary. The texts are spelled according to Leca Morariu. Despite the fact that the volume also includes some neologisms — unavoidable as they name new realities — and despite the carefulness recommended by some authors when using the material we consider Cantemir's *Texts* — as well as Leca Morariu's ones — to be undoubtedly valuable as a language source. They mirror a new stage in dialect evolution, subsequent to that presented by S. Puşcariu, M. Bartoli, Alois and Iosif Belulovici in their collected texts, and almost three decades before the researches conducted by Richard Sârbu (see *infra*). In addition to this, Cantemir (as well as L. Morariu) offers language samples from both the subdialect (local language) spoken in Valdarsa and the one spoken in Jeiăni, while Puşcariu presents texts only from Valdarsa (from only one place: Suşniévite), and A. Kovačec deals only with the northern subdialect, the one spoken in Jeiăni (see *infra*). E. Petrovici and P. Neiescu published an important study on the actual stage of the Istro-Romanian spoken in Jeiăni, as well as in some settlements in Valdarsa as a result of some dialectal inquiries accomplished at the beginning of the seventh decade⁶⁸. We may mention as language source those 25 words recorded by inquirers — some of them derivatives — “of Latin or autochthonous origin” unattested or having other senses than those already known⁶⁹. On this occasion they rectified some old etymologies.

⁶⁵ *Texte istroromâne*. Culese de Traian Cantemir, Bucureşti, 1959. Three of his tales gathered in Noselo, Bărdo and Sucodru were reprinted in *Crest. Rom.*, III, p. 380–383.

⁶⁶ Tr. Cantemir, *Texte...*, p. 3.

⁶⁷ *Ibidem*.

⁶⁸ E. Petrovici, P. Neiescu, *Persistența insulelor lingvistice. Constatări făcute cu prilejul unor noi anchete dialectale la istroromâni, meglenoromâni și aromâni*, CL, 1964, 2, p. 187–214.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 198–207.

These four texts: two from Suşniéviţe and two from Jeiăni are quite valuable too ⁷⁰. One text written by the informants using Croatian spelling is given for each place. Parallel to this, the transcription of the two inquirers is given too. Each of the four texts is accompanied by ample commentaries, as footnotes. The material was used, as such, in studying the dialect spoken three decades ago.

A. Kovačec's study and monograph ⁷¹ were based on his dialectal inquiries carried out between 1959 and 1963 especially in Jeiăni but he did not entirely leave out the villages in Valdarsa either, "as far as they greatly differ from the Valdarsa languages" ⁷². The linguist explained his option by the fact that the southern Istro-Romanian variant is well-known and that this Jeiăni language "preserved a series of archaic traits in its structure" ⁷³. Moreover, the chapter on the vocabulary is of great interest for our research, especially "The relation between the Romanic element and the Slav one in the Istro-Romanian vocabulary. The disappearance of the words in the old stock and their replacement with Croatian words" ⁷⁴. Unfortunately, we have, at our disposal, his theoretical opinions only, that is language samples: "fairy-tales, memories, popular traditions, jokes, the description of some customs, etc.", all of them unpublished but existent only in his notes and magnetic tapes. In the chapter on the Istro-Romanian, in *The Romanian Dialectological Treaty*, a chapter drawn up by the same author, we can find a list of Slav origin words ⁷⁵.

G. Mihăilă made up a list including 50 old Slav loans common to Dacian-Romanian and Istro-Romanian onomasilogically treated. He published this list in 1980 ⁷⁶.

However, the most recent material collected as a result of dialectal inquiries made in 1982 according to the Istro-Romanian spoken nowadays in the two villages mentioned above is due to Richard Sârbu ⁷⁷. It includes 69 texts of variable extension (two of them written in verse) — 59 from Jeiăni and 10 from Suşniéviţe — and a *Vocabulary* which "comprises the words in the *Collection* /.../, the words in the different inquiries having incomplete answers which are not to be found in the texts of the *Collection*" ⁷⁸.

The chosen texts, mostly on daily life, mirror the tendency of linguistic "integration", of gradual assimilation of the dialect by the neighbouring Slav languages: the Croatian and Slovenian languages, a tendency which is justified by the pressure exercised by the Slav linguistic systems mentioned above.

Last but not least, an important source of material according to which valuable data on the spatial distribution of some terms or lin-

⁷⁰ *Ibidem*, p. 209—214.

⁷¹ A. Kovačec, *Descrierea istroromânei actuale*, Bucureşti, 1971.

⁷² *Ibidem* (author's foreword, p. 6).

⁷³ *Ibidem*.

⁷⁴ *Ibidem*.

⁷⁵ *Tratat de dialectologie*, p. 500.

⁷⁶ G. Mihăilă, *Imprumuturi vechi slave comune dacoromânei și istroromânei*, SCL, XXI, 4 (1980), p. 431—434.

⁷⁷ Richard Sârbu, *Texte istroromâne și glosar*, Timișoara, 1987.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 71.

guistic phenomena in a certain stage of an idiom development may be collected, is represented by linguistic atlases. As regards the Istro-Romanian we have at our disposal the inquiry made by Șt. Pașca for ALR (*Atlasul lingvistic român — Romanian Linguistic Atlas*) (point 02 on his maps). This inquiry was carried out both in Valdarsa (Bărdo) and in the area of the language spoken in the north, that is in Jeiăni.

It is quite obvious from those mentioned above that though without having the rich stylistic variety of the Aromanian texts, the Istro-Romanian offers the specialist enough language material to research the dialect diachronically and synchronically.

If we take into consideration Ireneo della Croce, we can see that the interest in the language of the Istro-Romanians arose even earlier than that in the Aromanian. The century of silence that followed may mean that the evoked moment was only a fortuitous chance. Moreover, at the beginning of the 19th century some new concerns in the subject acquiring a systematic character in time were to be observed. The first recorded Istro-Romanian language samples have two characteristic traits: the first one refers to their religious contents and to their thematic "monotony" resulting from their lexical scarcity. (The same two prayers are constantly collected: "Our Father" and "Ave Maria" so, obviously more variants will appear. "The Creed" was collected only once). The second trait refers to the collectors: none of them is a native speaker of the dialect (Feretić, 1809; Algarotti, 1824; Sajovec, 1856; Impastari, 1861; Cubich, 1874; Bajčić, 1888). There is only in 1890 that the Romanian Th. Burada collected the same two prayers but in another variant. This is the seventh and the last variant because since then no one has collected texts with such contents, with the exception of N. Densusianu who, in 1913, recorded "The Parable of the Lost Son" and "Lamentations of the Prophet Jeremiah" and the Istro-Romanian A. Glavina who recorded, in his turn, the same parable, in three variants.

A possible explanation of the "abandonment" of this rigid and unproductive narrow thematic field is that beginning with Covaz the attention of collectors and publishers was focused on another vaster and more productive field — *the spoken language*. Covaz was followed by Rakovec, a collector of proverbs, then by Cubich (1874), Papanti (1875), Ive (1881), Weigand, who in 1893 drew up the most important Istro-Romanian folklore collection until then, Glavina (1904) Alois and Iosif Belulovici brothers (1904), Bartoli (1920), and at the end of the 19th century and the beginning of the following century, continuing until now, the Romanians: Șt. Nanu, I. Zanne (1895), I. Popovici (1903), S. Pușcariu (1906 — publisher), Ov. Densușianu, I. A. Candrea, Th. Speranția (1908), Leca Morariu (1929), Traian Cantemir (1932; the material was published in 1959), E. Petrovici and P. Neiescu (1964), Richard Sârbu (1987).

These materials and especially those in the 19th century raise some difficult questions for the researchers. The first and most important one is the fact that the overwhelming majority of the collectors were not native speakers of the dialect and only a few of them had philological studies and as a consequence it was quite probable for them to make errors and

to be inconsistent when taking notes. Therefore, the publication of the complete lists of Bartoli or the republication of other works is necessary.

Another problem refers to the work instruments. We have neither explanatory dictionary of the dialect, nor an explanatory and etymological one. The existing vocabularies do not at all reflect the lexical richness of Istro-Romanian.

In order to make the first move in the direction of elaborating an Istro-Romanian dictionary similar to that worked out by T. Papahagi for the Aromanian dialect it is necessary to write some lexical studies according to which the words should be arranged according to their origin.

COMMENTAIRES EN MARGE DES EMPRUNTS LEXICAUX LATINS DU NÉOGREC

LIA BRAD CHISACOF

La présente étude se propose de présenter une section de la bibliographie des emprunts lexicaux latins du néogrec partant des critères groupés par problèmes. Par la même occasion seront présentés les latinismes du néogrec par rapport aux latinismes panromans, à ceux attestés uniquement en roumain et, pour finir, les latinismes d'usage fréquent qu'on retrouve aussi bien en roumain qu'en néogrec. Par ailleurs, bien que débordant les limites ainsi précisées, quelques remarques lui seront ajoutées comme conclusion, relatives à un usage prolongé ou à un élargissement sémantique d'un latinisme du grec avec des liens impliquant le milieu linguistique roumain.

1. Il y a — à notre avis — trois grandes directions dans la bibliographie de notre sujet, naturellement compte tenu de l'arbitraire impossible d'éviter dans tout classement de ce genre.

a) La mieux représentée de ces directions est celle qui suit le tracé de la sémantique historique et se pose trois questions portant sur : 1 — la chronologie de la pénétration des latinismes en grec ; 2 — leur répertoire et 3 — leur appartenance à certains champs conceptuels.

b) Une autre direction, récente, ouvre sur les interférences morpho-syntactiques.

c) Quant à la troisième direction, il s'agit de celle qui use de l'outillage opérationnel de la socio-linguistique.

1.1. Ayant débuté au XVII^e siècle, avec le Dictionnaire de Nicolas Rigault¹, la littérature dédiée aux latinismes du grec devait se spécialiser vers la fin du siècle dernier, époque où s'imposa le néogrec en tant que langue indépendante, comportant donc des problèmes spécifiques, tels la présence des latinismes.

Essentielle pour cette direction s'est avérée l'étude de Gustav Meyer², dont l'Introduction précise les divers problèmes de la périodisation. Une liste substantielle de mots et suffixes lui fait suite ; la plupart d'entre eux ont été dépistés par Meyer dans les glossaires dialectaux. Malgré son statut qui la classe parmi les ouvrages de pionnier, cette étude garde toute son actualité grâce à l'acribie de ses données.

¹ Nicolai Rigaltii, *Glossarium*... Paris, 1601.

² G. Meyer, *Neugriechen Studien*, III, Vienne, 1895.

Parmi d'autres hypothèses, K. Dieterich³ avance aussi celle des emprunts que le grec fit au latin du fait de la supériorité des Romains dans certains domaines d'activité.

L'intérêt de M. Triandaphyllidis⁴ s'est axé sur les latinismes de la littérature grecque populaire du moyen âge. Il s'en est occupé en dégageant les catégories sémantiques suivantes : flore, terre, l'homme et tout ce que s'y rattache, la cité et la vie sociale, quelques idées liées à l'organisation de l'État, les adjectifs, coutumes et notions étrangères.

Pour H. Zilliacus⁵ la question des latinismes est à considérer sous le jour du conflit entre les langues courantes dans l'Est de l'Empire romain. Ses conclusions, illustrées d'un tableau minutieux des latinismes du grec et l'endroit de leur utilisation, sont, en lignes générales, d'accord avec les points de vue dominants de la bibliographie du sujet, à savoir que les latinismes sont surtout attestés dans les terminologies militaire, juridique et administrative.

I. Şiadbei⁶ fait toute une série de distinctions essentielles dans un de ses articles. Selon lui la romanisation de la vallée du Danube et au nord de l'Empire de l'est a été due à une colonisation massive et à une rapide assimilation faite à travers à peine deux générations. Les forces colonisatrices n'ont pas été suffisantes et les autorités ultérieures ont presque perdu de vue le but initial, la formation des colonies sous le règne de César et d'Auguste.

L'article s'appuie sur les problèmes les plus nombreuses selon l'auteur; celles liées à la phonétique comparée des latinismes du roumain et du néogrec. Ainsi le latin oriental avait deux aires d'innovation à savoir l'une sudique qui s'approchait de la langue de l'Italie méridionale et une autre nordique, le latin du Danube. Des échanges probables se sont produits entre les deux aires de manière que certains faits de nature phonétique s'expliqueraient dans le latin oriental du nord par une extension de l'aire méridionale qui vont jusqu'à la différence d'accent.

En matière de lexique, Şiadbei conclue que l'existence en néogrec des éléments d'origine latine ne pourrait rien décider sur leur existence dans l'aire du latin oriental du nord.

La question s'enrichit d'une manière substantielle dans l'optique de H. Mihăescu⁷ qui la traite dans le cadre de deux grands ouvrages dédiés au latin et à la romanité de la zone sud-est européenne. Il dénombre 200 emprunts latins lexicaux conservés en néogrec. La moitié de ces emprunts se rangent sous les rubriques suivantes : termes militaires, termes liés à l'administration publique, termes de l'activité juridique, termes portant sur les vêtements, la religion et le calendrier, d'autres liés à la flore, aux poids et mesures, à la faune, à la vie de la cour. L'arbitraire de ces rapprochements est par trop évident. Le reste des emprunts,

³ K. K. Dieterich, *Neugriechisches und Romanisches*, II, KZ, Bd. 39, Neue Folge Bd. 19 (1906) 81—136.

⁴ M. Triandaphyllides, *Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgarliteratur*, Strassbourg, 1909.

⁵ H. Zilliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im ostromischen Reich*, Amsterdam, 1965.

⁶ I. Şiadbei, *Contribuții la studiul latinei orientale* (IV), in SCL, XII/1961, p. 495—514.

⁷ H. Mihăescu, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, Bucarest, 1978, et Idem, *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe* Bucarest, 1993.

c'est-à-dire l'autre moitié, sont attribués à d'autres domaines. Les monographies de H. Mihăescu s'averent une contribution importante pour la précision du concept de latin danubien, idiome d'un parler né du latin et véhiculé dans la région orientale de l'Empire romain, une région qui par ailleurs n'était guère isolée du reste de l'Empire.

La monographie de I. Fischer⁸ est exclusivement dédiée au latin danubien. Elle se place donc entre la première et la deuxième catégories que nous avons délimitées dans la bibliographie de l'influence exercée par le latin sur la langue grecque. Il s'agit d'approches sociologiques de la langue, sans affirmations expresses et sans l'usage d'une terminologie afférente. Des données essentielles s'en dégagent quant au latin vulgaire, une koïnè représentant le moyen linguistique de communication pour la majeure partie des habitants de l'Empire romain, tout comme elle représente aussi l'ancêtre commun des langues romanes. C'est dans ce cadre que se dessine le latin danubien, variante territoriale à la base de la langue roumaine. Ce n'est pas une variante dialectale avec des différences significatives, mais comportant seulement quelques caractères secondaires, dans le genre de la persistance des archaïsmes ou de l'émission de quelques innovations. Une variante qui s'oppose au latin balkanique, qui deviendra la langue dalmate et influera sur l'albanais et sur le grec. Les frontières délimitant le latin danubien du latin balkanique sont plutôt vagues.

Dans le même ordre d'idées s'inscrit également l'étude de A. Lupaşov consacré au fonds lexical latin du grec moderne, soulignant la portée d'une telle étude des emprunts pour la recherche des langues grecque et latine, ainsi que pour celle de l'héritage des langues que l'auteur désigne sous le nom d'est-romanes⁹.

On ne saurait clore ce paragraphe sans évoquer les insuffisances que déplorent, de plano, la plupart des contributions susmentionnées, insuffisances auxquelles se heurte aussi tout chercheur qui se propose à l'heure actuelle une démarche similaire. Il s'agit, d'une part, de la pénurie des sources dialectales grecques et, d'autre part, de la structure même du grec. Le purisme appliqué à la langue néogrecque à partir du XVIII^e siècle¹⁰ devait écarter les néologismes de date récente, ainsi que les latinismes, les remplaçant finalement par des créations lexicales grecques internes. A notre avis, c'est l'une des manières dont on aura mis fin aux latinismes ou, au cas où ils auraient survécu quant même en partie, on les aura fait diminuer sensiblement l'usage. (Cette démarche logique s'inspire du cas représenté par le mot grec *κουβέντα* « parole, conversation »¹¹ qui figure dans les vieux parchemins pour disparaître ensuite et ne refaire surface que dans le néogrec parlé.

8 I. Fischer, *Latina dunăreană*, Bucarest, 1985.

⁹ A. Lupaşov, *Fondul lexical latin în greaca modernă. Aspectul fonetic și morfologic*. in *BALCANOROMANICA* Leningrad, 1989. Selon toute probabilité, l'auteur devait avoir en vue le roumain, la « langue moldave », qui est en réalité le parler roumain de Moldavie, plus précisément utilisé en Bessarabie et l'aroumain, que les linguistes — depuis le siècle dernier à nos jours — considèrent comme un dialecte roumain. (Voir à ce titre P. Trudgill, « The Ausbau sociolinguistics of Greece » in *Plurilinguismes*, n° 4/192, Paris, p. 184.

¹⁰ Voir G. Babiniotis, *Συνοπτική Ιστορία της Έλληνικής Γλώσσας*, Athènes, 1985.

¹¹ I. Kalitsounakis, *CONVENTUS...* in *Είς Μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου* Athènes, 1935, p. 470—474.

1.2. La deuxième direction suivie par la bibliographie des latinismes en langue grecque compte parmi ses plus récentes études la contribution de N. Katzanis¹². Celle-ci prend son point de départ d'une suggestion avancée par E. Coşeriu¹³ concernant l'étude du rôle tenu par le grec dans la naissance du latin parlé et des langues néolatines. Il est souligné en l'occurrence que les influences lexicales ne représentent pas de composantes de première importance des relations latino-grecques, cette place étant tenue par les relations morpho-syntactiques. Sans exclure la possibilité d'évolutions parallèles et indépendantes, ni celle de l'influence exercée par le latin sur le grec, le chercheur propose une analyse objective. Ajoutons encore que l'étude de Katzanis, à part les structures morpho-syntactiques qu'elle relève (1 — le système secondaire périphrasique des langues romanes qui semble suivre celui du grec; 2 — les constructions syntactiques dans le cas des propositions secondaires), elle note aussi quelques latinismes encore ignorés en tant que tels jusqu'à présent.

1.3. Le troisième courant que nous avons décelé dans cette vaste bibliographie est résumé par P. Achard¹⁴ qui montre que l'Empire romain englobait un territoire au bilinguisme généralisé parmi ceux qui appartenaient aux élites intellectuelles et avec une pratique multilinguale typique des couches sociales inférieures.

La relation entre latin et grec dans le cadre de l'Empire romain ne semble pas avoir été des plus simples. Le grec était la langue exclusivement intellectuelle et, tout à la fois, celle du monde interlope ou des esclaves. En revanche, aucun document ne pouvait devenir officiel s'il n'était pas rédigé en latin, de même, que dans toutes les occasions officielles on ne pouvait parler que le latin. Particulièrement importante s'avère la remarque qu'alors qu'à travers le reste de l'Empire le latin recevait un caractère de véhicule passe-partout, dans l'Est, ni le latin, ni le grec n'ont jamais tenu pareil rôle. De toute évidence, l'Est dépassait en civilisation l'Ouest ou montrait plus d'application à obtenir le droit de cité romaine, dont la condition sine qua non était certes la connaissance du latin. Dominant dans l'Est était par ailleurs le phénomène prétorien, qui supposait la connaissance des deux langues.

Le statut du latin en tant que langue officielle était lié à sa forme écrite. Cela permettrait la codification de la langue et l'attribution d'une identité se limitant à une spécialisation fonctionnelle.

Si Rome s'est avéré un empire linguistique, ce n'est pas en raison d'une promotion insistente de leur langue par ses citoyens en pays conquis. Leur politique visible se rattacherait à une sorte de nationalisme, plutôt défensif vis-à-vis du grec, se limitant aux documents officiels et se fondant sur sa forme écrite, très différente de celle en usage dans les idiomes locaux. Cette langue devait se généraliser grâce à l'administration romaine et au système mis sur pied pour obtenir le statut de citoyen ro-

¹² N. Katzanis, "Ελληνο-Λατινικά in Μελέτες για την Ελληνική γλώσσα Salonique, 1989, p. 69—88.

¹³ E. Coşeriu, *Das Problem des griechischen Einflusses auf das Vulgarlatein in Westschweiz* f. *Harri Meir*, Tübingen, 1971.

¹⁴ P. Achard, *The Development of Language Empires*, in U. Ammon, N. Dittmar, K. Mattheier, *Sociolinguistics*, Berlin New York, 1987/1988, p. 1541—1551.

main. De nos jours, si Rome peut s'assimiler à un empire linguistique c'est surtout grâce au christianisme (le latin et le grec devenant des langues d'église) et aussi grâce à l'existence des langues néoromanes, phénomène postérieur à l'Empire.

1.4. Pour conclure ce résumé bibliographique, nos suggestions iraient dans le sens d'un approfondissement de l'étude des conséquences du bilinguisme et de la bilingualité. Le bilinguisme, concept englobant celui de la bilingualité, se rapporte au même titre à l'état d'une communauté linguistique au sein de laquelle deux langues entrent en contact avec pour résultat le fait que les deux codes peuvent servir dans une même interaction, ainsi que le fait qu'un certain nombre de ceux qui composent cette communauté sont bilingues. En ce qui concerne la bilingualité, c'est l'état psychologique d'un individu qui aura accès à plus d'un code linguistique comme moyen de communication sociale¹⁵. De cette manière, le bilinguisme serait justement lié aux aspects officiels de l'influence latine, cependant que la bilingualité serait responsable pratiquement d'une infinité des domaines de la diffusion de l'influence latine sur d'autres langues, étant donné qu'elle se place au niveau individuel. C'est toujours au bilinguisme qu'on peut attribuer des phénomènes du registre phonique¹⁶ par exemple la sous-différenciation, qui consiste dans la confusion des deux sons du système secondaire s'ils ne sont pas distincts dans le système primaire — probablement le cas de *l* et du *r* du latin rendus par un *r* en roumain et albanais. La réinterprétation des traits distinctifs consistant dans la distinction que ferait le locuteur bilingue entre des phénomènes du système secondaire, s'avère conforme à des traits redondants du système respectif, mais remarquables dans son système primaire. Il nous semble que le développement de telles suggestions pourrait mettre en lumière les transformations des voyelles latines dans les langues néolatines et dans les langues balkaniques.

2. Compte tenu de ces considérations mais en subordonnant le tout — ainsi qu'il a été montré dans l'introduction de notre étude — au but d'un ouvrage d'équipe centré sur le lexique, voici nos listes commentées, suivant un classement par étymons et dans un ordre alphabétique.

2.1. Le néogrec a conservé des lexèmes dérivés des étymons panromans suivants :

aprilia ἀπρίλης « le nom du mois d'avril »
 arma ἄρμα « arme » « char de combat ».
 asper adj. ἄσπερος « blanc ». La métonymie à la base de ce transfert de sens est expliquée chez Andriotis¹⁷.
 augustus αὐγουστος « nom du mois d'Août ».
 bucca μπούκα avec la variante βούκα « bouche du canot », « bouche d'un tuyau » « bouche d'un cours d'eau » « la bouche et les deux joues ».

¹⁵ S. Romaine, *Bilingualism*, Oxford, 1989, p. 14.

¹⁶ R. Jeffers, I. Lehiste, *Principles and Methods for Historical Linguistics*, Cambridge Massachusetts et Londres, 1980, p. 139.

¹⁷ N. Andriotis, *Ετυμολογικό Λεξικό της Κοινής Νεοελληνικής* Salonique, 1973.

cabbalico καβαλικεύω « monter à cheval » metaph. « s'imposer », « s'accoupler », « monter ».

caballus καβάλλα adv. « à cheval ». nom « cavalerie ».

camisia καμίσι en néogr. πουκάμισο « chemise ».

campus κάμπος « champ, plaine », « endroit ouvert », « espace possédé », « mer ouverte », « camp militaire », « champ de bataille », « disposition des troupes ».

capistrum καπίστρι « partie du joug » ; metaph. « joug du mariage »

carbo κάρβουνο « charbon »

corona κορώνα « blason, diadème des princes et tiare des évêques », « armoiries », « avers de la monnaie » ; métaph. « première, la plus importante ».

fabā φάβα « plante de la famille des légumineuses »

februarius φεβρουάριο « le nom du mois Février »

furnus φούρνο « four »

furca φούρκα « furie » et « fourche » (outil agricole à deux dents ; pièce de bois en croix et, par extension, « gibet ». Ce dernier sens pourrait avoir certain rapport — à démontrer, en discutant à nouveau le sens de *furca* — avec les idiotismes roumains : « tine furca » et « a se certa furcă » (se quereller violemment)¹⁸.

gulă γούλα « glotonnerie » ou le processus métonymique est évident face à l'étymon dont le sens est « bouche ».

gustus γούστος « goût »

maius μάϊος « le nom du mois Mai »

manica μανίκι « manche »

martius μάρτιος « le nom du mois Mars »

medulla μεδούλι « moelle épinière »

mustus μουστος « mout »

peduculus πέδικλο « croc-en-jambe, entrave »

petra πέτρα « pierre »

sagitta σαγίτα « flèche »

september σεπτέμβριος « nom du mois Septembre »

vena βένα « veine »

2.2. Nous poursuivons notre liste commentée des latinismes attestés en néogrec en le comparant avec ceux existant seulement en roumain :

hospitium σπίτι « maison » face au roum. ospăț « nanquet ».

oestriculus στράγκλα « maladie des moutons » pratiquement avec le même sens du roum. *streche*

scoria σκουριά « rouille » le même sens que le roum. *scoară*

subula σουβλί « broche à frire » > le correspondant roumain *sula* signifie « alène, instrument pointu utilisé dans la maroquinerie ».

2.3. Il nous semble utile d'ajouter ici également une liste des latinismes les plus fréquents en usage tout à la fois en néogrec et en roumain. Il s'agit de :

barbatus adj βαρβάτος « (à propos des hommes et des bêtes de sexe masculin) dotés de testicules », « penchant pour l'accouplement », metaph. « exceptionnel, capable » face au roum. *bărbat* qui en tant qu'adjec-

¹⁸ D.A.s. art.

tif prend le dernier sens donné par le grec quand il s'agit du roumain ancien ; nom dans le roumain actuel, le terme prend le sens de « personne adulte de sexe masculin, époux ».

bucium βούκινο « buccin » sens identique du roum. *bucium*

camara καμάρα et κάμαρα le premier avec le sens de « arc, voûte », le second ayant le sens de « pièce d'une maison » avec nombre de dérivés.

conventus κουβέντα « débat, discours » face au roum. *cuvînt* « parole ; actuellement unité fondamentale du vocabulaire, dont le sens s'écarte de celui de son étymon ».

domna, voir la discussion ci-après.

fossatum φουσάτο « totalité de l'armée », « foule envahissant un espace » alors qu'en roumain le même étymon a donné « localité rurale ».

isca ἴσκα « sorte de champignon à l'aide duquel on allumait le feu » exactement le même sens que le roum. *iască*

uonnuς νοννός/νοῦνος « parrain » le même sens avec le roum. reg.

nun

punga πούγγα « bourse » le même sens avec le roum. *punga*

porta πόρτα « porte d'une maison » alors que le roum. *poarta* « porte d'une clôture (palissade) »

pullus πουλί « poussin, oiseau » identiques à ceux du terme *pui* du roumain ancien.

prunus προῦνος « nom d'un fruit, la prune » en roum. « le nom du prunier ».

sicalis σικάλι « le nom du seigle » identique au roum. *secara*¹⁹

sella σέλλα « selle » identique au roum. *șea*

scrofa σκρόφα « femelle du porc » même sens pour le roum.

scroafă.

scamnum σκαμνί « tabouret » un sens plus spécialisé que le roum.

scaun « chaise avec ou sans dossier »

scala σκάλα « échelle » identique au roum. *scară*

stabulum στάβλο « étable » le même sens avec le roum. *staul*

sagmarium σαγμάρι et σαμάρι « bat » identique au roum. *samar*

scutum σκουτάρι par l'intermédiaire de σκουτάρα le même sens que celui du roum. *scut*

securis τσεκούρι « hache, cognée » en roum. *secure* avec le même sens.

tenda τέντα « tente » en roum. *tînda* avec un sens plus spécialisé « espace couvert sur le devant de la maison »

zava ζάβα « maille » en roum. *za* avec le même sens.

2.4. Les remarques à la fin de ce paragraphe sont à faire au sujet de l'évidence du rapprochement formel plus accusé entre le grec et le latin, ce qui, par rapport au roumain soulignerait l'absence d'intermédiaire entre les deux langues. Par contre, il est évident qu'en roumain il y a eu une phase intermédiaire marquée d'oralité, ce qui engendra un nombre plus grand d'interférences phoniques, du genre de l'élision des syllabes -ba-, -bu-. Il s'agit du phénomène d'usure interne, effet d'une oralité prolongée, suite au contact linguistique entre le latin et la langue dace jusqu'à la codification de la langue roumaine.

¹⁹ Selon Siadbei v. supra le mot grec proviendrait d'un étymon différent, *sicalis*.

Il nous semble également évident que l'espace sémantique infiniment plus varié qu'on ne le considèrerait traditionnellement des emprunts qui nous imoportent ici vient à l'appui de nos arguments portant sur la trajectoire de la bilingualité et du bilinguisme.

3. Les principaux dictionnaires de langue grecque²⁰ font mention à propos du mot δόμνα qu'en « grec médiéval » il prenait les sens « dame », « maîtresse ». On y trouve indiqués aussi deux diminutifs δομνίτσα et δομνίχα.

Le même mot, dans le dictionnaire Kriaras²¹ figure avec le sens « épouse, femme mariée ». Des citations liées au milieu roumain sont évoquées pour en illustrer ce sens. En revanche, le mot ne figure pas dans le dictionnaire étymologique d'Andriotis²² mais on le retrouve dans la monographie de Gáldi²³ parmi les mots de la liste des termes empruntés du roumain par le néogrec, avec le sens de « femme du prince régnant ». Gáldi²⁴ relève aussi la variante provenant selon lui plutôt du latin *domina*.

De façon générale, les textes néogrecs des Principautés Roumaines utilisent ce terme dès le XVI^e siècle avec les variantes τόμνα et ντόμνα. Le mot s'y maintiendra jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Alors que δόμνα coïncide par sa forme avec un emprunt du latin fait par le grec byzantin, les variantes τόμνα et ντόμνα sont des formes respectant les équivalences phonétiques d > τ/ν το οα > ό trouvées chez les emprunts lexicaux roumains à la langue néogrecque.

Par conséquent, à part un emprunt du néogrec de la nombreuse catégorie des mots en usage dans les Principautés Roumaines, il faut encore compter dans le cas de δόμνα une prolongation de l'usage d'un latinisme en néogrec dû au contact linguistique entre le roumain et le grec.

²⁰ A savoir Δ. Δημητράκου, Νέον ὀρθογραφικόν ἐρμηνευτικόν λεξικόν, Athènes, 1969, et I. Σταματάκου, Λεξικόν τῆς νέας Ἑλληνικῆς γλώσσης Athènes s.a.

²¹ E. Kriaras, Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας, Salonique, 1977.

²² N. Andriotis, v. supra.

²³ L. Galdi, *Les mots d'origine néogrecque en roumain à l'époque des phanariotes*, Buda-pest, 1939.

²⁴ Idem, op. cit., p. 18.

INTERDÉPENDANCE DES CULTURES POPULAIRES DU SUD-EST ET DU CENTRE-EUROPE

(en perspective ethno-linguistique)

ZAMFIRA MIHAIL

Il y a juste soixante ans depuis le premier numéro de la « Revue Internationale des Etudes Balkaniques », sortie sous la direction de Petar Skok et M. Budimir et destinée à faire date dans les recherches comparées portant sur cette partie de l'Europe. Les deux savants, dans leur étude-programme intitulée *Buts et signification des études balkaniques*, estiment que « la balkanologie en tant que science de synthèse historique est appelée à étudier dans le détail les résultats des deux tendances de l'histoire balkanique, celle unitaire et celle particulariste, sans aucun parti pris, sans donner préférence aux différentes tentatives unificatrices, sans faire valoir une particularité au dépens d'une autre ». Pour les recherches linguistiques, ethnologiques et autres du même genre de la période où elles cherchaient à se définir en tant que domaines indépendants de la science, l'idée de particularité s'est avérée absolument nécessaire. C'était la voie la plus directe (grâce à la sélection de certains « éléments particuliers ») pour caractériser ou analyser quelques réalités dans leur essence, beaucoup plus complexe en fait. Or, justement, ses particularités permirent au Sud-Est européen de se délimiter à des fins de recherche. En effet, l'unité sud-est européenne est un concept au contour fuyant, alléchant et dangereux tout à la fois, qui demeure aléatoire quand il lui manque l'appui solide de l'essence des traits caractéristiques de chaque culture populaire et des courants dont elles subissent l'impact. Mais, au cours des dernières dizaines d'années, les objectifs de la recherche, ainsi que la méthodologie en usage sont devenus de beaucoup plus subtils¹.

Notre thème invite à un débat sur l'*unité* et la *diversité* culturelles. Il nous offre la possibilité de nous pencher sur quelques groupes de la diaspora sud-est européenne et sur les rapports des peuples de la zone concernée avec ceux-ci. Ces rapports devaient conférer à leurs cultures d'autres caractéristiques. Se cantonner à la seule analyse des rapports « internes » entre les ethnies et les traditions de cette zone représenterait pour notre discipline une façon d'isoler la zone respective. Pour ce qui est

¹ « One of the most features of the last twenty years of research has been the change in scales of observation. The interplay of various theoretical influences has also profoundly affected the choice of the units to be observed », Martine Segalen, *Current Trends in French Ethnology*, « Journal of Ethnological Studies » 1988—1989, p. 12.

de l'unité, nous la discuterons dans le sens d'une « ethnologie de l'identité », compte tenu d'une « altérité » considérée dans la perspective de l'ethnologie historique ².

En réponse à la déception marquée par Giulio Angioni de voir l'ethnologie s'occuper surtout du caractère spécifique, de la spécificité ³, nous prenons la liberté de remarquer le fait que les mutations auxquelles est soumise la « spécificité » ne la rendent guère immuable et, de ce fait, empêchent les considérations négatives. Les cultures interfèrent, en agissant sur les incessants échanges du domaine spirituel, de même que sur la vie matérielle; chaque élément nouveau subit l'effet d'acculturation. A part les échanges habituels entre groupes ethniques voisins; à part l'impact oriental qui a contribué dans une large mesure à la convergence linguistique (déterminée par le choix des mêmes éléments dans des langues différentes), on ne saurait ignorer la portée de l'ouverture du côté du Centre-Europe. Il ne s'agit pas d'étudier la généralisation au palier populaire de quelques éléments de facture européenne imposés surtout par une certaine vogue. Ce qui importe ici c'est l'interdépendance des groupes humains originaires du Centre-Europe et disloqués dans l'aire sud-est européenne et des ethnies au sein desquelles ils sont venus vivre.

Les mouvements démographiques n'ont épargné aucune époque. Sous une apparence de désordre, ils laissent entrevoir leurs lignes de force, suivant les directions concentrant des groupes ou des personnes isolées, dans leurs déplacements vers de nouveaux territoires. Si le mobile économique devait déterminer en tout premier lieu le changement de domicile intervenu à l'époque qui nous importe ici (les XIII^e—XIX^e siècles), il faut également compter avec ce qu'on pourrait appeler les « dissidences », de nature surtout religieuse ou confessionnelle, dont le nombre n'a rien de négligeable.

La population de la zone balkanique ne s'est pas montrée moins mobile par le passé que de nos jours. Ses mouvements ont influé non seulement sur la distribution des segments d'une seule et même ethnie, mais aussi sur l'alternance population ancienne—groupe nouveau, d'où la mosaïque d'ethnies caractérisant cette zone.

Or, c'est l'histoire qui donne à l'ethnologie le sens du mouvement. En revanche, aux dires de l'un des théoriciens de l'ethnohistoire, « l'ethnologie donne à l'histoire la connaissance des sociétés locales; de plus, elle permet la compréhension des civilisations disparues, depuis la préhistoire jusqu'aux campagnes de notre enfance que la civilisation écrite a largement ignorées ou trahies » ⁴. Là où l'histoire se contente de noter le passage d'une ethnie à travers un espace géographique donné, l'ethnologue et le linguiste découvrent d'autres traces encore. C'est pour cette raison que nous nous sommes servis dans notre approche de la méthodologie ethnolinguistique.

² *Historische Ethnologie Heute*, hrsg. Karl R. Wernhart (Vorträge u. Diskussion des Symposiums vom 25.—27. März 1982, Wien), Worn — Wien, 1985.

³ « Société des Européanistes », Colloque International: *L'ethnologie de l'identité et l'identité de l'ethnologie*, 3—7 Juillet 1991, Bucarest.

⁴ H. Deschamps, *L'ethnohistoire. Buts et méthodes*, « Revue Historique » Oct.-Déc. 1966, t. CCXXXVI, p. 306.

Les groupes compacts descendus d'Europe centrale vers le Sud-Est dès le XII^e siècle annoncent un changement de direction dans les mouvements démographiques qui s'étaient déroulés des siècles durant en direction Est-Ouest. Donc, à partir du XII^e siècle et jusqu'au siècle dernier (le XIX^e), le cours desdits mouvement se renverse presque. Il ne s'agit pas de la seule migration germanique, devenue massive parce que réitérée à de grands intervalles qui couvrent plus de cinq siècles, car d'autres groupes de peuples cherchèrent également abri dans le Sud-Est du continent. Mentionnons en ce sens les Séphardims, les groupes de Frioul ou de Rhétie ; toutefois, ces groupes s'étant implantés notamment dans les villes, leurs rapports avec la population autochtone ne rentrent pas dans les limites de la présente étude. En revanche, celle-ci portera sur l'importance de la diaspora germanique pour la diversification des cultures sud-est européennes d'une part, de même que sur sa contribution à l'unité de cette région du Vieux Continent, d'autre part.

L'historiographie allemande, ainsi que celle des pays directement impliqués se sont penchées sur les motifs des migrations respectives. Une réponse à cette question serait fournie par les mutations intervenues dans les structures technico-économiques et sociales, mutations plus précoces qu'ailleurs dans les Pays-Bas, en Flandre et dans la région rhénane. Le surpeuplement (relatif) des villages aura stimulé chez l'habitant la quête d'autres terres à exploiter. Les colons de l'époque migraient vers les régions où ils espéraient mieux utiliser leur propre force de travail ; dans un tel contexte, les distances ne jouaient qu'un rôle minime⁵.

C'est en Transylvanie que sont arrivés les premiers groupes compacts d'émigrants. Une fois installés à demeure, ils devaient s'adonner à la culture de la terre et à l'élevage. En ce qui concerne les groupes agricoles, deux types de ferme ont été adoptés, les deux d'origine occidentale. L'organisation de type flamand ou franconien des villages qu'ils ont fondés ne représente pas une simple option d'ordre technique reposant sur des raisons d'ordre pratiques ; on y trouve aussi le désir de faciliter l'accommodement des nouveaux venus.

Dès la première moitié du XIII^e siècle les documents attestent la pratique par les Saxons de Transylvanie de toute une suite de métiers. Suivant l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire des agglomérations germaniques de Transylvanie, Th. Nägler⁶, c'est à cette période que remonte la division entre artisans proprement dits — maçons, potiers, charpentiers, forgerons, etc. — et agriculteurs, chacun tendant à se consacrer à un seul métier. Le défrichement des terres contribua à l'agrandissement des terrains agricoles dans les zones habitées par les Saxons, qui perfectionnèrent leurs outils et généralisèrent le soc de fer. Dernièrement, la mise au jour par les archéologues d'un certain nombre d'objets de fer d'origine saxonne, datés de la période des migrations, témoigne de l'ancienneté de tels objets en Transylvanie⁷. Personnellement, la compa-

⁵ Cf. *Handwörterbuch des Grenz- und Auslandsdeutschtums*, Breslau, 1933.

⁶ Th. Nägler, *Die Ansiedlung der Siebenbürger Sachsen*, Kriterion Verlag, Bukarest, 1979 ; cf. R. F. Kaindl, *Die Deutschen in Osteuropa*, Leipzig, 1916.

⁷ Th. Nägler, *Ein mittelalterlicher Werkzeugfund aus Pretai*, « *Forschung zur Volks- und Landeskunde* », 22, 1979, p. 24—29.

raison avec des données originaires de l'espace sud-est européen nous a permis de démontrer que les Roumains avaient adopté à leur tour un certain nombre d'outils agricoles plus évolués, introduits en Transylvanie par les Saxons d'une agriculture avancée ne manquant pas de preuves. Citons, à titre d'exemple, l'usage dès avant le XIV^e siècle de ces moulins à eau aménagés sur des barges à flot sur les rivières de la plaine ou à l'ancre au bord de l'eau. Cette sorte d'installations évoluées au point de vue technique sont attribuées par H. Hoffmann à l'influence de quelques ordres monastiques occidentaux implantés en Transylvanie⁸. Au XV^e siècle, ce type de moulin est attesté sur le cours inférieur et moyen du Mureș, ainsi que sur la Bega et le Timiș, puis, aux siècles suivants, sur d'autres rivières roumaines : Someș, Olt, Sereth (Siret en roumain).

Les circonstances de l'immigration des mineurs en Transylvanie au XIII^e siècle sont différentes de celles qui avaient entraîné auparavant la vague d'agriculteurs et artisans. Mais les progrès de l'industrie minière en Transylvanie à cette époque sont redevables à des ouvriers originaires du Centre-Europe qui n'étaient pourtant pas tous d'origine allemande¹⁰. Bien que les groupes respectifs ne fussent guère importants sous le rapport numérique, leur implantation en Transylvanie (à Baia de Criș, Buciumi, Certejul de Sus, Roșia Montană, Abrud, Zlatna, Baia de Arieș et autres localités des Alpes transylvaines) a eu une grande influence sur l'économie de cette province, dont l'essor bénéficia de la présence sur place des matières premières.

Au Sud du Danube, les mineurs de Serbie sont mentionnés pour la première fois dans un document de Stefan Uroș I^{er}. En 1254, on les trouve attestés à Braskovo, sur le cours de la Tara, et plus tard à Trepča, Rogozna. Novo Brdo, Crnča sur la Platna, dans le bassin moyen de la Drina. Notons aussi leur présence à Kratovo, dans le Nord-Est de la Macédoine, pour l'exploitation des mines d'argent (avec des privilèges accordés sous le règne de Stefan Uroș II Miloutin (1285—1320)¹¹. Les documents bosniaques mentionnent la présence des mineurs au commencement du XIV^e siècle à Olovo, Kreševo, Srebница, Ostružnica et notamment dans les terres situées à l'Ouest du bassin moyen de la Drina.

Selon les historiens, les premiers mineurs installés seraient venus soit de Siebenbürgen (l'actuelle ville de Sibiu, en Transylvanie), soit du Nord de la Hongrie ou du Nord de l'Albanie¹². D'autre part, suivant Fr. Valjavec, ils viendraient des Alpes de Styrie, compte tenu des privilèges

⁸ Zamfira Mihail, *South-East European Ethnolinguistic «Convergences» (in the Field of Agricultural Implements)*, «Revue des études sud-est européennes», 1986, 2, p. 179—189.

⁹ H. Hoffmann, *Die Schiffmühle — Beiträge zum Studium der Entwicklung, Verbeitung und Funktion einer komplexen Mühlvorrichtung Rumäniens*, «Studii și comunicări de istorie a civilizației populare din România», Sibiu, vol. 2, 1981, p. 125—159.

¹⁰ G. Gündisch, *Deutsche Berwerkssiedlungen in dem Siebenbürgischen Erzgebirge*, «Deutsche Forschungen im Südosten», Sibiu, 1, 1942, p. 53—81.

¹¹ M. Dinić, *Za istorija rudarstva u srednjovekovnoj Srbiji i Bosni*, Belgrade, 1955, I, p. 23.

¹² A. Mehlan, *Über die Bedeutung der mittelalterlichen Bergbaukolonien für die slawischen Balkanvölker*, «Revue internationale des études balkaniques», Belgrade, III, 1937—1938, p. 383—404; V. Saria, *Der mittelalterliche sächsische Bergbau auf dem Balkan*, «Ostdeutsche Wissenschaften», IX, 1962, p. 131—150.

consignant toutefois la plus riche liste de termes d'origine allemande de l'extraction minière ¹³.

A la même époque, des agriculteurs (*Landherr*) vont se fixer à Ostružnica et à Novo Brdo il y aura même une église leur appartenant (Saska crvka). Mais, sous la pression des Turcs, une partie de ces habitants allaient se déplacer en Italie ou rentrer dans les zones allemandes quittées auparavant. Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, la langue en usage dans les exploitations minières a été l'allemand, son influence se perpétuant jusqu'à nos jours.

L'influence germanique en Croatie s'avère de beaucoup plus forte. C'est que des rapports étroits s'étaient développés entre les nouveaux venus et les natifs du pays, grâce à la généralisation de l'allemand utilisé également par l'administration durant une longue période. Cette colonisation débuta à la fin du XII^e siècle et les *hospites* royaux bénéficièrent d'innombrables privilèges. En 1249, l'invasion tatare contribua à la croissance en nombre des colons. L'arrivée des artisans et des agriculteurs fournira un appoint important. Au XIX^e siècle l'influence germanique directe ira s'épanouir de Bosnie-Herzégovine à travers la Serbie jusqu'en Banat et Transylvanie, alors que du côté sud-oriental elle englobera la Macédoine et la Bulgarie. Étroitement liée à l'Europe centrale, la région septentrionale de la Péninsule balkanique allait prendre une avance dont elle profite encore ¹⁴.

Par des mouvements démographiques internes, tels ceux de 1690, les Serbes rayonnèrent (avec 37 000 familles) en Slavonie, à Sirmium et au Banat. A leur tour, ils propageront les valeurs culturelles allemandes qu'ils s'étaient déjà appropriées.

Une nouvelle vague de mineurs germanophones sera le fait de la révolution industrielle, qui incitera les propriétaires de mines du Sud-Est européen et de Transylvanie à appeler sur les lieux des ouvriers spécialisés. Toutefois, il s'agit d'une nouvelle vague bien distincte de la précédente, tant sous rapport chronologique qu'au point de vue linguistique.

En Bulgarie, à Öprovec et Tyrnovo, dans le massif des Rhodope aussi, les mineurs allemands commencèrent à s'implanter après la conquête ottomane ¹⁵. L'accord n'est pas unanime quant à leur lieu d'origine, car selon K. Jireček ils viendraient de Siebenbürgen ou de Valachie ¹⁶, cependant que M. Filipović les considère venir de Serbie ou de Bosnie ¹⁷ et Bojan Džonov estime qu'ils s'agirait de deux catégories différentes de colons, saxons et franconiens, venus de localités et à des époques diverses ¹⁸.

¹³ Fr. Valjavec, *Geschichte der deutschen Kulturbeziehungen zu Südosteuropa*, vol. 1, München, 1953.

¹⁴ P.-Y. Péchoux, M. Sivignon, *Les Balkans*, PUF, Paris, 1971, p. 48.

¹⁵ Hr. Markov, *Železnite rudnici i madani vā Samokov*, « Sbornik za narodno umotvorenje i narodopis », Sofia, XV, 1898 et XXXVII, 1920; St. Bončev, *Staroto rudastvo v Bālgaria i Makedonia*, « Spisanie na Bālgarskata Akademia Nauk », XIX, 1920; Al. Andreev, *Njakogašnata željazna industrija u nas*, « Izvestia na narodnija etnografski muzej », Sofia, I, 1921; I. Trifonov, *Metallurgijata na železo v Bālgaria*, Sofia, 1924.

¹⁶ K. Jireček, *Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters*, Praha, 1879, p. 44.

¹⁷ M. Filipović, *Das Erbe der mittelalterlichen sächsichen Berglaute in den südslawischen Ländern*, « Südost-Forschungen », XXII, 1963.

¹⁸ B. Džonov, *Etničeskoto nazvanie na rudarite « sasi » na balkanskite i vāprosūt na tech nija proizchod*, « Izvestija na Instituta za bālgarski ezik », XVI, 1968, p. 207.

Un nom générique, celui de *Sasi*, désignait ces mineurs allemands du Moyen Âge installés au Sud du Danube. Les spécialistes sont pour la plupart d'avis que ce générique s'appliquerait à l'idée de « mineur » ou « colon-mineur », devenant aussi l'enseigne de leur appartenance socio-professionnelle¹⁹. Il se pourrait que la signification sociale liée au terme « Sasi » soit une conséquence de la prédilection des langues slaves de rapprocher le nom de « l'étranger » de son activité quotidienne et de le perpétuer en tant que tel. Ce penchant se rattache à la manière dont l'imaginaire populaire reflète l'altérité à travers les manifestations journalières de quelqu'un entré depuis peu dans la collectivité respective.

Des colonisations allemandes de profil agricole se sont effectuées sans cesse dans les régions périphériques des grands empires (austro-hongrois, russe, ottoman) tout au long des XVIII^e — XIX^e siècles. Par exemple, pendant plus de cent ans cette sorte de colonies ont pu se développer en Bessarabie et Dobroudja, avec un impact évident et d'un caractère à part sur l'environnement culturel²⁰.

La Bukovine entrée sous la domination autrichienne devait elle aussi être colonisée dans une certaine mesure. Il s'agit de forestiers allemands, originaires surtout de la province de Craina (zone Gottschee). Implantés là vers la fin du XVIII^e siècle, ils ont contribué au développement de la technologie dans ce domaine²¹.

En ce qui concerne l'impact culturel des nouveaux-venus, il peut être estimé compte tenu du nombre d'immigrants d'un certain groupe et de leur implantation compacte dans des localités nouvellement fondées ou dispersés parmi les habitants autochtones. Un premier élément serait l'adoption par la langue vernaculaire d'un nombre important de termes d'origine allemande²². Ces termes dans leur majeure partie ont été adoptés (par la voie orale) à la suite des contacts directs et prolongés entre les habitants, dans divers endroits du Sud-Est européen. Malgré la forte influence subie, la population autochtone n'est jamais devenue bilingue, il ne reste à conclure que seul le *prestige culturel* aura déterminé l'usage de la terminologie allemande, phénomène du reste normal dans le transfert des informations culturelles. Ajoutons que le diaspora ne comptant ni centre, ni périphérie, le prestige du modèle a joué même dans la plus isolée agglomération allemande.

L'origine essentiellement allemande du vocabulaire minier dans les langues du Sud-Est européen est une preuve de plus quant à la portée du rôle tenu par les ouvriers allemands dans la localisation et l'exploitation

¹⁹ Idem.

²⁰ Al. P. Arbore, *Die deutschen Siedlungen in Bessarabien und in der Dobrudscha : eine Präzisierung*, « Analele Dobrogei », II, 1921, nr. 4, p. 471—483, VII, 1926, p. 2—58 ; X, 1929, p. 2—105 ; Luminița Fassel, *Etnische Kontakte in Bessarabien*, « Südostdeutsche Vierteljahres-Blätter », München, 1992, 2, p. 141 ; cf. Heidi Gander-Wolf, *Chabag. Schweizer Kolonie am Schwarzen Meer*, Lausanne, 1974.

²¹ Norbert Zimmer, *Die deutsche Siedlung in der Bukowina*, Plauen im Vogtland, 1930 ; V. Arvinte, *Terminologia exploării lemnului și a plutărilorului*, « Studii și cercetări științifice — Filologie », Iași, 1957, fasc. 1.

²² V. Arvinte, *Die deutsche Entlehnungen in den rumänischen Mundarten*, Berlin, 1972 ; Hildegard Striedter-Temps, *Deutsche Lehnwörter im Serbokroatischen*, Berlin, 1958 ; E. Schneeweis, *Zur deutsch-serbokroatischen Lehnwortkunde*, München, 1940 ; M. Trivunac, *Deutsche Lehnwortforschung im Südslavischen Sprachraum*, Belgrade, 1941.

des mines de notre continent — c'est l'avis de J. Gimpel. Il rapporte comme témoignage de notoriété le fait que « en Turquie tout le vocabulaire minier est d'origine allemande »²³.

Prenons à titre de seul exemple de la terminologie d'origine allemande celle de l'exploitation minière et de la métallurgie : elle est attestée dans plusieurs langues sud-est européennes. Or, on approche de ce fait un domaine de contact de type général balkanique. Pour anticiper, remarquons quel'infiltration de la terminologie allemande dans une vaste zone de l'espace géographique concerné représente la forme spéciale de diffusion d'une série de termes devenus pour ainsi dire « internationaux »²⁴, ce qui leur confère un caractère qu'ils ne comportaient pas à l'époque de leur emprunt.

Au Moyen Age, les éléments allemands entrés dans les langues balkaniques, représentant d'ailleurs les premiers emprunts du Centre-Europe, préfiguraient la catégorie de termes romans (italiens) ou ouest-slaves (tchèques ou slovaques), dont la pénétration était toujours due aux groupes d'artisans étrangers. C'est une terminologie du processus du travail transmise uniquement par les hommes.

Face à cette riche terminologie, nous nous sommes arrêtés pour en étudier juste deux aspects²⁵, à savoir : a) d'abord le fait que plusieurs langues sud-est européennes ont emprunté et perpétué à peu près les mêmes termes ; b) ensuite, le fait que l'adaptation phonétique de ces termes dans plusieurs langues de cette région a subi les mêmes transformations compte tenu d'un certain contexte. Voici ce que cette double étude nous a apporté :

a) Partant du document écrit, notre étude trouve quelques points précis de référence. Par exemple, le manuscrit de Sarajevo daté de 1751 — 1752 et rédigé en langue turque et caractères arabes, reproduit 181 termes de diverses zones de la Yougoslavie²⁶, perpétués en serbo-croate. D'autres termes de ceux attestés toujours au XVIII^e siècle furent enregistrés par M. Filipović dans la langue parlée il y 40 ou 50 ans. En voici un exemple : *šlaknja* = scorie. Il s'agit de l'un des termes les plus répandus, en usage à Krajšte, Borovica (près de Varoš) et Srebrenica. On le trouve attesté à Cokčanica et à Podibar sous la forme *šljaknja*, à Varoš sous la forme *šlakna*. Enfin, à Olovo, où l'exploitation s'est prolongée pendant longtemps, sa forme est *šljaka*, de même qu'à Ljubija (Priedor).

Le bulgare a lui aussi emprunté ce terme d'origine allemande. On l'utilisait à Samokov sous les deux formes *šljanka*, *šljakno* ainsi qu'à Madan, sous la forme *šljakna*, avec, bien entendu, le même sens de scorie.

Même dans certaines régions de Roumanie on le trouve sous la forme *șleacnă*, *șleancă* avec, toujours, le même sens.

Notons que les éléments résultant des migrations allemandes des XIII^e — XVIII^e siècles représentent une strate convergente, grâce à laquelle sont nées les prémisses d'une terminologie technique populaire unitaire.

²³ Jean Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen Age*, Seuil, Paris, 1975.

²⁴ D. Copceag, *Remarques sur la structure des « mots internationaux »*, « Actes du X^e Congrès International des Linguistes », t. IV, Bucarest, 1970, p. 745—751.

²⁵ Zamfira Mihail, *La terminologie de l'exploitation minière et métallurgique dans les langues du Sud-Est européen*, « Cahiers balkaniques », 1981, 2, p. 33—57.

²⁶ Vl. Skarić, *Stari turski rukopis o rudarskim poslovima i terminologiji*, « Spomenik. Srpska Kraljevska Akademija », Belgrade, 1936, LXXIX, p. 5—24.

A retenir aussi que les éléments pénétrés après la révolution industrielle forment la dernière strate d'emprunts allemands.

b) En ce qui concerne l'adaptation phonétique, l'étude de quelques problèmes communs à plusieurs langues sud-est européennes met au jour un certain nombre de similitudes relevées en roumain, serbe et bulgare. Par exemple :

— la manière dont se reflète un *-s-* (sonore) dans les langues respectives, qui en font un *-ž-* : *Sage* > bg. *žaga* ; *Sack* > bg. *žak* et scr. *žac* ; *Sohle* > scr. *žol* ; *Paruse* > scr. *buža* ; *Slip* > roum. *žilip* ; Fries > roum. *friž* ;

— la manière de se refléter d'un *-s-* (sourde), devenu *-š-* : *Haspel* > scr. *hašpula* ; *Stollen* > bg. *štolna*, scr. *štolna*, roum. *štiolnă*, etc. ;

— le fait que certains éléments se sont perpétués sous leur forme phonétique antérieure à la seconde mutation consonantique allemande : scr. *pes* < *Pfosten* ; roum. *plug* < *Pflug* ;

— le fait que dans certains groupes consonantiques le *s-* ne s'est pas transformé en *š-* ; *Stub* > bg. *stup*.

L'unité de la terminologie introduite dans les pays du Sud-Est européen par les immigrants allemands, mineurs et ouvriers spécialisés, se trouve donc également démontrée par son mode d'adaptation phonétique.

Il y a eu donc une influence allemande constante. Elle a pu s'exercer grâce à la colonisation de certaines régions et les arrivées multipliées de nouveaux artisans. Pour finir, la cohabitation des nouveaux venus avec les natifs devait faciliter l'accès de l'élément allemand dans tous les domaines.

Nous avons évoqué en début du présent mémoire l'idée d'interdépendance à propos des groupes humains disloqués d'Europe Centrale dans l'espace sud-est européen et des ethnies au sein desquelles ces groupes sont venus vivre. Il était inévitable qu'une telle interdépendance donne lieu à des changements dans les différents groupes culturels en jeu, changements enregistrés par les modifications de leur vocabulaire. Or, il nous faut souligner que le proche voisinage de la diaspora allemande avec des populations de langue slave ou de langue roumaine a donné lieu à cette interdépendance. Malgré les fluctuations de l'influence allemande dans les zones sud-danubiennes, les peuples slaves se sont tournés vers ses valeurs culturelles²⁷ avec un intérêt marqué pour une technologie supérieure des métiers et de l'agriculture.

Certes, la région d'origine des locuteurs allemands a conféré leurs nuances aux formes empruntées, car il y a des différences entre le parler souabe de teinte bavaroise ou antrichienne et celui des ressortissants d'autres zones du Centre-Europe germanique²⁸. Qui plus est — fait que H. Striedter-Temps a omis de spécifier — il faut aussi compter, par exemple, avec les manifestes particularités serbes versus croates, ne serait-ce que dans le domaine des adaptations phonétiques. Néanmoins, quelqu'en soient

²⁷ E. Turczynski, *Die deutsch-griechischen Kulturbeziehungen bis zur Berufung König Ottos*, München, 1959.

²⁸ K. Rein, « *Sächsisch* » und « *Schwäbisch* » als Stammesbezeichnung im Südostdeutschum, « *Südostdeutsche Semesterblätter* », München, 1961.

les nuances des formes d'emprunt, lorsqu'il s'agit d'une estimation globale du phénomène on parle de l'influence *allemande* et non de celle d'un groupe allemand donné.

A ceci s'ajoute une autre caractéristique, relevée avec raison par Th. Năgler ; il s'agit du fait que les mineurs nouveaux venus s'adaptaient au patois des Allemands déjà installés dans la place ²⁹. Aussi, loin de s'en trouver simplifiée, l'étude ne devient que plus ardue. Un exemple en ce sens s'avère l'histoire du développement suivi par le dialecte des Saxons transylvains sur le parcours de ses phases particulièrement difficiles à saisir, d'autant plus qu'il est impossible de préciser et dater les modifications linguistiques intervenues ³⁰.

Ce qu'il importe de retenir c'est que les éléments allemands sont entrés dans les parlers populaires du Sud-Est européen (du roumain, bulgare, serbe, croate, bosniaque, etc.) par des contacts directs entre les locuteurs respectifs. Or, c'est la seule fois qu'un tel phénomène ait lieu sans l'implication d'un support intermédiaire — langue standard ou littéraire. Tout au contraire : la nouvelle terminologie technique devait rayonner depuis les zones limitées des contacts directs jusqu'à sa généralisation dans le champ de la langue réceptrice ³¹. Il va sans dire que ce phénomène de généralisation des éléments allemands d'abord utilisés à l'intérieur des limites d'une certaine zone ne peut qu'intéresser aussi le domaine des études sud-est européennes.

L'artisanat et l'outillage allemands ont été manifestement adoptés par les ethnies de la région sud-est européenne même en-dehors des enclaves de la diaspora germanique constituées au long de plusieurs siècles. Leur impact se mesure à l'espace couvert des vestiges de cette influence allemande, un espace du Sud-Est de notre continent de beaucoup plus vaste que celui justifié par un contact direct entre les locuteurs en présence. Cet impact se mesure aussi par la persistance dans les divers patois de la région même après la disparition d'un certain nombre d'enclaves allemandes de la terminologie technique qu'elles ont véhiculée.

Considérés d'un certain point de vue, les éléments allemands prennent en tant que composants de la convergence dans la zone respective une importance comparable (même si d'une intensité sensiblement moindre) à celle des éléments de la langue turque. Il est généralement admis que la terminologie turque des différents domaines de la vie matérielle du Sud-Est européen peut être considérée comme « internationale » ³², vu le taux élevé des termes respectifs entrés dans toutes les langues de la région. C'est aussi le cas des éléments allemands, qui montrent des formes identiques d'adaptation phonétique et d'intégration morphologique dans plu-

²⁹ Th. Năgler, *Așezarea sașilor în Transilvania*, Kriterion, București, 1981, passim.

³⁰ C'est la conclusion de Peter Wiesinger, *Möglichkeiten und Grenzen der Dialektologie bei der Erforschung der deutschen Ostsiedlungen*, « Die deutsche Ostsiedlung des Mittelalters als Problem der europäischen Geschichte », hrsg. W. Schliesinger, Sigmaringen, 1975, p. 161—195.

³¹ H. Meier, *Zur Geschichte der Erforschung des Germanischen Superstratwortschatzes im Romanischen*, « Sprachliche Interferenz. Festschrift für Werner Betz zum 65. Geburtstag », Tübingen, 1977, p. 310.

³² Voir Zamfira Mihail, *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană*, București, 1978, passim.

sieurs langues ³³. Il nous semble juste, par conséquent, de les considérer comme représentant une strate distincte d'« éléments centre-européens » et, en poursuivant notre raisonnement, comme les premiers « internationalismes occidentaux » de l'espace sud-est européen, de nos jours encore en usage, surtout dans la terminologie populaire de la technologie et des outils. Notons, par ailleurs, qu'aucune autre langue occidentale n'a réalisé une telle performance au palier des parlers populaire de Sud-Est de l'Europe (ce qui suppose aussi des correspondances ethnologiques). Il est regrettable que pour l'instant, malgré les travaux consacrés à la diaspora allemande du Sud-Est européen, on ne dispose d'aucune *étude comparée* des emprunts linguistique allemands. Une telle étude pourrait mettre en lumière l'entrée dans différentes langues d'un corpus de termes dans leur majeure partie identiques. Il s'agit non seulement de termes appartenant à la technologie populaire, mais se rapportant aussi à certains aspects de la vie quotidienne (nourriture, costume), aux travaux agricoles ou à la construction (des maisons). Le phénomène témoigne de la rencontre entre différents types de culture. Le langage ne fait que véhiculer à travers les générations, de même qu'à travers l'espace, pour couvrir des zones de plus en plus larges, les fruits de l'interdépendance, développée bien au-delà des points d'un contact direct.

Les conséquences de l'interdépendance pour les représentants des diverses cultures de la zone concernée ne saurait constituer qu'un champ d'étude particulièrement intéressant. A l'heure actuelle, l'étude en est facilitée par un ouvrage d'envergure sur la terminologie et les *realia* des outils dans les Balkans dû à l'initiative et aux soins du professeur André Guillou ³⁴. L'absence de tout lien synchronique entre le nom d'un outil et le moment de son utilisation dans une zone donnée implique une étude approfondie des rapports entre la forme et le nom de chaque pièce. C'est que « l'outil est une information cristallisée, un résultat tangible de l'intervention de l'homme sur la nature », à même de nous éclairer en ce qui concerne l'idée que se faisaient du monde ceux qui s'en sont servis, de même qu'à l'égard des besoins auxquels répondait l'invention et l'utilisation de tel ou tel outil. Chaque outil est un « instrument discriminant » ; il représente « une opération sélective liée à une conception du monde, à un modèle de l'appréhender et de s'orienter en lui ». Même si l'outil ne gagne pas de traits différentiels selon l'ethnie qui s'en est servie, il subit au fil des âges l'impact d'une conception du monde qui est propre à chacun des ethnies prises en considération. L'outil peut donc devenir source historiographique grâce aux options qu'il suppose en tant qu'instrument servant à certaines opérations seulement ou susceptible d'être utilisé à des fins multiples ³⁵.

³³ Anton Schwob, *Wege und Formen des Sprachausgleichs in neuzeitlichen ost- und südost-deutschen Sprachinseln*, München, 1971.

³⁴ *Les outils dans les Balkans du Moyen Age à nos jours*, sous la direction de André Guillou, Ed. de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et Maisonneuve et Larose, Paris, 1988, 2 vol.

³⁵ Mary-Emilie Crouzet-Guillou, *La question de l'outil : l'exemple de la perdurance diachronique des formes utiles dans les Balkans du moyen âge à nos jours*, « Resumés des communications (Litt. ethn. droit, arts), VI Congrès International d'Etudes du Sud-Est Européen, Sofia, 1989, p. 99.

Une question requérant d'amples études (l'avenir nous les donnera, sans doute) porte sur les éléments allogènes, de nature ethnologique et linguistique, en usage dans la diaspora. Pour le moment, les études à ce sujet sont rares et irrélevantes. Bien que le bilinguisme allemand — langue X du Sud-Est soit une réalité, l'action convergente de « l'union linguistique balkanique » attend encore d'être mise en lumière. Ce que les recherches ont réalisé jusqu'à présent c'est la délimitation en langue sépharde d'« éléments balkaniques communs », témoignant d'un certain métissage ³⁶. Toutefois, l'étude de tout métissage (compte tenu surtout du phénomène actuellement à échelle mondiale), de cet amalgame né de l'interdépendance des cultures rend possible la mise en lumière d'un processus jamais arrêté dans le Sud-Est de l'Europe également ³⁷.

Pour finir, qu'il me soit permis de souligner que « métissage » ici ne saurait signifier une « abdication à l'identité ». Son véritable sens est de « provocation à la coexistence ».

³⁶ Pavel Trost, *Balkanismes et Judéo-espagnol*, « Les études balkaniques tchécoslovaques », IV, Praha, 1972, p. 59—62; Muhamed Nezirović *Eléments lexicaux étrangers dans le parler judéo-espagnol de Bosnie-Herzégovine*, « XVIII Congr. Intern. Ling. et Phil. Romanes », Trier, 1986. Marius Sala, *Phonétique et phonologie du judéo-espagnol de Bucarest*, The Hague-Paris, 1971; Voir la bibliographie chez R. Redard, *Sépharad. Le monde et la langue judéo-espagnole des Sépharadim*, Mons, 1966.

³⁷ *Wandel der Volkskultur in Europa*, hrsg. N. A. Bringéus, Münster, 1988.

VLAQUES ET CROATES AUX XIV^e—XV^e SIÈCLES : LES KEGLEVIĆ CONTRE LES SILANIĆ

ANCA et NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA

Les archives de la famille nobiliaire croate Keglević, que son dernier représentant, le comte Samoilo Keglević a vendues, à la fin du XIX^e siècle, à l'Académie Yougoslave, comprend 76 documents authentiques, datant des années 1322—1527 et se rapportant surtout à l'histoire de la région croate comprise entre la rivière Zrmanja et les villes Obrovac et Zvonigrad, où se trouvaient les domaines de ces anciens seigneurs. L'historien croate Vjekoslav Klaić a édité ces documents en 1917, en les accompagnant d'une importante étude historique et généalogique sur les Keglević¹. Plus d'un tiers des pièces de ces archives balkaniques de famille concernent le procès intenté par les Keglević aux descendants d'un certain Silan, donc aux Silanić, Vlaques royaux (*Olachi regales*) de Croatie, procès commencé en 1435 et qui ne sera clos qu'en 1489, par une sentence définitive due à Mathias Corvin. Le conflit judiciaire des Keglević et des Silanić porte sur la possession des domaines (*villae*) Vidčeselo, nommé plus tard Krivonos, Bahtić, Brdari et Konjšćica, anciens fiefs des ancêtres des Keglević, concédés entre 1365 et 1435, dans des circonstances plutôt obscures, par les autorités compétentes, depuis les bans de Croatie et de Dalmatie jusqu'aux rois de Hongrie, Croatie et Dalmatie, aux Silanić ou bien accaparés par eux. Après avoir reçu des solutions provisoires diverses, soit en faveur des Silanić, soit en faveur des Keglević, parfois même de la part d'un seul et même juge suprême², cet interminable conflit est tranché par le roi Mathias de la manière, paraît-il, la plus juste : Vidčeselo, autrement dit Krivonos, restera pour toujours la possession des Silanić, qui l'avaient reçu comme fief, en récompense de leurs loyaux services militaires, de la part du ban de Dalmatie et Croatie Nikola Seč, en 1365 à

¹ Vjekoslav Klaić, *Acta Keglevichiana annorum 1322—1527*, Zagreb, 1917 (« Monumenta Spectantia Historiam Slavorum Meridionalium », XLII), désormais : A.K.

² A.K. XVIII, p. 17—18 (Buda, le 23 juin 1458) : le roi Mathias Corvin prend sous sa protection les Silanić dont il confirme la juste possession des domaines Krivonos, Bahtić et Brdari : A.K. XIX, p. 18—19 (Iajza, le 13 décembre 1463) : le roi Mathias Corvin confirme à Clara, veuve de Simon Keglević, la possession des domaines Konjšćica, Brdari, Bahtić et Krivonos ; A.K. XXV, p. 29—30 (Novigrad, le 1 avril 1487) : le roi Mathias Corvin confirme aux Keglević la possession des domaines Brdari, Bahtić et Konjšćica.

juste titre, tandis que Bahtić, Brdari et Konjšćica seront restitués définitivement aux Keglević, qui avaient prouvé, actes et témoignages à l'appui, la légitimité de leur revendication³.

L'importance des actes des Keglević n'a pas été sous-estimée par les historiens. Dès 1924, Silviu Dragomir, éminent spécialiste roumain de l'histoire des Vlaques balkaniques, utilise amplement ces nouvelles sources riches en informations concernant la romanité balkanique, afin de mieux éclaircir la condition sociale des Vlaques de Croatie au Moyen Âge, leur répartition géographique et son évolution, ainsi que les étapes du processus de leur déromanisation⁴. Plus récemment, dans des ouvrages qui font suite à ceux de Vjekoslav Klaić, Nada Klaić valorise les données des archives des Keglević, y compris celles qui concernent les Vlaques, dont le caractère ethnique roman ne lui semble, à elle, hors de doute, dans son effort remarquable de tirer au clair maints aspects de l'histoire sociale médiévale de la Croatie⁵. Ayant entrepris un examen attentif des actes des Keglević, que nous avons traduit intégralement en roumain pour les inclure, à côté des autres sources diplomatiques connues, dans un corpus des sources de l'histoire des Vlaques balkaniques, déjà élaboré, nous croyons que les pièces du dossier de ce long procès entre les Keglević et les Silanić étaient au moins deux conclusions d'intérêt majeur pour l'histoire, tellement méconnue encore, des Vlaques de Croatie.

La première tient de l'histoire sociale. De la masse des Vlaques du royaume de Croatie, Vlaques royaux ou Vlaques du roi — *Olachi regales, Olachi regis* — émerge, aux XIV^e—XV^e siècles, une véritable aristocratie vlaque dont les Silanić sont les représentants typiques⁶. Sujets du roi de Croatie et de Dalmatie, qui, en vertu des *Pacta conventa* de 1102, n'est pas autre que le roi de Hongrie, dont l'autorité est exercée sur place par le ban de

³ A.K. XXXI, p. 37—39 (le 14 août 1489) : le roi Mathias Corvin accorde par ce privilège à Simon Keglević, à ses fils Ivan et Petar et à leurs descendants la possession des domaines Brdari, Bahtić et Konjšćica. Cf. A.K. XXIII, p. 23—28 (Senj, le 28 octobre 1486) : Gaspar Bodó de Györgyi, comte de Tolna, Maître des Portiers et Jean de Korothna, comte de Somogy, Protonotaire du Palais, envoyés par le roi Mathias en Croatie pour y rétablir l'ordre légal, jugent le procès des Keglević contre les Silanić et prononcent, au nom du roi, la sentence définitive qui sera confirmée par Mathias, décidant de restituer aux Keglević Brdari, Bahtić et Konjšćica et de confirmer aux Silanić le Krivonos. Ce long document comprend, en transcription, toutes les pièces du dossier de ce procès jusqu'en 1486. On y trouvera aussi un compte-rendu détaillé des débats. Cf. aussi A.K. XXX, p. 35—37 (Knin, le 30 juillet 1487) : le chapitre de l'Eglise de Knin raconte au roi Mathias le déroulement du dernier épisode du procès des Keglević contre les Silanić, la confrontation des témoins des deux parties au sujet de la possession de Brdari, devant la Cour des nobles croates de Knin, où les Croates refusent le témoignage des Vlaques.

⁴ S. Dragomir, *Vlahii și morlacii. Studiu din istoria românismului balcanic*, Cluj, 1924, p. 23—29. Cf. du même, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, Bucureşti, 1959, p. 79—84.

⁵ Nada Klaić, *Položaj Vlaha u XIV i XV stoljeću u Hrvatskim Zemljama (prema štampanoj građi i novi podacima iz Zadarskog notarskog arhiva)*, «Radovi», LXXIII, Sarajevo, 1983, p. 107—111, communication faite au Symposium «Les Vlaques aux XV^e et XVI^e siècles» (Sarajevo, 13—16 novembre 1973). L'auteur utilise des documents inédits de l'Archive notariale de Zadar se rapportant aussi aux Silanić, mais qui nous restent encore inaccessibles.

⁶ Les Vlaques royaux ne sont pas forcément, à notre avis, les Vlaques privilégiés ou «libres», différents des Vlaques «simples» ou assujettis, mais tout simplement les Vlaques sujets du roi de Hongrie, en tant que roi de Croatie, distincts donc des Vlaques dépendants d'autres seigneurs. Nous nous proposons de reprendre une autre fois la discussion à leur sujet, déjà amorcée par les ouvrages de S. Dragomir et, surtout, de Nada Klaić, cités plus haut.

Croatie et de Dalmatie, ces nobles vlaques jouissent de tous les droits féodaux des nobles croates et sont redevables des mêmes services que ceux-ci. Ils reçoivent en possession des domaines, qu'ils détiennent à perpétuité et irrévocablement et qu'ils transmettent en héritage à leurs successeurs⁷. Ils ont sous leur dépendance des gens astreints à diverses prestations féodales⁸. Ils comparaissent sur un pied d'égalité avec les nobles croates devant les juges requis, contestent parfois les sentences judiciaires qui leur sont défavorables, font appel à des instances supérieures, au roi même, dans sa capitale⁹. Ce qui plus est, ils siègent, à côté des nobles croates, autour du ban, dans les cours de justice¹⁰. Ils sont jaloux de leur noblesse et de son ancienneté, qu'ils savent défendre et, le cas échéant, faire reconfirmer par qui de droit, ainsi que la légitime possession de leur fief¹¹. La condition nobiliaire des Vlaques est étroitement liée à leur activité guerrière au service de la Couronne et de la personne du roi : c'est pour récompenser leurs faits d'armes et pour encourager leur prouesse qu'on leur accor-

⁷ Cf. A.K. XXIII, p. 27 (Senj, 28 octobre 1486) : «... tantum ipsam possessionem Wydchezelo aliter Kreunoz appellatam inter predictam possessionem Kegel et Zirmana habitam, dudum videlicet in pretacto anno millesimo trecentesimo sexagesimo quinto per antelatum condam dominum Nicolaum de Zeech banum dictorum regnorum Dalmacie et Croacie ex voluntate regia collatam cum utilitatibus predictis Wolahis in causam attractis et ceteris eunctis eorum generacionis hominibus imperpetuum adjudicare relinqui... » et «... pretactam possessionem Wydchezelo aliter Krynnoz appellatam, dudum ut prefertur per antelatum Nicolaum de Zeech progenitoribus dictorum Wolahorum modo premissis collatam, cum cunctis utilitatibus et pertinenciis quibuslibet seriebus aliarum literarum nostrarum exinde confectarum memoratis Wolachis in causam attractis ipsorumque heredibus et posteritatibus universis imperpetuum adjudicantes et decernentes ». Cf. aussi le privilège par lequel Sigismond roi et empereur, concède à Butko Branković, le voïvode des Vlaques royaux de Croatie, en récompense de ses loyaux services guerriers, les domaines royaux Erwenyk et Sahacha, dans le même district de L'nasiča, où se trouve le Vidčeselo des Silanić chez Ferdo Šišić, *Nekoliko isprava iz početka XV st.*, « Starine », XXXIX, Zagreb, 1938, p. 256—257, No. 94 (Bihać, le 8 octobre 1405).

⁸ Cf. A.K. III, p. 3—4 (Knin, le 16 mars 1365) : le ban Nikola Seć concède aux Silanić le domaine Vidčeselo, terre royale, à ce moment dépeuplée ; les éventuels colons installés par les Silanić seront exempts de toute charge féodale pour une période de trois ans, ensuite « ea et eadem servicia ipsis Olahis impendere teneantur, prout alii ipsius contrate homines scilicet consimiles sunt facere consueti ».

⁹ Cf. par exemple A.K. XII, p. 11—12 (Buda, le 28 avril 1436) : Sigismond, roi et empereur, saisi de la plainte des Silanić contre les Keglević, qui auraient occupé abusivement Bahtić et Brdari, ordonne aux nobles croates de restituer ces domaines aux Vlaques ; A.K. XIII, p. 13 (Knin, le 27 juillet 1444) : mécontents d'une décision du ban Petar Talovac, les Silanić font appel et comparaissent devant le ban Matko Talovac.

¹⁰ A.K. VI, p. 6 (Bribir, le 8 août 1407) : le ban de Croatie et Dalmatie, Karlo comte de Krbava, saisi de la plainte du Vlaque Milutin Danić qui prétend la possession du domaine Brdari, lui rend justice après avoir examiné l'affaire avec les nobles croates et les « bons » Vlaques, « audientes cum nobilibus Croatis et bonis Wolachis istam suam spem et quod est possessio supradicta villa sua pro suo fidelis servicio et iusticia ». Les « boni Wolachii » du ban Karlo de Krbava de 1407 nous rappellent les « dobri vlasi » du ban Ivaniš Nelipić auxquels le gendre de celui-ci, le ban Hanž Frankapan confirme, à Kliss, en 1436, leurs anciens privilèges et coutumes, cf. D. Šurmin, *Hrvatski Spomenici*, I, Zagreb, 1898, p. 432—435 et S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice*, p. 73—76. Ces « bons Vlaques » constituent, à notre avis, la couche nobiliaire de la population vlaque de Croatie.

¹¹ Cf. A.K. VI, p. 6 (Bribir, le 8 août 1407) : « venit ante nos (le ban Karlo comte de Krbava) Myluthyn Danich dicens ; mea nobilitas est villa Berdary et demonstravit nobis suam spem et sua iura et invenimus ipsum possessorem a duabus etatibus et invenimus nobilem sue ville Berdary in Zirmana... Modo vero e converso sibi restituimus et ipsum posuimus in suam nobilitatem ». Voir la note précédente.

de des possessions¹². Une fois reconnue, la noblesse d'une famille vlaque ne saurait être mise en doute par personne, même si l'on conteste son droit à posséder tel ou tel domaine qu'elle aurait occupé de manière abusive, ce qui arrive, d'ailleurs, dans le cas des familles nobiliaires croates aussi¹³.

La seconde conclusion concerne surtout l'histoire politique. Aux XIV^e—XV^e siècles, les Vlaques deviennent un facteur important de la vie politique tellement mouvementée de Croatie, ce qui impose à tout pouvoir, à tout centre d'autorité intéressé aux affaires de celle-ci, de tenir compte de leurs prétentions et aspirations, soit pour les satisfaire, soit pour les annihiler. De l'examen des actes du dossier Keglević-Silanić, ainsi que des autres sources de l'époque, il en ressort nettement que les rois de Hongrie ont généralement soutenu l'affirmation politique des Vlaques, au point de leur octroyer le statut d'une véritable nation médiévale, à l'instar des Sicules de Transylvanie¹⁴. La raison du traitement préférentiel

¹² Cf. A.K. III, p. 3—4 (Knin, le 16 mars 1365) : le ban Nikola Seč concède aux Vlaques royaux Silanić la possession du domaine royal Vidčeselo « pro fidelitatibus et opportunis servitiis eorumdem », « honoris titulo » ; « iidem vero Olahi de eadem possessione nobis et nostris successoribus more armigerorum et woytanis servire tenebuntur ». Cf. aussi A.K. XV, p. 15—16 (Vienne, le 24 juin 1453) : le roi Ladislas le Posthume confirme aux Silanić la possession du domaine Vidčeselo (Krivonos) « consideratis fidelium serviciorum meritis fidelium suorum » et « sub illis tamen condicionibus, oneribus et serviciis, quibus talismodi possessiones in partibus illis tenere consueverunt ». Cf. surtout Šišić, « Starine », XXXIX, p. 256—257, N° 94 (Bihać, le 8 octobre 1405) : Sigismond roi et empereur concède des possessions à Butko Brankovic, « Wolahorum nostrorum regalum in regnis nostris Dalmatie et Croatie existentium wayvode » en récompense des services éminents que celui-ci lui a rendu « locis et temporibus opportunis, prosperis videlicet et asperis, rebellibus nostris Bosnensibus schismaticis, Turcis inimicis ac Venetis perfidis, iuxta possibilitatis sue exigentiam in confinibus illis viriliter resistendo ».

¹³ Cf. A.K. II, p. 2—3 (Knin, le 24 mai 1358) : chargé par le roi Louis d'Anjou de refaire, à l'aide de douze représentants élus de l'aristocratie croate, le cadastre des terres de Croatie, le ban Ivan Čuz décide de restituer aux ancêtres des Keglević le domaine Brdari, auparavant occupé abusivement par Grégoire, comte de Krbava. La *deliberatio finalis* des juges Gaspar Bodo de Györgyi, comte de Tolna et Jean de Korothna, comte de Somogy, *per regiam maiestatem iudices cum plena autoritate deputati* (A.K. XXIII, p. 23—28), du 28 octobre 1486, qui rejette toutes les preuves produites par les Silanić en faveur de leur droits possessionnaires à Bahtić, Brdari et Konjšćica, ne met en doute ni leur condition nobiliaire, ni leur vocation possessionnaire en tant que telles, mais seulement l'authenticité de certaines pièces justificatives de leur dossier et le caractère régulier de la procédure lors de leur entrée en possession. Même s'ils exigent l'attestation des droits de possession par le témoignage des nobles du voisinage, *more et consuetudine regni Croatie facta*, ils font semblant d'oublier que, selon la coutume croate, les Vlaques n'ont pas le droit de porter témoignage sous serment en justice.

¹⁴ Les rois de Hongrie ont confirmé, directement ou par leurs bans de Croatie et Dalmatie, les possessions des Silanić, cf. A.K. IV, p. 4—5 (Posega, le 12 mars 1385) : la reine Elisabeth ordonne au ban Ivan à protéger les Silanić contre leurs voisins et surtout contre Goislav, fils de Kukavić ; A.K. VI, p. 6 (Bribir, le 8 août 1407) : le ban Karlo, comte de Krbava, restitué à Milutin Danić la possession nobiliaire de Brdari ; A.K. VIII, p. 8 (Knin, le 4 décembre 1416) : le chapitre de l'Église de Knin communique au ban Ivan Alben qu'il a procédé, conformément aux exigences légales, à une nouvelle délimitation des domaines Bahtić et Krivonos, qui avait été demandée par le vice-ban Petar Sckir (elle était favorable aux Vlaques Silanić) ; A.K. XII, p. 11—12 (Buda, le 28 avril 1436) : le roi et Empereur Sigismond ordonne aux Keglević de restituer aux Silanić les possessions Brdari et Bahtić ; A.K. XV, p. 15—16 (Vienne, le 24 juin 1453), XVI, p. 16 (Vienne, le 25 juin 1453), XVII, p. 17 (Bratislava, le 29 août 1456) : le roi Ladislas concède aux Silanić les domaines Krivonos (Vidčeselo), Brdari et Bahtić ; A.K. VIII, p. 17—18 (Buda, le 23 juin 1458) : le roi Mathias communique au ban de Dalmatie et Croatie que les Silanić jouissent de sa haute protection et qu'ils

accordé par les rois de Hongrie aux Vlaques de Croatie est donnée par l'appui que ces vaillants guerriers balkaniques étaient à même de fournir à la Couronne de Saint Etienne dans sa lutte contre les tendances à l'anarchie et au séparatisme de la turbulente aristocratie croate, ainsi que dans son combat de résistance aux ennemis de l'extérieur, Bosniaques, Vénitiens ou Turcs¹⁵. Le principal instrument de cette politique de faveur envers les Vlaques est la collation de privilèges et possessions, selon les normes du droit féodal hongrois, calquées sur celles de l'Occident, qui implique souvent la violation de la coutume croate¹⁶. L'ancienne aristocratie croate réagit vivement contre l'ascension sociale et politique des Vlaques, en tant que tels, réclamant le respect de la tradition juridique du pays, des anciens coutumes, qui refusent aux Vlaques l'égalité avec les nobles croates et qui réservent uniquement à ces-derniers certains privilèges, comme, par exemple, celui de témoigner en justice, sous serment, de la légitimité et de l'étendue d'une possession nobiliaire¹⁷. Sans dénier

doivent être défendus contre les illégitimes prétentions des Keglević à leur enlever les possessions Krivonos, Bahtić et Brdari. Le problème de l'apparition d'une *natio Olahorum* en Croatie vaut une étude à part. Nous rappelons ici quelques faits qui semblent justifier une telle hypothèse : les Vlaques de Croatie sont traités par les rois et les bans comme une entité différente des Croates (le 18 octobre 1468, le roi Mathias envoie une lettre « Dalmatie et Croatie banis necnon katunariis et comitibus Valaborum », v. *Monumenta Hungariae Historica, Diplomataria*, XXXVIII, p. XXX; le 2 juillet 1436, le ban Matko de Talovac annonce « universis et singulis catorariis seu capitaneis Volacorum imperialium et regalium in dicto regno Croacie existentium » la trêve conclue par le roi Sigismond et Venise et les invite à l'observer, v. S Ljubić, *Listine*, IX, Zagreb, 1890, p. 89; les Vlaques constituent un corps d'armée distinct à la disposition du roi de Hongrie (« totum regnum Croatie et Walachi in eo existentes », v. *Propositiones* (1432 33) circa modum et formam defensionis totius regni Hungarie etc., dans *The Laws of the Medieval Kingdom of Hungary*, II, 1301—1457, Salt Lake City, 1992, p. 149); les Vlaques de Croatie ont un voïvode à eux (le 8 octobre 1405, le roi Sigismond récompense « Bwthk filius Branch, Wolahorum nostrorum regalium in regnis nostris Dalmatie et Croatie existentium waywoda », v. Šišić, « Starine », XXXIX 1938, p. 256); les « boni Wolachi » siègent à côté des « nobiles Croati » dans la Cour de justice du ban de Bribir (*A.K.* VI, p. 6, du 8 août 1407).

¹⁵ Cf. Šišić, « Starine », XXXIX, Zagreb, 1938, p. 256, déjà cité plus haut note 12.

¹⁶ Le principal vice de forme qui rend attaquant en justice la possession par les Silanić des domaines Brdari, Bahtić et Konjšćica, sinon de Krivonos-Vidčeselo, est, semble-t-il, l'absence de l'attestation de leurs droits possessionnaires par le témoignage sous serment des nobles du voisinage. Ce témoignage, *veridica attestacio*, requis par les *mos et consuetudo regni Croatiae*, devait être porté devant les instances compétentes au moment de la mise en possession, sur place. A notre avis, les rois de Hongrie et de Croatie et leurs bans protecteurs des Silanić les ont encouragés à s'emparer des domaines en litige, à une époque où les Keglević avaient perdu leur position de force et même quelques-uns de leurs privilèges, à la suite des troubles de Croatie (cf. *A.K.* II, p. 2—3, du 24 mai 1358 et V, p. 5—6, du 17 juin 1396), sous la seule couverture des *instrumenta litteraria*, émis par la chancellerie royale ou par les bans. Cf. les preuves produites par les Silanić au procès et leur réfutation par les juges dans *A.K.* XXIII, p. 23—28 et plus haut note 13. Dire que les Silanić ont occupé de manière abusive, par la force, des biens qui ne leur appartient pas de droit, c'est dire qu'ils n'ont pas été mis en possession de manière régulière.

¹⁷ Cf. *A.K.* XXX, p. 35—37 (Knin, le 30 juillet 1487) : devant la Cour de justice des nobles de Knin, Ivan Keglević demande aux juges qui est en droit de porter témoignage devant cette instance en matière de droits possessionnaires (« quales vicini et commetanei in facto possessionario ad faciendam inquisitionem et attestacionem iuxta consuetudinem regni Croatiae esse debeant ? »). Et les juges de lui répondre que ce sont seulement les nobles qui ont ce droit et nullement les Vlaques et les simples colons (« Qui iudices iurati ac alii universi nobiles unanimi voto dixissent, et eorum consuetudinem hanc fore allegassent, quod homines nobiles bone opinionis et fame, et non coloni simplices sive Wolahi in facto attestacionis possessionum aut iurium possessionariorum pro vicinis et commetaneis eligi et assumpti debeant et non alii »).

aux Vlaques, pris individuellement, le droit d'être ennoblis, l'aristocratie croate pose comme condition de l'ennoblissement l'assimilation¹⁸. Confrontés à cette réaction conservatrice qui pousse les nobles croates à saboter le fonctionnement régulier de la justice autant que la tradition ne sera pas rétablie dans ses droits, les rois de Hongrie reculent¹⁹.

La solution définitive donnée au procès qui opposa pendant un siècle les Keglević aux Silanić n'est, en fait, que l'expression juridique du compromis politique auquel Vlaques et Croates sont obligés de consentir sous l'injonction du roi Mathias, soucieux de maintenir la stabilité dans un pays de plus en plus menacé de l'invasion turque.

¹⁸ Cf. *ibidem*, p. 36 : « . . . dempto si quis Wolahus vigore iurium imperialium aut regalium effectus et nobilitatus fuisset ».

¹⁹ Cf. *ibidem*, p. 37 : le vice-ban ne renonce pas à entendre le témoignage des Vlaques et invite les Silanić, les juges et les nobles à procéder à cette attestation en dehors du siège de la Cour de justice, ce que les juges et les nobles refusent (« Qui iudices respondissent allegando, quod ipsi ad eandem attestacionem audiendam decedere nollent, ex eo quia nichil cum ipsis in sede iudicaria de consuetudine facto in premissis iudicasset »).

THE CHANGING IMAGE OF THE EARLY SLAVS IN THE ROMANIAN HISTORIOGRAPHY.

A CRITICAL SURVEY *

FLORIN CURTA

As he pointed out in his 1905 reception oration to the Romanian Academy "the influence of the Slavonic factor on the genesis of our nationality"¹ and finished his harangue assuming that it would be, historically speaking, impossible to imagine the Romanian people without the absorption of the Slavonic elements by the Romanic population during the 6th-10th centuries, — the attitude of the Romanian historian Ioan Bogdan could be considered as a necessary corrective to "the romantic phase of the Romanian historiography's childhood" in the name of Ranke's famous ideal: "wie es eigentlich gewesen ist"². The attitude of the distinguished fellow of the "critical school" should not have been underestimated. By this striking desire to "seek everywhere only for *the truth*" he meant also a general impulse to restoration. Taking into account that the Romanians, with the only exception of the Lithuanians ("litvanii"), would have been the only non-Slavonic people in Europe, which have been directly and continuously influenced by the Slavs³, Ioan Bogdan noticed that the study of the Early Slavs ("slovenii"), who "settled down among us and lived together with us", thus creating the original features of the ancient Romanian civilization, has been systematically ignored or even rejected by some of "our national historians"⁴.

At that time, the research in this field was less advanced than Bogdan expected it to be. Still unseparated from the "later Slavs" (Serbs or Bulgarians)⁵ and generally denominated "șchei", a term which is

* This contribution represents the first part of a larger study on the changing image of the Early Slavs in the Romanian historiography and archaeological literature. The second part, concerning the archaeological literature after World War II will be published in a separate paper.

¹ I. Bogdan, "Istoriografia română și problemele ei actuale", in *Academia română. Discursuri de recepțiune*, 27, 1905, p. 21.

² I. Bogdan, *Insemnătatea studiilor slave pentru români*, Bucharest, 1894, p. 39.

³ I. Bogdan, *Insemnătatea...*, p. 14.

⁴ I. Bogdan, "Istoriografia...", p. 21.

⁵ N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, vol. II, Bucharest 1937, p. 301: the Romanian people use to designate all Southern Slavs, including the Bulgarians, as "Serbs" and their language as "Serbian" ("sârbește"). See also N. Iorga, "Entre Slaves et Roumains", in *L'art byzantin chez les Slaves*, vol. I, Paris 1930, p. 42 and 44: "Il y eut très longtemps en Dacie des Șchei non roumanisés, qui on donné leur nom à la Șcheia près de Roman, en Moldavie, au faubourg Șcheia près de Suceava et à celui des Șchei près de Brașov-Kronstadt."

Rev. Etudes Sud-Est Europ., XXXII, 1-2, p. 129-142, Bucarest, 1994

still considered to designate as a place-name an Early Slavonic settlement⁶, the Early Slavs had been included by Dimitrie Cantemir in the larger group of the Barbarian peoples (“varvarii”) together with the Huns, the Bulgarians and the Serbs, who would have determined a general withdrawal of the native population to the mountains (“și de acolo să sprijinirea și să apăra”). This idea seems to forerun the famous theory of A. D. Xenopol on the circumstances of the continuity of the Romanian people during the Great Migration⁷.

On his turn, while quoting from *De bello Gothico* the story of the phoney Chilbudios (“Hilbúdie”), Gh. Șincai translated the ethnic names, thus underlining the political meaning of the story, in order to demonstrate that the partner of the false Chilbudios, who inspired the entire intrigue, was a “Romanian slave of the Antes”⁸. Șincai noticed that the fact that, according to Procopius, Justinian ceded to the Antes the fortress Turris (located by Șincai in Turnu thanks to a simple translation of the place-name) should indicate that the Early Slavs, together with the Antes and the Huns, had already occupied Wallachia, Moldavia and South Bessarabia in 548. No modern historian took into consideration this conclusion, but the fact that Gh. Șincai thought that “nowadays Wallachia” had been dominated by the Early Slavs, by the time of the Avarian domination “in the other part of ancient Dacia”, is an important question for this survey⁹. On the other hand, in spite of the larger breadth of knowledge, Gh. Șincai’s attitude is very similar to Cantemir’s one, since he still considered the Early Slavs as Bulgarians (“sub numele de sloveni se înțeleg bulgarii”) ¹⁰.

The premises of the study of the Early Slavs could consequently justify Bogdan’s extremely critical attitude. The role the Slavs played in the Romanian history has been also emphasized by A. D. Xenopol, the first historian who issued the later largely used idea that the Slavs influenced the Romanian people more than other Barbarians¹¹. Although he used to designate the Slavs with the same term (“slovenii”), the histo-

⁶ Ion Moise, “Cîteva toponimice din zona Argeșului”, in *Studii și comunicări*, Pitești 1972, p. 365: the village Șcheau near Bascov (Argeș county); see also I. Fischer, *Latina dundăreană*, Bucharest 1985, p. 144.

⁷ D. Cantemir, *Hronicul vechimei a romano-moldo-vlahilor*, ed. by D. Murărașu, Bucharest 1943, p. 37; A. D. Xenopol, *Istoria românilor*, 4th edition, ed. by Ț. Mihăilescu-Bîrliba, vol. I, Bucharest 1985, p. 220–221.

⁸ Procopius *De bello Gothico*, III 14, 12–21, Gh. Șincai, *Cronica românilor*, ed. by Fl. Fugariu, vol. I, Bucharest 1978, p. 98; see more on the ethnocentrism and “nationalism” in Șincai’s chronicle, in M. Tomuș, Gh. Șincai. *Viața și opera*, Bucharest 1965, p. 202. Procopius’ story reported also by A. T. Laurian, *Istoria românilor*, Bucharest 1873, p. 139.

⁹ Gh. Șincai, *op. cit.*, p. 103: “Aci socotește cât rău n-au suferit strămoșii românilor, când de subț unii varvari treceau subț alții” (And imagine how much have endured the Romanian people’s ancestors, as they get free from these Barbarians, only to become subjects of the others). On the identification of Turris with Turnu, see A. T. Laurian, *op. cit.*, p. 141. The first who located Turris in Turnu by archaeological means was Gr. Tocilescu (*Monumente epigrafice și sculpturale*, vol. I, Bucharest 1902, p. 248–249). More on Turris in A. A. Bolșacov-Ghimpu, “La localisation de la forteresse Turris”, in *Revue des Etudes Sud-Est-Européennes*, 7, 4, 1969, p. 686–687. According to the modern critics, the story of the false Chilbudios should be dated in 545 or 546 (C. Bonev, “Les Antes et Byzance”, in *Etudes balkaniques*, 3, 1983, p. 109–110).

¹⁰ Gh. Șincai, *op. cit.*, p. 98; M. Tomuș, *op. cit.*, p. 211. See also A. T. Laurian, *op. cit.*, p. 144.

¹¹ A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 247.

rian from the Iași University first put into new terms the problems of the relations between these "different Barbarians" and the native population. According to him, the Slavs driven by the Goths, the Huns and the Avars to the mountains, should not be considered as "invaders", but, on the contrary, as "desperadoes", looking for rescue, rather than for plunder¹². Accordingly, they became "suffering mates of the Romanian people", which could be the reason for this special relationship between them, like the relationship between two convicts undergoing the same penal servitude¹³. This argument will later occur in very different political circumstances, which will allow in exchange the re-evaluation of the "romantic heritage" of the Romanian historiography, without any reference to the author of these ideas. It is also remarkable that just before the historiographical issues of the "critical school", the first treatise on Romanian history written by A. D. Xenopol tried to put an end to the exaggerated opinions, which considered as "an outrage upon the Romanian nationality" any attempt to argue the Slavonic influence on the Romanian people and to explain them by political purposes of the Romanian national movement¹⁴.

A. D. Xenopol reported a lot of new historical data; he located Turris in Turnu Măgurele and Ilibakiōs on the Ialomița river and noticed, like Gh. Șincai, that the conservation of this rivername shows that the Slavs had occupied Wallachia "long before 591"¹⁵. The Slavonic influence would have been introduced by some "mild elements, looking for a peaceful, placid life"¹⁶, although the contemporaneous historical sources may describe the Slavs in very contradictory ways (mild, with harmless mores, but also cruel and causing fearful slaughter). According to Xenopol, the Slavs had an important influence on agriculture, since almost half, if not more, of the agricultural terms are of Slavonic origin. The frequent place-names in the mountains could only be explained by an early occupation of this area during the general withdrawal of the local population from the most endangered regions to the mountains. While attracted by the contemporaneous ethnopsychological studies (Steinthal, Lazarus), A. D. Xenopol ascribed the "outburst of the Romanian people's poetical genius" to the Slavonic influence, since the Romanian folklore seems to be very similar to the Slavonic one and several Romanian tales and legends have a Slavonic origin¹⁷.

Some of Xenopol's ideas will be pursued by D. Onciul, who was more concerned with the beginning of the general movement of the Slavs towards south, to the Danube. According to him, this movement was

¹² A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 249.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 258: "Acum, însă, naționalitatea noastră este recunoscută de toți, nu mai avem nevoie de asemenea meșteșuguri pentru a o dovedi" (But our nationality is now largely recognized, therefore we don't need any more such artifices to prove it). Nevertheless, A. D. Xenopol regretted ("din nenorocire") that the words "Sclavinum Rumunense", which had been read by B. P. Hasdeu in Jordanes and enthusiastically used in order to prove the existence of Romanian settlements in Slavonic times, had been in fact wrongly read (A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 265, note 11).

¹⁵ A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 250.

¹⁶ A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 249.

¹⁷ A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 259 and 263.

determined by the Slavonic occupation of the entire area outside the Carpathians, by the time of the occupation of the Carpathian basin by the Ostrogoths and the Gepidae¹⁸. It was obvious for D. Onciul that the starting moment of this movement should have related to the migration of the Avars¹⁹. Consequently, the Romanian historian forestalled problems, which later issued after the publication of J. Peisker's work from a polemic debate of a strikingly nationalistic nature²⁰. D. Onciul emphasized that the study of the Early Slavs is of great importance for the theory of the Romanian people's continuity, since they would have been assimilated not only by Romanians, but also by Hungarians²¹.

The problems of the migration of the Early Slavs to the Lower Danube and of their settlement in the Balkan Peninsula occurred first in Nicolae Iorga's work, who not only dealt with them in his general surveys of the Romanian history, but also wrote some special studies. He used for this purpose a particular method, namely the so-called "two-fold method" ("metoda dublă") which was based on an equal consideration of the contemporaneous sources and of the historical similitudes. For instance, according to Theophanes or to Theophylactus Simocatta, during the 7th century, the population on the Lower Danube would have been organized in Danubian "Romaniae" conducted not by some Flaccitheus, Ferduruchus, Friedrich or another Germanic chieftains, but by Slavonic kings²². Among them, Mousokios had been attacked and captured by the Byzantine army, because of his drunkenness, just like prince Bogdan III, murdered to a feast in Reuseni by Petru Aron's soldiers (1451). In their turn, the Romans, while celebrating their victory, let the finger ride the thumb and narrowly escaped of being slaughtered by the Slavs, just like Matthias Corvinus' army on the Christmas evening at Baia (1467), "car l'histoire est pleine de scènes semblables qui reviennent"²³. On the other hand, the Slavs plundered on the southern

¹⁸ D. Onciul, *Scrieri istorice*, vol. I, Bucharest 1968, p. 290. The way D. Onciul imagined the ethnic and historical changes in Central and Eastern Europe, especially the idea that the Slavonic settlements replaced the Germanic (Gothic) ones, would be considered nowadays as a rather modern perspective. D. Onciul, *op. cit.* 681 note 7; see Gh. Brătianu, *Marea Neagră de la origini și pînă la cucerirea otomană*, ed. by V. Spinei, vol. I, Bucharest 1988, p. 249; compare with Kazimierz Godlowski, "Die Kulturumwandlungen im nördlichen Mitteleuropa während des 5. bis 7. Jhs. und das Problem der grossen Wanderung der Slawen", in *Rapports du III-a Congrès international d'archéologie slave*, vol. I, Bratislava 1979, p. 321.

¹⁹ D. Onciul, *op. cit.*, p. 290 and 497; see Onciul, *op. cit.*, p. 682 who stated straight forwardly that the Slavs were subjects of the Avars.

²⁰ J. Peisker, "Die älteren Beziehungen der Slawen zu Turkotataren und Germanen und ihre sozialgeschichtliche Bedeutung", in *Vierteljahresschrift zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 3, 1905, p. 187 ff.; Helmut Preidel, "Awaren und Slawen", in *Südost-Forschungen*, 11, 1952, p. 33–45; Omeljan Pritsak, "The Slavs and the Avars", in *Gli Slavi occidentali e meridionali nell'alto medioevo Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'alto Medioevo*, vol. I, Spoleto 1983, p. 353–432.

²¹ D. Onciul, *op. cit.*, p. 290 and 682; see also p. 497. Because of the "admigration", the Romanians in Dacia could more rapidly and easily assimilate the Slavonic element. See Nicolae Ursulescu, "Concepția lui Dimitrie Onciul referitoare la formarea poporului român în lumina actualelor cercetări despre complexul Dridu", in *Suceava*, 4, 1977, p. 97.

²² N. Iorga, "Romania" dunăreană și barbarii în secolul al VI-lea", in N. Iorga, *Studii asupra Evului mediu românesc*, ed. by Ș. Papacostea, Bucharest 1984, p. 35; see also Valeria Costăchel, "Nicolae Iorga, istoric al popoarelor slave", in *Romanoslavica*, 17, 1970, p. 502.

²³ N. Iorga *Histoire...*, p. 313.

border of the Danube, in Thracia, just like the soldiers of Michael the Brave did, by audaciously attacking the Turkish provinces as far as to the walls of Andrinople. Piragast is expected to defend the Danubian ford against Petros' army, just like the Romanian princes during the Middle Ages²⁴. In spite of these peculiar arguments, N. Iorga still offers a lot of interesting ideas for the problem of the migration of the Early Slavs to the Lower Danube. He was the first who noticed that the Slavs not only attacked the Byzantine army, but were also enlisted in the Byzantine army (the 300 Antes who fought for the Byzantines in Italy against the Ostrogoths, the Antes mentioned as chieftains or soldiers in the Byzantine armies during the war with the Sassanides)²⁵. He also emphasized that a Slavonic settlement in the North-Danubian regions could only be accepted after 527, as the first invasions of the Slavs, Huns and Antes are reported²⁶. As for the reasons of the Slavonic migration to the Lower Danube, Iorga gave an interesting explanation, arguing that the Slavs' movement southwards had been determined not by some "popular initiative", but by the plans of the Byzantine Empire to cover the Danubian frontier against the Barbarians, thus creating for the Slavs an opportunity and a status very similar to the Goths of the 4th century²⁷. Probably influenced by D. Onciul, but also by the arguments of the new debate on the relationships between Avars and Slavs, Iorga ascribed later the Slavonic movement to the khagan's will and interests. He is the only Romanian historian quoting the significant appellation given by Fredegarius to the Slavs fighting for the Avars ("bifulci") and the first who quoted the information provided by Pseudo-Caesarius on

²⁴ N. Iorga, *Histoire...*, p. 314ff.; see also p. 321: the ethnohistorical distribution on the Romanian territory at the time of the migration of the Avars and of the Slavs seems to be very similar to this kind of distribution in the Bronze Age.

²⁵ N. Iorga, *Histoire...*, p. 302, who mentioned C. Jireček. More on this problem, in Procopius *De bello...*, V 27, 2; C. Bonev *op. cit.*, p. 112.

²⁶ N. Iorga, *Histoire...*, p. 303, who noticed that the "Getae" mentioned by Comes Marcellinus in 517 and 530 have to be considered rather as Avars, since they are described as horsemen. This early dating (by A.D. 530) occurs later in Maria Comşa's work (*Istoria României*, ed. by C. Daicoviciu, E. Condurachi, I. Necstor, Gh. Ştefan, vol. I, Bucharest 1960, p. 728; M. Comşa, "Unele considerații privind situația de la Dunărea de Jos în secolele VI—VII", on *Apulum*, 12, 1974, p. 306; M. Comşa, "Socio-economic organization of the Dacoromanic and Slav population on the Lower Danube during the 6th and 7th centuries", in *Relations between the autochthonous population and the migratory populations on the territory of Romania*, Bucharest 1975, p. 171; M. Comşa, "Romans, Germans et Slaves dans le territoire de la Roumanie aux VI—VII-e siècles", in *Zbornik IX—X Narodnog Muzeja*, Belgrade, 1979, p. 199; M. Comşa, "Slawen und Awaren auf rumänischem Boden, ihre Beziehungen zu der bodenständigen und späteren frühmenschlichen Bevölkerung". in *Die Völker Südosteuropas im 6. bis 8. Jahrhundert*, ed. by Bernhard Hänsel, Berlin 1987, p. 219; M. Comşa, "Rolul mediului natural (munți, păduri, bălți) în menținerea elementului autohton la nord de Dunăre în secolele III—VII", in *Hicrasus*, 7—8, 1989, p. 265).

²⁷ N. Iorga, "Époque et caractères de l'établissement des Slaves dans la Péninsule des Balkans", in *Revue Historique du Sud-Est Européen*, 7, 1930, 1—3, p. 7f.; N. Iorga, *Histoire...*, p. 303: the Slavs on the Lower Danube were used against the Huns, "qui sont des Avars", although there is no evidence of an "anti-Avarian" or "philo-Byzantine" attitude of the Slavs in the Wallachian Plain, so much the less of the ones settled down in the Balkan Peninsula after 602.

the Danubian Slavs²⁸. He considered the Slavs as “Avars’ slaves” and consequently compared them with the subjects of the Mongolic khan²⁹. According to him, there were two groups of Early Slavs: the ancestors of the Russians, who came from the Steppes, settled down in Central Moldavia and established good relations with the khagan of the Avars in Pannonia; the Slavs who settled down in the Wallachian Plain and were still non-obedient and “democratic”, according to Procopius’ testimony³⁰. The latter conducted some “petits seigneurs locaux”, who fought with the Byzantine armies of Priskos, in order to defend the Avarian positions in Scythia Minor³¹. Without making any other difference between these two Slavonic groups, Iorga noticed however the distinction — “qui est réelle” — made by Jordanes between Sclaveni and Antes and supposed that these two peoples were not of the same origin and could even sometimes fought each against other³². While laying stress on the place-names, N. Iorga located the Antes on the basis of the village Antina in Romanați county, although he himself formerly accepted the derivation of its name from the ancient place-name Altina³³. In order to determine the borders of the Slavonic territory in the North-Danubian area, the Romanian historian adopted R. Roesler’s, Th. Mommsen’s and L. Niederle’s assumptions, that “civitas Novietunensis” should be located, according to the information provided by Jordanes in connection with the southern border of the Slavonic territory, in Noviodunum (sic!) on the Middle Danube and the lake Mursianus, in Pannonia³⁴. On the basis of place-names, N. Iorga determined also through co-ordinates of the “slatine”-line (Slatina in Maramureș, Slatina on the Olt river) and the “slănicuri”-line (Slănic in Bacău county, Slănic in Prahova county), a large Slavonic “island”. According to him, the territory occupied by the Slavs in the North-Danubian area reached the Carpathian mountains and the river Olt. It would be thus possible to determine the geographical position of the two “Slavonic broad roads”, the former between the Moldavian Subcarpathians and the massive Slavonic concentration in Galitia, Podolia and Russia, the latter across the Banat province³⁵. On the basis of these two main Slavonic streams and taking into consid-

²⁸ N. Iorga, *Histoire...*, p. 304, For the Slavs, fighting for the Avars, see Walter Pohl, *Die Awaren. Ein Steppenvolk in Mitteleuropa 567–822 n. Chr.*, München 1988, p. 114f. The information reported by Pseudo-Caesar and explained by Iorga, who thought that the “Physonitae” were the “ancient Fossatenses”, the native villagers, “les anciens indigènes romans”; was also utilized by Maria Comșa (*Istoria României...*, p. 728). See Valeria Costăchel, *op. cit.*, p. 503. Latin sources (Jordanes, Paulus Diaconus, “Fredegard”) were also quoted by P. Cănel, in his 1920 reading course at the Philosophy & Humanities Department of the Bucharest University, together with other Greek (Procopius, Agathias, Menander, Theophylactus, Constantine Porphyrogenetos and *Miracula S. Demetrii*) and Oriental sources (namely John of Ephesus). See P. Cănel, *Primele vremi din viața Sclavilor*, reading course at the Philosophy & Humanities Faculty, Bucharest 1920, p. 110.

²⁹ N. Iorga, *Histoire...*, p. 321f. According to Al. Bărcăcilă, the Antes or the Slavs were at the Avars’ mercy (Al. Bărcăcilă, “Aurul Ardealului în prada avarică a lui Carol cel Mare”, in *Apulum*, 1, 1939/1942, p. 205).

³⁰ N. Iorga, *Histoire...*, p. 321f.

³¹ N. Iorga, *Histoire...*, p. 321f.

³² N. Iorga, *Histoire...*, p. 323.

³³ N. Iorga, *Histoire...*, p. 301 and 307 note 3.

³⁴ N. Iorga, *Histoire...*, p. 298.

³⁵ N. Iorga, “Époque...”, p. 14f.

ration the concentration of the Slavonic place-names around the main Danubian fords, Iorga thought that the Slavs had crossed water by the fords of Porțile de Fier and Isaccea³⁶. The idea of the concentration of the Early Slavonic finds around the main fords will play later an important role in the theory, which assumes that the Slavs have had no influence on the genesis of the Romanian people, since they did not settle in the North-Danubian area, but constantly had the intention to cross water³⁷.

As for the characteristics of the Slavonic settlement in the Balkans, Iorga emphasized the important disjunction between the Roman and the Barbarian ways of life. While Petros found on the Lower Danube castella in which the Romanic population still held its territory as a "Romania" as contrasted with Barbaricum, the Slavs used to live in a democracy, "que Jean Jacques Rousseau aurait admirée"³⁸. Iorga imagined like Xenopol a peaceful settlement of the Slavs in the Balkans and thus put in opposition the "fierce Barbarians" and the mild Slavs. He consequently referred to the one-sided influences exerted by the Romanic population upon the Slavs (as for instance, in agriculture) and to their unsuccessful attempts to assimilate it. According to Iorga, what happened in the linguistic field after the migration of the Early Slavs was nothing more but "un simple changement de nom, sous l'influence de la dépendance politique"³⁹. In other words, even the political stability in the North-Danubian area, as reported by 600 by the Byzantine authors in connection with the Slavs, proceeded only from the native population, since the Slavs were unable to destroy or to denationalize it. As a matter of fact, Mousokios is not a name, but a title which probably belonged to the king and, according to N. Iorga, it relates to the name of the Musakia Plain in Albania, but also to the name of the Moldavian medieval dynasty, Mușat⁴⁰. This is most likely the origin of that *topos* in the Romanian archaeological literature of the '70s, concerning the problems of the Early Slavs' migration, which assumes that the names of the three Slavonic military chiefs reported by Theophylactus Simocatta in connection with Priskos' and Petros' campaigns (Ardagast, Mousokios and Piragast) would derive from the Dacian names of the three main rivers in south-eastern Romania (Argeș, Buzău, Prut)⁴¹. Even the funerary ban-

³⁶ N. Iorga, "Epoque...", p. 5; N. Iorga, *Histoire...*, p. 343. Valeria Costăchel, "Nicolaie Iorga...", who considers Iorga's supposition as a fact supported by the archaeological evidence.

³⁷ Dan Gh. Teodor, *Teritoriul est-carpatic în veacurile V—XI e.n. Contribuții arheologice și istorice la problema formării poporului român*, Iași 1978, p. 38, who makes reference to the fords across the Prut and the Upper Siret rivers.

³⁸ N. Iorga, "Epoque...", p. 2; N. Iorga, *Histoire...*, p. 306, who quoted the *Strategikon*, in order to find the specific features of this democracy: lack of order (ἄτακτοι) and of political life (ἄναρχοι), non-obedient people (ὄδὲ τὰξιν γινώσκουσιν).

³⁹ N. Iorga, "Epoque...", p. 2; N. Iorga, *Histoire...*, p. 306 and 344.

⁴⁰ N. Iorga, *Histoire...*, p. 307 and 313; see also p. 312: Ardagast is a name of Germanic origin, as stated by its final root and by the comparison with Ardarich and Radagais.

⁴¹ This *topos* occurred first in I. Nestor's work (I. Nestor, "Formarea poporului român", in *Istoria poporului român*, ed. by A. Oțetea, Bucharest 1970, p. 104), followed by Dan Gh. Teodor ("Contribuții privind pătrunderea și stabilirea slavilor în teritoriile extracarpătice ale României, in *Carpica*, 5, 1972, p. 110; *Romanitatea carpato-dunăreană și Bizanțul în veacurile V—XI*", Iași 1981, p. 21), C. Cihodaru ("Oștirca bizantină în Cîmpia munteană la sfârșitul seco-

quet from which Mousokios had come dead drunk, just before being captured by Priskos' soldiers, would reveal Christian customs adopted by the Slavonic "king" from the religion of his "associés romans"⁴².

It is not difficult to identify in these arguments not only the *topos* of the historical studies during the early Communist regime, which insisted on the peaceful infiltration of the inoffensive Early Slavs⁴³, but also the other side of this theory, which appeared namely in the first '80s, trying to eliminate all Slavonic influence on the Romanic population⁴⁴. At the same time, thanks to his intuition, the Romanian historian proposed a rather modern perspective on some of the problems of the Slavonic migration. According to him, the Slavonic "democracy" as described by Procopius and by the unknown author of the *Strategikon*, should be seen as a specific way of life as contrasted with the Roman one. The social structure of the Slavonic groups in the North-Danubian area was entirely adapted to a rather hostile environment, as reported by Jordanes ("Hi paludes silvasque pro civitatibus habent" — *Getica* 5, 35) and its main feature was a permanent hindrance of the consolidation of the kingly authority. Iorga emphasized these characteristics by referring to the epithet *anarchoi* used by the unknown author of the *Strategikon* with reference to the Slavs. This decentralized, segmentary social structure relates to the so-called "sociétés sans Etat" (P. Clastres) and represents one of the most important arguments of the now in vogue debate on the ways in which large areas in Central and South-Eastern Europe became Slavonic⁴⁵.

lului VI și toponomastica", in *Analele științifice ale Universității "Al.I. Cuza", secția istorie*, 18, 1972, 1, p. 6) and by V. Teodorescu ("Les anciens Roumains", în *Roumanie, Pages d'histoire*, 5, 1980, 2, p. 82).

⁴² N. Iorga, *Histoire...*, p. 313.

⁴³ M. Roller, *Istoria României*, Bucharest 1947, p. 79; see. V. Georgescu, *Politică și istorie. Cazul comuniștilor români (1944—1977)*, Bucharest 1991, p. 25.

⁴⁴ Dan Gh. Teodor, "Uncle probleme privind evoluția culturii materiale din Moldova în sec. VI—X", in *Carpica*, 2, 1969, p. 300; the Slavs adopted elements of material culture from the native population, which was superior to theirs ("care le era superioară"), but were unable to slavonicize the native communities, since their traditional culture had not been influenced by the Slavs. Dan Gh. Teodor, "Apartenența etnică a culturii Dridu", in *Cercetări istorice*, 4, 1973, p. 140: the Slavs were unable to contribute to the material culture of these regions; see also Dan Gh. Teodor, *Continuitatea populației autohtone la est de Carpați. Așezările din secolele VI—XI e.n. de la Dodești-Vaslui*, Iași 1984, p. 138. Dan Gh. Teodor, *Teritoriul...*, p. 49: the Slavs conduced only accidentally to the hirth of some local cultural aspects, Dan Gh. Teodor, *Romanitatea...*, p. 21: the presnce of the Slavs could not fundamentally change the features of the local civilization. Dan Gh. Teodor, "Conceptul de cultură Costișa-Botoșana. Considerații privind continuitatea populației autohtone la est de Carpați în sec. V—VII", in *Studia antiqua et archaeologica*, 1, 1983, p. 221: the evolution and completion of the Costișa-Botoșani culture neither was impeded, nor influenced by the Slavs.

⁴⁵ More on the Slavonic segmentary society, see Walter Pohl *op. cit.*, p. 126f. See Emile Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, 1893, p. 266f. A very similar interpretation gave Gh. Brătianu (Gh. Brătianu, *Marea Neagră...*, p. 249); he inferred that the Slavs were unable to govern themselves and therefore always needed to be ruled by foreign political factors (Samo, the Bulgarians, the Vikings and the Avars). See also Omeljan Pritsak, *op. cit.*, p. 363ff. For the modern perspective on Procopius' testimony and the influence of Hippocrates' and Aristotle's theories on it, see Rohert Benedicty, "Prokopius' Berichte über die slavische Vorzeit. Beiträge zur historiographischen Methode des Prokopius von Kaisarcia", in *Jahrbuch des österreichischen byzantinischen Gesellschaft*, 14, 1963, p. 53f., 61—64 and 70.

Iorga located the Slavonic groups by the end of the 6th century in this precise area of the Wallachian Plain, where the river-names are of Slavonic origin (Ialomița, Prahova, Ilfov, in which he identified the ancient Ilvakia⁴⁶, Neajlov and Glavacioc) and consequently thought that the homeland of the Early Slavs should be sought in Transylvania, where they would have belonged to the "Sarmatian confederation"⁴⁷. Their movement towards south would have been determined by the migration of the Avars, but the Slavs would have crossed the Danube only with the Byzantines' assistance, by the fords of Banat and Northern Dobrogea⁴⁸.

Without declining the idea of an early settlement of the Slavs in Dacia soon before the 6th century, Constantin C. Giurescu thought that the presence of the Sclaveni and the Antes in the North-Danubian area should be interpreted not only as a political supremacy, but also as a real occupation, although the largest part of these Slavs "fortunately" crossed the Danube⁴⁹. The Romanian historian took for the first time into account the program and the theory labelled by Ioan Bogdan in 1905 and tried to include them in a general theory on the genesis of the Romanian people. He thus combined the interpretation of Bogdan's arguments (later reinforced by Ovid Densusianu) in a general theory of the "twofold assimilation" of the Romance peoples: first, the absorption of the local native populations by the Roman element and then the absorption of the migratory elements by the Romanic populations⁵⁰. Consequently, although the Slavs played in Romania the same role as the Germanic tribes in the Western countries, the two elements are neither in the same

⁴⁶ N. Iorga, *Histoire...*, p. 315.

⁴⁷ N. Iorga, *Histoire...*, p. 297: the Slavs probably came from Transylvania, since the major part of the Slavonic place-names with no corresponding meaning in the Romanian language has been recorded in this region. Meanwhile, P. Cancel identified the primitive homeland of the Slavs by means of linguistic arguments in the area between the Carpathian mountains and the Vistula, Pripjat and Dniepr rivers — a location very similar to the one accepted nowadays on the basis of both archaeological and linguistic arguments — and even noticed that toward south the Slavonic territory included the provinces Kiev and Podolia and therefore also Bukovina. See P. Cancel, *op. cit.*, p. 26. See also Kazimierz Godlowski, "Zur Frage der Slawensitze vor der grossen Slawenwanderung im 6. Jahrhundert", in *Gli Slawi occidentali e meridionali nell'alto medioevo. Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'alto Medioevo*, vol. I, Spoleto 1983, p. 258f.; Michal Parczewski, "Origins of Early Slav Culture in Poland", in *Antiquity*, 65, 1991, 248, p. 676ff.

⁴⁸ N. Iorga, "Epoque...", p. 17; N. Iorga, *Histoire...*, p. 303, where he noticed that the Slavs used to live near the Byzantine cities of Ulmetum and Adina, which could support the idea of a Slavonic penetration in the Balkans across Dobrogea. N. Iorga adopted the dating of the Slavonic settlement in the Balkans proposed by R. Roesler (N. Iorga, *Histoire...*, p. 304). See also I. Nestor, "La pénétration des Slaves dans la Péninsule Balkanique et dans la Grèce continentale. Considérations sur les recherches historiques et archéologiques", in *Revue des Etudes Sud-Est-Européennes*, 1, 1963, 1—2, p. 42f.

⁴⁹ Constantin C. Giurescu, *Istoria Românilor*, vol. I, Bucharest 1935, p. 218. After World War II, this view point fundamentally changed: the Slavs would have settled down in massive groups in Dacia only in the second half of the 6th century (C. C. Giurescu, *Formarea poporului român*, Craiova 1973, p. 123; Constantin C. Giurescu, Dinu C. Giurcescu, *Istoria românilor*, vol. I, Bucharest 1975, p. 177), while all considerations on the lucky Romanian people, who would have got rid of these Barbarians, naturally vanished.

⁵⁰ Constantin C. Giurescu, "Românii în mileniul migrațiilor. Considerații asupra unor aspecte", in *Academia RSR. Discursuri de recepție, seria nouă 6*, Bucharest 1975, p. 7.

ratio, nor of equal quality⁵¹. This “deep interference of the Slavs” has been denied and its consequences for the study of the Romanian Middle Ages have been ignored only because of “interests of non-histographical nature”⁵². According to Giurescu, historiography is neither a political weapon, nor a propaganda medium and it should be restored in its former position and purpose: to reconstruct *accurately* the historical facts⁵³. It is obviously an echo of Bogdan’s historical conception and it should be consequently very interesting to follow the thought’s evolution of one of his most brilliant students. Accordingly, if we could refer the fact that Giurescu assumed later that the Slavs produced wheeled pottery only because “our ancestors” taught them to do so⁵⁴ to the results of the archaeological investigations, which became “explosive” in the mid-’70s⁵⁵, it is much more difficult to ascribe to the scientific inquiries the changes in the ratio of Slavonic words in the Romanian language, “without taking into account the circulation’s and the production’s indices” from 2/5 in 1935⁵⁶ to 1/6 (16.41%) in 1973/1975 (“according to a reckoning of 1942”)⁵⁷. Similar changes occurred in the arguments about the characteristics of the Slavonic settlement in the North-Danubian area. According to “new inquiries made without any prejudice” just before 1935, the Slavs would have not been peaceful, since they came into the Dacian territories as conquerors and systematically refused to obey the Avarian khagan as the Dauritas incident clearly shows. These arguments vanished in Giurescu’s historical writings of the ’70s, in which he concentrated rather on the average height of the Slavs, on their blond-russet hair and their blue-grey eyes, which would have been apparently similar to the aspect of Germanic people, or on their main occupations (breeding cattle and primitive agriculture). As for the relations between Slavs and Avars, they could frequently change from cooperation (as for instance by the time of the siege of Constantinople) to war⁵⁸. While concerned only with the historical aspects of this problem, Giurescu thought that the

⁵¹ Constantin C. Giurescu *Istoria...*, p. 210; Constantin C. Giurescu, *Formarea...*, p. 123, who prudently recognized the importance of the Slavs. Constantin C. Giurescu, Dinu C. Giurescu *Istoria...*, p. 177, where the Slavonic element is ranked third (“de-abia în al treilea rând”) among all components of the Romanian people, although its importance should not be underestimated.

⁵² Constantin C. Giurescu, *Istoria...*, p. 246.

⁵³ Constantin C. Giurescu, *Istoria*, p. 248.

⁵⁴ Constantin C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria...*, p. 178.

⁵⁵ Nevertheless, according to the most respected Romanian archaeologist of these years dealing with such a problem, the Slavs would have begun to produce slow-wheeled pottery even in the 7th century (Ion Nestor, “Les éléments les plus anciens de la culture slave dans les Balkans”, in *Simpozijum predslavenski etnički elemen'i na Balkam etnogenezi južnih Slovena, Održan 24.–26. oktobra 1968 u Mostaru*, Sarajevo, 1969, p. 144). It was generally admitted that the wheeled pottery found in the Moldavian settlements of the 6th–9th centuries would have belonged to the native population, although it could have been also utilized by the Slavs, during their living together (Dan Gh. Teodor, “Unele probleme...”, p. 282).

⁵⁶ Constantin C. Giurescu, *Istoria...*, p. 229: the ratio of Slavonic words in the Romanian language is higher than the one of the Latin words.

⁵⁷ Constantin C. Giurescu, *Formarea*, p. 126; Constantin C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria...*, p. 126; no source of this statistics is indicated.

⁵⁸ Constantin C. Giurescu, *Istoria...*, p. 216 and 235. Constantin C. Giurescu, *Formarea...*, p. 123; Constantin C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria...*, p. 175 and 177. However, the Slavonic tribes occupied Dacia just as the Franks occupied Gaul, the Lombards Italy, the Visigoths Spain and the Suebians Portugal. See Constantin C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria*, p. 181.

subordination of the native population to the Slavs could be inferred from the social meaning of the term "rumân" (serf) and from the Slavonic name of the landlords in the Romanian medieval society (the boyars)⁵⁹. Giurescu proposed also new datings for some important events of the history of the Early Slavs on the Lower Danube⁶⁰ and noticed that the considerable Slavonic influence in toponymy and vocabulary could only be explained by a large number of Slavonic people who settled down in Dacia. He emphasized that by means of demographic growth (in which he included the new-comers, i.e. the Roman prisoners), the Romanic population overwhelmed the Slavs and, because of the Slavonic origin of the term "nevastă" (wife), it should be assumed that an important role in this assimilation played the Romanic women⁶¹. It is very interesting that none of these arguments first issued in 1935 was followed by later historical or archaeological writings and that the historical outline as drawn in *Istoria românilor* was less popular than Iorga's arguments in *Histoire des Roumains et de la romanité orientale* which was published just two years later. For this strange situation could only be responsible the polemic and the political confrontation between the two Romanian historians in the first years of the Restoration, as the "new school" tried to resume the controversy between the old and the young historians.⁶²

More receptive to the results of the general inquiries on Slavonic "antiquities" and history⁶³, Gh. I. Brătianu was the first Romanian historian who noticed that the Antes should be related to the An-tsai, as reported by the Chinese annals of the 2nd century A. D. and probably the same as the Alans, thus suggesting a probable supremacy of the Iranian aristocracy on the Slavonic tribes, a theory largely accepted nowadays even by Soviet authors⁶⁴. The Romanian historian thought

⁵⁹ Constantin C. Giurescu, *Istoria*, p. 238; Constantin C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria...*, p. 182 and 183, who exaggerately stated that the testimony of John of Ephesus, according to which the inhabitants of the conquered territories were allowed to seed and harvest, if they would have left a part of their products to the conquerors, concerns not only the Avars, but also the Slavs. See John of Ephesus, *hist. eccl.*, 6, 45, p. 258 Brooks; Michael the Syrian, 10, 21, p. 362 Chabot, For arguments against this viewpoint, see Gh. Brătianu, *Marea Neagră...*, p. 256f.

⁶⁰ Priskos' expedition against Radogost (= Ardagast) in 591, Petros' campaign against the Avars in 602 (Constantin C. Giurescu, *Istoria* p. 220) or against the Slavonic prince Pirogost (= Piragast) in 592, which is located with good reason in Teleorman region, since "it is just in front of the river Asemus" (Constantin C. Giurescu, *Formarea...*, p. 124; Constantin C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria...*, p. 178; see Walter Pohl, *Die Awaren...*, p. 143). However, Giurescu erroneously dated the Avars' embassy to Dauritas after Bayan's expedition (Constantin C. Giurescu, *Istoria...*, p. 219).

⁶¹ Constantin C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria...*, p. 185.

⁶² Ștefan Gorovei, "Școala nouă" de istorie. Mărturiile documentare (I)", in *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie "A. D. Xenopol"* din Iași, 22, 1985, 1, p. 336-338; Al. Zub, *Istorie și istorici în România interbelică*, Iași, 1989.

⁶³ Jan Zak, "Problematik der westlichen Ausbreitung der Westslawen zu Beginn des Frühmittelalters (5, 6, 7, Jh.)", in *Rapports du III-e Congrès international d'archéologie slave*, vol. 1, Bratislava 1979, p. 920.

⁶⁴ Gh. I. Brătianu, *O enigmă și un miracol istoric: poporul român*, ed. by S. Brezeanu, Bucharest 1988, p. 78; Gh. Brătianu, *Marea Neagră...*, p. 253, who relied upon G. Vernadsky's work. More on this problem, in Omeljan Pritsak, *op. cit.*, p. 397; Walter Pohl, *op. cit.*, p. 96; Cs. Balint, *Die Archäologie der Steppe. Steppenvölker zwischen Volga und Donau vom 6. bis zum 10. Jahrhundert*, Viena-Köln 1989, p. 84-92.

that by the end of Justin's II reign, the Slavs invaded the Balkans and that under Justinian's successors the entire East-Carpathian area up to the Danube became a Slavonia, just as it had been formerly a Gothia. As a matter of fact, resuming Iorga's arguments, Brătianu located the lake Mursa (in fact, Mursianus) in the swampy region near the confluence of the Sava and the Danube and the city of Novietunum, as reported by Jordanes in connection with the limits of the Slavonic territory, in Nevioudunum in Pannonia Superior. He supported his theory with the information provided by Michael the Syrian, according to whom the Sclaveni were a "Western people"⁶⁵. In order to bring out the debate on the ethnic assigning of the Ipotești-Cindești culture, I think it would be interesting to notice that Brătianu already pointed out that the Avarian khagan found not only plunder, but also a lot of Roman prisoners to the Sclaveni against whom he fought in 578⁶⁶. Brătianu inferred from the history of the Avarian-Slavonic relationships that they could permanently change. If subordinated to the Avars, the Slavs should be considered as an intermediary ruling class between Avars and the local population⁶⁷.

In the end of this short survey of the main arguments of the Romanian historians before the World War II referring to the Early Slavs' migration to the Lower Danube, I think it would be possible to draw some final conclusions:

1. The interest for this problem was a reaction against the Romantic historiography and its arguments for the regeneration of the national identity and consciousness and was closely connected with the general inquiries on the Romanian national specific features, which were determined, by the end of the last century, by the critical approach of the Junimea school⁶⁸.

2. As the Romanian historians required this historical "recovery", it was obvious that this problem should be investigated with new, modern and appropriate methods, which should be concerned not only with the written sources, but also with the linguistic arguments or the place-names. Consequently, the Romanian historians systematically ignored the archaeological approach⁶⁹.

3. The supremacy of the linguistic arguments (because of the development of the Slavic philology) determined a "standardized" pattern of analysis, which sometimes underestimated even the historical facts.

⁶⁵ Gh. I. Brătianu, *O enigmă...*, p. 78; Gh. Brătianu, *Marea Neagră...*, 249; see Walter Pohl, *Die Awaren...*, p. 368 note 19. Mursa is at the confluence of Danube with Drava (not Sava).

⁶⁶ Gh. I. Brătianu, *O enigmă...*, p. 79. Actually, the term used by Menander the Protector (πολυχρηματος) refers not only to gold, but also to prisoners. See Walter Pohl, *op. cit.*, p. 69; Menander the Protector, 209f., 21, p. 194 Müller.

⁶⁷ Gh. Brătianu, *Marea Neagră...*, p. 256 (see also *Chestiunea Mării Negre*, University of Bucharest 1942, p. 225–229).

⁶⁸ On the national, specific character in the 19th century historiography, see Al. Zub, *op. cit.*, p. 215–224.

⁶⁹ V. Pârvan dealt only tangentially with the problem of the relations between Dacian-Romans and Slavs in *Inceputurile vieții romane la gurile Dunării* (second edition, Bucharest 1974, p. 37–42), but he already planned in 1906 to draw a great trilogy on the beginnings of the Romanian history, in which the third part, after *Getica* and the *Roman Dacia*, would have been the *Early History of the Slavs (Protoistoria slavilor)*, see Ican Mitrea, "Etnogeneza românilor în opera lui V. Pârvan", in *Suceava*, 10, 1983, p. 847–851, especially 850f.

4. In spite of some remarkable arguments based on historical sources (thanks to Iorga's work), the Romanian historians generally ignored important information provided by other fundamental authors, like John of Ephesus, Menander the Protector, Theophylactus Simocatta or the unknown author of the *Strategikon*. In order to improve this situation, which was mostly a matter of late publication of the main sources, some Romanian historians (especially Iorga) tried to work with intuitive methods. The fact is that even with such a poor "equipment" these historians realized an almost entire reconstructive outline of the historical framework.

5. Less concerned with the chronology of the migration of the Early Slavs to the Lower Danube, the Romanian historians studied mostly the problems of the relationships between the local population and these "different Barbarians" and emphasized their specific features, thus establishing the topics of the further studies. Although the dating of some events has been rejected in the last years, the general narrative outline did not change and a lot of *topoi* issued before the World War II survived in the literature of the '50s and '60s: the Slavs as a peaceful or, on the contrary, as an aggressive and destructive people; the cooperation between the Romanic and the Slavonic populations in contrast with the relations between the native population and other migratory peoples; the role of the Slavs in the agricultural life of the local village communities; the relatively rapid assimilation of the Slavs.

6. Because of the linguistic, but especially of the political barriers, in spite of some attempts to establish closer contacts with the Soviet historiography, the Romanian historians entirely ignored the Russian investigations on the history of the Early Slavs⁷⁰.

Very few changes affected after the World War II these main characteristics of the image of the Early Slavs' migration to the Lower Danube, but the research concentrated almost exclusively on the relations between Slavs (with their better social organization and their higher civilization) and native population. The overrating of the role the Slavs played in the national history should not be considered unique, but related to the political circumstances in which Communist regimes came into power in Eastern Europe under Moscow's protection⁷¹. As for the methods used by scientists, it is obvious that nothing changed until the late '50s, since the Romanian historiography was still dominated by historical and linguistic arguments, in case it was not pure propaganda⁷². While

⁷⁰ Al. Zub, *op. cit.*, p. 130f. The Romanian historians seem to ignore not only Khvoika's studies on the "culture of the urn-fields" (*kultur' polej pogrebenij*), as the Cernjachov culture first occurred in the archaeological literature (V. V. Khvoika, "Polja pogrebenij v Srednem Pridneprovija", in *Zapiski Russkogo Archeologiceskogo Obscestva*, 12, 1901, p. 172–190), but also Spicyn's studies on the Antes' antiquities (A. A. Spicyn, "Drevnosti antov", in *Sbornik v cesti A. A. Soboleskogo*, Leningrad 1928, p. 492–495). Be also reminded that even in USSR, archaeological or historical studies on the Early Slavs were issued mainly after the war (B. A. Rybakov, *Remeslo drevnei Rusi*, Moscow 1948, p. 46–119; B. A. Rybakov, "Drevnie Rusi", in *Sovetskaya archcologija*, 17, 1953, p. 23–104).

⁷¹ Cs. Balint, "Some ethnospecific features in central and eastern European archaeology during the early Middle Ages; the case of Avars and Hungarians", in *Archaeological approaches to cultural identity*, ed. by Stephen Shennan, London 1987, p. 191.

⁷² M. Roller, "Sarcini noi in studiul istoriei României", in *Studii*, I, 1948, p. 130f.

labelling Xenopol's or Iorga's work as "quantitative progresses" the new "historical front" followed — without any reference to its author — Ioan Bogdan's argument, that no Romanian people could be accepted without interference of the Slavs⁷³. The Slavistic trend was largely supported by the Communist leaders and by their Soviet counsellors⁷⁴ and therefore set important tasks to the archeological investigations, which were expected to enrich the historical data, without taking into account unexpected failures. As the Institute for History and Philosophy of the Romanian Academy first assigned to all archaeologists and historians to study the penetration of the Slavs to the Lower Danube, no corresponding layer with positive Slavonic artefacts from the 6th–7th centuries has been found in Dinogetia, although the excavations on this site began long before World War II⁷⁵. In spite of ample excavations on many sites, which will be considered later as representative for the Romanian archaeology, the analysis of the large amount of data reported by these investigations began only in the late '60s⁷⁶. Before any attempt to put all these data into order, but trying to answer the challenge of the "classical" Romanian historiography before World War II, the Romanian archaeologists had no doubts on the "deep Slavization" of the Romanian regions during the 6th–10th centuries⁷⁷. With the same kind of arguments and with a similar approach, they will reject after the first '70s any possible influence of the Early Slavs on the Romanic population. Therefore, Bogdan's challenge still has no positive answer,

Together with the evanescence of the "critical school" 's ideal historical approach inspired by Ranke, the study of the Early Slavs, as "those who settled down among us and lived together with us"—permanently vacillated between a tempting definition of the original features of the old Romanian civilization and *historia ancillae politicae*.

⁷³ M. Roller, *Istoria României*, Bucharest 1947, p. 79; P. Constantinescu—Iasi, *Relațiile româno-ruse din trecut*, Bucharest 1954, p. 45. See V. Georgescu, *Politică și istorie. Cazul comuniștilor români (1944–1977)*, Bucharest 1991, p. 25f., for all information about the linguists' position (Iorgu Iordan, Al. Rossetti, E. Petrovici, Al. Graur).

⁷⁴ V. Georgescu, *op. cit.*, p. 27.

⁷⁵ "Pătrundea slavilor la Dunărea de Jos", in *Studii și cercetări de istorie veche*, 1, 1, 1950, p. 69 and 73.

⁷⁶ The excavations in Sărata Monteoru-Poiana Scorușului, conducted by I. Nestor (later with his assistant, Eugenia Zaharia) started in 1937; the excavations in Succava-Șipot began in 1953, the site at Hlincea was closed a year later. See Radu Florescu, Hadrian Daicoviciu, Lucian Roșu, *Dicționar enciclopedic de artă veche a României*, Bucharest 1980, p. 303, 323 and 188. The Archaeological Institute of Bucharest (nowadays the Institute of Archaeology "V. Pârvan") appeared also in 1956.

⁷⁷ Radu Popa, *La începuturile Evului mediu românesc. Țara Hațegului*, Bucharest 1988, p. 49, with reference to Kurt Horedt ("Tinutul hunedorean în secolele IV–XII", in *Contribuții la cunoașterea regiunii Hunedoara*, vol. III, Deva 1965, p. 101–116).

LA ROUMANIE, LA FRANCE ET LES BALKANS EN 1927 : LES SIGNIFICATIONS D'UN BILAN

CONSTANTIN IORDAN

Pourquoi ce titre ? D'abord, parce qu'au delà de l'ouvrage que nous sommes en train d'achever et qui porte sur la décennie suivant la Première Guerre mondiale, nous sommes tentés de préciser que les événements qui marquèrent l'année 1927 permettent un bilan reposant non pas sur des données statistiques, mais sur des aspects qualitatifs à même de conduire à une évaluation, dans une nouvelle lumière, de ses significations.

Des assertions, comme celles qui suivent, sont devenues depuis longtemps lieux communs : 1) en l'absence d'une alliance réelle avec la France, l'amitié fut l'une des priorités de la politique étrangère roumaine pendant l'entre-deux-guerres ; 2) la composante balkanique avait un poids important dans la stratégie de la diplomatie roumaine visant l'intégrité des frontières et la sécurité régionale ; 3) l'influence de la France dans les Balkans se trouvait dans une compétition — plus ou moins visible — avec celle de l'Italie, devenant toujours plus claire à partir de l'année 1924 ; 4) l'année 1927 a enregistré des violents conflits d'intérêts sur des plans divers intervenus entre ces deux grandes puissances¹.

Une question légitime s'impose : dans ce contexte, du point de vue des analystes et des facteurs responsables de Quai d'Orsay et de Bucarest, quel est le rôle que pouvait jouer — et l'a joué effectivement — la Roumanie ?

Quelques délimitations d'un caractère général. Au début de l'année 1927, la Roumanie était le seul État du Sud-Est européen qui avait des pactes d'amitié assez récents, tant avec la France (le 10 juin 1926), devenu cependant publique le 20 janvier 1927, qu'avec l'Italie (le 16 septembre 1926). Pourtant, ni l'un ni l'autre garantissait expressément la frontière orientale ainsi que le gouvernement de Bucarest l'avait souhaité. La France avait ratifié le Protocole de Paris (le 28 octobre 1920) concernant la reconnaissance de l'Union de la Bessarabie avec la Roumanie en mars 1924, et l'Italie a fait ce geste à peine en mars 1927, conditionnant sur les plans économique, financier et politique.

¹ De la très riche historiographie, voir les contributions récentes : Viorica Moisuc, *Pre-misele izolării politice a României, 1919—1940*, Bucarest, 1991, pp.51 et suiv. ; Frederic C. Nanu, *Politica externă a României, 1918—1933*. Traduction par Liliana Roșca et Emanuela Ungureanu, Jassy, 1993, pp. 61 et suiv.

La France voulait compléter son système d'alliances « à revers » sur le continent avec les anciens alliés de droit ou moraux du temps de la guerre. Elle avait réussi à conclure des pactes, ayant des contenus presque différents, avec la Pologne (1921), la Tchécoslovaquie (1924) et la Roumanie (1926). Il suivait la Yougoslavie ; paraphé en mars 1926, le traité ne fut signé qu'en novembre 1927, achevant le cycle des pactes avec les États membres de la Petite Entente. La France visait, en essence : entraver la revanche de l'Allemagne par la politique locarnienne et le révisionnisme de ses anciens et potentiels alliés du temps de la guerre, s'opposer à l'idée de l'*Anschluss*, faire obstruction à un rapprochement germano-russe, empêcher l'expansion italienne dans les Balkans. Celles-ci ont été les directions politiques stratégiques élaborées à Quai d'Orsay par Aristide Briand et Philippe Berthelot au printemps 1925 ; les deux ont collaboré étroitement pendant sept années, ayant pratiquement une liberté totale dans la définition des lignes maîtresses de la politique étrangère et dans le choix des moyens ².

D'autre part, l'Italie visait « l'encerclement » de la Yougoslavie — les accords bilatéraux de Rome (janvier 1924) se sont avérés bientôt des pièges —, le démembrement de la Petite Entente par un rapprochement de la Roumanie (le traité du 16 septembre 1926), ou par des pressions — la ratification du Protocole concernant la Bessarabie ou la signature du traité avec la Hongrie (avril 1927), l'institution d'un quasi-protectorat sur l'Albanie (les traités de novembre 1926 et de novembre 1927), véritable tête de pont de l'expansion dans les Balkans, la constitution d'un axe Rome — Budapest — Bucarest — Sofia, sous l'égide de Mussolini, toutes ces initiatives ayant comme but la limitation, sinon la diminution de l'influence de la France, et l'installation de l'hégémonie italienne ³.

Donc, en 1927, la diplomatie roumaine s'est trouvée au centre de certaines combinaisons politiques adverses dirigées par les deux grandes puissances. Quel a été le rôle qui lui attribuait Paris et quelles ont été ses vraies options ?

Nous nous permettons une esquisse de certaines attitudes fondées sur quelques informations provenant des Archives du Quai d'Orsay.

Dès le printemps 1924, à la veille de la visite du roi Ferdinand en France, et dans le contexte de l'offre de conclure un pacte politique avec la Roumanie avancé par le gouvernement de Raymond Poincaré, les analystes parisiens estimaient que des projets de l'Italie — après la signature du traité avec la Yougoslavie — se décelait l'idée « de détacher la Roumanie de la Petite Entente et particulièrement de la Serbie, en la rapprochant de la Bulgarie. La politique italienne pourrait ainsi reprendre son dessein de prédominance dans l'Europe ». Par conséquent, « il n'était pas dans notre intérêt d'abandonner la Roumanie, ni de laisser se disso-

² Voir : Richard D. Challener, *The French Foreign Office : the Era of Philippe Berthelot*, dans Gordon A. Craig and Felix Gilbert (eds.), *The Diplomats, 1919—1939*, vol. 1, *The Twenties*. Originally published by Princeton University Press (1953), Atheneum, New York, 1965, pp. 49—85.

³ H. James Burgwyn, *Il revisionismo fascista. La sfida di Mussolini alle grandi potenze nei Balcani e sul Danubio, 1925—1933*, Feltrinelli Editore, Milano, 1979, pp. 26 et suiv.

cier la Petite Entente, qui est un groupement de forces indispensables au maintien de la paix dans l'Europe Centrale et Orientale »⁴.

Les pourparlers précédant la signature du pacte politique n'ont pris fin que le 10 juin 1926. Les clauses ne reflétaient pas les espoirs du gouvernement de Bucarest, résigné encore depuis mars 1926, mais satisfait de la stipulation *erga omnes* du traité renouvelé avec la Pologne (mars 1926). Selon le témoignage ultérieur du principal négociateur roumain, Constantin Diamandy, ministre à Paris, « la France ne voulait pas étendre le traité aussi envers la Bessarabie, en argumentant que le traité d'alliance garantissait les possessions territoriales ainsi qu'elles ont résulté de différents traités de paix : Versailles, Trianon, Saint-Germain. Or, la Bessarabie ne figure dans aucun de ces traités, mais a fait seulement l'objet d'une déclaration de reconnaissance de la part des Alliés. Reconnaître que la Bessarabie appartient à la Roumanie ne signifie pas qu'elle allait être défendue au cas d'un conflit et que la France allait s'assumer une telle défense »⁵. Ce n'est pas par hasard que le pacte est devenu public à peine en janvier 1927. Au Quai d'Orsay on désirait à ménager les susceptibilités de l'Union Soviétique avec laquelle la France négociait alors — d'ailleurs en vain, le problème des dettes de l'ancien empire des tsars⁶.

En janvier 1927, Louis Clinchant était nommé nouveau ministre de France à Bucarest. Briand rédigeait, personnellement, des amples instructions pour la mission du représentant de son pays en Roumanie. Quant à la politique étrangère de la Roumanie au Quai d'Orsay se dessinait l'opinion suivante : « La préoccupation de s'assurer définitivement les frontières fixées par les traités, a déterminé le gouvernement de Bucarest à conclure des accords politiques, d'un caractère défensif, d'une part, avec la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie pour opposer une barrière à l'irrédentisme hongrois, d'autre part, avec la Pologne [...]. Le gouvernement français a vu avec faveur se développer ce système d'alliances [...].

Par la force des choses, la Petite Entente sera appelée *se transformer* (c'est nous qui soulignons — C. I.), en s'adaptant aux circonstances nouvelles. Il ne conviendrait pas qu'elle se dissociât prématurément sous l'action, par exemple, d'un rapprochement entre la Yougoslavie et la Hongrie, ou entre la Roumanie et la Bulgarie, avant qu'un réel esprit pacifique ait eu le temps de se développer dans cette partie de l'Europe. Il y a là un problème dont nous ne saurions nous désintéresser et qui s'imposera particulièrement à votre attention, la Roumanie étant un des éléments essentiels de la Petite Entente sur lequel s'est exercé à diverses reprises et s'exerce plus particulièrement en ce moment dans un sens

⁴ Archives d'État de Bucarest. Archives Historiques Centrales. Microfilms — France (cité par la suite AHC — M. France), 183, cadres 568—569 : Note sur les questions intéressant la Roumanie, Paris, le 8 avril 1924.

⁵ AHC — Fonds Maison Royale Ferdinand, Dossier 36/1925, vol. 1, f. 164 : rapport (confidentiel), Paris, n° 10.461/14 mars 1929, signé Diamandy.

⁶ Voir : Francis Conte, *Un révolutionnaire — diplomate : Christian Rakovski. L'Union Soviétique et l'Europe (1922—1941)*. Préface d'Annie Kriegel, Paris, Mouton, 1978, pp. 170 et suiv.

contraire aux intérêts généraux que je viens de vous signaler, l'activité de la politique italienne.

Peu favorable à la constitution dans l'Europe Centrale d'un groupement d'États héritiers de l'ancienne Autriche-Hongrie, l'Italie n'a pas tardé à prendre ombrage des rapports que nous entretenons avec la Petite Entente. Aussi la voit-on, à dater surtout de 1924, s'efforcer de s'introduire dans les tête-à-tête de la France et de ces États, de s'y installer dans un rang égal au nôtre, voire même d'y battre en brèche, le cas échéant, notre influence.

Dans le temps même où elle concluait un accord politique avec la Yougoslavie (le 27 janvier 1924) et la Tchécoslovaquie (le 28 mai 1924), l'Italie commence à donner une orientation nouvelle à ses rapports avec la Roumanie. Jusque là, les liens d'amitié existant entre les deux pays s'étaient plutôt tendus du fait de l'âpreté avec laquelle le cabinet de Rome poursuivait à Bucarest ses réclamations financières, et de l'appui qu'il ne cessait de donner aux organisations nationalistes hongroises. En 1924, Mussolini adoptait une politique nouvelle envers le gouvernement de Bucarest. « En même temps — continue Briand — qu'il lui offre de conclure un accord politique, il le presse de s'entendre avec la Bulgarie et de se rapprocher de la Hongrie [...]. Cependant le gouvernement italien n'est pas maître d'une campagne qui se développe dans la presse à l'occasion du règlement de certaines affaires financières intéressant la Roumanie. Le gouvernement roumain rencontre, d'autre part, à Rome, une répugnance invincible à ratifier le traité de 1920 concernant la Bessarabie. Il en résulte un refroidissement marqué dans les rapports entre les deux pays, et la Roumanie va s'enfermer pendant près de deux années dans une réserve boudeuse ».

Pendant l'année 1926, les pourparlers ont été reprises dans une nouvelle formule. En dépit de son vif désir de ne pas indisposer l'Union Soviétique, le gouvernement italien « paraît disposé à accepter : l'Italie et la Roumanie se promettaient une assistance mutuelle pour la défense de « leurs territoires respectifs », y compris la Bessarabie.

L'ascension au pouvoir du général Averescu, connu pour ses sentiments italophiles, va précipiter les événements. Le gouvernement italien n'hésite pas à donner un concours financier important à la Roumanie. Le 16 septembre 1926 a été conclu l'accord politique « où l'on est surpris de ne plus trouver la formule proposée par le cabinet Brătianu au sujet de la garantie des frontières ». L'échange des lettres qui a complété l'accord prévoyait en effet que l'Italie va ratifier le traité de Paris lorsqu'elle sera en mesure de le faire sans porter dommage à ses intérêts généraux. Un tel accord ne pouvait pas satisfaire l'opinion publique roumaine qui ne tarda pas de lui apporter des critiques sévères dont la conséquence fut « la comparaison naturelle avec la conception plus généreuse en vertu de laquelle la France même a réglé ses rapports avec la Roumanie les mois précédents ». Par rapport aux garanties inscrites par le gouvernement de Paris dans le traité avec la Roumanie, Briand observait : « Or, de même que nous n'avons pas jugé possible de garantir la frontière orientale de la Pologne, il ne pouvait pas davantage être question pour la Bessarabie (c'est nous qui soulignons — C. I.) ».

Se rapportant à l'état présent, le chef de la diplomatie française appréciait que « si la Roumanie se trouve ainsi liée aujourd'hui à la fois vis-à-vis de la France et de l'Italie, il semble bien cependant que l'entente avec la France demeure la base essentielle de sa politique et que le rapprochement avec l'Italie demeure jusqu'à un certain point artificiel. Les Roumains saisissent mal les avantages de la nouvelle orientation que le Général Averescu a donné à la politique étrangère du pays et ils demeurent sceptiques quant à ses résultats futures [...] ».

Quoi qu'il en soit, il conviendrait que vous suiviez attentivement le développement que pourrait prendre le rapprochement italo-roumain. Nous en avons en effet subi le contre-coup fâcheux dans un domaine qui intéresse nos industries de guerre ».

La partie politico-militaire des instructions de Briand mettait en lumière la nécessité « de rétablir la situation en notre faveur. Sans parler des intérêts de notre industrie, le fait que nous avons le traité du 10 juin 1926 nous commande, en effet, de ne pas nous désintéresser de l'armement roumain »⁷.

Toute une série d'événements survenus en 1927 dans l'Europe Centrale et Sud-Est européenne a couvert la une des journaux, mettant en évidence la rivalité franco-italienne et impliquant, directement ou indirectement, la Roumanie.

Le 8 mars 1927, l'Italie ratifiait l'accord concernant la Bessarabie, mais, pour forcer la main de la Roumanie dans la direction de la réalisation de l'axe avec Budapest et Sofia, Palazzo Chiggi signait le traité d'amitié avec la Hongrie (le 5 avril 1927). Toujours en mars, Mussolini provoquait une grave crise internationale de longue durée accusant la Yougoslavie de préparer une agression armée aux frontières de l'Italie. Dans ce conflit, qui visait aussi l'influence de la France, la position de la Roumanie a été clairement exprimée par le ministre des Affaires étrangères, I. M. Mitileneu, à la Conférence de la Petite Entente de Ioachimov (mai 1927) : « L'Italie est notre amie, mais la Yougoslavie est notre alliée »⁸.

En juin, une affaire obscure, mise en scène en Italie, a provoqué la rupture des relations diplomatiques entre Tirana et Belgrade. Dans le mois suivant, le nouveau ministre des Affaires étrangères de la Roumanie, Nicolae Titulescu, était confronté avec le problème des optants, la campagne révisionniste magyare montée par Lord Rotheimere, les actions terroristes de l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne contre les États voisins de la Bulgarie, à l'ombre de toutes ces adversités se trouvant aussi l'Italie. On véhiculait l'idée d'une visite de Titulescu à Rome, à l'invitation de Mussolini. Dans une première phase, Titulescu a décliné à mots couverts, en déclarant au ministre de France, le même Louis Clinchant, qu'il n'était pas le partisan d'une politique « où l'Italie se substituerait à la France »⁹. Le diplomate français se rappelait une

⁷ AHC — M. France, 183, c. 780—786 : *Minute*, Paris, n° 35/22 janvier 1927.

⁸ AHC — M. Belgique. 46, c. 47 : rapport, Bucarest, n° 525/262 du 2 juin 1927, signé Schneidauer ; cf. Constantin Iordan, *La Roumanie et la Yougoslavie face à l'Italie fasciste (1926—1928) : une solidarité défailante?*, dans « RESEE », XXIII, 1984, 2, pp. 159—170.

⁹ AHC — M. France, 183, c. 849 : télégrammes, Bucarest, n° 147—148/21 octobre 1927, signés Clinchant.

idée de Ionel Brătianu : « L'Italie nous a demandé de sacrifier nos vrais amis », Mussolini ayant recours à une tentative de « débauchage »¹⁰.

L'atmosphère, toujours grise, s'est assombrie de nouveau par la signature du traité d'amitié franco-yougoslave (le 11 novembre 1927) vu à Rome comme une menace et un obstacle devant « l'encerclement » de la Yougoslavie. Comme représailles, Mussolini a conclu le deuxième traité avec l'Albanie (le 22 novembre) dont l'orientation antiyougoslave était bien évidente.

Dans ces troubles circonstances, la Roumanie, par son ministre à Paris, Constantin Diamandy, agissait en médiateur en faveur d'un *modus vivendi* entre la France et l'Italie (le 3 décembre 1927)¹¹.

Dans les premiers jours de l'année 1928 éclatait « l'affaire des mitrailleuses », un épisode de l'histoire de réarmement clandestin de la Hongrie avec le concours de l'Italie.

Pour la solution de tous ces litiges à caractère international, la France et l'Italie se trouvaient dans des camps opposés. Pourtant, dans la dernière décade du mois de janvier 1928, Titulescu rencontrait, à Rome, Mussolini¹².

En guise de conclusions, mentionnons l'appréciation du ministre de l'Italie à Bucarest excerptée de l'ample rapport préparant les trois entrevues. Carlo Durazzo communiquait à Mussolini : « Sapevamo, prima della ratifica, come sappiamo ora, che non era e non è il caso di contare sopra un cambiamento di fronte della Romania nel quadro delle sue attuali alleanze ed amicizie ; sapevamo, come sappiamo ora, che l'abisso che la divide dall'Ungheria è quasi impossibile a colmare come non sarebbe possibile troncare, *rebus sic stantibus*, i suoi stretti vincoli colla Francia e colla Piccola Intesa »¹³.

Donc, dans sa politique balkanique, Bucarest n'avait pas hésité entre Paris et Rome, même si la France politique n'avait pas répondu par une attitude au niveau des attentes méritées par la Roumanie.

¹⁰ *Ibidem*, c. 850.

¹¹ Voir : Constantin Jordan, *La Roumanie et les relations franco-italiennes dans les années 1926—1927. Une page de l'histoire de la diplomatie roumaine*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », XIV, 1975, 2, pp. 327—340.

¹² *Idem*, *Antirévisionnisme et diplomatie : Nicolae Titulescu chez Benito Mussolini (janvier 1928)*, dans « Nouvelles Études d'Histoire », VII, Bucarest, 1985, pp. 253—265.

¹³ *I Documenti Diplomatici Italiani*, Settima Serie (1922—1935), Vol. VI (1 gennaio — 23 settembre 1928), Roma, 1967, n° 25, p. 24 : Durazzo — Mussolini, Bucarest, le 16 janvier 1928.

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE ROUMAINE ET LA FRANCE DURANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES (II) (La critique roumaine à l'âge de la maturité)

ECATERINA CLEYNEN-SERGHIEV
(Paris)

L'admiration des critiques roumains pour la culture française ne les frappa nullement d'inertie; elle suscita, au contraire, une activité critique effrénée. Ils s'illustrèrent ainsi dans le domaine de la «critique comme science de la littérature» (*Literaturwissenschaft*), de même que dans celui de la «critique comme littérature», comme réflexion de la littérature sur elle-même, à peine distincte du courant principal de la création littéraire, prête à s'y résorber, partie intégrante de l'aventure personnelle des écrivains.

1. A L'HEURE DE LA CRITIQUE PARISIENNE

Beaucoup plus jeune, née précisément au cours de cette deuxième moitié du XIX^e siècle, la critique roumaine apparaît sans conteste comme héritière directe de la critique française. Elle professe pour Sainte-Beuve une véritable vénération, mais c'est la personnalité d'Albert Thibaudet qui domine le paysage de la critique des années 20 et 30. L'engouement pour cet auteur n'exclut cependant pas l'attachement à des personnalités comme Paul Bourget et Paul Souday. L'admiration pour l'ancienne génération, celle de Faguet, de Lemaître qui est aussi celle d'Anatole France reste vivace. La subversion d'un Remy de Gourmont et la critique d'humeur d'un Paul Léautaud sont fort appréciées. On aime les uns sans exclure les autres. Ils sont Français et cela est une justification suffisante. Mais la critique roumaine est-elle une héritière à part entière de la critique française? Il reste des critiques qui sont sinon inconnus — la chose est inconcevable, comme nous l'avons montré — du moins négligés ou passés sous silence. La restriction nous semble s'exercer à l'encontre des critiques polémistes trop engagés politiquement; les critiques roumains ne s'en inspirent pas et hésitent à souscrire à leurs choix. Si la critique «de gauche», celle d'un Paul Souday, est connue et discutée, la critique nationaliste et anti-romantique des maurrassiens⁶⁵ ne suscite guère de disciples. Il serait absurde, en effet, d'aspirer, à l'instar des maurrassiens, à un néo-classicisme roumain, quand on sait que la litté-

⁶⁵ Voir Pompiliu Constantinescu, *Scrieri* vol. 5, Ed. Minerva, 1971, pp. 114 et 302; vol. 6, p. 350.

rature roumaine a commencé à l'ère romantique seulement — remarque Pompiliu Constantinescu.⁶⁶ La critique catholique, même quand elle a la qualité de Charles Du Bos, auteur si attentif au jeu des influences, reste confidentielle. Le cas de Léon Daudet est surprenant. Le nom qu'il porte est populaire en Roumanie et son œuvre critique vaut par l'intuition et par un remarquable langage qui est celui d'un humaniste gréco-latin; on lui doit, en France, la révélation de beaucoup d'auteurs, notamment de Bernanos qui, lui, resta ignoré en Roumanie. Ses options politiques furent-elles la cause de la défiance des critiques roumains? C'est probable, mais ce qui semble déterminant c'est la haine qu'il éprouve pour le XIX^e siècle: «le romantisme en littérature comme en politique est l'école du mensonge et de l'hypocrisie» — écrivait-il. Ce sont là violences de polémiste que les Roumains n'arrivent guère à prendre au sérieux. Très réjouissant nous paraît le portrait que Șerban Cioculescu brosse de celui qui, de par sa curiosité intellectuelle universelle, lui rappelle une figure de la Renaissance. Médecin comme Rabelais⁶⁷, doté d'un appétit pantagruélique et possédant le génie de l'art culinaire, il était moralement, cent pour cent provençal, et par là fils sinon de l'esprit de son père du moins de ses œuvres. «Frate bun cu Numa Roumestan și Tartarin, mutat în alte condiții și acționând pe alte planuri, Léon Daudet a adus în peisajul literar și politic al Franței un enorm temperament de meridional, de o absolută bunăcredință în urile și iubirile lui, la fel de exagerate.»⁶⁸ Ce portrait inattendu qui désamorce, en quelque sorte, la violence et la virulence extrême de Léon Daudet, se termine sur l'importance du rôle joué par la critique littéraire: «E o exagerare a susține, cu elevul său, tânărul romancier și critic, Kléber Haedens, că Léon Daudet a fost *le premier critique littéraire de son temps*.⁶⁹ Trebuie însă recunoscut fără ocol că în foarte numeroase împrejurări, omul de vastă cultură și de mare discernământ a dat consultații literare și artistice cu o siguranță de mare diagnostician.»⁷⁰

Les critiques roumains, qui se proclament scientifiques, enfants de Sainte-Beuve, dégagés de préoccupations normatives et attentifs à la nouveauté, se révèlent malgré tout irrémédiablement marqués d'une forme de dogmatisme esthétique qui se traduit par une admiration à peu près absolue non seulement pour la littérature française mais aussi pour la critique française. Des louanges sans réserves, des formules admiratives et enthousiastes se retrouvent souvent sous leur plume quand ils parlent des lettres françaises: les œuvres des auteurs français sont envisagées comme des monuments dont personne ne conteste la valeur d'une part, et évoquées comme deuxième terme de comparaison, comme point de référence quand on parle d'écrivains roumains, d'autre part. Quant aux

⁶⁶ «Creștinismul folcloric», *Scrieri* vol. 6, p. 452.

⁶⁷ Perpessicius évoque son étude consacrée à Rabelais: *Flambeaux*. Voir *Opere*, vol. 4, 1971, p. 28.

⁶⁸ «Leon Daudet», article écrit en 1944, à l'occasion de la mort de Daudet, repris dans *Medaliaone franceze*, p. 86.

⁶⁹ En français dans le texte. C'est l'auteur qui souligne.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 87.

critiques français, des formules laudatives leur sont également adressées.⁷¹ Pompiliu Constantinescu pense que la France est le pays où le genre de la critique a littéralement fleuri et il va même plus loin en affirmant que la critique française est peut-être la Critique par excellence.⁷²

Sainte-Beuve est traité comme le critique exemplaire, le père de la critique moderne. «Spiritul nostru critic contemporan izvorăște direct din Sainte-Beuve» — constate Vladimir Streinu.⁷³ Son nom est souvent accompagné des épithètes «grand», «illustre», «brillant». La préférence des Roumains va ensuite à Albert Thibaudet. Il est le plus grand critique français depuis Sainte-Beuve, constate Pompiliu Constantinescu, se faisant l'écho de ses compatriotes⁷⁴, autrement dit le plus grand critique de France au moment où il écrit, en 1937.⁷⁵

Une question se pose alors : Est-il possible qu'une personnalité admirée ne soit pas prise pour modèle ? Non, bien entendu. L'imitation accompagne dans la plupart des cas l'estime.

Perpessicius, par exemple, a choisi comme modèle Sainte-Beuve, son «patron spiritual al cărui nume tremurăm scriindu-l»⁷⁶. Perpessicius, si pondéré et si pudique, n'hésite pas à exprimer son émotion, ni à employer des hyperboles telles que «grandiosul patron critic»⁷⁷ lorsqu'il évoque celui à qui il donne tout son respect. Nombreux sont les éléments qu'il a en commun avec le critique français : une sérieuse formation classique, la tendance à se confesser de temps en temps dans ses écrits, une manière critique que l'on pourrait qualifier d'impressionniste, des procédés d'analyse qui se veulent scientifiques. En effet, l'auteur des *Causeries du lundi* se distinguait de ses prédécesseurs par son souci de rigueur scientifique, d'érudition méthodique. Quant à Perpessicius, son travail d'historien littéraire, l'étude scrupuleuse des manuscrits d'Eminescu et d'autres textes de première main représentent un véritable exemple, une leçon pour ceux qui lui ont succédé sur ce terrain. Le deuxième dans «la longue série de critiques» français que Perpessicius a lus avec avidité, a souvent admirés et pris comme modèle «(c'est son fils qui parle) est Albert Thibaudet». C'est à lui qu'il dédie son anthologie de «critique française littéraire». Il lui doit peut-être cet art des associations qui représente pour Thibaudet la trame principale de la critique, en tout cas la confirmation que son penchant à déceler les similitudes, les «vices de réminiscence», peut

⁷¹ Une voix discordante se fait cependant entendre dans ce concert d'éloges, celle de Paul Zarifopol. Contrairement à ses compatriotes, il ne cite pas d'auteurs ni de critiques français lorsqu'il fait le compte rendu d'une œuvre roumaine. D'autre part, il exprime souvent sa désapprobation («Obiecții la Flaubert» pour prendre à une autre occasion sa défense contre Anatole France et Sainte-Beuve) ou sa déception (Maupassant lui inspire «de la pitié et du dégoût» quand il le compare à Tolstoi). Zarifopol s'érige enfin contre l'attitude «servile» des Roumains à l'égard des lettres françaises. Comme Holban le fera plus tard, cet homme, qui connaît bien la culture française et qui a étudié dans sa thèse de doctorat un auteur français, prouve, en critiquant une œuvre française après avoir fait l'éloge d'une autre, qu'il a pénétré l'esprit français à qui une attitude béate d'approbation permanente est étrangère.

⁷² «Sainte-Beuve» in *Scrieri* vol. 5, p. 336.

⁷³ *Pagini de critică literară*, Editura pentru Literatură, Bucarest, vol. 2, 1968, p. 303, compte rendu de l'Anthologie Sainte-Beuve de Pompiliu Constantinescu.

⁷⁴ «Istoria literare», *Scrieri* vol. 5, p. 374.

⁷⁵ «Despre critică și critici», *Scrieri* vol. 6, p. 304.

⁷⁶ «O lămurire», préface à la première édition, de 1928, des *Mențiuni critice*, in *Opere*, vol. 2, Ed. pentru Literatură, 1967, p. 9.

⁷⁷ «Mihail Dragomirescu : Copilul cu trei degete», *Mențiuni critice* V, 1946, in *Opere*, vol. 6, p. 10.

et doit être encouragé et développé. La liste des critiques français avec lesquels Perpessicius a des affinités continue avec Paul Souday et se termine avec Robert Kemp incluant Anatole France, Jules Lemaitre, Remy de Gourmont, Fortunat Strowski, Julien Benda, Paul Léautaud. Il les cite volontiers et même parfois longuement, que ce soit pour exprimer une idée ou bien pour définir un courant littéraire ou encore pour caractériser une situation. Timidité, manque de confiance? S'il le disait avec ses propres mots, cela aurait-il moins de poids? N'est-ce pas plutôt pour le plaisir de fondre le texte du critique admiré dans le sien propre, d'y introduire une formule heureuse? D'ailleurs, un dialogue s'établit souvent à cette occasion, au cours duquel Perpessicius renchérit, reprend à son compte l'idée du passage cité, mais il lui arrive aussi de contredire l'auteur en question, de combattre son point de vue.

Pompiliu Constantinescu a choisi lui aussi comme modèle les deux critiques français, pour lesquels il a ouvertement exprimé son admiration : Sainte-Beuve et Thibaudet. «Aspirația domniei-sale pentru monumental [...] și predilecția pentru conturarea portretului psihologic al autorilor îi vin de la Sainte-Beuve — écrit Perpessicius — a cărui imensă știință și infinite grații scriitoricești, puțini le stăpânesc ca domnia-sa, iar verva, dinamismul și buna dispoziție de la Albert Thibaudet, alt maestru dintre cei preferați, și căruia îi poartă un cult întru nimic inferior.»⁷⁸

Se référant à Sainte-Beuve, Pompiliu Constantinescu remarque à son tour que Perpessicius a choisi dès ses débuts comme patron le maître le plus brillant du feuilleton critique et que parmi tant d'autres critiques roumains tentés de suivre l'exemple beuvien, Vladimir Streinu a été lui aussi séduit par le concept de la «famille d'esprits» aussi bien que par la mobilité d'intuition du grand critique du XIX^e siècle. Streinu reproduit la remarque de son collègue et ne la rejette pas, mais au contraire, reconnaît son bien fondé⁷⁹.

Quant à Lovinescu, il n'est pas l'adepte direct de Sainte-Beuve, mais celui de ses disciples : Anatole France, Emile Faguet, Jules Lemaitre. Si Maiorescu avait adopté les principes de Hegel et de Lessing, et Dobrogeanu-Gherea ceux de Marx et de Taine, Lovinescu s'est formé dans l'ambiance de la critique française de filiation beuvienne. En témoigne le sujet de sa thèse de doctorat soutenue en 1909 en Sorbonne : *Jean-Jacques Weiss et son œuvre littéraire*. D'Hyppolyte Taine, il retient le concept de la race, mais le rejet de la théorie du milieu l'en sépare catégoriquement. «Ironie și sceptic, contemplativ și urban, civilizât și deci cu respectul unor anumite convenții sociale, burghez (adică de loc boem), iubitor de confort și sensibil la orice dizarmonie a forțelor sufletești — d. E. Lovinescu este, cu siguranță, un tip autohton, în care s-a-ntrupat cu strălucire idealul aceluia onnête homme' »⁸⁰ din clasicismul francez — écrivait Pompiliu Constantinescu en 1942 dans le volume d'hommage publié à l'occasion du 60 anniversaire du critique⁸¹.

⁷⁸ Perpessicius, « P. Constantinescu : *Figuri literare* », in *Opere* vol. 8, 1978, p. 108.

⁷⁹ Vladimir Streinu, « Pompiliu Constantinescu : Sainte-Beuve, *Pagini de critică* » in *Pagini de critică literară*, vol. 2, pp. 303–304.

⁸⁰ En français dans le texte.

⁸¹ Anonymus Notarius, Șerabn Cioculescu, Pompiliu Constantinescu, Perpessicius, Vladimir Streinu, Tudor Vianu, *E. Lovinescu*, Ed. Vreamea, 1942, p. 122.

Enfin, Șerban Cioculescu semble se situer, lui, dans le sillage de Paul Souday quand, dans ses analyses il accorde la primauté à la raison et exige de la critique une rigueur de jugement et une attitude intellectualiste exemplaire, sans que pour cela son rationalisme tombe dans le dogmatisme. Cioculescu a fixé avec discernement les positions de Paul Valéry qui sont opposées à la fois à l'esthétique romantique et aux philosophies mystiques et intuitives⁸². La méthode critique de Valéry fondée essentiellement sur la psychologie, sur la compréhension de l'esprit artistique, a suscité nombre d'imitateurs roumains, mais le «Platon contemporain» n'a pas eu de disciple à sa mesure. La méthode valérienne repose sur des qualités à la fois intellectuelles et sensuelles de la pensée et de l'expression, qualités uniques et inégalables, alors que ses imitateurs roumains tombent dans le piège du «style solennel et calligraphique» selon l'expression de Ionel Gherea.⁸³

2. LA MÉTAPHORE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Nous avons constaté que les critiques roumains de l'entre-deux-guerres consacrent peu d'études aux auteurs français. La présence de ces derniers dans leurs textes est cependant réelle, c'est un phénomène digne d'être étudié. C'est que de nombreux critiques font appel à des œuvres françaises pour caractériser l'œuvre roumaine dont ils parlent ou pour illustrer le sujet général qu'ils traitent.

Perpessicius, par exemple, s'astreint à utiliser systématiquement un procédé d'analyse consistant en une mise en parallèle de deux œuvres ou de deux auteurs. Lorsqu'il lit un livre étranger, il le rattache infailliblement à un livre connu. «Nu există mențiune critică care să nu stabilească punți de legătură între ultimele *lecturi străine* ale autorului și cele românești» — écrit Dumitru D. Panaitescu dans la préface à *Lecturi străine*.⁸⁴ Inversement, Perpessicius a l'habitude de comparer l'auteur roumain dont il traite à un ou plusieurs étrangers. La préoccupation comparatiste de Perpessicius se reflète dans des formules telles que «dacă ar fi să-i aflăm corespondența în literatura universală, i-am alătura»⁸⁵ ou bien «dar poate că mai potrivite sînt apropiierile cu chiar literatura noastră»⁸⁵. Il va sans dire que la très grande majorité des auteurs étrangers évoqués pour établir ces «ponts spirituels» sont des auteurs français.

Perpessicius et d'autres critiques roumains emploient ce procédé pour faciliter la compréhension du lecteur afin qu'il puisse associer des données qu'il ignore à des domaines qui lui sont déjà familiers. Il s'agit dans ce cas d'auteurs roumains peu connus ou encore totalement inconnus. Dans *Paradisul suspinelor* de Ion Vinea, «ceva de buimăceală savant sugerată învăluie actele personajilor ca la adolescenții de o perversitate candidă din *Les enfants terribles* ai lui Cocteau» — remarque Pompiliu

⁸² «Paul Valéry» (1931) repris in *Medaliaone franceze*, p. 104.

⁸³ Ionel Gherea, «Glose» (1929) repris in *Eseuri*, Ed. Minerva, 1971, p. 174.

⁸⁴ Cette anthologie réunissant de nombreuses études de Perpessicius consacrées à des auteurs étrangers a paru aux Ed. Univers en 1981 et a été la dernière œuvre du critique éditée par son fils, qui est mort en mars 1983. Page 8.

⁸⁵ «Ultim almanah Mistral» (1930) repris in *Lecturi străine*. p. 133.

⁸⁶ *Id.*, *ibid.*

Constantinescu ⁸⁷ qui écrit, entre autres, au sujet du héros principal de *Plecat fără adresă* : «Sintion e un Julien Sorel combinat cu puțin Greslou (eroul *Discipolului* lui Bourget), transplantat pe malurile Dimboviței. /.../ Ca și la Bourget, Adrian creează victimei feminine ceea ce romancierul francez numește 'o dispoziție literară', intoxicând-o cu sentimentalismul liricei lui Samain ». ⁸⁸ En présentant les nouvelles de Cella Delavrancea, Vladimir Streinu précise : «Prin umanitatea cultivată pe care o propune și totodată prin stilul și tehnica echilibrului nuvelistic, literatura sa o asociază, mai cu seamă pe latura de fantastic și de percepție turbure a secretului personalității omenesti cu nume ca Prosper Mérimée și Villiers de L'Isle — Adam, iar pe latura de estetism, cu D'Annunzio ». ⁸⁹ Dans un compte rendu de *Donna Alba*, Streinu parle longuement de la ressemblance entre le couple Mihai Aspru — Donna Alba du roman de Gib Mihăescu et le couple Julien Sorel — Mathilde de la Mole pour conclure que le «sorelisme» n'est qu'un leurre du personnage roumain et que le lien entre Julien et Mihai n'est qu'extérieur. ⁹⁰ Mihail Sebastian proclame que N. D. Cocca est un Léon Daudet de gauche. ⁹¹ Ainsi, les critiques font appel à des auteurs, des situations, des personnages français pour poser des jalons, fixer des points de repère qui puissent aider les lecteurs à placer les œuvres roumaines inédites sur un terrain connu.

Mais parfois les critiques roumains font des rapprochements avec la littérature française avec deux intentions plus simples encore : éclairer et expliquer leur pensée pour leur propre compte et s'assurer qu'ils seront bien compris. Une allusion à un auteur bien précis remplace alors un substantif commun, désigne une notion générale. «Dacă subiectul amintește de anumite preferințe romantice — écrit Perpessicius au sujet d'un auteur mineur, Marcu Beza —, povestirea, de o clasică sobrietate, duce mai curînd la arta ponderată a unui povestitor ca Mérimée. » ⁹² Nous appellerons ce procédé une métaphore critique, la métaphore de la littérature française ; il s'agit donc d'un rapprochement, d'une comparaison dont le premier terme est un produit littéraire roumain ou une notion littéraire générale et le deuxième terme un produit littéraire français ou une notion littéraire générale contenue dans un tel produit.

Pompiliu Constantinescu le désigne en tant que tel. Essayant de prouver que dans son roman *Logodnicul*, Hortensia Papadat-Bengescu n'accorde aucune attention au milieu social dans lequel évoluent ses personnages, le critique précise : «O comparație va rămîni definitiv observația noastră. Balzac niciodată nu-și desprinde eroii de mediu ; cită analogie sufletească se stabilește între obiectele animate de fantezia scriitorului și om ! » ⁹³

⁸⁷ Compte rendu du roman de Ion Vinea (1930) in *Scrieri* vol. 5, p. 211.

⁸⁸ Le compte rendu du roman de Cezar Petrescu (1932) a été repris dans *Scrieri* vol. 4, 1970, p. 294.

⁸⁹ Compte rendu de *Vraja* in *Pagini...* vol. 2, p. 248.

⁹⁰ *Pagini...*, vol. 1, p. 125 et suiv.

⁹¹ «Cu o mai exactă înțelegere a propriilor sale posibilități, d. N. D. Cocca ar putea să fie un Léon Daudet de stînga.» Compte rendu de *Fecior de slugă* (1933) in *Eseuri*... p. 305.

⁹² «Între două lumi de Marcu Beza», *Opere* vol. 7, p. 125.

⁹³ Compte rendu de *Logodnicul* (1935) repris in *Scrieri* vol. 4, p. 144.

Mihail Sebastian a lui aussi recours à Balzac pour désigner un procédé d'écriture ; dans le roman *Steaua robilor* d'Henriette Stahl, le chapitre XVI, qui met aux prises les époux Măneanu dans une scène d'intimité morose, «sugerează un întreg tablou familiar, aş spune balzacian în siguranța trăsăturilor». ⁹⁴ L'analogie de cet exemple avec l'exemple précédent est totale puisque *a spune* indique que le critique emploie volontairement ce que nous appelons la métaphore de la littérature française. Dans ce rapprochement, la notion littéraire française, ici le nom d'un auteur, vient renforcer une idée qui est exprimée : la fermeté des traits avec lesquels est faite une description. Nous avons le même procédé dans le compte rendu du roman *Ciubărești* de Constantin Stere par Șerban Cioculescu : «Originea istorică a orașului este scrisă cu reminiscențe din *L'Île des Pingouins* a lui Anatole France, cu datele unei erudiții fantaziste». ⁹⁵ Selon Cioculescu, Constantin Stere a trouvé chez Anatole France l'idée de son procédé qui consiste à utiliser des données fantaisistes ayant une apparence d'érudition pour forger l'histoire d'une ville. En analysant le personnage principal du roman *Ambigen* d'Octav Șuluțiu, Pompiliu Constantinescu s'adresse à la littérature française (et suisse...) pour mieux faire percevoir à son lecteur les facettes d'un être humain complexe : «Ceva din tandrețea lui Amiel (eroul este prieten cu toate femeile care -au respins), ceva din senzualismul voluptos baudelaïrian (Di admiră femeia viguroasă, iubește parfumurile artificiale și pe cel al cărnii) se îmbină în toate obsesiile lui erotice.» ⁹⁶ Dans cet exemple encore, le deuxième terme de la comparaison est explicitement désigné, en l'occurrence par la parenthèse.

Mais dans certains cas, ce deuxième terme est simplement énoncé, l'analogie avec la métaphore en tant que figure de rhétorique est alors totale. La suite du texte de Pompiliu Constantinescu nous en fournit un exemple. «Eroul Di — écrit le critique — este un Dominique românesc, declarat din mediocra "celulă socială" a familiei și integrat în tragedia lui biologică, ca într-un principiu de metafizică sexuală [...].» ⁹⁷ Même raccourci, même comparaison implicite dans ce commentaire de *Ioana* d'Anton Holban par Vladimir Streinu : «Asemeni submarinelor, aparatura de romancier a lui Holban funcționează mai mult pe fundalul (sic !) conștiinței, ridicându-se în lumina suprafeței numai pentru a căuta prilejul să se scufunde iarăși. Procedul nu este nou, bineînțeles : fără Proust, Ioana ar fi fost poate un Adolphe românesc, adică Ioana e o Eleonoră și Sandu un Adolphe.» ⁹⁸

Il va de soi que les critiques roumains font appel à la métaphore de la littérature française quand ils étudient une structure ou un procédé d'écriture, mais aussi quand ils se réfèrent à des éléments extérieurs à l'œuvre elle-même. Ainsi, l'inspiration de Sadoveanu, dont on peut dire que le nombre de volumes qu'il a publiés a dépassé le nombre de ses années, fait penser à une source intarissable et il pourrait en cela être comparé

⁹⁴ Compte rendu de *Steaua robilor* (1933) in *Eseuri...*, p. 292.

⁹⁵ Compte rendu (1935) in *Aspecte...*, p. 305.

⁹⁶ Compte rendu (1935) in *Scriseri* vol. 5, p. 50.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 51.

⁹⁸ *Pașini...* vol. 2, pp. 258–259. Compte rendu de *Ioana*.

à un Victor Hugo, à un Balzac, à un Zola.⁹⁹ Il ne faut pas compartimenter les créateurs en littérature : les critiques Ibrăileanu, Eugen Lovinescu et Octav Șuluțiu ont pu écrire des romans, comme Aloysius Bertrand, Baudelaire, Maurice de Guérin, Rimbaud, Léon-Paul Fargue ont écrit d'admirables proses poétiques, comme Henri de Régnier a écrit *Le Bon Plaisir*, Georges Duhamel les vers des *Compagnons* et Sainte-Beuve le roman *Volupté*.¹⁰⁰ Pour *Gorila* et pour le personnage de Pahonțu, Liviu Rebreanu s'est inspiré de faits véridiques et de personnes ayant réellement existé et agi en Roumanie, comme Stendhal a pris pour modèle le séminariste Berthet pour son Julien Sorel, *Le Rouge et le Noir* ayant été présenté comme une chronique du temps.¹⁰¹ On remarque que ces observations générales font appel à des notions habituellement connues, ce qui leur donne un caractère de banalité et parfois même de naïveté. Le fait de comparer le prince Mychkine de Dostoïevski au Candide de Voltaire¹⁰² est banal et un peu naïf, mais la démarche est significative du désir de se tourner vers la littérature française en quête de repères, de points de référence.

Cette habitude de mettre en parallèle Roumains et Français a eu comme première conséquence la création de « couples littéraires franco-roumains » selon l'expression du fils de Perpessicius, Dumitru Panaiteșcu, qui trouvait que celui-ci en établissait constamment. Ainsi, chaque fois qu'il parlait par exemple de Ion Barbu, il évoquait le nom de Mallarmé, Ionel Teodoreanu est souvent comparé à Giraudoux, Ion Pillat tantôt à Maeterlinck, tantôt à Henri de Régnier ou à Moréas. En lisant un article de Philippidé sur Ion Barbu, le lecteur s'attend à ce que les noms de Mallarmé ou de Valéry soient cités et, en effet, à la troisième page de l'article, l'auteur cite Mallarmé.¹⁰³ Un code finit par s'établir, utilisé par les critiques, connu par les lecteurs.

Les couples franco-roumains ne sont pourtant pas les seules figures illustrant les liens entre les deux littératures. Souvent la perspective s'élargit et l'on signale qu'un auteur roumain a été attiré par un genre littéraire français en général ou par un courant littéraire tout entier. Nicolae Davidescu — note Perpessicius — a débuté dans la prose fantastique sous l'influence de Villiers de L'Isle-Adam et de Marcel Schwob¹⁰⁴. Pompiliu Constantinescu remarque que la première partie de la carrière poétique de Ion Pillat est placée sous le signe du Parnasse.¹⁰⁵ Enfin, il arrive aux critiques de situer l'écrivain dont ils parlent dans une lignée précise, de le rattacher à une famille spirituelle suivant la méthode beu-

⁹⁹ Pompiliu Constantinescu, « Fenomenul Sadoveanu » (1943) in *Scrieri* vol. 4, p. 536.

¹⁰⁰ Vladimir Streinu, « Octav Șuluțiu », *Ambigen*. « Romanul unui intelectual » (1935) in *Pagini...*, vol. 5, p. 263.

¹⁰¹ Pompiliu Constantinescu, compte rendu de *Gorila* (1938), *Scrieri*, vol. 4, p. 490.

¹⁰² Alexandru Philippide, « Idiotul » (1931), *Considerații confortabile*, Ed. Eminescu, Bucarest, 1970, vol. 1, p. 55.

¹⁰³ « Ion Barbu, *Joc secund* » (1930), *ibid.*, p. 44.

¹⁰⁴ Compte rendu de *Vioara mută* de Nicolae Davidescu in *Opere*, Ed. Minerva, vol. 3, 1971, p. 182.

¹⁰⁵ Compte rendu de *Poeme într-un vers* de Ion Pillat (1936) in *Scrieri* vol. 4, p. 381.

viennaise. ¹⁰⁶ S'il s'agit de Matei Caragiale, ils évoqueront inmanquablement Edgar Poe, Barbey d'Aureville et Villiers de L'Isle-Adam, Baudelaire et Huysmans. ¹⁰⁷

3. ALBERT THIBAUDET OU LES RAISONS ORIGINALES D'UNE IMITATION

La critique de l'entre-deux-guerres se voue, à l'instar de la critique française, à l'information littéraire et artistique et suggère le livre à lire, la pièce de théâtre à voir. Les critiques se proposent de faire partager à leurs lecteurs les joies qu'a pu leur procurer telle ou telle lecture. Ainsi Perpessicius se voulait un « cronicar literar », un chroniqueur attentif de la littérature contemporaine qui enregistra et présenta dans divers périodiques littéraires la presque totalité de la production en cours en Roumanie. Enthousiaste et infatigable, il s'est toujours efforcé d'être impartial. « Voi plivi orice prejudecată sectară și mă voi sili să cimentez orice operă, din orice zonă ar veni. / . . . / Voi urmări cu egală plăcere o operă naturalistă, ca și una simbolistă, nefiind dintre aceia care zîmbesc de cum văd cartea de vizită » — écrivait-il dans un texte au titre significatif « In tinda unei registraturi » qu'il a tenu à placer en tête de son premier volume de *Mențiuni critice* en tant que profession de foi ¹⁰⁸.

La critique roumaine se distingue cependant par le fait que le jugement de valeur pratiqué au sujet des œuvres analysées prend appui sur une littérature étrangère, en l'occurrence la littérature française. Tel roman est bon puisqu'il utilise les procédés proustiens de construction romanesque, tel autre roman est bon puisqu'il applique la méthode gidienne d'analyse psychologique. ¹⁰⁹ Comme nous l'avons vu, les œuvres françaises consacrées sont évoquées sans distinction : non seulement celles qui sont conformes à l'idéal classique, mais aussi celles qui appartiennent au romantisme et à ses héritiers le naturalisme et le symbolisme. C'est que les critiques roumains manifestent la ferme volonté de se rattacher à une tradition solide qui a fait ses preuves : le sens du goût inséparable d'une culture littéraire authentique, le respect des bienséances — si cher au XVII^e siècle français — la qualité et, tout simplement, à la limite, la force du style qui jaillit d'une profonde et fine connaissance de la langue. ¹¹⁰

¹⁰⁶ Un exemple concernant un auteur français : en parlant de Paul Léautaud et de son *Passé-temps*, Perpessicius évoque le cynisme de Voltaire, l'esprit d'observation des moralistes, le penchant irrésistible de Mérimée pour l'anecdote significative. « Léautaud cinicul » (1929) reproduit dans *Opere*, vol. 3, p. 369.

¹⁰⁷ Par exemple Vladimir Streinu, *Compte rendu de Pajere* (1936) in *Pagini*, . . vol. 4, p. 139.

C'est un automatisme qui s'est transmis et qui est très vivace. Même aujourd'hui, ces noms sont énumérés si l'on veut présenter l'auteur des *Craii de Curtea Veche* à un étudiant ou à un collègue qui ne le connaît pas, avec la différence, en ce qui nous concerne, que nous préférons citer au sujet de Huysmans *Lă-bas* au lieu d'*A rebours*, comme on le fait d'habitude.

¹⁰⁸ *Opere*, vol. 2, pp. 14 et 15.

¹⁰⁹ Pompiliu Constantinescu évoque ce procédé critique dans « Conceptul de creație și de normă », *Scieri* vol. 6, pp. 327—328 et dans « Literatura comparată », *ibid.*, p. 394.

¹¹⁰ Voir Pompiliu Constantinescu, « Literatura română există » (1934) in *Scieri* vol. 6, p. 482.

Cette véritable politique culturelle explique, par ailleurs, l'adoption par la critique roumaine des divers aspects de la critique humaniste : la rigueur tainienne, l'historicisme lansonien, le brio d'Albert Thibaudet, les intuitions géniales de Charles Du Bos. En revanche, la critique roumaine demeure étrangère aux efforts de démolition déployés par les surréalistes et aux projets de littérature prolétarienne élaborés par la critique communiste ; il n'y a pas eu, en Roumanie, sur l'exemple de la France, de tentatives de regrouper des écrivains favorables à une littérature révolutionnaire ; d'autre part, la très sectaire Association des écrivains prolétariens, réunie à Kharkov en 1930, imposa le recours à l'expérience vécue des correspondants ouvriers des publications communistes pour que ces ouvriers qui écrivaient apparussent comme les modèles de l'écrivain prolétarien ; en dehors de tout jugement de valeur, une telle ambition était utopique dans un pays où l'influence du Parti Communiste était inexistante.¹¹¹

La grande originalité de la critique roumaine réside enfin dans le fait qu'elle s'adresse moins à un milieu social déterminé qu'à une nation qu'il faut guider, promouvoir et dont les productions littéraires doivent égaler celles des « grandes » littératures nationales. La littérature roumaine doit égaler celles dont se réclament les minorités nationales qui peuplent la Grande Roumanie. Le problème de la « valeur », de la « supériorité » d'une littérature ou d'un art était une des grandes préoccupations des années 20. La crise des littératures à tradition et la naissance ou l'affirmation de nouvelles nations offrent un terrain favorable à ces discussions. En France, par exemple, la controverse entre Bouquet et Thibaudet, qui portait sur le problème du roman a duré plus de dix ans, de 1910 à 1922, et a mobilisé une partie des milieux littéraires. Paul Bouquet défendait la supériorité du roman français, mieux composé, sur le roman russe et anglais.¹¹² A partir de 1930, la France va découvrir, non sans d'acéres polémiques concernant la violence et le sexe, le roman américain avec Faulkner, Dos Passos, Hemingway, Caldwell et Steinbeck, notamment avec la traduction de *Light in August*, *The 42nd Parallel* et *A Farewell to Arms*.¹¹³

Dans ces débats idéologiques européens sur l'importance et la valeur des littératures, la critique roumaine était en position d'infériorité. Elle ne pouvait pas recourir à un appareil scientifique d'érudition littéraire.¹¹⁴

¹¹¹ Voir Jean-Pierre A. Bernard, *Le Parti Communiste français et la question littéraire, 1921—1939*, Presses Universitaires de Grenoble, 1972. Voir plus particulièrement le chapitre 2 sur les définitions communistes de la littérature prolétarienne, pp. 35—61, les conceptions de Barbusse p. 57 et suiv., les définitions du Congrès de Kharkov, p. 61 et suiv.

¹¹² Sur le débat Thibaudet-Bouquet concernant la composition du roman, on consultera Michel Raimond, *La Crise du roman des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, 1966, pp. 394—400.

¹¹³ Jean-Paul Sartre, « American Novelists in French Eyes » in *The Atlantic Monthly*, CLXXVIII, n° 2, août 1946, pp. 114—118.

¹¹⁴ Pompiliu Constantinescu déplora l'absence de bibliographies complètes, d'éditions critiques des écrivains, de monographies, d'études sur les influences étrangères (*Scrieri*, vol. 3, p. 218) et approuva Mircea Eliade qui dénonçait lui aussi cette carence (*Scrieri*, vol. 6, p. 506). Evoquant la campagne menée en 1910 par Henri Massis et Alfred de Tarde contre la Nouvelle Somonne envahie par les méthodes scientifiques et les bibliographies, Perpessicius notait, en 1931, à l'occasion de la parution de la monumentale bibliographie franco-roumaine des époux

Elle ne pouvait pas présenter d'auteurs dont l'audience est internationale.¹¹⁶ Le succès extraordinaire de Thibaudet en Roumanie s'explique, en partie, par le fait qu'il a fourni non seulement aux critiques mais aussi aux penseurs roumains une méthode qui permettait de comprendre les mécanismes de la création littéraire et de situer ensuite l'œuvre dans un système de classement qui excluait la hiérarchie des genres et des littératures nationales.

La personnalité de Thibaudet, autant que son œuvre, devait séduire les critiques roumains. Excellent observateur de la scène littéraire de son temps, Thibaudet les enthousiasma littéralement ; modéré dans ses opinions politiques, il n'inquiéta pas ses lecteurs roumains comme le faisaient Maurras et Barrès, il ne les désorienta pas comme Péguy. Plus encore, Thibaudet s'affirma comme un anti-doctrinaire. Dans son volume sur *Les idées de Charlos Maurras*, dans sa critique dirigée contre Brunetière « Jugement et Goût »¹¹⁶, dans sa polémique contre Bourget, Thibaudet se refusait de juger la supériorité d'une école littéraire ou d'une littérature nationale sur une autre. Thibaudet se voulait compréhensif et ne cherchait qu'à analyser, à comprendre, à expliquer et c'est autant à travers ses nombreuses chroniques que par sa *Physiologie de la Critique* et son *Histoire de la Littérature française* qu'il fut connu et apprécié en Roumanie.

Deux idées ont plu particulièrement aux critiques roumains : la conception bergsonienne de la critique et la géographie littéraire. Pour Thibaudet, une littérature n'est pas pré-déterminée ; elle ne s'inscrit pas d'une façon statique dans le temps, ses œuvres ne sont pas prévisibles. La littérature suit les mêmes rythmes que la vie et, comme elle, change, évolue et se renouvelle sans cesse. Dans la création littéraire, ainsi que dans la vie elle-même, le temps qui s'écoule entre la conception et l'exécution d'une œuvre produit des changements dans la pensée de l'auteur ajoutant à son plan primitif des éléments nouveaux et imprévus. Dès lors, la notion d'héritage littéraire n'est plus immuable et des œuvres importantes peuvent éclore dans une jeune littérature.

Quant à la notion de géographie littéraire, elle peut nous sembler aujourd'hui quelque peu artificielle et arbitraire, mais elle a connu en son temps un grand succès en Roumanie. L'idée du pays et des racines doit être prise en compte par la critique. « C'est aujourd'hui pour la critique — soutient Thibaudet — une attitude spontanée que de rattacher la nature d'un écrivain à la nature du pays qui l'a produit, de dégager la figure d'un pays littéraire »¹¹⁷

Fondée sur de tels ingénieux principes et systèmes de classement qui excluent toute règle de primauté dans les genres littéraires et entre les littératures nationales, l'œuvre de Thibaudet a fourni aux critiques et

Rally, que ces méthodes et ces instruments de travail eussent été bienvenus en Roumanie même à cette date : « Despre o ediție critică a cronicelor nici până astăzi nu poate fi vorba, /.../ un dicționar, necum o enciclopedic românească nu avem, /.../ despre o colecție asiduă și sistematică de texte critice ale clasicii nu se aude sau, ca să spunem totul într-o formulă pregnantă — nici până azi n-avem un Eminescu. » *Opere* vol. 5, 1972, p. 122.

¹¹⁶ « Avem un critic mare, de importanța europeană ? Dar mai întâi avem scriitori mari, de importanță europeană ? » — constată Popiliu Constantinescu. « Despre critică și critici » (posthume, 1936) in *Serieri*, vol. 6, p. 306.

¹¹⁷ Chapitre du volume *Le Bergsonisme*, 1923.

¹¹⁷ *Physiologie de la Critique*, Ed. de la Nouvelle Revue Critique, Paris, 1930, p. 201.

aux penseurs roumains les outils indispensables à une révision des idées toutes faites de l'esthétique littéraire et a procuré aux avocats des lettres roumaines de nouveaux modèles susceptibles de combattre les prétentions excessives des tenants de la supériorité des littératures étrangères face à la jeune littérature roumaine.

CONCLUSION

La Première Guerre mondiale avait tout bouleversé et certains voyaient là l'occasion et même l'obligation de bâtir quelque chose de neuf, dans les lettres comme dans tous les domaines, quelque chose qui fût en rupture avec le passé. C'est ainsi que la critique va moins se préoccuper d'examiner des œuvres particulières que de poser de grands problèmes : Pourquoi écrire ? Quelle est la fonction de la littérature ? Quelle doit être l'attitude de l'écrivain devant le réel ? Ces préoccupations sont celles de la critique roumaine, comme d'ailleurs de la critique française à cette époque.

A la différence de la France cependant, la confrontation sur les grands problèmes d'esthétique mais aussi d'éthique littéraires s'était engagée parmi les critiques roumains dès le XIX^e siècle. La question fondamentale était celle de la politique culturelle à mener en vue de la création et le développement d'une littérature nationale de valeur. Fallait-il sacrifier le passé, les traditions et la littérature populaire au nom de la modernité ? Fallait-il s'inspirer des modèles étrangers ou s'adresser plutôt aux sources du passé national, des traditions et de la vie des paysans, gardiens de ces traditions ? Fallait-il privilégier l'élément ethnique, éthique ou esthétique ? Ce grand débat oppose entre les deux guerres les modernistes aux traditionalistes, Eugen Lovinescu et le cenacle « Sburătorul » à la revue *Gândirea* attachée au passé national et à l'orthodoxie.

L'influence française sur la critique roumaine a été importante, voire étouffante. Il semble cependant qu'elle ait joué un rôle modeste dans son rôle de guide artistique et éthique du public et des auteurs. La décision d'adapter certaines techniques et d'imiter certains modèles dépend des opinions préalables de l'écrivain, de ses « prédispositions » personnelles ou socio-culturelles. Il y a « message reçu », c'est-à-dire perçu et interprété par l'écrivain. On peut même s'interroger sur la notion d'influence. Les œuvres françaises célébrées par la critique roumaine n'ont peut-être fait que renforcer des goûts littéraires déjà existants. Une influence se fonde nécessairement sur un corps « d'expériences partagées », sur des valeurs communes ; jamais un livre n'aura d'effet s'il n'a un contenu émotionnel qui entre en résonance avec des sentiments communs à celui qui l'a écrit et à celui qui le lit.

Dès lors, on peut se poser la question traditionnelle : à quoi a servi la critique roumaine dans l'évolution de la littérature nationale de l'entre-deux-guerres ?

Robert Escarpit distingue les lecteurs du « circuit lettré » et ceux du « circuit populaire ». Cette distinction est quelque peu schématique, mais elle s'applique bien à la Roumanie des années 20 et 30. Les lecteurs du « circuit lettré » sont les critiques, les professeurs, les auteurs, la haute

société cosmopolite, certains membres des professions libérales et certains étudiants. Eh bien, si ces lecteurs ont lu les ouvrages critiques de l'époque, ce ne fut pas du tout pour les suivre et se soumettre à leur jugement, ce fut pour le plaisir de discuter et raisonner littérature. La principale fonction de la critique fut d'entretenir chez eux le goût de la littérature et du théâtre, le goût des idées. On ne lui demandait pas de prononcer *ex cathedra* des jugements sans appel ; on attendait d'elle qu'elle fût suffisamment motivée pour mériter d'être prise en considération ; on attendait d'elle des aperçus qui fassent réfléchir et provoquent des réactions favorables ou non, peu importe, pourvu que le cerveau du lecteur garde à cet exercice l'habitude d'une activité désintéressée, avec l'amour des idées et de la beauté.

La critique roumaine a joué — et ceci peut-être à son insu — un rôle politique, culturel et éducatif très important. Elle présenta des modèles et des formules littéraires, mais elle favorisa surtout les discussions et ouvrit les esprits à des habitudes nouvelles qui n'étaient pas inscrites aux programmes des lycées et des universités. En moins de vingt ans, elle participa, avec d'autres micro-sociétés, comme les cénacles littéraires et les éditeurs, à une évolution littéraire qui aurait dû s'étendre sur un siècle.

ZOE PETRE, *Civilizația greacă și originile democrației. Premise istorice* (1), București, Editura Erasmus, 1993, 265 p.

Attentive toujours aux causes lointaines et aux effets subtils et de longue durée, Zoe Petre a choisi d'analyser la naissance même de la démocratie, donc le cadre historique, les prémisses sociales, politiques et culturelles qui ont fait possible l'apparition de ce nouvel état social.

L'auteur cherche les origines de son sujet à l'époque du bronze. L'apparition de la civilisation palatiale est liée au développement du commerce, qui déterminera l'apparition du luxe dont l'expression la plus concluante est représentée par les tombeaux et les rites d'enterrement. Lucian Blaga, comme W. Frobenius avant lui, déduisait de l'analyse des tombeaux, les conceptions de certains peuples, comme les Egyptiens ou les Mésopotamiens, sur la vie et la mort. De la même façon, dans notre cas, le luxe des tombeaux atteste la croissance du luxe en général, les tombeaux devenant, d'une certaine manière, une expression du niveau de civilisation. Cette civilisation que Zoe Petre caractérise, à son apogée — le XIII^e siècle a.J. Chr. — par richesse, monumentalité et cohérence va trouver néanmoins sa fin presque inexplicable sur le compte d'une invasion dorienne, considérant que, à côté de certaines causes extérieures : changements climatiques ou séismiques, très important est le fait que le modèle même de cette civilisation n'a pas connu un développement organique, mais a été emprunté de l'Orient, donc il ne pouvait pas durer.

L'effondrement de cette civilisation, palatiale a été suivi par une période « obscure », dénomination qui, en premier lieu, traduit le contraste existant entre cette civilisation d'une part — la civilisation mycénienne, et d'autre part — la civilisation grecque classique qui lui a suivi, les deux reconnus comme de vrais modèles d'organisation politique, sociale et spirituelle. En deuxième lieu, Zoe Petre souligne le fait que le terme « obscure » ne désigne pas tant l'époque en soi, que notre degré de connaissance en ce qui la concerne, le nombre réduit de sources, les seules témoignages à la portée étant les pages d'Homère ou de Hésiode. L'appel à ces œuvres, bien qu'erroné du point de vue méthodologique, est donc nécessaire et peut fournir des informations intéressantes surtout en ce qui concerne la mentalité de l'époque.

Voilà donc que l'auteur exprime un point de vue particulier sur l'époque « obscure », suggérant qu'on ne doit pas reprendre l'erreur faite envers le Moyen Âge, considéré si longtemps une période noire. Ainsi, on pourrait dire qu'aux essais relativement récents d'éloigner ce préjugé en ce qui concerne la période médiévale correspond la préoccupation de Zoe Petre d'éclaircir la période obscure. Elle lui reconnaît deux innovations qui ne pourraient pas être ignorées : la découverte du fer et l'élevage des animaux.

Dès le début de la renaissance de la civilisation grecque du VIII^e siècle, le « polis » se définit comme une communauté de propriétaires terriens à qui s'ajoute toute une série d'institutions à vocation d'assurer l'obtention et la transmission de ces terres. La qualité définitoire du citoyen sera donc celle de propriétaire de terre. De même, un principe fondamental dans la cité sera la participation de chaque citoyen à la vie de la cité, participation symbolisée par le partage des animaux sacrifiés et concrétisée par l'existence de la place publique — « agora ».

Même si ces nouveaux « polis » s'intègrent dans de vraies macrostructures tacites qui ont à la base, outre un passé épique commun, des relations puissantes d'amitié ou de rivalité, l'image du polis apparaît comme celle d'un univers en soi, autosuffisant et autonome (autarkia). Dans le chapitre intitulé « Réel et imaginaire », Zoe Petre attire l'attention sur le mélange de réel et d'imaginaire existant dans les écrits de l'époque, mais aussi dans l'historiographie moderne. Donc, souvent la limite entre la réalité de la cité et l'image que la cité avait sur elle-même ne peut pas être tracée avec précision. Mais, dès que dans certains cas l'image des Grecs sur eux-mêmes peut être plus importante et plus intéressante que la réalité même, telle qu'on la percevait aujourd'hui, le problème de la limite exacte peut être laissé de côté.

Non seulement la cité était perçue comme un univers autonome, mais elle représentait, dès le temps d'Homère et jusqu'aux premiers géographes du VI^e siècle, un repère important pour la perception en registres différenciés et concentriques du point de vue idéal du monde.

Au milieu de cette polis, perçue comme espace commun et paritaire, on assiste à la formation de l'aristocratie qui désignait au début les guerriers vainqueurs mais commence à se définir de plus en plus par une tradition familiale illustre. En parallèle avec le développement des structures de la société, cette aristocratie se renforcera. La dynastie, la fratrie, la «*hetaireia*», représentent des formes d'organisation de l'aristocratie dont le trait caractéristique est l'exclusivisme. Il y avait donc toujours une rivalité entre ces groupes de nobles, rivalité visant la primauté dans la cité.

On peut observer une correspondance entre le caractère participatif des institutions politiques et le caractère public de la création culturelle. Voilà donc que parfois l'image que la cité se fait d'elle-même correspond à la cité concrète, la polis étant en même temps la matrice du réel et de l'imaginaire. C'est vrai que cela ne se réalise pas toujours. On trouve par exemple souvent l'équivalence aristoi (aristocrates) = astoi (habitants d'Athènes), qui traduit clairement l'attitude de l'aristocratie envers le reste de la population, la foule.

Zoe Petre attire l'attention sur le fait que, du moment que l'image ne correspond pas toujours à la réalité, on ne peut pas confondre les deux plans avant d'étudier chacun en particulier. L'image de la cité grecque, avec son modèle athénien, peut être mieux illustrée en comparaison avec un modèle complètement différent, celui de Sparte. Basé sur le même principe de l'égalité, le modèle spartiate, est caractérisé par une perspective différente sur l'égalité, perspective qui a conduit à la formation du premier Etat totalitaire de l'histoire. Cette affirmation déchire donc l'image idéalisée sur Sparte — mirage de l'égalité et de la stabilité dans un monde inégal et instable.

Après cette paranthèse spartiate, l'auteur revient, par le dernier chapitre, à la cité de type athénien, justement dans un moment de crise — la crise des structures originaires de la société de la deuxième moitié du VII^e siècle. Hostile aux explications de notre siècle, selon laquelle le développement de l'économie urbaine a déterminé une croissance de l'importance des artisans et des commerçants, Zoe Petre essaie d'identifier les causes plus profondes de cette crise de l'autorité des aristocrates, de trouver sa place dans un processus beaucoup plus large et plus général de réformes des structures sociales et des mentalités.

Dans ce moment de crise on voit naître les sept philosophes qui, par des moyens différents, suivent au fond le même but : une meilleure organisation de la cité. Les premières réformes représentent le début du passage du mythique au logique dans la pensée politique. La réforme de Solon par exemple, basée sur l'idée de médier, de situer au centre, même si elle n'est pas une première forme de la démocratie comme on l'a souvent considéré, est importante par le fait qu'elle met en œuvre une conception non seulement nouvelle, mais cohérente et consignée par écrit.

Revenant sur le plan historique, des faits, Zoe Petre oriente son attention sur le phénomène de la tyrannie qui, existant toujours d'une manière virtuelle sous l'aspect de la lutte des aristocrates, apparaît effectivement sur le fond de cette crise des familles aristocrates, du fait que les nobles partageaient de plus en plus l'autorité avec le peuple.

La tyrannie apparaît donc sur le fond de la crise de l'aristocratie, mais à un moment où le corps civique n'était pas encore suffisamment fort pour assumer le pouvoir. Voilà donc une explication très pertinente de la place de la tyrannie dans l'histoire tyrannique considérée en général comme un phénomène inexplicable dans l'évolution de la Grèce vers la démocratie. Cette explication s'associe très bien avec l'assertion que la tyrannie a été une expérience en absence de laquelle on a rarement réussi de fonder des institutions et des habitudes démocratiques.

L'interaction entre le plan des événements historiques et celui des mentalités est mis en évidence dans l'ouvrage de Zoe Petre par un nouveau retour sur le plan mental après la présentation des faits. Il y a une étroite liaison entre la cité et la géométrie, liaison qui représente plutôt une interdépendance qu'une coïncidence. A l'apparition de la notion de théorème, de forme générale abstraite correspond, dans la vie de la cité, l'apparition de la législation, qui suppose aussi généralisation et abstraction. De même, la découverte de la démonstration géométrique, par Thales, est accompagnée sur le plan civique, par une argumentation politique. L'apparition de la prose, instrument de la philosophie, a déterminé l'audace intellectuelle de s'assumer la qualité d'interprète de l'univers, chose impossible dans l'absence d'une longue pratique d'autonomie de la décision dans la vie de la cité — totalement différente à l'obéissance face aux décisions des dieux. On assiste donc à une véritable restructuration de l'image sur le monde qui déterminera une nouvelle manière de penser, une cohérence de l'ensemble des phénomènes à tous les niveaux de la perception et de la pensée.

A la suite de l'évolution sur tous les deux plans, mais aussi de l'interaction continue entre les deux, on assiste, après la chute de la tyrannie, à l'instauration de l'isonomie, qui suppose le partage égal du pouvoir, isonomie qui va mener plus tard à l'apparition de la

notion de «demokratia», désignant le pouvoir souverain et effectif du corps civique. Le concept de démocratie — consigné pour la première fois à Athènes, après la deuxième guerre contre les Perses, dans une pièce d'Esebyle — ne sera matérialisé que plus tard.

Dans cette première partie de l'analyse, Zoe Petre se contente donc de désigner cette prémisses de la démocratie — l'isonomie — perçue au début plutôt dans un sens négatif — comme absence de la tyrannie. A la fin de la crise de l'archaïsme tardif, il n'y a donc, à l'avis de Zoe Petre, que l'isonomie, condition nécessaire mais non suffisante pour l'instauration de la démocratie.

On est donc, devant une vision vraiment intéressante sur l'origine de la démocratie. Ainsi, même si le lecteur qui n'est pas trop familiarisé avec le sujet, sent parfois le manque des dates et des détails supplémentaires en ce qui concerne certains événements, lieux etc., l'ouvrage de Zoe Petre reste révélateur surtout par, je dirais, son point fort : la continuité de la pensée exprimée, la cohérence de l'ensemble, la vision générale sur le phénomène, en passant au-dessus des répétitions précises, des descriptions exactes des faits. Il n'est pas question d'une simple présentation positiviste des faits historiques, mais d'une interprétation, une explication, une vision d'ensemble.

Cristina Lucică

JEAN MICHEL CANTACUZÈNE, *Mille ans dans les Balkans. Chronique des Cantacuzène dans la tourmente des siècles*, Éditions Christian, Paris, 1962, 494 + VI p.

Ce volumineux ouvrage, bourré de planches généalogiques et fourni de notes abondantes, tient à la fois du roman — comment ne pas songer à la littérature un peu affêlée de Jean d'Ormesson? — et de la monographie historique. Pour d'autres grandes familles roumaines, les Rosetti, les Raeviciș, ce travail avait déjà été fait (dans le premier de ces cas, le livre du général Radu R. Rosetti est un modèle du genre). Les Cantacuzène, qui avaient ouvert leurs archives de Roumanie à N. Iorga et ensuite à J. C. Fillitti, ne possédaient pas encore une histoire de leur lignée, assez longue pour traverser neuf siècles et assez ramifiée pour s'étendre de Byzance jusqu'en Algérie, au Kentucky et en Suède.

L'auteur, né à Bucarest, mais établi à Paris depuis son enfance, n'est pas un historien de métier et l'on s'en aperçoit parfois, mais il a engrangé une quantité fabuleuse de renseignements, difficilement réunissables puisqu'ils appartenaient à des époques et à des pays différents. Écrivant sans avoir accès aux grands dépôts de documents, il a toutefois puisé aux papiers de famille emportés par plusieurs descendants des branches roumaine, russe et bavaroise, ce qui réserve quelques surprises aux spécialistes.

Ceux-ci liront les six premiers chapitres sans grand intérêt : partant de l'empereur Jean VI, dont les ancêtres avaient acquis leurs hautes positions en s'associant aux Comnène, on aboutit à Michel Cantacuzène «Chaitanoglou» (le fils du Diable!), qui fut la souche de tous les Cantacuzène actuels. De 1578, date de sa mort, jusqu'à nos jours, cette *saga* se déroule lentement, avec des détours invraisemblables. On retrouve ainsi les péripéties des frères Cantacuzène avant l'avènement du second, Șerban, qui régna en Valachie de 1678 à 1688, les complexités de la politique de leur neveu Constantin Brancovan (mais le qualificatif de «trapéziste» et de «funambule» est un peu fort) et la ruine qui frappa la famille en 1716, lorsque furent exécutés par les Turcs Constantin Cantacuzène, son cadet Michel et son fils Étienne.

Ce dernier était le père de Radu II et de Constantin IV, princes du Saint Empire, dont les aventures retentissantes finirent par la disparition de l'un dans une prison autrichienne et par la mort obscure de l'autre dans une bourgade polonaise où il vieillissait en hobereau désargenté. Deux générations plus tard, à l'époque des guerres russo-turques, les Cantacuzène se divisent : une branche valaque, après le traité de Koutehouk-Kainardji, et une autre moldave, après la paix de Jassy, vont émigrer en Russie. Les descendants de la branche aînée de Valachie, issue de Drăgăbiei (le premier des six frères de la grande génération du XVII^e siècle), ne quitteront pas le pays avant la Seconde Guerre mondiale. Ils ont essaimé depuis en France, en Allemagne et à Stockholm. L'auteur lui-même, petit-fils du médecin et biologiste Jean XVI, se rattache à ce groupe de la tribu. La plupart des descendants du prince Șerban se trouvent encore en Roumanie. Les Cantacuzène récemment transplantés en Angleterre et en Belgique sont issus d'un rejeton de la même branche valaque qui allait s'établir

en Russie, mais qui, lui, passa en Moldavie en 1733. Toujours en Moldavie il y a eu ceux qui ont pris le nom de leur terre de Paşcani et qui remontaient à Iordaki, grand trésorier de 1634 à 1652, lequel est également l'aïeul des Cantacuzène de Bessarabie et de Bavière. On s'imagine avec quelle difficulté un lecteur peu familier avec le Gotha roumain arrive à démêler ces parentés « à la mode de Bretagne ».

L'auteur, sans jamais perdre de vue l'histoire des principautés roumaines, dont les Cantacuzène furent des artisans énergiques, dans la politique, l'armée et l'administration, s'efforce de suivre en même temps la destinée de ces membres de la famille qui ont pris part à la révolution grecque de 1821, à la libération de la Bulgarie (où un Cantacuzène, général russe, fut ministre de la Guerre en 1878—1885), à la guerre russo-japonaise et à la guerre civile, où deux officiers qui portaient le même nom ont été tués par les Rouges. C'est certainement le chapitre russe de leur épopée qui est le plus attachant et aussi le plus ignoré auparavant. On connaissait les souvenirs du diplomate N. B. Cantacuzène, *Vieux temps, vieilles figures*, dont N. Iorga avait publié les premiers chapitres, en 1939—1940, dans sa « Revue historique du Sud-Est européen » (il en existe aussi une édition roumaine, *Aminţirile unui diplomat român*, Bucarest, 1944), qui décrivent la révolution russe de 1917. Mais on verra ici un Vladimir Cantacuzène blessé à Port-Arthur, un Boris mort en mer au large de Ceylan et un Serge défendant Kiev contre les bandes de Petlioura (comme un héros de Boulgakov), tandis que d'autres ont été déportés en Sibérie, dont le seul à revenir, après une vie dans les goulags, fut un mécanicien de camions qui s'appelait Pavel Cantacuzène. D'ailleurs, pour faire bonne mesure, l'un des cousins de Munich, Joachim Cantacuzène, est mort à Dachau. Enfin, témoignage de la folie de ce siècle sauvage, Alexandre, qui comptait parmi les doctrinaires du parti fasciste roumain « Tout pour la patrie », sera fusillé en 1939 comme représailles à la suite d'un attentat.

L'auteur mêle discrètement à cette histoire agitée ses propres souvenirs (enfance à Sinaia, p. 188, et à Călineşti, p. 292) ou ses impressions de touriste (belle description des ruines du palais de Démètre Cantemir à Istanbul, p. 195). On lui saura gré surtout du récit des vicissitudes qui ont fait voyager les documents rassemblés par Grégoire Cantacuzène (1843—1912) de Saint-Petersbourg au Caucase, aux îles des Princes, en Serbie, en France, au Maroc, à Londres, en Afrique du Sud et aux Etats-Unis, avant d'achever cet itinéraire extraordinaire à Paris. Ayant hérité de ces dossiers, l'auteur y a trouvé la preuve que Constantin IV n'était pas mort en 1781, mais treize ans plutôt, dans le secret de son cachot (enterré le 4 juin 1768 et libéré pour la forme à la sollicitation du gouvernement russe). Les mêmes sources permettent de rectifier la date, 1712, d'un document autrefois daté de 1711 (p. 466, n. 41). Sur un point plus important, la filiation qui rattache les Cantacuzène modernes à la famille byzantine, on peut accepter les conclusions de l'auteur.

Il convient cependant de rejeter l'identification de la « Valachie hongroise » avec le Banat : il s'agit de Țara Românească (la Valachie proprement dite), dont l'ancien nom dans un vocabulaire officiel conservé seulement par l'Eglise orthodoxe roumaine est « Hongrovalachie ». Autre inadvertance : p. 472, n. 53, il n'existe pas de « comte de Modan », mais un comte Malza, originaire de Modène. Mais de telles vétilles comptent peu lorsqu'on essaie de recenser quelque cinq cents ancêtres et leurs conjoints. Il faut donc croire qu'on a délibérément omis une branche des Cantacuzène de Bessarabie. Feodosiev (Theodosiu) du côté paternel, mais descendant par sa mère Sevastie des Canta de Şerbeşti, Alexandre Cantacuzène (1839—1899) vécut à Naples et à Moscou. De son premier mariage, avec Coralie Boldur-Costaki, il eut une fille : Marie (1875—1969) qui, veuve de Grégoire Gr. Sturdza qu'elle avait épousé en 1895, sera la femme d'Al. Tzigara-Samurçaş, tandis que d'un second mariage, avec une Ghika, naquirent les quatre autres : Hélène Eugène Ghika-Trifeşti, Aline Alex. Ţaicu, Nathalie et Alexandra, célibataires. Pour Smaranda Cantacuzène, née en 1848 et mariée à Démètre Morouzi en 1873, on peut ajouter la date de sa mort : en 1925 (cf. Florin Marinescu, *Étude généalogique sur la famille Mourouzi*, Athènes, 1987, p. 119).

Au moment de se séparer de cette foule de personnages, dont un grand nombre ont connu les soucis de la politique, l'éclat de la vie mondaine et le raffinement de la culture, ce que la mémoire veut retenir ce n'est pas telle figure, haute en couleur, d'aventurier ou d'excéntrique, ce sont les lourds cartons, rouge et or, où Georges Cantacuzène (« le Nahab ») a déposé les documents de sa famille et qui sont à présent conservés au Musée d'histoire de la ville de Bucarest. Celui qui a formé cette collection avait l'orgueil d'un passé de grandeur. On dit qu'après avoir été plusieurs fois premier ministre de Charles 1^{er} il eut une fois un superbe mouvement d'impatience : « Ces Hohenzollern, encore et toujours... ». Et les Cantacuzène alors ?

Andrei Pippidi

VIRGIL CÂNDEA, *Mărturii românești peste hotare. Mică Enciclopedie*, I [Témoignages roumains à l'étranger. Petite Encyclopédie], Ed. Enciclopedică, București, 1991, XXXII + + 602 pp. + XXXII ill.

Toute histoire culturelle ne peut avoir un autre point de départ que l'étude des œuvres de la culture conservées et des données sur celles définitivement perdues ou enrichissant présentement, pour une raison ou une autre, quelque patrimoine étranger. Car, même si les vicissitudes de l'histoire ou des circonstances particulières ont contribué à l'épars au loin des biens culturels d'un peuple, il n'en reste pas moins que ces biens arrivent, par leur intégration dans un nouvel espace, à faire connaître la culture dont ils sont l'expression. Or, les diverses catégories de biens culturels et historiques roumains conservés de nos jours à l'étranger, ainsi que l'optique de l'étranger au sujet de ces biens offrant un large éventail des réalités roumaines intéressent au plus haut point la recherche actuelle dans le double but de compléter sa banque de données et d'établir les corrélations des différentes perspectives sous lesquelles est évaluée l'histoire de la Roumanie.

Avec l'ardente témérité de la jeunesse, Virgil Căndea s'est attaché, il y a plus de trente ans, à l'idée de réunir les témoignages relatifs aux Pays Roumains enfouis dans les dépôts de l'étranger, idée qu'il a poursuivie obstinément jusqu'à présent. Il en est arrivé à réunir deux espèces d'informations : 1 — relatives aux biens culturels roumains de l'étranger et 2 — relatives aux sources se rapportant aux Pays Roumains, qui représentent une succession d'images d'une seule et même réalité (elle-même en incessant changement).

Suivant l'expression concise de l'auteur, l'ouvrage a pour but de « réunir l'information sur le patrimoine culturel conservé à l'étranger et sur les sources étrangères traitant de notre passé » (p. XII). Etablir un pareil inventaire est une nécessité de premier ordre qui ne réclame guère de démonstration, mais l'envergure de ce projet est bien faite pour effarer la pensée. Grâce à l'entreprise de Virgil Căndea on serait en droit de considérer réhabilités le titre d'érudit chez l'intellectuel moderne, ainsi que l'idée d'une encyclopédie en tant que synthèse historiographique — somme de plusieurs milliers d'informations et matrice d'innombrables ouvrages à venir, *in nuce* entre ses pages.

L'énorme quantité de biens culturels roumains dispersés de par le monde, depuis l'Australie et le continent sud-américain jusqu'en Finlande et au Canada, frappe d'emblée. Du fait de leur valeur, historique, artistique ou autre, les objets véhiculés par voies diverses sont à même de susciter l'intérêt de l'étranger vis-à-vis du peuple qui les a créés. Quel que soit leur point de chute (musées, archives, bibliothèques, voire collections privées), quelle que soit leur destination (par exemple leur perpétuel usage dans les églises et les écoles fondées grâce à des subsides roumains), ces pièces sont marquées au coin du timbre « bien patrimonial ».

Trait distinctif du peuple roumain, la libéralité s'est manifestée au fil des âges dans le domaine culturel par maintes fondations et largesses au profit des Hauts Lieux de la Chrétienté, chez ses voisins européens tout comme au Proche-Orient. Cette libéralité se trouvait renforcée par la croyance que ces fondations et largesses pouvaient assurer au donateur la pérennité de son nom, son souvenir toujours rappelé dans quelque coin de la terre. Du reste, nous pensons, pour notre part, que les prières adressées des siècles durant pour l'âme généreuse du fondateur ou du donateur dans les couvents du Mont Athos et d'ailleurs représentent « une charge spirituelle », une force qui, de par la Grâce du Seigneur, a toujours travaillé en faveur du peuple roumain : elle l'a soutenu et le soutiendra, espérons-le encore, à travers les mille vicissitudes de sa destinée historique. Dans un autre ordre d'idées, les largesses au profit d'établissements culturels situés dans les différentes zones de la Chrétienté ont contribué à consolider le concept de l'unité orthodoxe. Car, si quelques-unes des manifestations généreuses dans le passé ont pu naître d'un désir (intuitif) de propagande, la véritable motivation des dons au bénéfice des Lieux Saints n'en reste pas moins la piété, cette piété que princes et voïvodes roumains cultivaient comme un attribut de leur dévotion.

De toute façon, en parlant des « témoignages roumains » entrés dans le patrimoine d'autres pays, ce ne sont pas ceux dus aux largesses princières qu'il conviendrait de regretter, d'autant plus que, dans leur cas, il s'agit de la contribution roumaine à l'unique entreprise concertée de collaboration spirituelle internationale. Le Mont Athos est l'incarnation même de l'Orthodoxie ; ce nid millénaire du christianisme assure la perpétuité d'un ordre ayant assumé la tâche de prier pour le bien être de l'Humanité en général. Même si, à la différence de ce qu'elle était avant la Première Guerre mondiale, de nos jours la cité sainte de l'Athos se montre plutôt réservée vis-à-vis des pèlerins qui souhaiteraient la visiter (même si son administration locale laïque s'avère parfois bien trop bureaucratique), elle reste néanmoins le symbole de l'unité orthodoxe du monde. Et la continuité d'un tel symbole est également redevable, dans une certaine mesure, aux initiatives roumaines.

Une autre raison de la diffusion de par le monde des biens culturels réside sans doute aussi dans le besoin de faire connaître ses propres œuvres, besoin ayant pour support le sentiment qu'il faut les faire circuler. C'est à titre d'exemple en ce sens que l'on peut considérer la diffusion, depuis le XVI^e siècle, des ouvrages imprimés par les presses des Pays roumains — ouvrages appréciés en égale mesure pour leur contenu et pour leur présentation artistique.

Ce qu'il convient de déplorer, par contre, comme perte vraiment regrettable ce sont les biens culturels détruits ou volés au peuple roumain du fait des pillages et rapines intervenus pendant les innombrables guerres et invasions auxquelles il dû faire front des siècles durant, jusqu'à nos jours. Les détails des moyens pratiqués pour dépouiller les Roumains de leurs trésors en tous genres, historique et artistique y compris, sont présentés par Virgil Candea dans son introduction (pp. VI — XII), qui ne néglige ni les établissements religieux ou culturels, ni les dépôts publics ou les collections privées. Son œuvre d'identification et de localisation s'avère donc une œuvre réparatrice et nécessaire, apte à rendre les véritables dimensions de la culture roumaine au fil des âges.

Par ailleurs, trop souvent les changements intervenus dans l'organisation des archives, des bibliothèques et des diverses collections roumaines se sont révélés désastreux, aussi leur histoire exhaustive est encore à faire. Notons le cas de l'Hospice du St. Sépulture de Jérusalem à Istanbul (*Metochion tou Panaghion Taphou*), visité et décrit par le signataire de ces lignes en 1931. Une quantité appréciable des documents conservés là-bas intéressait l'histoire roumaine, à part son fonds de livres grecs. Or, si ces derniers devaient finir par être transférés à Athènes, le sort des documents qui nous importent est demeuré aléatoire. Ce qu'il en est advenu après la Deuxième Guerre mondiale n'est connu que de façon plutôt vague. Nous disposons de quelques données inédites à cet égard grâce à une lettre privée de Ioan Matei, éminent chercheur à l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest. Voici les termes de cette lettre autographe, datée du mois d'Avril 1989, à Bucarest : « Très révérend Père Paul Mihail, ma première visite à la Patriarchie oecuménique de Constantinople remonte, environ, à l'été de 1946, alors que j'accompagnais l'ambassadeur de notre pays à l'époque en Turquie, le regretté professeur Gr. Moisil. Je me rappelle, entre autres choses, d'avoir vu deux coffrets en bois où étaient rangés de vieux documents roumains. A ce que j'ai compris, ils se rapportaient aux domaines des anciens monastères consacrés [aux Lieux Saints]. Evidemment, on n'a pas fait grand cas à leur sujet. Une année plus tard, en 1947, je devais apprendre que feu Aurel Decei avait été informé par l'attaché de presse anglais Allen, en Turquie à l'époque, que quelqu'un vendait des documents roumains. A. Decei en a acheté un certain nombre, qu'il m'a dit avoir ramenés au pays lors d'un voyage en Septembre 1947 et qu'il les aurait déposés au Ministère des Affaires Etrangères. Moi, j'ai quitté la Turquie en 1948. Les documents que je viens de mentionner étaient, probablement, soustraits des archives du Metochion. Je n'ai pris connaissance du fait de la dévastation des archives du St. Sépulture et de l'incendie du Metochion que par nos propres gazettes [roumaines]. Ces excès et tristes événements eurent lieu vers 1955, pendant la tension des rapports turco-grecs lors de la première phase des disputes portant sur le Chypre, donc bien après mon départ d'Istanbul, que je n'ai revue d'ailleurs qu'après 27 ans, à l'occasion du premier Congrès de Turcologie en Sept. 1973. Ni alors, ni par la suite, je n'ai pas eu l'occasion de visiter le quartier de Phanar et je ne sais pas grand'chose de ce qu'il est advenu de la Patriarchie et du Metochion du St. Sépulture. »

Pour en revenir au répertoire des « témoignages » dressé par Virgil Candea, notons l'importance qu'il accorde en égale mesure à la donation princière d'un prix élevé comme à la modeste note marginale d'un manuscrit, aux bâtiments somptueux comme à l'icône ou à la copie manuscrite due à quelque humble moine anonyme. L'ouvrage tient donc l'évidence des biens roumains dépaysés et des références à l'histoire de leur pays récoltées au-delà de ses frontières. Cela fait que plusieurs fois dix mille pièces sont enregistrées par ses 7 967 articles, impliquant 19 pays. Du reste, déjà la première forme de cet ouvrage rédigé en roumain et dont le titre français serait : « Répertoire général des biens culturels externes du peuple roumain » (Ministère des Affaires Etrangères, Bucarest, 1963, XXXVIII + 453 pp.) mentionnait 62 513 pièces dans 229 localités situées dans 28 pays (p. XVIII).

Classés suivant les critères de la recherche scientifique actuelle, les articles de la présente édition se rangent dans deux catégories : (1) celle des établissements et monuments historiques ou d'art créés par les Roumains ou subsistant grâce à des subsides roumaines et (2) celle des collections de toutes sortes (documents, manuscrits, livres rares, périodiques, feuilles volantes, cartes, relevés, plans, atlas, œuvres d'art et pièces de musée, ainsi que maint objet de facture mémoriale ou documentaire). Les commentaires issus d'une investigation très poussée suivent l'ordre alphabétique par pays, puis par localités dans chaque pays et, en fin de compte, par collections.

Chaque article est une étude inédite, V. Căndea ayant rédigé de la sorte de véritables micro-monographies qui ont exigé de longues journées d'enquête et d'étude. A part les données

complètes portant sur la datation de chaque objet (indispensable pour tout ouvrage de ce genre), l'auteur du Répertoire fournit à chaque catégorie de biens culturels plusieurs précisions particulièrement importantes. En effet, il réserve un alinéa aux références de la littérature spécialisée (notamment celle de l'étranger, souvent d'un accès très difficile) et des catalogues de bibliothèque, en y ajoutant les fruits de son propre travail d'identification ; un autre alinéa traite des diverses éditions de chaque source, alors qu'un troisième est consacré aux sources qui reproduisent l'objet, le texte ou l'image en question.

À l'heure actuelle, dresser l'inventaire des sources concernant l'histoire et la culture des Pays roumains représente plus que la simple somme des sources historiques étrangères. C'est que le progrès de l'historiographie englobe maintenant aussi les données relatives à l'histoire des mentalités ou de la vie quotidienne. L'histoire des bibliothèques, celle des premiers cabinets de curiosités, de la technologie (domain où les Roumains ont inventé des solutions originales, tel le moulin à axe vertical) représentent autant de nouvelles directions ouvertes à l'historiographie complète. Même l'inventaire technique s'est enrichi du fait de l'accès offert au chercheur roumain à des dépôts naguère interdits ou bien négligés. Le Mont Athos compte parmi les dépôts dans leur majeure partie encore fermés et ce n'est que grâce à la mise en œuvre de plusieurs projets régionaux que la recherche est arrivée à dépouiller les sources roumaines et slavo-roumaines qui y sont conservées.

Les sources étrangères relatives à l'histoire des Roumains ne sont pas encore entièrement connues et maintes catégories de données attendent leur étude exhaustive. C'est, par exemple, le cas des sources occidentales portant sur la romanité de la langue roumaine, cf. E. Coseriu, *Von Genebrardus bis Herodás, Beiträge zur Geschichte der Kenntnis des Rumänischen in Westeuropa*, Tübingen, Günter Narr Verlag, 1981 et aussi l'article de Zamfira Mihail dans RESEE, 1986, 4, p. 383—386. On pourrait leur ajouter certaines références concernant quelques aspects ethnologiques du Sud-Est européen, faisant l'objet d'une catégorie distincte de «témoignages».

Quelques autres «témoignages» consistent dans les écrits traitant des Pays roumains dus à des géographes, des compilateurs d'histoire, etc., autres que les voyageurs, des siècles passés. C'est une catégorie d'informations particulièrement éparses ; généralement, elles sont tirées de quelque publication rare qui, fort souvent, ne trouve pas sa place dans le circuit scientifique roumain. Répertoire par la généreuse initiative de Virgil Căndea, elles deviennent accessibles aux chercheurs, avant même que l'auteur leur ait consacré une synthèse.

Dans le cas du livre rare étranger comportant aussi des références aux Roumains, son appartenance à des dépôts fort disparates devait pousser le chercheur à dresser de véritables inventaires. Aussi, ce grand répertoire encyclopédique contient-il plusieurs répertoires spécifiques : le livre rare grec (dans les dépôts grecs, comme de juste, mais aussi dans ceux autrichiens, allemands, etc.) ; le livre rare latin conservé dans les dépôts de presque tous les pays englobés dans cette recherche ; le livre slave que l'on trouve, certes, dans les pays slaves, de même d'ailleurs que dans d'autres pays. Il s'en suit que les chercheurs qui se penchent sur les manuscrits ou les livres moyenâgeux, slaves ou latins, allemands ou polonais, pourront recourir à cet instrument de première main pour connaître les circuits des titres qui les intéressent. Pour le Sud-Est de l'Europe, le présent Répertoire est bien le premier à mettre au jour les aspects inédits de la diffusion de sa culture écrite. Il va sans dire, par exemple, que n'importe quel bibliophile serait charmé de trouver la liste des imprimés grecs parus à Venise par les soins et les subsides des Roumains ou dédiés avec gratitude aux princes roumains. Ajoutons à ce sujet que les bibliothèques de Roumanie comptent elles aussi des livres rares étrangers. D'ailleurs, Virgil Căndea s'est occupé déjà de ceux des fonds de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (cf. *Livres anciens en Roumanie*. . . UNESCO, Bucarest, 1962). Mais il faudrait avoir l'évidence de toutes les sources étrangères concernant l'histoire roumaine, trouvées dans les divers dépôts de notre pays. Cependant, jusqu'à ce que les ordinateurs réalisent l'évidence à échelle mondiale des livres rares, les fiches de ce Répertoire représentent l'unique moyen de suivre le livre rare en vue d'une histoire globale de la civilisation de l'écriture. Nous en donnons un exemple. Le Répertoire nous apprend que l'un des livres conservés en très grand nombre est l'*Orthodoxos homologia (tes pisticos) tes katholikes*. . . du métropolitain d'origine roumaine de Kiev, Pierre Moguila. L'ouvrage a connu six éditions grecques : Leipzig, 1695 ; Snagov, 1699 ; Wratislawia, 1751 ; Petersbourg/Venise, 1764 ; Bucarest, 1767 ; Vienne et Moscou, 1839. La Grèce à elle seule compte 19 exemplaires conservés jusqu'à nos jours, dont 9 aux couvents de l'Athos et les dix autres dans les bibliothèques d'une série de localités variées : Dimitsana (Epire), Ellason, Kalavryta, Kozanis, Larissa et [les îles de] Leros et de Lesbos (n^{os} 1175, 1299, 1354, 1482, 1548, 1739, 1845, 1948, 2021, 2119, 2184, 2219, 2289, 2328, 2387, 2395, 2425, 2654, 2655). D'autres exemplaires se trouvent en Égypte, à la Patriarchie d'Alexandrie (2 exemplaires) et au monastère de Ste Catherine du Mont Sināi (n^{os} 31 bis, 151, 162) ; en Bulgarie, dans cinq dépôts (n^{os} 82, 113, 154, 176, 486), mais aussi en France,

à la Bibliothèque Nationale (n^{os} 337 et 624), où se trouvent aussi quelques manuscrits de cet ouvrage (Ics n^{os} 370 et 520), à part le manuscrit autographe de la Bibliothèque du St. Sépulchre (Grèce, n^{os} 566).

Le Répertoire encyclopédique de Virgil Cândea permet d'importantes découvertes pour la culture roumaine. Par exemple, il y a quelques années, Zamfira Mihail a étudié la diffusion des écrits « orientaux » du spathaire Nicolae Milescu (cf. RESEE, 1985, n^o 2, p. 117—129). Or, Virgil Cândea vient compléter la liste des manuscrits déjà connus en enregistrant celui conservé au monastère de Ste. Catherine du Mont Sinai (qui donc, dans ce monastère égyptien, s'intéressait à la description de la Chine par Milescu?). Ce dernier manuscrit représente aussi la preuve indéniable que la version grecque de son ouvrage est de sa main même. Enregistré dans un catalogue de 1911 dû à V. Bencšević, le manuscrit a échappé à l'attention de tous les chercheurs qui se sont penchés sur l'œuvre de Milescu. Espérons que grâce à la coopération internationale qui a facilité la voie de l'équipe américaine (appartenant à l'Ohio State University) de réaliser les micro-films des bibliothèques de l'Athos, on obtiendra aussi l'accès aux trésors du monastère de Ste Catherine, qui détient la plus ancienne bibliothèque orthodoxe connue de nos jours.

Quant au livre roumain, soulignons que les données du Répertoire portant sur sa diffusion sont aptes à ouvrir d'autres horizons pour ce qui est de la juste estimation de l'impact de la culture roumaine dans le Sud-Est de l'Europe. A cet égard, il reste encore un chapitre à écrire lorsqu'il s'agit de la culture roumaine au XVI^e siècle, celui du « livre des Pays roumains au-delà de leurs frontières ». Ce serait un chapitre révélateur pour la pérennité de l'usage du « livre roumain » à l'étranger. Notons à titre d'exemple en ce sens les 9 livres imprimés du XVI^e siècles dont est doté le couvent de Chilandar du Mont Athos (l'*Octoïque* de 1510, le *Tétraévangélaire* imprimé par Macaire en 1513, l'*Apôtre* imprimé à Tirgoviste par Démètre Liubavic en 1547, l'*Octoïque* de Coresi (Braşov), 1^o/1574 et 11^o/1575, le *Psautier* de Coresi à Sebeş, 1577 et le *Tétraévangélaire* de Coresi et Mănăilă toujours à Sebeş en 1577, le *Tétraévangélaire* de Lavrentie au Monastère de Plumbuita (Bucarest) en 1582, etc.). Et Virgil Cândea mentionne encore une pièce ignorée et de BRV et de la littérature roumaine spécialisée, à savoir un *Ménologe pour les mois Septembre-Janvier*, imprimé au XVI^e siècle en Valachie (pp. 483—484).

Enfin, le présent ouvrage est aussi un guide précieux et un instrument de première main pour tout chercheur en raison des précisions qu'il fournit en ce qui concerne les sources de référence. Par exemple, les renseignements relatifs à la bibliothèque des Maurocordato reposent sur un manuscrit de la bibliothèque *communale* de Zagora. La bibliothèque de cette modeste localité possède, en outre, 5 manuscrits grecs particulièrement importants pour la culture roumaine et qui n'ont pas fait tous l'objet d'une étude plus poussée. C'est le cas d'un *Lexicon hellenoroumanikos* (ms. 101, no 2723) mentionné par St. Berechet sans qu'il fût soumis à un examen philologique ou d'une géographie de la Valachie datée du XVII^e siècle (ms. 28, no 2722) qui reste elle aussi à étudier.

Nous avons déjà parlé ci-dessus de générosité à propos du présent Répertoire, mais il n'est, peut-être, pas inutile d'y revenir. C'est que, en effet, pareil travail de recherche et d'identification implique, d'une certaine façon, un renoncement de la part de celui qui l'assume, car, pour s'y consacrer pendant de longues années (une trentaine, en l'occurrence), il doit sacrifier un désir très légitime de valoriser par lui-même toute une série de trouvailles. Or, les autres travaux de Virgil Cândea montrent ce qu'il aurait pu en tirer dans ce domaine également. Aussi, n'est-ce pas trop dire que c'est une chance qu'un tel chercheur se soit astreint à vérifier *de visu* chacun ces « témoignages » enregistrés, ainsi qu'à ordonner et à étudier, sans l'aide de l'ordinateur l'énorme masse de données réunies de la sorte. Le dossier d'un ouvrage de cette envergure exige une tenacité exceptionnelle et une mémoire à toute épreuve, car s'il faut constater l'identité d'une pièce avec celle enregistrée à l'autre bout du monde, on se doit d'avoir une idée bien nette du contenu des listes bibliographiques qui en rendent compte. A ceci s'ajoutent encore d'autres exigences auxquelles le chercheur est appelé à répondre — l'intuition et l'acribie en tout premier lieu.

Une fois endossée la gacure que représente toute entreprise de ce genre, l'une des aspirations de n'importe quel chercheur est sans doute celle de voir ses congénères profiter des fruits de ses labeurs, en les utilisant au bénéfice du patrimoine culturel de son peuple et de l'humanité en général. Il nous semble, donc, que de même que le nom de Migne fait penser à la *Patrologia graeca* ou celui de Larousse à l'un des dictionnaires les plus complets de la langue française, le nom de Cândea devrait suggérer, dorénavant, le message du patrimoine culturel roumain à travers les milliers de ses « témoignages ».

Paul Mihail

LAMBROS KAMPERIDIS, *The Greek Monasteries of Sozopolis XIV—XVII Centuries*, Thessaloniki, 1993, 225 p.

A Sozopolis il y a eu depuis le XIII^e siècle jusqu'en 1629 un monastère de Saint Jean le Prodrome et un essaim d'autres établissements religieux mineurs. La population grecque de la côte occidentale de la mer Noire subsistait encore à l'époque ottomane et vouait un culte, entaché de certaines survivances préchrétiennes (communes au fonds religieux du Sud-Est européen), aux apôtres, aux martyrs et aux thaumaturges. La destruction de ce centre ecclésiastique est due aux représailles exercées par les Turcs après que les moines eussent aidé et ravitaillé des Cosaques pillards dont les raids menaçaient Constantinople. C'est en ces circonstances que les moines se transfèrent à Halki, emportant avec eux, avec leurs icônes et autres objets liturgiques, un manuscrit où l'on avait copié seize des plus précieux documents des archives du couvent. Ce codex, se trouvant à présent dans la bibliothèque de Patmos, après avoir été acheté par l'érudit J. Sakkellion à un antiquaire de Pétra vers 1870, est maintenant publié intégralement pour la première fois.

L'Institut des Etudes Balkaniques de Salonique a accueilli dans sa série de monographies cette édition diplomatique dont le moindre intérêt n'est pas d'éclairer l'histoire d'un fragment de la grécité périphérique.

L'importance de l'ouvrage excède l'information concernant strictement ces vénérables monuments disparus et la vie du clergé local. L'éditeur, ayant consulté une riche bibliographie, ne fût-ce qu'indirectement en rapport avec son sujet, a élargi son commentaire par des notes historiques et géographiques sur la région. On y découvrira en annexe la liste des noms associés au scriptorium de Sozopolis : dix scribes, cinq relieurs et un enlumineur pour les XV^e—XVII^e siècles.

Il est étonnant que ce travail extrêmement méticuleux ne soit pas exempt d'erreurs. Istros (Histria) est une ville antique et ne se trouve pas «at the mouth of the river Danube». L'éditeur ne soupçonne même pas l'ampleur de la production historique consacrée aux anciennes cités de la Mésie et à la Pentapole (ou Hexaspole) que celles-ci ont formée à une phase de leur histoire qui n'est pas celle du règne de Lysimaque, mais aux débuts de la domination romaine dans l'Ouest du Pont Euxin.

Malgré les assertions des historiens bulgares, il n'est pas prouvé que les conquêtes de Siméon en 917 se soient étendues au nord jusqu'aux bouches du Danube. Ce qui semble incontestable c'est que les Bulgares avaient acquis Messembria et la région située au sud du cap Emine. Sozopolis, longtemps disputée entre les Byzantins et les Bulgares, n'a été occupée par les Turcs qu'en 1453, à la veille de la chute de Constantinople.

Les seize documents du *codex Patmiacus* 770, datés entre 1363 et 1609, sont transcrits (dans l'ordre où ils se succèdent dans le manuscrit, qui n'est pas chronologique) avec traduction et notes minutieuses. Les plus anciens sont émis par les empereurs Jean V et Jean VIII, les suivants par les patriarches Denis I, Jérémie I, Denis II, Joasaph II, Métrophane III, Jérémie II, Théolepte II et Néophyte II. L'existence d'un grand nombre d'autres documents peut être déduite du texte de ceux qui ont survécu.

Parmi les renseignements nouvellement mis en valeur on retiendra d'abord celui qui concerne la présence de Saint Niphon à Sozopolis dans les années 1488—1490. Plus tard, Sozopolis, se trouvant près d'Anchialos, résidence de Michel Cantacuzène, participa à l'éclat de la cour de ce magnat post-byzantin. Sur l'influence de Cantacuzène dans les affaires de la Grande Eglise, deux des documents des plus intéressants de ce recueil se contredisent nettement. Le premier, en 1575, célèbre les bienfaits du personnage, «très illustre parmi les archontes», tandis que le second, en 1580, dénonce la violence qu'il avait faite au patriarche pour enfreindre les anciennes dispositions des fondateurs qui réglaient la vie des moines de Sozopolis. Tout s'explique lorsqu'on observe que Cantacuzène venait d'être exécuté en 1578. Autour de cet épisode, l'éditeur parvient à reconstituer la brillante activité culturelle qui a caractérisé cette région au début de la seconde moitié du XVI^e siècle. On apprend ainsi que Pacôme Rhoussanos (1508—1553) enseigna à Sozopolis ce qui lui aura permis d'être au courant des événements qui avaient eu lieu en 1551 en Moldavie. N. Iorga avait signalé en 1933 un sermon du théologien grec au sujet de la conversion du prince Iliș à l'islamisme. Rhoussanos était originaire de Zante. Il y a également d'autres cas d'insulaires que leur carrière ecclésiastique a amenés sur la côte bulgare : Théodose, le copiste de 1613 qui deviendra dix ans plus tard métropolite de Sozopolis, était né à Andros. L'information prosopographique est toujours très fournie (mais peut-on admettre que Porphyrius de Sozopolis, métropolite de Nicée de 1640 à 1645 soit le même que son homonyme qui séjournait en Russie en 1597?).

Le commentaire insère quelques précisions au sujet des possessions du couvent de Saint Jean. L'église de Saint Nicolas de Jassy était depuis 1595 au métochion de Sozopolis. Le chrysobulle du prince moldave Aaron est confirmé par ses successeurs Radu Mihnea et Miron

Barnovschi en 1625—1626. En 1630 Alexandre l'Infant et Moïse Movilă (mais ce dernier n'était pas le fils de Radu !) ont transféré des propriétés de Saint Nicolas au monastère de la Théotokos de Halki parce que les Turcs avaient détruit Saint Jean de Sozopolis.

Si le couvent servait parfois de repaire aux pirates, il convient également d'ajouter qu'en temps de paix les visites des pèlerins, hommes et femmes, causaient scandale par leur pétulance, considérée par les moines comme « malice diabolique » : ils dansaient et offensaient Dieu par ἄλλα τινὰ θέατρα. Ces réjouissances populaires occasionnées par la fête de la Saint Jean méritent l'intérêt des ethnographes.

Les *addenda*, les *indices* et les reproductions photographiques sont dignes de cette remarquable œuvre d'érudition.

Andrei Pippidi

Vers l'Orient par la Grèce : avec Nerval et d'autres voyageurs. Textes recueillis par I.òukia Droulia et Vasso Mentzou. Klincksieck, 1993, 214 p.

Pourquoi autant d'intérêt pour cette « littérature de voyage » ? Elle relève finalement de tant de subjectivité (on parle même d'un « Pacte autobiographique » qui s'installe en toute légitimité à la fin des Lumières pour réellement donner naissance à ce genre particulier de littérature — voir en ce sens le propos de François Moureau¹) qu'on est parfaitement justifié de se demander comment un récit aussi personnel pourrait présenter de l'importance pour un historien des mentalités, pour un historien en général et même, élargissant la sphère, pour un homme de science quel que soit le domaine de ses préoccupations ? Pourquoi s'arrêter sur le champ de cette littérature où la mythification, l'imitation, et le plagiat² s'entrecroisent et s'ajoutent au souci de donner seulement une apparence de technicité, souci de plaire et de divertir avant d'instruire ? (on ne porte sans doute pas de référence aux produits littéraires des voyageurs en mission officielle ou effectivement partis en explorations scientifiques, dont les buts précis opèrent des changements et, finalement, un rapprochement sensible par rapport au récit technique, scientifique de manière qu'on ne se retrouve plus dans la sphère de l'œuvre littéraire ; et l'existence de tels voyageurs, preuve irréfutable du fait que le statut de « voyageur » n'est pas quelque chose de clair, précis et restreint comme sphère, est irréfutable elle-même !)

Heureusement, l'homme de science (mettons surtout l'historien bien qu'on puisse se tromper là-dessus) s'est risqué à s'assumer une tâche à la fois dure et délicate, telle l'analyse approfondie du « regard humain des voyageurs (simples, plus ou moins cultivés) mais qui permet de voir l'histoire perçue par l'opinion publique d'une époque »³.

Un des produits de cette... « hardiesse » est justement le livre dont on s'occupe maintenant : au fond un recueil de textes qui regroupe les actes d'un Colloque International (organisé à Syra en 1988).

Structuré en deux grandes parties : « Le voyage dans l'espace méditerranéen » et « Gérard de Nerval et l'Orient », l'ouvrage traite, dans une trentaine d'études, un thème que j'ose qualifier d'épineux en raison de son ancienneté et de la complexité des débats qu'il a engendré et qui ont entraîné non seulement le domaine de l'histoire ou de la géographie mais aussi bien celui de la psychologie.

Il s'agit de la dichotomie Occident-Orient qui a fait couler pas mal d'encre au cours du temps pour qu'on s'explique les raisons d'une pareille perception fragmentée de l'espace spirituel (et non seulement) et ses implications, se conséquences.

Ce qui frappe après une première lecture du TOUT est la multitude des perspectives à travers lesquelles on aborde le sujet et qui impliquent une certaine hétérogénéité de ce qui en résulte finalement : car l'analyse porte sur des récits appartenant à des voyageurs dont les préoccupations diffèrent sensiblement (voir, par exemple, Nerval et Adrien Proust, le premier — poète et maître du mot et du sentiment, le second — médecin hygiéniste).

¹ Fr. Moureau, *Voyage manuscrits de l'Age Classique : Nointel, Caylus, ou le Retour aux sources.*

² André Deisser, *Mythification, imitation et plagiat chez les voyageurs.*

³ Angeliki Kokkou, *Les voyageurs à Syros : une source de renseignements aux XVIII^e—XIX^e siècles.*

Cela n'empêche que dans sestréfonds, ce TOUT possède la force de quelque chose de bien compact, d'unitaire : c'est quelque chose qui ne vient pas du fait qu'il n'y a que peu d'études qui font note discordante et que, par suite on pourrait les négliger par rapport à l'ensemble ; c'est du système de référence — qui est UN et STABLE — que cette unité prend naissance.

Mais, puisqu'on parle de l'unité de l'ouvrage, revenons au problème de la structure : aux deux parties qu'elle suppose. Est-ce qu'on peut justifier cette coupure ? Est-ce qu'elle se retrouve effectivement au niveau du contenu ? Sinon d'où le besoin de fragmenter le fil des analyses ?

Pour pouvoir déchiffrer les grandes lignes essentielles de ce contenu, en tant qu'UNITÉ, il nous faut quand même des études : autrement dit il s'agit d'une méthode des petits pas, d'analyse au cas par cas des idées clefs, qui en fin de compte forment le noyau dur du recueil.

Déjà les premiers trois études imposent de ce point de vue une petite correction, nous obligeant d'admettre que les « petits pas » seront plus ou moins inégaux, qu'il y en aura qui comprendront plusieurs études à la fois, ce qui, d'un autre côté, témoigne du fait de leur interdépendance.

On peut délimiter, dès le début, comme période visée par les analyses, celle des XVII^e—XIX^e siècles, la première conclusion, pour ce qui est des voyages entrepris en cet interval, étant donné qu'ils sont tous dominés par la « quête » de quelque chose (chose qui n'est pas forcément la même pour tous les cas, mais qui, au niveau le plus proche du « symbolique » prend les traits des SOURCES). Autrement dit, le voyage revêt la forme du retour aux sources de la civilisation occidentale — comme l'affirme d'ailleurs très clairement François Moureau (dans son « Voyage manuscrits de l'Age Classique ou le Retour aux Sources »). Et c'est parfaitement valable soit qu'on parle de diplomates poètes, d'antiques aristocrates ou d'érudits.

Intimement lié à la même idée de retour, de redécouverte de l'ART grec qui va de pair avec l'évocation généralisée d'un monde idéal, le parallélisme établi par Emanuele Kanceff entre la découverte de la Sicile et les origines du romantisme va encore plus loin relevant un trait tout particulier de la littérature de voyage à la fin du XVII^e siècle, son rôle important dans le processus de transformation des goûts et des mentalités à l'âge du préromantisme.

Mais cette fonction que l'hellénisme a de régénérer les mœurs et d'instruire, devient beaucoup plus nuancée, au fur et à mesure que l'on approche la fin du XVII^e et le début XIX^e siècle, l'espace grec représentant maintenant une source fraîche de poésie (pensons à Byron par exemple). Ce changement de perception comporte encore un aspect : c'est qu'au XIX^e siècle, la Grèce soumise aux Turcs et qui pense à sa libération, n'est déjà pas plus qu'une très pâle réplique de ce qu'elle était autre fois.

C'est à partir de cela que Hélène Iatropoulos-Polychronopoulos parle d'une remise en question des valeurs établies (sous la pression de la confrontation entre Antique et Moderne) grâce au regard critique qu'on porte sur cet espace. Sans doute cela n'avait pu mener qu'à un enrichissement spirituel dont l'action plus ou moins directe se fait sentir au niveau de la signification du voyage au XIX^e siècle — car il devient effectivement une « étape initiatrice capitale » sur la voie de la connaissance de soi. Et c'est toujours à ce point qu'on reçoit une précision fondamentale pour la position et le rôle de la Grèce dans cette dichotomie OCCIDENT-ORIENT : située au carrefour, elle a automatiquement reçu la fonction de concilier ce couple délicat (dont les fruits, pour reprendre les paroles d'Albert Thibaudet, sont aussi bien d'AMOUR que de HAINE).

Plus on avance dans ce parcours analytique, plus le schéma idéatique devient difficile à saisir et moins l'interdépendance des études devient évidente. Yves Alain Farre nous en montre un : la culture française, appartenant à l'Occident mais qui trouve ses origines en Grèce, à la porte de l'Orient. C'est pourquoi le voyage en Orient, par la Grèce, au XIX^e siècle est perçu comme réponse au besoin de confronter les souvenirs de la lecture aux réalités concrètes, comme pèlerinage aux sources et retour en soi-même.

En Grèce les choses doivent avoir été perçues d'une manière sensiblement différente, du moment que, prenant en compte la même période, le XIX^e siècle, Loukia Droulia, en « De la périégèse individuelle au tourisme de masse », résume la réalité de l'époque dans la conclusion que ce n'était plus la marche vers la connaissance la caractéristique principale du déplacement des voyageurs, mais le PLAISIR qui, pour la plupart des cas, revient à regarder sans vraiment comprendre, sans réellement voir. Et dire que cela pourrait être, au fond, un jugement partial ce serait oublier que, pratiquement, Loukia Droulia, dans son étude reprend une conclusion poétique d'un Français : Gaston Berger (« La Grèce d'aujourd'hui » 1890).

Si jusqu'à présent nous avons parcouru des analyses au centre desquelles se trouvaient l'espace hellénique et sa signification pour le voyageur, c'est à dire que nous avons gardé la perspective du VOYAGEUR, avec Vassiliki Kondoyanni et son étude « Images du voyageur à

travers quelques textes grecs, on a l'occasion de connaître aussi bien l'impact de ces « visites » sur les autochtones (et cela depuis le XVII^e siècle). Or l'idée qui se détache en fin de compte est celle du sentiment de l'INCOMPRIS qui règne et que l'on retrouve chez Nerval lui-même, avouée de manière plus ou moins directe. Mais nous reviendront là-dessus.

La seconde partie est centrée sur des aspects de l'œuvre nervalienne d'inspiration orientale, sur son rapport particulier avec L'Orient et la Grèce. Un de ces aspects est surpris par Jacques Huré en « Nerval, l'Orient et l'Œuvre » et il s'agit du fait de la véritable alchimie subie par la notion de « récit de voyage » après le voyage nervalien de 1843, alchimie qui consiste au fond dans la transformation littéraire qui distingue Nerval par rapport à d'autres voyageurs (comme Gautier ou Flaubert), son récit de voyage n'étant plus un enchaînement d'impressions directes, mais une véritable reconstruction — son expérience étant entièrement repensée, refaite.

A part cela il faut préciser qu'on retrouve chez Nerval la même idée du « retour » qu'on avait rencontrée au début de notre périple à travers ces diverses analyses : l'Orient est le lieu de naissance du Soleil — prendre cette route c'est donc remonter aux sources, c'est rechercher les origines.

A partir de cette quête du passé et de ses valeurs qu'on retrouve chez Nerval, Maria Rosaria Ansalone souligne une autre particularité de l'œuvre nervalienne — le fait que tout témoignage du passé nourrit chez Nerval la FICTION, se mettant au service d'une REALITÉ propre au poète voyageur — celle de la « parole littéraire ».

Parlant du « Voyage en Grèce dans les années 1840 », Vasso Mentzou se référant en particulier à Gérard de Nerval reprend l'idée énoncée par Vassiliki Kondoyanni sur la perception des voyageurs par les autochtones. Il met en lumière la sensation déclarée de Nerval de ne pas pouvoir directement accéder au pays, à ses valeurs, étant empêché par la connaissance INSUFFISANTE de la langue grecque. Il justifie, implicitement en quelque sorte, le sentiment de l'INCOMPRIS éprouvé par les autochtones !

Dans la même étude on souligne aussi une conception nervalienne à part, qui s'ajoute à tout ce qu'on a déjà mentionné pour contourner le statut spécial du poète-voyageur : c'est sa conception spatiale conformément à laquelle l'Orient commence en Égypte et qui, par la suite, situe la Grèce « DEVANT LES PORTES DE L'ORIENT » (cela dans les conditions où d'habitude, à l'époque, on la situait EN ORIENT).

Un autre aspect est détaché par deux autres études, sans qu'ils aient une liaison immédiate (ils traitent même des problèmes situés à des pôles opposés, mais qui s'expliquent l'un l'autre). Ainsi, Frideriki Tabaki-Jona dans « L'Ouverture à l'Orient : le voyage du poète à Cythère n'est qu'un exercice d'écriture révélatrice de soi » relève l'importance du SOI dans l'image nervalienne de l'Orient. C'est la relation SOI-L'AUTRE qui forme le lien entre l'étude déjà mentionnée et celle qui suit : « Lire et écrire en Orient : Nerval lecteur d'hieroglyphes » par Bruno Tritsmans. Dans ce cas l'analyse de ce rapport est beaucoup plus approfondie, on ditons plutôt qu'elle est faite d'un autre point de vue, plus large. Prenant l'œuvre nervalienne pour élément de référence, Bruno Tritsmans opère une généralisation extrêmement importante : permettant le contact entre des civilisations et des cultures différentes, le VOYAGE, et de manière implicite le RÉCIT DE VOYAGE, est un des moyens essentiels de réaliser l'échange interculturel, autrement dit de prendre contact avec l'AUTRE, de l'influencer et d'en subir l'influence. Or, connaître l'AUTRE n'est la plupart du temps qu'une autre manière de re-connaître SOI-MÊME ce serait se rendre, en quelque sorte, maître de cet AUTRE.

En fin de compte cette polarisation SOI — L'AUTRE a pour réplique, à un autre niveau, exactement la dichotomie OCCIDENT — ORIENT.

La dernière étude, qui met fin à ce périple analytique il s'agit de « Gerard de Nerval et l'Étude des Races du Proche Orient » par Anna Vougiouklidou parle justement de l'existence d'un système de correspondances qui rattache l'ORIENT à l'OCCIDENT dans les conditions où, sans être nullement un simple « espace voisin », l'ORIENT est perçu comme SOURCE DES CIVILISATIONS et MÈRE UNIVERSELLE — ce qui explique mieux encore les raisons du voyage en Orient à l'époque prise en discussion.

Mais, de l'autre côté, il faut avouer que, s'il y a quelque chose qui impicte sérieusement sur cette unité, cette « chose » est moins la structure bipartite que la présence de quelques études que j'ose qualifier d'incompatibles avec le tout, comme par exemple « Les voyages d'un médecin hygiéniste : Adrien Proust ». Bien sûr, il ne s'agit pas d'une incompatibilité absolue : l'étude en question trouve finalement sa place dans le contexte, mais, à notre avis, seulement après une lecture de l'ensemble, pouvant être placé quelque part, comme détail, comme illustration de quelque idée.

Ce qu'il faut en retenir, finalement, ce ne sont pas les imperfections mineures, mais le fait que l'ouvrage présenté peut servir à celui qui voudrait retracer en détail la perception de l'ALTÉRITE au cours des deux siècles qui précèdent le nôtre.

Ofelia Nicolaescu

MARKUS REISENLEITNER, *Die Produktion historischen Sinnes : Mittelalterrezeption im deutschsprachigen Tribalroman vor 1818*, Peter Lang Verlag, Frankfurt am Main, 1992, 202 p.

Le point de départ de ce livre qui essaie de réaliser une profonde approche de la réception du Moyen Âge a été, paradoxalement, une visite au fameux parc de distractions californien Disneyland. Devant la fascination suscitée par le château de la belle endormie, M. Reisenleitner s'est posé la question de savoir, quel serait le facteur qui différencie cette représentation fantastique du Moyen Âge, des grands ouvrages scientifiques ?

Sommes-nous vraiment sur le chemin vers un nouveau Moyen Âge, ou bien celui-ci n'est-il resté que le royaume de la fantaisie, ressemblant au Disneyland ?

L'auteur n'a pas la prétention que sa recherche réponde à toutes ces questions. Mais il a essayé d'illuminer une autre époque, où le Moyen Âge a bénéficié d'une popularité pareille à celle qu'il a actuellement, autant sur le plan scientifique que sur celui populaire. Les implications de cet intérêt sur la représentation et sur l'image du Moyen Âge seront le sujet de la recherche entreprise par M. Reisenleitner. Le but principal de cet ouvrage est de suivre les traits essentiels de l'époque médiévale tels qu'ils sont représentés dans les romans historiques populaires de langue allemande avant 1948, et à travers cette représentation d'analyser les structures de réception aux XVIII^e et XIX^e siècles. Il est évident que de tels phénomènes ne peuvent pas être toujours inscrits dans des puissantes catégories scientifiques, et l'auteur a essayé de ne pas réaliser un appareil vaste de définitions des notions comme « Moyen Âge », « réception », ou « roman populaire ».

Le livre est structuré en trois parties majeures : dans la première, l'auteur essaie d'établir une théorie de la réception de l'histoire dans le domaine oral et d'esquisser un rapport entre la théorie linguistique et la théorie des sciences de l'esprit, liaison qui apparaît nécessaire dans l'interprétation des textes. Dans la deuxième partie, il tâche de réaliser la liaison avec d'autres domaines de la réception du Moyen Âge et d'évaluer ces domaines à travers leur relevance pour le roman populaire. Les conditions institutionnelles qui déterminent ce type de littérature sont présentées aussi. Dans la troisième partie, les romans populaires sont soumis à une analyse, sans que l'auteur construise une systématique trop rigide des textes.

Le point qui départage les écrits historiques de la littérature n'est pas clairement défini, selon Reisenleitner. La compréhension positiviste qui plaide pour la scientificité de l'histoire donne naissance à une dichotomisation aiguë, qui se caractérise par des antinomies comme « Réalité » ou « Imaginaire », démarche « déductive » ou « inductive ». Cette opinion est soutenue par la représentation du processus de création littéraire, qui, dans ses traits essentiels est à déduire de la représentation du romantisme. Comme réaction à la conception sur l'art étroitement réglementée et très socialement déterminée de l'absolutisme, la théorie romantique de l'œuvre d'art considère comme fondamentale la créativité artistique individuelle et en fait un critère de qualité. La production artistique est donc « l'effusion de l'esprit » dont l'origine est le génie de l'artiste.

Le processus d'interprétation dans le roman historique est, comme dans tout ouvrage historique, dans un point de rencontre d'autres discours synchrones (scientifique-universitaire, de l'histoire de la littérature, etc.) et donc en dialogue avec ceux-ci. L'auteur tâche « d'encercler » le discours du roman historique populaire, non pas pour savoir quel doit être le résultat de la lecture des textes, le prétendu substrat de l'interprétation, mais pour établir les relations qui sont relevantes pour la réception de ce corpus de textes. Il est évident que l'œuvre d'un seul auteur ne peut pas constituer une coordination exhaustive du cadre du sujet. Reisenleitner estime qu'il est possible de mettre cette littérature historique populaire dans un panorama de la réception du Moyen Âge, dont les caractéristiques et les hypothèses devront être décrites. On voit que l'auteur essaie d'éviter une synthèse où, comme dans un puzzle historique, les différentes parties tombent chacune à sa place, car une telle approche ne pourrait pas con-

férer confiance. En conséquence, le tableau du cadre de la réception du Moyen Âge offert, n'a pas de prétentions de complétude.

Toute recherche des discours d'une certaine époque historique doit recourir à la description des conditions du cadre institutionnel qui caractérise l'époque. Si ces conditions ne sont pas dominantes ou si elles peuvent être conçues mêmes comme des instances ultimes de l'interprétation, cela résulte des observations théoriques. Et Reisenleitner analyse ce qu'il nomme « les fonctions publiques de la lecture » : les cercles (salons) de lecture, les bibliothèques publiques, le commerce ambulatoire de livres, la censure, etc.

L'intervalle auquel se rapporte l'étude est essentiel en ce qui concerne le développement quantitatif du marché des matériaux imprimés. De grandes révolutions du marché des livres ont eu lieu, dans l'espace de langue allemande, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. La production totale de livres s'est triplée, tandis que la partie des ouvrages en latin s'est réduite de plus en plus. Ce développement s'accéléra vers la fin du XVIII^e siècle et arrivera au point maximum dans la première décennie du XIX^e siècle. Durant les guerres napoléoniennes on marquera une chute dans cette évolution, après laquelle on assiste à une augmentation encore plus rapide de la production de livres. Ce processus, après une courte stagnation durant les années '40, sera continué dans la période post-révolutionnaire. Il est évident que cette croissance quantitative de la production de livres est suivie par une restructuration qualitative. Si en 1740 la littérature théologique occupe une moitié des titres parus, en 1800 elle n'occupe plus que 1/10. Au contraire, les œuvres littéraires sont de plus en plus nombreuses. Au XIX^e siècle, le poids des œuvres littéraires et de la littérature historique sur le marché commence à se réduire, pendant que la demande de littérature encyclopédique et de culture générale s'accroît. D'autres changements peuvent être observés aussi dans la structure et dans la forme d'organisation du commerce des livres.

Concernant la réception du Moyen Âge vers la fin du XVIII^e et le commencement du XIX^e siècle, l'auteur revient surtout aux idées du Romantisme, car ce sont les romantiques qui ont redécouvert et remis en valeur le Moyen Âge. Autrefois, celui-ci était considéré comme un âge obscur et sombre de l'humanité, tandis que les romantiques l'ont célébré en tant qu'une des périodes les plus riches de l'épanouissement en spirituel, sinon même l'âge d'or de l'humanité.

Dans la troisième partie de son ouvrage, M. Reisenleitner poursuit sa recherche sur la réception du Moyen Âge à travers un corpus de textes qui sont analysés quantitativement, l'époque étudiée étant interprétée comme une unité, où il n'y a pas une différenciation concluante des facteurs analysés.

En 1792 on enregistre un des premiers essais de rendre compte de la luxuriante littérature historique : le « Journal von und für Deutschland » du baron von Bibra, l'une des revues érudites et encyclopédiques dans l'esprit des Lumières. Le fait qu'un tel catalogue est nécessaire prouve que la signification de ce phénomène, la fiction historique, est en hausse. D'après les seules chiffres publiés par von Bibra on se rend compte du développement explosif de la fiction historique après la Révolution Française. Von Bibra considère souvent la littérature historique parfaitement adéquate comme moyen d'éducation et d'informations historiques au contenu moral-didactique. La littérature est comprise, dans l'esprit du XVIII^e siècle comme une synthèse entre le divertissement et l'érudition. Un autre changement dans les préférences du temps est l'accroissement du poids des ouvrages romanesques, tandis que celui du théâtre reste plus ou moins le même. Et Reisenleitner souligne que tandis que dans le théâtre l'aspect collectif de la réception est mis en premier plan, le roman favorise la lecture individuelle, qui offre plus de possibilités d'identification. D'autre part, l'auteur est d'avis que le roman historique médiéval ne doit pas être considéré inconditionnellement comme un moyen d'insouffler l'amour patriotique envers le pays natal. La période la plus souvent rencontrée dans ces romans est le fabuleux temps des chevaliers et des nobles héroïques.

Une analyse des titres de ces romans met en évidence d'abord le grand nombre de noms propres qui y sont utilisés : presque trois quarts des 441 titres analysés. Les noms d'hommes sont beaucoup plus nombreux que ceux de femmes, reflet d'un monde gouverné par les hommes. Cependant, il n'y a pas de romans sans personnages féminins importants.

Reisenleitner termine son ouvrage par l'étude des œuvres de quatre auteurs : Benedicte Naubert, Heinse, Caroline Pichler et Ludwig Rellstab.

Ce livre offre une pénétrante analyse de la mentalité des lecteurs non seulement par les moyens classiques utilisés dans un travail historique, mais surtout à travers le jeu des images qui exprime, à l'époque de la Révolution française et du Romantisme, la recherche de l'identité et la fascination exercée par l'esprit chevaleresque et héroïque d'un Moyen Âge récupéré et reconstruit selon le goût du temps.

Camil Părvu

SABINE RIEDEL, *Studien zur terminologischen Lexik bulgarischer Geographielehrbücher (1835–1875)*, Verlag Otto Sagner, München, 1992, 552 pp.

A very good hook not only because it minutely analyzes the theme under discussion but also because it offers some suggestions for the studies to come. Its level of information and its conclusions are the result of structuring and surveying the vast informative material under consideration. A doctor's degree paper, the study broaches a theme on the history of Bulgarian culture — as it is a study on culture history not on lexicography only — on a comparative European plane. The monograph has two parts. The former includes four chapters: 1. *Bulgarische Schulgründungen im 19 Jahrhundert* 2. *Die bulgarischen Geographielehrbücher (1835–1875)*, 3. *Die Bildung terminologischer Lexik (1835–1843)*, 4. *Die Entwicklung geographischer Termini bis 1875*, together with a rich bibliography. The latter part (300 p) comprises an exhaustive index of words recorded in the vocabulary used by the translators of the first five Bulgarian textbooks of geography.

It was intended to be a research and an analysis of the crystallization of the Bulgarian geographical terms — by using the printed textbooks and the manuscripts in the 19th century. So that this study does not discuss only Bulgarian terms since the author goes back to their sources and, in this way, she brings in the forefront the greatest part of the European geographical terms, especially the Greek, Russian, French, German and English ones. These terms were models used in Bulgarian textbooks so that the Bulgarian words acquired the new meanings existing in the foreign words that were to be translated into Bulgarian. As a consequence, these meanings were transmitted to the Bulgarian terms. That is why, it is a comparative study of the system of the textbooks of geography existing in Europe at the end of the 18th century and in the 19th century. After a short historical survey of the modern Bulgarian school — hence the need for textbooks in the Bulgarian language, and the crystallization of the cultured modern Bulgarian language resulting from the Slav language used in churches and from the popular language — the author analyzes a new lexicographic area in the Bulgarian language existing in the second quarter of the 19th century — that is the textbooks of geography. The new terms imply a new trend in thinking and in envisaging the world. Let us mention some of these terms: Aristocracy, State, Constitutional Monarchy, Republic, Nation, Confederacy, Planet, Minute, Second, etc. Even the new political ideas are determined by such terms as: Constitution, Nation, etc. It is a pity the author did not take into account the famous popular *Razgovornic (Dialogues)* on different topics.

However, let us continue with the analysis of the geographical terms in the Bulgarian, textbooks.

The first chapter is devoted by the author to depicting the general cultural background, before the translation into Bulgarian of some textbooks of geography was to be known. The prominent part played by Paisie Hilendarski, in his time, in reviving the Bulgarian written culture is pointed out. As a consequence mention is made both of the new organization of education which should pass over the old-fashioned stage of the so-called “*килия*” education and of the foundation of the first schools using Bulgarian language (the first school was founded at Gabrovo in 1835 by Vasil Aprilov and Nicolaj Palauzov who had been in Bucharest for a while) after the “intermediary” period of “Hellenic-Bulgarian” schools. These new schools needed not only teachers but also textbooks. Examples of such textbooks were to be found abroad, in those countries having a tradition for national schools. Such translations of books for Bulgarian pupils were possible because language standardization was introduced by the first two grammars of neo-Bulgarian: the *Grammar* by Petar Beron published in Braşov in 1824. The author “agrees” to make a compromise between tradition (by strictly observing the structure and the vocabulary of the “church Slav” language) and spoken Bulgarian; the other grammar by Neofit Rilski was drawn up, probably, in Bucharest but printed in Kragujevac, in Serbia, in 1835 according to which in addition to effacing the written language differences by introducing standardization, the idea of cultivation of “church Slav” (the mother of all Slavonic languages) tradition was also promoted as Rilski himself asserts. As regards the foreign models followed by the first authors — translators of textbooks — we are informed of their activity — they are especially the Greek model and afterwards the Russian one. For a cultural, religious prestige and last but not least for political reasons the balance was turned to Russia, the country by the agency of which Bulgaria was able to become familiar with west-European culture. In some cases, the author not only describes those models but also follows their filiation. In the case of N. Bozveli's hook (*Kratkoe političeskoe zemleopisanie*, 1835) contrary to the former suppositions which considered it either an original hook or a translation from Greek, Sabine Riedel is of the opinion that the hook follows a Slavo-Serbian sour-

ce originating, at its turn, in an unidentified work, but probably written in German, as the words coming from this language and found in the Bulgarian translation demonstrate. As regards *Vseobšta geografija* (1834) by Ivan Bogarov, the author points out the fact that the Russian source for the translation into Bulgarian follows the French model of abbot Gaultier's *Geography*.

Bringing up-to-date the source of the first Bulgarian text-books of geography belonging to the second quarter of the 19th century made one know both the origin of some terms and the stage of the researches on the evolution of the Bulgarian literary language vocabulary. Special stress is laid on the scientific style and at the same time, it demonstrated that it was possible "to clear up" the technique used by the authors-translators when rendering the meaning from the source-language to the Bulgarian language. When referring to this last problem mentioned above, the author's conclusion is that they worked out their foreign models more or less (the Greek model was traced most accurately). When speaking about the use of an adequate vocabulary proper to context — at that time quite insufficient for the Bulgarian language — so that the translators were obliged to resort to borrowings, the comparison between the vocabulary of the source-texts and that of the Bulgarian translations performed according to a well-established method made Sabina Riedel reach some very interesting conclusions. To begin with, when researching the situation of the "internationalisms" (internationaler Kulturwörter) used in the first Bulgarian textbooks of geography, she emphasizes the special part played by Russian in its quality of intermediary. So that, the author demonstrates that this Russian "way" — by means of which many "internationalisms" penetrated into Bulgarian — is prior to 1843, the year when Ivan Bogorov's geography was published; it was inaugurated as far back as in 1838 by Neofit Rilski, the translator of a Russian textbook of geography. But in the period of Bulgarian terminological vocabulary formation not only Russian but also Serbian was an intermediary, at least this is S. Riedel's opinion; in 1835, Neofit Bozveli translated a textbook of geography from Serbian into Bulgarian the basis of which was a German textbook according to the author's opinion. Therefore, in this case, the links of the "chain of borrowings" (Entlehnungskette) were made up of the German, Serbian and Bulgarian languages. A similar situation is observed with the Greek linguistic model of Sava Radulov or Konstantin Fotinov which, at its turn, must have had — as origin — other models written in west-European languages. According to the carried out analysis, it is obvious that the vocabulary of these two translators as well as N. Bozveli's one includes many "internationalisms". That is why the author considers — and our opinion is the same — that in the case of such borrowings, their origin is "multigenetic" in Bulgarian. Consequently, in this work the author explains such lexical and graphic differences. According to a first valuable conclusion, unnoticed in former researches, the influence of west-European languages, like French or German, began to be evident not in the third quarter of the 19th century, as some specialists assert, but even earlier, that is when the first textbooks translated into Bulgarian were published.

Besides the category of the borrowed "internationalisms", that is non-Slavonic words from the genetic point of view (genetisch nichtslavisches Entlehnung), the second category of borrowings, the most comprehensive one, which decisively contributed to the formation of the Bulgarian terminological vocabulary is the category of "Slavonic borrowings" (die Entlehnung slavischer Wörtstämme) as S. Riedel named it. The thesis much circulated in the specialized literature according to which this impressive number of Slavonic borrowings must have penetrated through the popular language (Volksprache) is refuted by Sabina Riedel's research. She demonstrated that, in fact, the most part of these borrowings are pan-Slavonic (die Wörtstämme gemeinslavischer Herkunft) of cultured origin and that even their spelling is church Russian-Slavonic (russisch-kirchenslavische Grafie), so, undoubtedly, they penetrated into the Bulgarian language through culture.

The topic of the borrowings from Russian is linked to that of "church Slavonic" elements to be also found in the analyzed texts. In her opinion, the texts do not denote the fact that the author-translator used the traditional model — "church-Slavonic" — but they rather denote a "re-borrowing" through Russian (in other cases through Greek) or in the case of K. Fotinov a stylistic option. Many of these "church Slav" or "church Slavonic" words (Kirchenslavismen) — as S. Riedel names them — were used as a model for the formation, in Bulgarian of new terms by suffixation. These new terms contributed to the "terminologization" (Terminologisierung) of its vocabulary.

The third category completing, in fact, the second category is described by the author as including words that circulated in the spoken Bulgarian (heimisches Wortgut) formerly and subsequently were "terminologized".

The author remarks the semantic loan translations of some syntagms or their ad litteram taking over as an important method of formation of scientific terms in the Bulgarian language, with special reference to geographical terms.

In chapter 3 of this work, the author deals with these terms by analyzing the vocabulary in the textbooks of geography worked out in the third quarter of the 19th century. Starting with the present-day terms, the author presents — chronologically — all the synonymous series recorded in the texts under examination, she established the etymology of each word offering, in this way, not only linguistic information but also cultural and historical information (cf. *monarhija*, *Konstitutionna monarhija*, p. 206—207, and many other terms).

As concerns the evolution of geographical terms in the second half of the 19th century, two of the author's remarks seem to be valuable: the former refers to the maintaining and consolidation of some terms settled earlier in the Bulgarian terminological vocabulary and the latter points out the availability of the Bulgarian language, in this stage as against the preceding period, of "creating" new terms, a phenomenon little known up to that time.

Her remark according to which the Greek loans were also used between the years 1850 and 1870, especially, thanks to a linguistic tendency, in the respective period, of resorting to the vocabulary of "church Slavonic" language the first texts which had been translated from Greek, is equally important. In this respect, we may point out a "slip" of her: the Bulgarian term "hora" (p. 233) does not come from Turkish but directly from Greek.

When discussing all these aspects we should not overlook the vast bibliographical information as well as her rigorous method of work. Maybe, it should have been necessary for her to use not only Fr. Miklosich's *Lexicon* but also the dictionary of the old Slavonic language published in Prague, beginning with the year 1958 (*Ceskoslovenska Akademie Věd Slovanský ustav. Slovník jazyka staroslověnského. Lexicon linguae palcoslavonicae*, Prague, from 1958 on) for getting more data on the origin and place of "church Slavonic terms" (*Kirchenslavismen*) when speaking of the formation and evolution of the Bulgarian terminologic vocabulary.

As regards the terms having the same sense: "serbisch" and "slavo-serbisch" (p. 127) some specifications would have been necessary, and the terms "Slavonic", "general Slavonic" or "south-Slavonic" should have been better delimited.

It is quite obvious that when broaching such a difficult subject, as this one, some deficiencies and inadvertences are unavoidable. Nevertheless, the author succeeded in opening the door to an exhaustive analysis of the Bulgarian terminologic vocabulary the foundation of which was laid in the 19th century and what is more, this is an important step forward towards the modernization of Bulgarian vocabulary and towards the formation of Bulgarian literary language.

Elena Scărlătoiu
Elena Siupur

PETJA ASENOVA, *Балканско ези кознание. Основни проблеми на балканския езиков съюз* (Linguistique balkanique. Problèmes fondamentaux de l'union linguistique balkanique), Sofia, 1989, 247 p.

Suivant aux récentes synthèses de linguistique balkanique: Emanuele Banfi, *Linguistica balcanica*, Bologna, 1985, avec ses quatre éditions successives (1986, 1987, 1988, 1989) et Jack Feuillet, *La linguistique balkanique* publié dans les « Cahiers balkaniques » N° 10/1986, le livre de Petja Asenova offre au spécialiste une approche typologique des langues balkaniques fondée sur une profonde recherche synchronique et diachronique. Après un bref aperçu sur les préoccupations dans ce domaine, l'auteur se penche surtout sur les concordances typologiques enregistrées dans les systèmes des langues qui appartiennent à l'ULB (L'union linguistique balkanique).

Dans le *système phonologique*, le phénomène le plus important est celui de la réduction des voyelles atones. Sur le plan typologique, le phénomène de la réduction se différencie en deux zones: 1. la zone roumano-albanaise, caractérisée par une réduction « historique », par rapport au latin et par une réduction faible si l'on se rapporte à la langue contemporaine; 2. la zone bulgare-grecque où la réduction est complète car les voyelles non accentuées disparaissent des parlers en usage au nord de la Grèce et dans la partie occidentale de la Bulgarie.

En ce qui concerne le consonantisme, la caractéristique essentielle est la formation des corrélations symétriques (consonne sourde — consonne sonore).

Les phénomènes phonétiques communs en deux ou plusieurs langues balkaniques sont considérés par l'auteur comme résultat des contacts locaux.

Le *lexique commun* est présenté d'une manière succincte, par sections. 1. Lexique commun expliqué par l'origine commune. Malheureusement, Petja Ascnova n'insiste pas assez sur ce sujet, en se limitant à la sélection de certains termes communs de substrat, appartenant au domaine pastoral. Mais, y sont omis des termes communs d'origine latine, romane, grecque, slave, turque. 2. La phraséologie commune qui est expliquée par « la communauté de vie matérielle et spirituelle, par l'approche entre les valeurs morales et la philosophie populaire des locuteurs des langues balkaniques », c'est-à-dire par ce que K. Sandfeld nommait « un seul et même esprit ». 3. L'izosémie interlinguistique — résultat des interférences sémantiques — manifestée dans le lexique, dans la phraséologie, dans les constructions cliché; 4. La formation des mots où se distinguent, d'une part, les affixes ayant une diffusion générale, d'autre part ceux qui connaissent une diffusion limitée.

Mais, selon l'opinion de l'auteur, la principale caractéristique de l'ULB est donnée par les *balkanismes de la morphosyntaxe*. Elles sont « les plus représentatives, sur le plan linguistique, elles forment le noyau de la structure linguistique de chaque langue balkanique et témoignent en même temps d'une symbiose profonde et durable entre les langues de l'ULB, qui dépassent les limites d'un contact linguistique courant » (p. 53).

Les balkanisms du système nominal que l'auteur analyse en détail sont : 1. La tendance générale vers l'analytisme. Dans ce contexte, elle souligne que, contrairement à d'autres langues balkaniques, le développement du synthétisme à l'analytisme réunit, dans un seul système, une multitude de phénomènes interdépendants (le syncrétisme des cas génitif et datif, la reduplication de l'objet direct etc.) En ce qui concerne l'histoire du passage à l'analytisme, l'auteur met en lumière son non-synchronisme dans les langues appartenant à l'ULB, fait qui l'a déterminé d'exclure une influence directe d'une langue sur l'autre.

Mais, après le rejet d'une possible influence directe, la linguiste accepte l'idée que « le milieu linguistique balkanique, avec son bi- et plurilinguisme, a joué dans chacune des langues un rôle stimulateur » (p. 58). Donc, d'une part, l'auteur admet qu'un milieu linguistique hétéroglotte favorise le développement du bilinguisme ou même du plurilinguisme et, d'autre part, met en doute la possibilité d'un établissement des contacts interlinguistiques dans le cadre de ce milieu. La contradiction entre les deux assertions nous semble évidente. 2. Une autre caractéristique balkanique dans la morphosyntaxe du nom est l'izosyntaxisme des constructions avec préposition, devenus moyens d'expression dans les relations les plus abstraites et les plus générales, par une dessémantisation totale. 3. La reduplication du complément, par la forme abrégée du prénom personnel est interprétée comme un phénomène supplantant l'absence de la déclinaison des noms et comme modalité d'expression de certaines relations grammaticales dans les langues analytiques. L'auteur remarque que la diffusion territoriale inégale de ces balkanisms, et d'autres aussi, témoigne de l'existence d'un aréal balkanique où l'on observe un mélange important de populations, fait qui conduit à l'établissement de solides contacts linguistiques. Cet aréal est le centre, le noyau où les balkanisms connaissent la plus grande fréquence et, de cet aréal ils sont diffusés dans les territoires limitrophes; au fur et à mesure qu'ils s'éloignent du noyau, leur fréquence diminue. Sous l'aspect géographique, le noyau coïncide avec la zone de la Macédoine. 4. La *postposition de l'article*. Dans ce cas l'auteur avance l'idée que l'utilisation de l'article défini dans chacune des langues balkaniques est la manifestation d'une « invariante » balkanique ayant valeur de balkanisme. 5. Les *formes analytiques des degrés de comparaison*. Il nous semble intéressant de mettre en évidence que le point de départ dans la clarification du phénomène est le latin vulgaire et que ces degrés de comparaison se construisent d'après un modèle syntactique commun.

Les balkanisms du système verbal sont eux aussi minutieusement examinés. Comme types « verbaux » de langues, ceux appartenant à l'ULB mentionnent un équilibre entre la simplification de la déclinaison et la richesse modale et temporelle. 1. *Le remplacement de l'infinitif* dans toutes les langues balkaniques commence par l'infinitif final et par celui placé après les verbes qui expriment la volonté. Sa vitalité est grande dans les formes qui expriment le futur. Important pour la linguistique balkanique est le fait que les langues de l'ULB utilisent le même procédé de remplacement de l'infinitif : la proposition subordonnée de deux types — ayant valeur modale ou valeur déclarative. 2. La formation du futur dans les langues balkaniques parcourt des étapes parallèles sans pourtant aboutir à l'identité de la situation actuelle. En grec ancien, en latin et dans le bulgare ancien, les équivalences initiales du futur sont des périphrases formées à l'aide de certains verbes ayant une valeur sémantique proche. Le nombre de ces verbes s'est réduit progressivement, jusqu'à deux suivants : *volo* et *habeo* qui ont conservé jusqu'à nos jours la valeur lexicale d'expression de la volonté et, respectivement, de

la nécessité. Après la dessémantisation, le verbe modal s'est transformé en auxiliaire. Les langues balkaniques forment la future surtout avec *volo*, mais aussi avec *habeo*. La formation des deux types de futur balkanique, généralisée aux XIV^e–XVI^e siècles est encore un témoignage de leur convergence linguistique dans le cadre de l'ULB. 3. Le type balkanique de conditionnel, connu dans deux variantes, toutes les deux comportant la marque du futur (de la postériorité) et la marque de l'imparfait (du prétérit) distribuées dans des différentes modalités. 4. Le maintien de l'opposition sémantico-fonctionnelle entre l'aoriste et le parfait. La répartition géographique inégale de l'expansion de l'aoriste et de la tendance de se restreindre du parfait conduit à la délimitation des zones suivantes : I. La zone du sud (avec les plus intenses contacts linguistiques) où domine l'aoriste ; II. La zone centrale où l'on utilise l'aoriste et le parfait ; III. La zone de transition où le parfait est utilisé prioritairement, l'aoriste étant présent uniquement dans des situations où le contexte l'impose ; IV. La zone de nord, où l'utilisation du parfait s'est généralisée.

Après l'examen de certains traits communs de la structure du texte dans les langues balkaniques, l'auteur insiste sur les constructions tautologiques qui ont une valeur grammaticale et stylistique.

En guise de conclusion, nous apprécions que la valeur de l'ouvrage consiste dans le fait d'avoir analysé les balkanismes considérés comme un système de phénomènes interdépendants. Nous sommes enclins de croire que l'auteur continuera d'approfondir ses préoccupations en la matière, complétant de la sorte la bibliographie avec des travaux de référence, ignorés, malheureusement, par l'ouvrage que nous signalons. Par exemple, nous pensons à Grigore Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*, București, 1983 ; I.I. Rusu, *Etnogeneza românilor*, București, 1981, aux les travaux parus dans la « Revue des études sud-est européennes » etc.

La recherche de Petja Asenova, considérée dans une nouvelle perspective qui approfondit les phénomènes manifestés dans les langues de l'ULB d'une part, identifiant leurs sources et, d'autre part, en poursuivant leur évolution, représente, sans nul doute, un apport important à une meilleure connaissance des contacts interlinguistiques établis au cours des siècles entre les peuples du sud-est de l'Europe.

Elena Scărlătoiu

Cultural and Commercial Exchanges between the Orient and the Greek World, Centre for Neohellenic Research, Athens, 1991, 192 pp.

The programme entitled "Silk Roads: Roads of Dialogue" was arranged under the auspices of the UNESCO World Decade for Cultural Development (October 1990) by the National Greek Research Foundation. It is something more than a pure research project : "one of its principal aims is to reopen the dialogue between scholars and the peoples of the world" (Loukia Droulia, Director of the NHRF). The object of the Seminar "Cultural and Commercial Exchanges between the Orient and the Greek World" "was to provide a forum where Greek scholars may meet their foreign counterparts of the programme and the representatives of the media. This programme was attended by 14 most renown specialists who presented papers at the meeting in October 25–28, 1990 (published in the present volume together with the allocutions at the opening of the meeting). This was a representative meeting as regards the type of cooperation used at present, with a view of taking over the results of the research right away, of putting into practice the new methodology and some original conclusions. The object of a programme (with a given theme) is to achieve original syntheses mirroring the contribution of the specialists in many fields, a superior stage, the perspective being three-dimensionally multiplied.

Doudou Diene, Co-ordinator of the UNESCO "Silk-Roads" Programme, stated that there are two answers to the question "Why the Silk-Road?" : the concept of "road" first, which was the most fertile concept which might help us to understand how people and civilization influence each other. Not only products were exchanged but also ideas and values. As D. Diene puts it " more important, it was a road by which the major religions travelled : Christianity, Islam and Buddhism, Manichaeism and many others". The third concept is the concept of study : "what we are trying to do is to study what happened with those roads, what links were established, what does each people owes to its neighbour. The most important to us — the concept of dialogue" (p. 16).

The division of the session into three sections corresponds to the three trends of the research: Silk in the Greek World, Communications and Cultural Exchanges.

From antiquity to the 20th century, sericulture was one of the most renowned branches of the textile industry. Anna Avramea (*Artisanat et commerce du textile dans le bas-empire oriental IV^e—VII^e siècles*) analyzed the attestations of the wills in that period in which alongside with other things there are mentioned expensive and rich clothes made of silk, linen and wool. Silk was not manufactured in the empire before 553—554. It was imported as: fabric (δθώνια σηρικιά), threads (νήμα σηρικόν) and "raw silk" (in French — soie grège) (μεταξαρικά). It was this unstarched and uncoloured raw silk that enjoyed some import facilities (p. 26). From the point of view of ethnolinguistics we are now able to explain, for the first time, according to Anna Avramea's study, the causes of the word Byzantine (μεταξιά) perpetuance in the Romanian language. Haralambie Mihăescu (in *Greek Influence on the Romanian Language since the 15th Century*, Bucharest, 1966, 111—112 pp.) recorded the Greek word having the sense "thread, bundle, hank" without specifying the different qualities of those two types of thread that is raw silk (μεταξιά) and processed silk used for very fine textures. Since after the 6th century the former term was generalized, we consider that the explanations of processing technologies are generally of great interest for the historian. Moreover, for the historians of the Romanian language the perpetuance of the former term demonstrates that the word significance refers to an accessible product similar to that obtained in the Danubian and Pontic regions by breeding silk worms and, on the other hand, that the period the word was adopted might be the 11th—12th centuries. It may be added that the option of the Romanian language for the Latin term *serica* (the name of a tissue and later of a coat) is due to the fact that the raw material was spread thanks to haberdashers as the textile trade was also practiced in other regions of the empire but at the same time, to the direct connection between the Black Sea ports and the exporting centres in the Near East.

Vassilis Panayatopoulos (*La culture du mûrier en Grèce. L'exemple de Mistra XIII^e—XVIII^e siècles*) brings up the problem of the mulberry tree without which the breeding of silk worms is not possible. For 25 grams of seeds it is needed one hectare of 6-year trees giving 1000—1200 kg leaves. While there is a direct relationship between the quantity of obtained silk and the quantity of necessary mulberry leaves the inverse ratio is not relevant because mulberry trees were cultivated as food for domestic animals too.

The use of textile materials of a certain quality represented the decisive factor in silk circulation. Although the use of silk by men is forbidden in the Islamic religion, the emirs received garments made of this material as a present from other peoples and, when invested, they wore rich garments (the Islamic religion was not favourable, at least during its very early years, to the use of silk especially by men. All schools of Islamic law forbid men to wear garments made of silk but all present loopholes allowing its use under certain circumstances, p. 8). Elizabeth A. Zachariadou (*The Presence of the Emirs*) analyzed the reasons for the diffusion of Turkish garments among the Byzantines, one of the factors which produced the striking change in Byzantine dressing.

Leaving sericulture on the margin of the process of industrialization was minutely observed by Christine Argiantoni (*Le sort de la soie en Grèce au XIX^e siècle: du déclassement des productions domestiques à la marginalisation d'une industrie rurale*). Although silk manufacture determined the series of innovations in weaving (which later on led to the industrial revolution), the silk branch was the last to be industrialized because obtaining of threads was determined by the agricultural and seasonal character of silk worms' breeding and because it means much manual work to be invested. The Greek peasants who obtained the threads in a rudimentary manner (by soaking them in boiling water) and by spinning them with a distaff opposed the industrialization in the 19th century and that led to production stoppage. What is more, one of the exporting regions in Greece, Thrace, was partitioned after 1919 and at present a big silk museum remaking sericulture history was founded in Soufli, one of the most important silk centres in Balkan area (Stelios Papadopoulos, *L'exposition permanente sur la soie à Soufli*). If the existent Foundation intends to develop new research programmes on this profession in the south-east of Europe, we consider that it is quite possible the researchers from everywhere to concern themselves with one of the oldest human pursuits. Although this year the volume *La seta in Europa (13th—18th centuries)* a cura di Simonetta Cavaciocchi (Atti della XXIV Settimana di Studi) was published in Prado under the aegis of the Foundation — Istituto Internazionale di Storia Economica "F. Datini", the problems on the subject are not altogether answered to. The data supplied by Christina Argiantoni are quite self-evident when speaking about the history of the Greek popular costume. The differences may be explained nowadays by the different raw materials used in various south-eastern areas (for example while

in the 17th century in Tinos island stockings were woven from silk (p. 39) in other areas the raw material used was wool only).

Cultural exchanges on Silk-Road were thoroughly studied. Christine Angelidi (*L'intinéraire vers les pays des Bienheureux et ses transformations dans le Roman d'Alexandre*) and Ananda Abeydeera (research Fellow of the Research Group on Travel Literature, Univ. of Paris, Sorbonne) (*Evocation des connaissances sur Sir Lanka dans l'antiquité*) analyzed literature as an escape from history or as a historical proof. The authors who think that those fond of trinkets bought in an African country and considered to be genuine local objects are cheated when on the objects it is written *made in Germany or England*, according to a modern commercial practice, are made to understand by Anna Ballian (*Christian Silverwork from Ottoman Trebizond*) that in the 17th century Genevan jewellers and watch-makers invaded the Ottoman market with objects made by themselves perpetuating the local models. It is worth mentioning the two martyr artisans: "In the mid 17th century two Pontic artisans suffered martyrdom in Constantinople and are recorded with their professional qualifications: St. Symeon the Goldsmith and St. Jordanes the Kazanci" (p. 130).

The well-known historian of the canon law, Charalambos K. Symeon, put forward his conclusions of the study on *Silktrade and the Byzantine Penetration in the State Organization of South Arabia — c. 533*: "constant development and permanent satisfaction of Byzantine interests in the area at large, which was vital to Byzantium since it bordered on the Persian empire and has command over the trade route to, and from India".

The research programme also included the revisitation of the Greek shadow theatre genesis (Theodore Hadjipantazis, *The Silk Route Blocked: Theories on the Origin of the Greek Shadow Theatre*) as well as the history of some musical instruments (Lambros Liavas, *Silk Roads and Fiddle-Bow Roads*). Comparative musicology, and especially the application of the methods of ethnomusicology, is a challenging and exciting field of research.

Last but not least we ought to mention some essential works on the subject: G. A. Papanassopoulos, *The Early Helladic Shipwreck of Dokos within the Main Maritime Route of the Neolithic Aegean*; Vassilios Christides, *The Transmission of Chinese Maritime Technology by the Arabs to Europe: The Single Stern Rudder, Greek Fire, Animal Transport Ships* and Kostas Damianidis, *The Diachronic "Road of Dialogue" of Mediterranean Shipbuilding: Some Methods for Controlling the Form of a Vessel*.

The UNESCO's programme led to quite remarkable scientific results this time too. It should be added, as Doudou Diene puts it, "the defence of peace in the minds of men relies on culture as a tool, a fundamental tool to promote understanding and peace" (p. 18).

Zamfira Mihail

TURKISH REVIEW OF BALKAN STUDIES, I, 1993, 254 p.

Saluons la parution du premier fascicule de la première publication turque dédiée aux études balkaniques. Edité par la Fondation pour les études balkaniques et sur le Proche-Orient, par les soins de l'Ambassadeur Ismail Soysal, cet annuaire comprend des contributions concernant quatre grands problèmes : aspects historiques, la désintégration de la Yougoslavie et la tragédie bosniaque, les minorités et la question ethnique, questions actuelles de la politique étrangère turque. Comme on le voit, la Fondation a choisi des questions 'brûlantes' pour lancer cet annuaire qui désire dépasser le cercle étroit des érudits.

Le succès du premier fascicule est assuré par la grande autorité des auteurs : Halil Inalcik présente un aperçu général de la présence turque dans les Balkans, Ilber Ortayli aborde le problème de la formation de l'identité nationale parmi les peuples balkaniques, Orhan Kologlu s'occupe des Jeunes Turcs face à l'affaire macédonienne en mai-juillet 1908, Seçil Akgün analyse les échanges de populations entre Grecs et Turcs, Sinan Kunerlap récapitule les relations commerciales turco-bulgares à la veille de la Première Guerre mondiale. Les trois autres chapitres jouissent de la présence des spécialistes turcs et étrangers qui attaquent la situation actuelle de la Macédoine, les signes d'interrogation que la crise bosniaque a soulevé devant la coopération balkanique, aussi bien que les débats entortillés sur la question des minorités dans une zone où les Etats nationaux ont toujours poursuivi une politique d'intégration nationale : incorporation et assimilation ont été des buts prioritaires dans une région où les Etats modernes ont hérités des anciens empires des amalgames ethniques et où les idées démocratique se sont frayées difficilement une voie. Deux analyses lucides se trouvent à la fin de cet annuaire et leurs conclusions devront être retenues par tous ceux qui s'occupent des relations diplomatiques entre la Turquie et les Balkans. A la fin de sa mission à Sofia, l'ambassadeur Nihat Dinç note une conclusion significative : «Le démembrement de l'Empire ottoman n'a pas permis aux grandes puissances d'établir la tranquillité espérée dans cette région... On ne se rappelle plus les négociations des Grandes Puissances à Yalta et à Potsdam pour tracer les zones d'influence dans les Balkans... C'est seulement une politique de bon sens à observer méticuleusement par les pays balkaniques qui peut préserver cette région des catastrophes de conflagration alimentées par la plupart du temps par ces mêmes Grandes Puissances ». On peut aussi espérer que l'expérience tragique du totalitarisme a appris aux dirigeants des Etats balkaniques l'importance des traités de coopération et la valeur des droits-libertés. Si l'Etat-providence a encouragé l'agressivité et la haine des autres, l'Etat de droit trouve son fondement dans la société civile que tous les Etats balkaniques devront encourager et consolider.

Alexandru Duşu

DER DONAURAUM, 1992, 1/2, 3/4

Publié par l'Institut pour l'espace danubien et l'Europe Centrale, par les soins du pr Horst Haselsteiner, cette élégante revue contient des articles sur les minorités, sur les efforts faits en Hongrie et ailleurs pour dépasser l'héritage accablant du communisme, sur la construction européenne. D'un intérêt particulier l'article du ministre Erhard Busek sur la politique culturelle et scientifique de l'Autriche face aux pays de l'Est. Espérons que cette ouverture embrassera un nombre de plus en plus grand de Roumains. Très utile la rubrique de comptes rendus, ainsi que la présentation des journaux concernant cette zone. Dommage que notre Revue n'a pas retenu l'attention de l'auteur de cette rubrique !

A. Duşu

Rev. Etudes Sud-Est Europ., XXXII, 1-2, p. 185-203, Bucarest, 1994

DEUTSCHLAND, ABER WO LIEGT ES? DEUTSCHLAND UND MITTELEUROPA.
 Analysen und historische Dokumente. Herausgegeben von Hans Ester, Hans Hecker,
 Erika Poettgens, Amsterdam, Rodopi, 1993, 352 p. + 5 cartes

Cet excellent volume ajoute au gros dossier de 'l'Europe Centrale' des pièces de première importance : quatre analyses faites après l'écroulement du mur de Berlin sont suivies par des textes signés par des hommes politiques, des journalistes, des écrivains et des philosophes qui ont médité sur la tragédie de cette partie de l'Europe. En partant de la question posée par Schiller : « où se trouve l'Allemagne ? », Hans Ester souligne le fait essentiel que le problème de cette zone est surtout un problème allemand, car les habitants de cette partie du continent se définissent par rapport à l'Allemagne. D'ailleurs ce constat revient dans les textes groupés dans la partie « documentaire » où plusieurs auteurs parlent du nationalisme allemand. Le réputé professeur Zdenek Radslav Dittrich attaque cette question centrale en passant en revue les trois formes de tutelle ou de contrôle exercées sur les peuples de cette région : la présence de la grande aristocratie, de la Contre-Réforme, d'un Etat accaparant qui a mis sur pied une bureaucratie très puissante. La troisième forme a été actualisée par la domination soviétique. La réaction se trouve moins du côté de l'héroïsme, que du côté d'une duplicité qui peut être désignée comme une sorte de « familiarité avec le mensonge ». Une récapitulation historique est faite par Hans Hecker qui passe en revue les tribulations du nationalisme allemand, l'influence de la monarchie des Habsbourg, la pensée des intellectuels qui ont parlé expressément de l'Europe Centrale, comme Friedrich Naumann, Paul List ou Constantin Frantz, ainsi que l'impact de la « Ost-Politik » de l'entre-deux-guerres. La libération de sous le joug communiste a posé à tous les peuples du Centre européen le problème de l'identité nationale : or, cette identité est formulée par référence à l'Occident et en englobant souvent des « Wunschbilder », des images fabriquées par les désirs et aspirations bloquées par une nomenclatura abruti. La dernière analyse faite par Kurt Tudyka se penche surtout sur la pensée de Friedrich Naumann qui a combiné le nationalisme allemand avec des tendances fédéralistes et des aspirations coloniales. Mais les données économiques démontrent que les relations commerciales et les échanges de l'Allemagne avec les pays de l'Europe Centrale sont très importants, sans pourtant déterminer la formation d'un espace économique bien individualisé. La conclusion est tranchante : l'Europe Centrale « est une catégorie utile aux manuels géographiques et historiques ».

La deuxième partie débute avec un article du « Grosse Brockhaus » et continue avec le memorandum du général Karl Friedrich von dem Knesebeck adressé à von Stein, la lettre de Frantisek Palacký sur les relations entre l'Allemagne et la Grande Autriche, les plans fédéralistes de Constantin Frantz et de Aurel C. Popovici, qui du point de vue roumain proposait une Autriche réformée et ouverte à toutes les nations composantes, avec des fragments tirés des livres et articles qui ont fait date issus de la plume d'un Friedrich Naumann, Elemér Hantos, Oskar Halecki, Milan Kundera, György Konrad, Andrzej Krasinski et autres.

Le volume met en évidence une nette volonté de « rejoindre l'Europe » (d'après le livre d'André Reszler) et de clarifier les traits dominants d'une identité libérée des pressions de la propagande idéologique. En échange, les buts politiques s'insinuent dans les jugements des hommes frustrés par un régime absurde et utopique ; les idées nationalistes qui ont consolidé une certaine résistance face à la domination soviétique rebondissent même dans les discours fédéralistes. L'histoire justifie souvent les refus et les désirs des auteurs et le volume offre une belle occasion de répertorier les stéréotypes (comme « l'Europe catholique et l'Europe orthodoxe » etc.)

Ce livre incitant et solide sera consulté par tous ceux qui désirent mieux comprendre la tragédie communiste — tout aussi bouleversante que le nazisme — et le substrat des solidarités nationales et des solidarités élargies. De ce point de vue, l'Europe Centrale a accumulé un capital considérable de souffrance et de réflexion sur les ressorts de la politique. C'est ce capital qui pourrait favoriser la compréhension réciproque et bloquer les plans des hommes politiques très souvent emportés par les « grands buts ». Avec Michel Masłowski, on peut conclure que « la seule unité des pays de l'Europe Centre-Est qui soit tangible et visible pour tout le monde, est celle de quarante-cinq années de communisme... et le fait que la bataille avec le communisme a été gagnée par l'intériorisation des valeurs de base et le maintien informel mais authentique d'une société civile parallèle aux structures institutionnelles du pouvoir » (*L'Europe du milieu*, Presses Universitaires de Nancy, 1991, p. 21, 23). Sur les fondements de cette société civile, une politique plus réaliste, par ce que plus humaine, devrait assurer aux peuples de cette partie du continent européen une vie normale, guidée par les valeurs élaborées en Europe, à l'Ouest, aussi bien qu'à l'Est.

Alexandru Dufu

YEARBOOK OF EUROPEAN STUDIES, Amsterdam, 6, 1993, 256 p. : *Borders and Territories*

Ce sixième volume de l'élégant annuaire de l'Institut d'études européennes de l'Université d'Amsterdam contient les actes d'un colloque sur les frontières européennes à un moment où «l'enchevêtrement des frontières» perdait son importance pour l'Europe occidentale. Les contributions reconstituent l'histoire des démarcations territoriales, le reflet littéraire du problème, les aspects juridiques et politiques sous ces titres : Europe as a Set of Borders (Joep Leerssen), The Shaping of Europe (W. H. Roobol), Réflexions sur une Europe fédérale (Jean Nurdin), Political and Mental Borders (A. Duşu), Borders and Democracy : The Schengen Treaties (W. T. Eijsbouts), Europe between Pages : A Continent's Dimension in Literary Studies (Karl Ulrich Syndram), Europe Staged in English Renaissance Drama (Ton Hoenselaars), Autoportrait d'une frontière en décomposition (Jacques Daras), Le Rhin, entre littérature et politique (Manet van Montfrans), L'espace culturel rhénan : Coopération transfrontalière et fédéralisme européen (Victor Hell), La région transitoire. Essai sur l'imagerie alsacienne (Anne Pütz), Catalan Linguistic Revival at the Franco-Spanish Border (Jan Mansvelt Beck), The South Tyrolean Inter-Ethnic Package Deal : An Example for Other Multi-Ethnic Regions? (Jan Markusse), Portugal-Espagne. La plus ancienne frontière de l'Europe (Fernando Venâncio), Trepassing in America : American Views of Borders, Boundaries and Frontiers (Rob Kroes). Une liste des thèses soutenues à l'Institut d'études européennes clôt ce volume qui rend compte de la riche et stimulante activité de ce centre intellectuel néerlandais.

A. Duşu

DEMETRIOS KYDONES, *Briefe*, übersetzt und erläutert von Franz Tinnfeld, zweiter Teil (91 Briefe, Register), Stuttgart, Anton Hiersemann, 1991, 6 + 250 p. (coll. «Bibliothek der Griechischen Literatur», Band 33).

C'est une véritable joie spirituelle celle de lire cette continuation de la Correspondance de D. Cydonès, en traduction allemande avec de très érudits commentaires. Les règles de l'édition sont, bien sûr, les mêmes que celles suivies pour le premier volume. La seule différence — que la fin de l'Introduction nous fait d'ailleurs connaître (p. 13—14) — consiste dans le fait que l'auteur a renoncé aux biographies des personnages auxquels Cydonès a adressé ses lettres, ou qui paraissent dans ces lettres. La raison de cette renonciation c'est qu'aucun autre partenaire nouveau (et important) ne fait son apparition dans ces lettres (à l'exception de Rhadenos, dont la biographie a été dressée par deux études antérieures, parues en 1985, l'une de G. T. Dennis dans «Byzantina», l'autre de Tinnfeld dans «Byzantion»). Parmi ces personnages, il s'agit de Ioannes Laskaris Kalopheros, Francesco I^{er} Gattilusio, le seigneur de l'île de Lesbos, Centurione II Zaccaria, futur prince d'Achaïa (1404—1429), Simon Atumanos, archevêque catholique de Thèbes, Ioannes Kyparissiotès, «le sage et le philosophe» de l'époque, un autre «philosophe», Agathios, Manuel Raoul Metochites, Demetrios Angelos Manikaites, Ioannes Asanes, Demetrios Palaiologos et, enfin, impératrices et empereurs de Byzance. Des recherches plus poussées dans les archives des moines franciscains ou dominicains pourraient un jour nous apporter des informations supplémentaires sur l'espagnol Garcia, peut-être un catalan ou aragonais, que Cydonès recommande à Jean V Paléologue (lettres nos 214 et 208, p. 163, XI, où l'on trouve aussi le renvoi à «Prosopographisches Lexikon der Paläologenzeit» 3570).

Les 91 lettres sont groupées par 9 registres. A la p. 206, dans le texte de la première lettre du dernier registre, la forme «nicht» doit être une faute d'impression pour «nich». A la p. 16, n. 4 (lettre 0140), le mot «synteia» désigne à juste titre un impôt général pour subvenir aux besoins publics, mais pas seulement dans la polis antique des Athéniens : le terme est mentionné par les sources byzantines de la même période où Cydonès a vécu. Les mémoires de l'ex-empereur Jean VI Cantacuzène parlent d'un impôt général (*synteia koine*) introduit aux commencements de son règne, avec l'assentiment d'une assemblée de tous les «états généraux» de Byzance. A la p. 160 (lettre 206, n. 3), M. Tinnfeld a raison de traduire «parakletikos» par «erbittend», le sens byzantin du terme étant plus proche de «anflehen», c'est-à-dire d'implorer, que du sens donné par les dictionnaires. On pourrait aussi faire le rapprochement avec le «kanon parakletikos» des offices ou de la littérature liturgique de l'Eglise orthodoxe.

Très importante s'avère aussi la notion de «philhellène» (lettre 148, p. 27 et 28, n. 1), qu'on peut étudier en rapport avec celle de «philorrhomaïos», de tendance plus impériale que l'idée «nationale» hellénique.

Tudor Teoteoi

The Old Rus' Kievan and Galician-Volhynian Chronicles: the Ostroz' kyj (Hlebnikov) and Cervertyns'kyi (Pogodin) Codices, with an introduction by Omelian Pritsak, A. Şahmatov's description of the respective chronicles (printed in 1908) and a bibliography, Harvard Library of early Ukrainian Literature, volume VIII, 1990, LXXXIII + 725 p.

This anthology is intended for those who consider the documents as the main sources in knowing the past.

Omelian Pritsak's introduction is very valuable for understanding the manuscripts. The editor places some facts at our disposal for better understanding the contradictory spirit of the century anterior to the publication of the two Hlebnikov and Pogodin miscellanies. Both the manuscripts try to present the atmosphere in Russia prior to the 14th century and the phenomenon of Russia's christianization according to two different and often antagonistic variants, consequently mirroring two contradictory ideologies: Russian and Vargan. The fact that the chronicles were made up in Kiev is quite natural as the need to narrate the lives of the first national saints Boris and Gleb, and their popularization by the church was meant "to definitely prevent any ambition that might lead to an exclusive leadership" (p. XV). The publication of these chronicles was brought about by the necessity to keep up and perpetuate the collective memory and the self-consciousness of a certain nation.

The book we are dealing with is an anastatic copy on: The Story of Yore Years, common to both collections, although their drafting differs; The Northern Collection (Laurentian) is continued with Rostov-Tveri which deals with the period between 1111 and 1305; The Southern Collection (Hipation) presented in this volume through Hlebnikov and Pogodin codices. The latter includes two supplementary chronicles: The Kievan chronicle in the 12th century and the Galician-Volhynian chronicle.

The Story of Yore Years offers us two theories on the Russian state origin — a topic of debate in Russian scientific circles along centuries — a valuable contribution belonging to M. V. Lomonosov. Moreover, we are determined to notice the existence of some sources of Byzantine origin; George Hamartalos' Hronograph and Chronicle. His opinion that — as a source of inspiration — only Slavonic written texts realized by the Danubian Bulgarians in the 9th and 10th centuries were used, seems to be quite unilateral.

The Kievan and Galician-Volhynian chronicles (their name is a concoction of the modern scholars) — published when political and territorial changes were in progress — include a multitude of information from numerous principality courts. Thus, there are frequent different interpretations of some and of the same chronological periods — existing various systems of dating — for the Kievan chronicle.

O. Pritsak exactly estimates the fact that the Kievan princes were not interested in the existence of a tradition for chronicle writing because of the instability of the throne. Under these circumstances, the role of both Pecerskie Lavry Monastery in Kiev and monarchs as regards the Kievan chronicle writing cannot be underestimated. In our opinion, this fact was not sufficiently pointed out by Omelian Pritsak.

The Kievan chronicle contains some chronological data in contradistinction to the Galician-Volhynian chronicle which is devoid of any chronological schemes. O. Pritsak considers important the fact that for the first time, especially in the Galician chronicle, there are used the terms: Rus, Ruskii boi, Kreposti, Ruskaia, cezari (in fact, more exactly *kesari* — our remark), Ruskoi zemli (p. XXX). This phenomenon interpretation proposed by Pritsak based on the idea of Galicia's opening to west only and on Volhynia's opacity "which adhered to the patrimonial concept of the Byzantine secular universality" (p. XXX) seems to be quite tendentious. His arguments are not so convincing (p. XXX) because it is difficult — as the nature of Russian chronicles is "open-close" — to distinguish between the information in Galician chronicles and Volhynian ones. In fact, any argumentation, no matter how sophisticated, is not convincing when it starts from a tendentious interpretation of the respective phenomenon and relies on influences and loans only.

It is worth mentioning the fact that when the respective chronicle was moved to another place in order to be written, that is to Peremysl, it became the main source of information, concerning southern Russia in the 13th century, for Dlugosz's chronicle.

Thanks to these manuscripts the interpretation of the events occurring in Russia between the 10th and the 14th centuries is much more facilitated. It is obvious that when resorting to them you need to search other sources of documentation too. Therefore, the value of this book lies in the fact that it contributes to the drawing up of an impartial history — in concordance with the old positivist principle "wie est eingelicht gewesen" (Ranke) — which is almost impossible to be achieved but for the publication of the documents. In this way only it is possible to get rid of all conjunctural assertions — otherwise considered as immutable conclusions — now when history is written from documents to analysis and from interpretation to judgement and not vice versa.

Lucia Urzică

JOHANNES IRMSCHER (Hg.), *Die Blütezeit des byzantinischen Staates im 10. Jahrhundert. Eine Aufsatzsammlung*, Amsterdam, 1992 (Byzantinische Forschungen)

Überarbeitetes Tagungsprotokoll. Der Gegenstand wird allseitig, historisch, kirchenhistorisch, literarisch und kunsthistorisch, behandelt: neben dem Vorwort des Herausgebers in 15 Beiträgen.

Johannes Irmischer (Irm.)
(Berlin)

L'idea di Roma a Mosca secoli XV — XVI. Fonti per la storia del pensiero sociale russo, Roma, 1993, 449 S.

Der Dokumentenband erwuchs aus den seit 1981 von der Universität Rom I in Verbindung mit dem italienischen Consiglio Nazionale delle Ricerche alljährlich veranstalteten internationalen Seminaren "Da Roma alla Terza Roma" als russisch-italienische Gemeinschaftsarbeit unter Leitung von Pierangelo Catalano und Vladimir T. Pašuto, deren Einleitungen über Anliegen und Arbeitsorganisation des Sammelwerkes Auskunft geben. Die philologische Bearbeitung der russischen Texte war Nina V. Sinicyna und Jaroslav N. Ščapov anvertraut, denen auch die erklärenden Noten verdankt werden. Mario Capoldo verfaßte den introductiven Essay "L'idea di Roma in area slavo-ortodossa nei secoli IX — XVI." Die italienische Version der russischen Texte war einem Kollektiv italienischer Slawisten anvertraut.

Irm.

FRIEDBERT FICKER, *Zur Situation religiöser Kunst in Bulgarien*, Das Münster 46, 1993, 67S

Angesichts der engen Verbindung von Kirche und Nation hat die religiöse Kunst in Bulgarien auch in der Epoche der Osmanenherrschaft ihre Tradition und sich nach der Wiedergeburt sogar neuen Formen geöffnet. In dieser lebendigen Tradition hat auch die kommunistische Herrschaft nichts geändert.

Irm.

NICHOLAS CHARLES PAPPAS, *Greek in Russian military service in the late eighteenth and early nineteenth centuries*, Thessaloniki, 1991, 425 S. (Institute for Balkan Studies 219).

Das politisch-militärische Interesse des zaristischen Rußlands an Griechenland in der Zeit der Turkokratie gipfelte in dem russischen Protektorat über die Ionischen Inseln in den Jahren 1798–1807. Griechen traten in dieser Zeit in beträchtlicher Zahl in russischen Militärdienst; das bekannteste Beispiel bietet Alexander Ypsilantis. Auf der Grundlage der zum meist unerschlossenen Quellen, voran der Sammlung Vlachojanis im Athener Staatsarchiv hat der Verf., Mitglied der Sam Houston State University, das Thema aufgearbeitet, das für die Vorbereitung des griechischen Befreiungskampfes größte Bedeutung besitzt.

Irm.

AP. PAPAIOANNOPOULOS, 'Εξωραϊζεται ἡ Θεσσαλονίκη στὸ τέλος τοῦ 19ου αἰώνα, „Μακεδονική ζωή“, Nr. 315 (1992), S. 14–19.

Thessaloniki nahm nach dem griechischen Befreiungskrieg einen beachtlichen Aufschwung. Die Einwohnerzahl stieg von 50 000 im Jahre 1805 auf 120 000 1895; namentlich im Ostteil der Stadt siedelten 18 000 Griechen. 1835 wurde die erste griechische Schule, 1845 die erste Mädchenschule errichtet. Zeitgenössische Photos und Zeichnungen verlebendigen die Darstellung.

Irm.

GEORGES JEHEL, *La Méditerranée médiévale de 350 à 1450*, Armand Colin Editeur, Paris 1992, 191 p.

A few years ago, Armand Colin, the famous publishing house, started *Collection Cursus* made up according to the subtitle "*Des livres, des synthèses, pour commencer par l'essentiel*". The fields of investigation covered by this series of publications are: Law, Economy, Ethnology, Geography, Linguistics, Sciences. A special place is held by *History* since on the cover of the book there are allotted 27 titles to history as against only 9 to Literature, one to Philosophy, one to Geography, 17 to Economy a.s.o. Let us mention some titles we should like to find in our libraries too as soon as possible: R. Muchembled, *Société et mentalités dans la France moderne (XVI–XVIII siècle)*; J. P. Bertrand, *Le Consulat et l'Empire (1799–1815)*; P. Milza, *Les Relations internationales des 1871 à 1914*; D. Lejeune, *La France de la Belle Époque (1896–1914)*, etc.

This study is a historical synthesis dealing with the history of the Mediterranean Sea in the Middle Ages by Georges Jehel, professor of medieval history at the University of Picardie. The time limits are 350 and 1450, as the author considers these years to be turning points in the Mediterranean political, economic and cultural history.

The structure of the book was mainly based on the chronological criterium with special stress on the political aspects dealt with not taking into account the demographic, economic, social and cultural factors.

Here are the titles of the chapters: 1. "*La Méditerranée, un pôle d'attraction*" (350–950) (p. 7–22) emphasizing the well known problems linked to the history of the Mediterranean area, namely: the migration impact on the Roman Empire, the Byzantine policy in Mediterranean area, Italy's role as "*épicerie méditerranéenne*"; 2. "*La Méditerranée, un espace de conquête*" (p. 23–46) dealing with the roles played both by the Slavs and Bulgarians in Balkan area and by Carolingians and Byzantines but especially by Arabs, the bearers of a new religion — Islam.

Chapters 3. "*Les initiatives Occidentales et leurs limites*" (950–1250) (p. 47–84) and 4. "*L'Orient aux deux visages*" (p. 85–112) stress the economic, political and spiritual renewal

in the Occident on the one hand and the dramatic changes in Moslem world and in the Byzantine Empire during the 10th–12th centuries on the other hand.

Chapter 5. "*La Méditerranée, un espace ouvert*" (1250–1450) (p. 113–138) deals with the changes of the international political system in the Mediterranean area caused by the appearance of both new power centres in the west (Genova, Venice) and some new intruders in the east ("le marée turc"). Chapter 6., the last one, "*Economie et Société*" (p. 139–173) broaches demographic problems, changes occurred in agriculture and commerce, sociocultural syntheses as a result of the permanent relations between Occident and Orient, relations creating — as the author puts it — "une société mobile".

In spite of the fact that Georges Jehel's work was written for the public at large — it has bibliographic data (unfortunately, Fernand Braudel's synthesis is missing), some chronological guide marks, and an index.

It is worth mentioning that those fond of history — regardless of their training — need historiographic approaches scientifically worked out and clearly outlined.

Viorel Panaite

HANS GEORG MAYER, *On the Economic Situation of the Ottoman Ulema*, in V. Millet—*levrarasi Türkiye Sosyal ve iktisat Tarihi Kongresi. Tıblıǵler (The 5th International Congress of Turkish Social and Economic History. Papers)*, Istanbul 21–25 Ağustos 1989, TTK Basimevi, Ankara, p. 537–642.

In this paper, H. G. Mayer reviews, firstly, the studies published until 1989 concerning the economic situation of the Ottoman *ulema*, especially the *kadis* (incomes, properties, expenditures, etc.). He quotes, especially, the studies written by Afaf Lutfi al-Sayyid Marsot, Uriel Heyd, Richard C. Repp, Madeline Zilfi, Ahmed Mumcu, Suraiya Faroghi. Despite these investigations, H. G. Mayer considers that our knowledge of the economic situation of the *ulema*, and especially of the *kadis*, is "more or less rudimentary" (p. 639). He emphasizes that the main sources of *kadis*' incomes are known very well: *timaras*; *vakıfs*; *arpalıks*; fees; fines; corruption; trips within their districts undertaken for the express purpose of often collecting excessive fees, illegal fines, and gifts. But, at the same time, we have very few data about the amount of money involved. H. G. Mayer suggests to be achieved the specialized analysis concerning incomes, wealth, properties of the *kadis* (and their families) of a given rank, period or region. For these investigations can be used, as historical and juridical sources, *kanunnames*, *tahrir defterleri*, *kassam sicilleri*, etc. He points out that "generalizations seem to be premature" for research when speaking about the economic situation of the Ottoman *ulema*.

Viorel Panaite

GÜNTER B. FETTWEIS, GÜNTHER HAMANN (éd.), *Über Ignaz von Born und die Societät der Bergbaukunde*, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien, 1989, 153 p.

Il y a parfois de petits livres qui, ne se proposant de traiter qu'un sujet mineur, éclairent pourtant des questions d'une importance considérable. Celui-ci en est un. Il réunit des travaux dédiés au deuxièm centenaire de la plus ancienne société savante internationale, la «Societät der Bergbaukunde». Le personnage autour duquel ces études reconstituent une époque et sa vie intellectuelle, Ignaz von Born, est connu comme autcur d'un ouvrage qui intéresse directement les historiens roumains, *Briefe über mineralogische Gegenstände auf seiner Reise durch das Temesvarer Banat, Siebenbürgen, Ober- und Nieder-Hungarn* (Frankfurt et Leipzig, 1774).

Cependant, sa personnalité n'a jamais été examinée avec l'attention qu'elle méritait, avant la thèse qui lui fut consacrée par Paul Hofer en 1955. Ignaz von Born (1742–1791)

était né en Transylvanie, à Alba Iulia, étant le descendant d'une vieille famille saxonne, il avait été l'élève des Piaristes de Sibiu et il pouvait être considéré comme un excellent minéralogiste, l'un des savants que la Cour de Vienne honorait de sa protection. Dans l'introduction de ce recueil d'articles, G. Hainann apporte quelques renseignements utiles sur l'activité de von Born comme franc-maçon. Ces détails sont à retenir à propos des rapports entre la géologie, les Lorc et la musique (Mozart ! Haydn !).

La seconde moitié du volume reproduit les premiers actes de la Société fondée par von Born, avec l'accord de Joseph II, à Skleno, près de Banska Stiavnica (Schemnitz), en Slovaquie. Dès 1789 on publiait dans ces actes une « histoire minérale » des mines d'or d'Abrud, en Transylvanie, dont l'auteur était von Müller, le directeur des salines de Zlatna. Parmi les membres correspondants de cette société savante se trouvaient l'abbé Alberto Fortis, de Naples, l'explorateur de la Dalmatie, le philosophe et historien David Hume, d'Edimbourg, le naturaliste et géographe Pallas, de St. Pétersbourg, le ministre espagnol Floridablanca et Lavoisier lui-même.

Je saisis cette occasion pour signaler que le texte anonyme intitulé *Curious Account of Wallachia, Describing the Situation of the Country, the Manners and Customs of the Inhabitants* (Londres, 1778) n'est pas une synthèse originale des connaissances des Anglais sur les Roumains, mais un emprunt inavoué de l'ouvrage de von Born. J'ai reproduit ces pages dans *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne* (Bucarest-Paris, 1980, pp. 19—22). Leur source est la traduction anglaise des *Briefe* de von Born, parue sous le titre *Travels through the Bannat of Temesvar, Transylvania and Hungary in the year 1770* (Londres, 1777). Au sujet de cette version, suivie en 1780 par une traduction en français, *Voyage minéralogique fait en Hongrie et en Transylvanie*, on peut voir Dan A. Lăzărescu, *Imaginea României prin călători*, I, 1716—1789, Bucarest, 1985, pp. 240—249.

Andrei Pippidi

S. A. MADIEVSCHI, *Elita politică a României (1866—1918)*, Chişinău, 1993, 208 p.

Cet ouvrage, traduit du russe et publié par l'Institut d'histoire de la capitale de la Moldavie, traite d'un sujet dont l'intérêt ne manquera pas d'éveiller les espoirs des lecteurs. En effet, on a longtemps négligé, en Roumanie et dans certains pays limitrophes où le mouvement des idées était sous la coupe d'un régime de type soviétique, tout ce qui se rapportait aux élites et surtout à la classe politique. Historiens et sociologues devraient se précipiter sur un tel livre dont l'absence était cruellement ressentie. Seulement, ils seront déçus.

L'auteur a réuni un grand nombre de fiches sur l'origine sociale des hommes politiques, sur leurs ressources économiques, sur leur (mauvaise) conduite dans la gestion des affaires publiques etc. La période étudiée, celle des débuts de la monarchie constitutionnelle, de la conquête de l'indépendance et de la première modernisation est déterminante pour l'histoire des Roumains, quoiqu'il s'agisse ici uniquement de l'Ancien Royaume, donc de l'Etat dans ses frontières de 1878 à 1918. Cependant, le principal défaut de ce travail, un vice de méthode, est d'avoir été conçu sous l'influence d'un préjugé défavorable et d'accueillir sans le moindre discernement n'importe quel témoignage qui puisse étayer sa thèse. C'est ainsi que les critiques portées par l'opposition (libéraux contre conservateurs, conservateurs contre libéraux et socialistes contre tous les autres) sont traitées comme autant de documents historiques. Si l'on prenait au sérieux de semblables sources, il n'y a pas de système politique au monde qui échapperait au verdict le plus sévère. Un coup d'œil sur les notes de ce livre reconnaît un parti pris lourdement malveillant. L'auteur, qui a écrit avec les mêmes procédés une étude sur les droits et les libertés dans le système politique roumain de la fin du XIX^e siècle (Moscou, 1984), ne cite que les témoins à charge, qu'ils soient contemporains, comme le fameux Rakovski, destiné à devenir diplomate soviétique et l'ami intime de Trotski, ou des représentants de l'historiographie communiste, embauchés par l'Institut historique du Parti pour conspuer l'ancien régime (Copoiu, Corbu et plusieurs autres *ejusdem farinae*).

En somme, un travail à refaire, et le plus vite possible.

Andrei Pippidi

Tezaurul României la Moscova. Documente (1916—1917) (sélection, annotation et commentaires : Viorica Moisuc, Ion Calafeteanu, Constantin Botoran. Coordination et étude introductive : Viorica Moisuc). Bucarest, Ed. Globus, 1993, 193 pp.

L'ouvrage revêt la signification d'un symbole de la nouvelle historiographie roumaine d'après 1989, caractérisée par l'effort justifié de récupération, dans le plus court délai, des vérités dont furent privées tant de générations de Roumains. Ce livre ne semble pas porter l'empreinte de ce que l'on pourrait nommer la carence de cette nouvelle historiographie, notamment l'absence d'une fermeté dans le maniement de la vérité, des formules timides, presque normales pour une science qui ne s'est pas encore habituée à s'exprimer d'une manière détachée sur un terrain délivré des contraintes idéologiques et de l'immixtion de la censure. Viorica Moisuc, historien de marque secondée par ses collaborateurs, bien connus pour leur contribution à l'histoire roumaine du XX^e siècle, ont choisi le langage des documents pour pénétrer dans l'un des plus scandaleux épisodes des très mouvementées relations roumano-soviétiques. L'option entre l'analyse et le document en faveur de ce dernier, représente certainement un bon choix, car quels commentaires pourrait-on faire encore à ce sujet en dehors de ceux présentés par ce livre? Ce qui plus est, les documents constituent la voie la plus sûre de sensibilisation de l'opinion publique, toute possibilité de spéculation étant éliminée d'avance.

Le volume que nous présentons a été conçu il y a 18 ans, mais il n'a pas pu être question de le faire imprimer, le sujet étant tabou. Les 67 documents qu'il rassemble portent strictement sur les années 1916—1917 mais, grâce aux informations supplémentaires, il couvre une aire plus vaste allant depuis l'arrêt n° 3120 du 17 novembre 1916, concernant le démantèlement de la Banque Nationale de Roumanie à Iassy, jusqu'au communiqué du 11 juin 1956 de l'Agence Tass annonçant la restitution à l'Etat roumain d'une partie de ce trésor. Les documents couvrant un large spectre ont été dépistés dans les Archives du Ministère des Affaires étrangères de Roumanie et dans les Archives de la Banque Nationale. A l'élaboration du livre ont servi de même, deux travaux de référence — mais pratiquement inconnus après la guerre — signés par les économistes C. I. Băicoianu et M. Gr. Romaşcanu.

Que représentait-il en réalité, ce trésor confié à la Russie en 1916? Tout ce que la Roumanie avait de plus précieux au moment respectif, « une fortune immense » selon l'assertion de l'auteur (voir l'étude introductive), comprenant le trésor de la Banque Nationale, mais aussi les bijoux de la reine Maria, les biens de la Caisse d'épargne, des trésors provenant des musées, églises, monastères, des valeurs appartenant à l'Académie Roumaine, aux Archives de l'Etat, à des personnes privées. Leur valeur totale montait à 321, 580, 456, 84 lei or; le gouvernement de la Russie en garantit à l'époque le transport, la conservation, mais aussi la restitution au propriétaire de droit, notamment à l'Etat roumain.

Mais, en 1918, un autre gouvernement, soviétique cette fois, décida de rompre les relations avec la Roumanie et de confisquer le trésor conservé au Kremlin. En 1956, l'URSS restituait une partie de ce trésor représentant 33 kg or et 690 kg argent du total de 93 t/or expédiées en 1916 à Moscou. Entre ces deux dates se trouve un espace comblé d'interrogations qui déterminent le lecteur de parcourir le volume avec la sensation de lire un roman d'aventures très spécial, où évoluent des personnages réels, des faits et des dates tout aussi réelles et des émotions qui se prolongeront encore longtemps, la question restant ouverte.

En guise de conclusions, ajoutons la déclaration (qui nous éveille des sentiments contradictoires) d'un homme politique roumain, le dr. N. Lupu, qui avait accompagné le trésor en 1916 de Iassy à Moscou comme délégué officiel. Il affirmait en 1923, dans l'Assemblée des députés : « c'est moi qui a porté le trésor à Moscou et ce sera moi qui le fera revenir ». (*Monitorul Oficial*, no. 23/19 décembre 1923, Les Débats de l'Assemblée des députés, séance de vendredi, le 30 novembre 1923, p. 364). (*Monitorul Oficial*, no. 23/19 décembre 1923, Les Débats de l'Assemblée des députés, séance de vendredi, le 30 novembre 1923, p. 364).

Ştefan Vălcu

Macedonia. Past and Present. Reprints from «Balkan Studies», Institute for Balkan Studies, Thessalonik, 1992, 205 p.; MILEN KUMANOV, *Македонија. Кратък исторически справочник* (Macédoine. Petit guide historique), Sofia, 1993, 287 p.

Deux livres touchant un sujet politique extrêmement actuel : le reconnaissance internationale de FYROM (Former Yugoslav Republic of Macedonia) est, depuis septembre 1991, un

problème en litige qui préoccupe la diplomatie européenne, même l'O.N.U. et son Conseil de Sécurité. L'utilisation des termes « Macédoine », « macédonien, -enne » dans le nom officiel de l'ancienne république de l'ex-fédération yougoslave a été énergiquement contestée par la Grèce pour des raisons historiques et politiques.

L'histoire de la Macédoine a été toujours présente dans les pages de la revue « Balkan Studies » dès son apparition en 1960. Les contributions les plus significatives publiées dans la période 1960—1987 ont été réunies dans le volume récemment paru à Salonique dont la préface est signée par Basile Kondis, le directeur de l'Institut d'Études Balkaniques. Le lecteur peut trouver des analyses excellentes dues aux spécialistes prestigieux comme N. P. Andriotes, St. Pelekanidis, St. Papadopoulos, D. Dakin, E. Kofos, B. Kondis, A. Angelopoulos. De l'histoire du nom « Macédoine » jusqu'aux aspects politiques de la question macédonienne dans les années '80 de notre siècle, toute une série de problèmes controversés sont abordés du point de vue de l'historiographie grecque.

De l'autre côté, Milen Kumanov, connu surtout pour ses recherches concernant la politique balkanique de la Bulgarie après la Première Guerre mondiale, nous offre ce petit guide — la première tentative de ce genre dans la littérature historique bulgare — qui inclut des informations sur l'histoire des Slavo-macédoniens depuis le début du XVIII^e siècle jusqu'en 1934, l'année de la dissolution de l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne. Il s'agit des données concernant les militants représentatifs de la « lutte de libération nationale des Bulgares macédoniens », des événements, organisations, groupes et mouvements ainsi que des plus importants périodiques imprimés dans cette période.

Une lecture parallèle de ces deux livres peut engendrer des nouvelles réflexions sur la responsabilité de l'historien.

Constantin Iordan

GIUSEPPE PICCILLO, *Le fonti della <Dotrina christiana tradotta in lingua valacha da Vito Piluzio> (1677)*, in « Revue de linguistique romane », vol. 56/1992, pp. 495—507.

Jusqu'à la découverte présentée par G. Piccillo dans l'étude mentionnée ci-dessus on savait seulement que l'original sur lequel s'est fondée la version roumaine de l'écrit de Vito Piluzio, chef de la mission catholique en Moldavie dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, était le Catéchisme du Cardinal Bellarmino.

Mais, le linguiste et textologue italien démontre que Vito Piluzio n'a traduit du Catéchisme de Bellarmino que certains passages, en renonçant ensuite à cet ouvrage pour utiliser le Catéchisme traduit en roumain par Gh. Buitul, publié pour la première fois en 1636 à Bratislava. Nous ne connaissons pas les raisons qui ont déterminé Piluzio à utiliser comme source principale la traduction du Buitul « Suma credinței catolicești » (L'essence de la croyance catholique). Il nous semble que la supposition de G. Piccillo, que Piluzio ait préféré un texte déjà traduit en roumain, non seulement parce que celui-ci se trouvait à sa portée, mais aussi parce qu'il offrait la garantie d'une traduction plus fidèle, doit être acceptée, bien que jugeant d'après l'emploi des synonymes nous sommes enclins de croire que Piluzio était un bon connaisseur du romain, donc qu'il n'était nullement obligé de recourir à une telle solution.

Par la comparaison des deux textes — de Piluzio et de Buitul — l'auteur aboutit à la conclusion que le premier l'a reproduit d'une manière « créatrice » avec l'intention presque évidente de dissimuler la vraie source de son écrit. Depuis la modification du système de l'orthographe jusqu'au remplacement de certains mots du texte de Buitul par des synonymes (*facere* « creatio » chez Buitul, *roditure* chez Piluzio), ou par des composés avec d'autres affixes que ceux qui se retrouvent dans son modèle (*kumperare* « redemptio » chez Buitul et *deskumpe-rekune* chez Piluzio), tous les faits confirment l'assertion de G. Piccillo.

L'importance du texte « adopté » sui generis, réside — comme l'auteur de l'étude l'a démontré — tant dans le fait qu'il offre un modèle du parler « moldave » de la deuxième moitié du XVII^e siècle que dans son utilisation, par C. F. Temler, pour la rédaction de son *Vocabulaire* (deuxième moitié du XVIII^e siècle).

Elena Scărlătoiu

*Die deutsche literatur deschiute ostmittel und sidost-europas von der mitte des 19 Jahr-
derts bis leule.* Forschungs schwerpunkte und Defizite. Hrsg. von Anton Schwob [Red. :
Peter Motzan und Stefan Sienerth], München, Südostdt. Kulturwerk, 1992, 293 S.

Le volume réunit les travaux du Symposium international tenu les 22—25 octobre 1990 à l'Institut des Etudes Allemandes de la « Karl-Franzens-Universität » de Graz, organisé en collaboration avec Südostdeutschen Kulturwerk de München.

Zoran Konstantinović présente une synthèse, établie du point de vue littéraire-historique, des périodes qui marquent la spiritualité de l'Europe Centrale.

La plupart des travaux traitent des problèmes liés à la littérature de la minorité allemande qui vit dans les provinces avec une population en majorité roumaine : le Banat, la Transylvanie (Siebenbürgen), la Bucovine (à travers l'histoire de la culture roumaine on envisage ces provinces particulièrement dans leur corrélation). Les chercheurs d'expression allemande en relèvent — de leur point de vue — surtout les différences et repoussent, tantôt implicitement, tantôt explicitement, toute tentative d'établir entre ces provinces quelque rapport.

On y présente maintes personnalités de la littérature allemande de ces territoires (Oscar Walter Cisek, Alfred Margul Sperber, Heinrich Zillich), de même que l'évolution parcourue par certains périodiques (« Der Nerv » de Cernăuți, « Die Karpathen », « Karpathenrundschau » — chacun d'eux relié d'une manière ou d'une autre à l'histoire de la culture roumaine).

Du douloureux contact avec le système répressif de la dictature communiste s'occupe Hans Bergel (*Erfahrungen eines Autors mit Verlogen*), alors que d'autres chercheurs s'arrêtent soit sur un certain problème posé par quelque courant littéraire (p. ex. : les résonances classiques et romantiques dans le réalisme du 19^e siècle), soit sur l'investigation de certaines sources de ce même 19^e siècle demeurées inconnues jusqu'à ce jour, soit aussi sur la période qui suivit l'année 1945.

En ce qui concerne la littérature de l'une des trois provinces mentionnées, en l'espèce la Bucovine, Horst Fassel en brosse un tableau d'ensemble (*Entwicklungstendenzen und Forschungslücken*) où quelques points de vue sont extrêmement intéressants pour les chercheurs roumains (à qui serait également utile de connaître le volume *Die Bukowina. Studien zu einer versunkenen Literaturlandschaft*, Hrsg. von Dietmar Goltschmigg und Anton Schwob, Tübingen, 1990).

Dans un tour d'horizon déployé avec lucidité, Alexander Ritter synthétise sous le titre *Neun Bukarester Thesen zu Literaturentwicklung und Forschungsperspektiven : Deutschsprachige Literatur des Auslands* les problèmes que soulève la littérature contemporaine d'expression allemande cultivée hors des Etats germanophones. A son tour, Sigurd Paul Scheichl analyse avec objectivité mais en même temps avec une compréhension affective le rapport entre *Südostdeutscher Autor — binnendeutscher Verlag — binnendeutscher Leser*.

Une place spéciale en Europe Centrale et sud-orientale revient à la littérature d'expression allemande des Juifs. Les références à l'expérience — parfois dramatique — vécue par les écrivains juifs ne manquent pas non plus des travaux précédemment cités, mais elles sont notamment faites dans les études dédiées à *Jener Welt von der wir wenig wissen : Einige Anmerkungen zu Josef Burg* (sous la signature de Claus Stephani) et *Wilmei von Vukelich : eine Chronistin des Judentums in Mitteleuropa* (signataire : Vlado Obad). La relation entre Allemands et Juifs est mise en évidence par Maria Klanska dans *Die deutschsprachige Literatur Galiziens*.

Enfin, les études ayant trait à la littérature du 19^e siècle appartenant aux « Zips » de la Slovaquie et à la situation presque dramatique de la littérature allemande en Hongrie complètent la sphère de nos connaissances concernant les Allemands de l'Ostmitteleurope.

Deux instruments de travail propres aux recherches philologiques y sont examinés très attentivement : la *Literaturgeschichte von Nagl/Zeidler* et un périodique spécialisé : *Die 4 Südostdeutschen-Vierteljahresblätter als Publikationsmedium für Literatur*.

Dans le volume dont nous rendons compte la *deutsche Regionalliteratur* est constamment définie en la rapportant à la *Binnendeutsche Literatur* et, parfois, mais seulement tangentiellement il est vrai, à la littérature de la population majoritaire au sein de laquelle les groupes ethniques allemands ont été amenés, à diverses époques, par les événements de l'histoire. Toujours est-il que pour le spécialiste roumain de littérature comparée, les études réunies dans ce volume ont une double importance : par l'incontestable richesse des informations d'histoire littéraire qu'elles apportent, d'un côté, et d'un autre côté par la chance qu'elles occasionnent de refaire l'image mentale des intellectuels de la minorité ethnique allemande sur ceux avec lesquels ils coexistent (ou ont coexisté).

ARNOLD NIEDERER, *Alpine Alltagskultur zwischen Beharrung und Wandel*, Hrsg. K. Andereg und W. Bätzing, Verlag Paul Haupt, Bern, Stuttgart, Wien, 1993, 529 pp. +ill.

L'ensemble des problèmes de la vie quotidienne alpine représente un domaine nettement spécialisé de l'ethnologie européenne. Maintes réunions scientifiques internationales ont traité ces dernières années de ce sujet. Le domaine ethnographique est déterminé non seulement par la localisation géographique, mais aussi par la spécialisation des activités et par les identités régionales. Qui plus est l'ensemble des problèmes de la vie alpine qui attirait l'attention des ethnographes durant les années 50—60 focalise de nos jours les spécialistes de quelques autres disciplines — écologie, économie, politique, journalisme — influant directement aujourd'hui sur cet habitat. L'intérêt porte maintenant sur le développement économique des régions alpines, donc sur les investissements, sur le développement du tourisme et, depuis la huitième décennie, sur la protection de l'environnement. Ce n'est pas tant le potentiel zonal qui importe, mais plutôt la politique socio-culturelle des groupes humains. Le programme national suisse — « Mensch und Umwelt im Hochgebirge » — est axé sur les problèmes des régions alpines considérés sous un jour sociologique et psychologique. Toutefois, ainsi qu'il se dégage nettement du présent ouvrage, « l'identité culturelle » doit bénéficier en tout premier lieu du témoignage de l'ethnographie.

Les problèmes de la vie dans ces régions sont ceux d'une société « ouverte », qui requiert une étude de la dynamique de ses transformations. De là, une question légitime, qui pourrait même servir de devise, à savoir : « quelle serait la valeur de la culture traditionnelle dans le monde moderne ? » On y lit, en effet (p. 15) « Können die traditionellen und die modernen Werte so miteinander verbunden werden, dass eine neue kulturelle Identität entsteht, die verantwortungsbewusst und 'nachhaltig' mit der eigenen Tradition und der alpinen Umwelt umgeht? Oder dominiert dabei die moderne über die traditionelle Welt, was mit der Gefahr von wirtschaftlicher und kultureller Überfremdung und der Anfälligkeit für Spekulationsprojekte verbunden ist? Oder dominiert umgekehrt die traditionelle über die moderne Welt, was mit der Gefahr allgemeiner Innovationsfeindlichkeit, kultureller Erstarrung und wirtschaftlicher Stagnation verbunden ist? »

Le présent volume réunit les études publiées pendant 35 ans (1956—1991) d'activité de l'un des meilleurs connaisseurs de ces problèmes, le professeur Arnold Niederer. Ayant vécu dans cet environnement, il a d'abord connu la réalité alpine, pour ne l'étudier que par la suite en tant qu'ethnologue, l'approche théorique reposant donc sur une riche connaissance empirique. L'étude fondée sur ses propres constats (une étude où le chercheur est en même temps son propre informateur) l'a préservé de tout penchant à romancer le passé, lui facilitant de saisir les transformations en cours. Ce sont du reste ces transformations, ces changements culturels qui font le thème de plusieurs contributions : *Überlieferung im Wandel* (p. 95—100) ; *Die alpine Alltagskultur zwischen Routine und der Adoption von Neuerungen* (p. 116—139) ; *Sitten, Bräuche und Traditionen auf dem Hintergrund des Umbruchs im Berggebiet* (p. 304—314) ; *Aktuelle soziokulturelle und wirtschaftspolitische Prozesse im schweizerischen Alpenraum* (p. 364—377), etc. Le classement des innovations endogènes et exogènes repose sur des critères choisis parmi les plus efficaces (p. 123).

Il est généralement connu que T. Hofer (*Anthropologists and Native Ethnographers in Central European Villages — Comparative Notes on the Professional Personality of two Disciplines*, « Current Anthropology », Bd. 9 4, 1968) a fixé les éléments différentiels de l'information ethnographique, partant des deux modes d'approche, celui des informateurs et celui de la connaissance vécue d'une réalité décrite. Le premier de ces modes d'approche marque les études ethnographiques du Sud-Est de l'Europe et — à notre avis — il ne favorise pas le chercheur. Invoquer sans cesse le nom de l'informateur pour attester un phénomène, citer donc toujours sur le parcours d'une enquête le nom de son sujet conduirait par la force des choses à une information incomplète ; si l'enquête couvre un bref intervalle de temps, elle conduira à des résultats non différenciés entre phénomènes désuets et phénomènes novateurs en train de s'imposer, ou des phénomènes occasionnels d'une zone allogène ou encore des phénomènes uniques. L'enregistrement « accéléré » des catégories ethnographiques au moyen des questionnaires obtient des résultats remarquables dans le champ des grands travaux de géographie ethnographique (atlas) ou des dictionnaires, car, quand il s'agit de vastes espaces, les données se vérifient les unes les autres permettant de dépister les informations erronées ou les *hapax*. Pourtant, la recherche monographique accomplie par des spécialistes intégrés dans la vie de la zone qu'ils étudient a prouvé qu'il s'agit de la plus authentique approche de ces phénomènes (cf. Lucia Apolzan, *Carpații-le-zaur de istorie*, Ed. Științifică, Bucaresti, 1987). La responsabilité de la mise en lumière du phénomène respectif et de son interprétation correcte reviendra donc entièrement au chercheur.

La fondation de la chaire d'ethnologie à l'Université de Zurich par Richard Weiss, dont le disciple et continuateur est Arnold Niederer (titulaire de cette chaire durant seize années) devait avoir les meilleurs résultats pour le développement de la recherche en Suisse, certainement, mais aussi pour l'ethnologie européenne en général. En effet, c'est sous son égide que fut conçu et édité le grand *Atlas der schweizerischen Volkskunde* (1950-1989).

Par ailleurs, la tradition ethnographique est valorisée en Suisse grâce aussi aux 338 musées locaux, dont les collections exposent des pièces véritables vestiges historiques, même si dans certains cas leur âge ne dépasse pas quelques dizaines d'années. Une activité culturelle et scientifique incessante se développe à l'ombre de ces musées, avec des conférences, des publications, des initiatives visant la protection des valeurs culturelles *in situ* (cf. à cet effet l'étude *Volkswundliche und völkerkundliche Forschung in Alpenraum*, insérée dans le volume même qui nous occupe, p. 280-287).

Depuis Léopold Rütimeyer, avec son ouvrage *Ur-Ethnographie der Schweiz* (Basel, 1924) et la monographie de Paul Scheuermcier, *Bauernwerk in Italien, der italienischen und rätoromanischen Schweiz* (Erlenbach - Zürich, 1943, Bern, 1956, 2 vol.) une école ethnographique est née en Suisse après la deuxième guerre mondiale. A son éclosion ont pris part aussi des anthropologues américains, explorant cette zone suivant leurs méthodes novatrices et élargissant, de la sorte, grandement l'ensemble des problèmes ethnologiques (cf. G. Muehlbauer, *Common Interest Associations. Intensification of Factionalism and New Leadership: Responses to Economic Change in a Swiss Alpine Community*, Wisconsin - Milwaukee, 1979).

L'ensemble des problèmes concernant la vie de l'homme en montagne a été étudié par l'ethnologie suisse partant d'une méthodologie qui s'est prêtée à être appliquée également dans d'autres zones alpines de l'Europe, respectivement en Europe du Sud-Est. Les renseignements tirés des Alpes Dinariques, les exemples de la littérature spécialisée slovaque et slovène est souvent évoquée dans ce contexte.

Les collectivités alpines suisses ont développé divers types d'activités d'équipe et d'entraide à destinations multiples, mais avant tout d'utilité publique. Dans bon nombre de cantons ce sont les habitants qui assurent l'entretien intégral des voies publiques et des ponts, la surveillance des torrents déferlant de la montagne, les pâturages communaux, etc. Cette sorte d'activité collective est expliquée dans les termes suivants : « Une trace de l'esprit fédéral et particulariste de ce peuple est dans le peu qu'il demande et attend des pouvoirs officiels. Les organisations en consortage lui sont infiniment plus chères... Consortages et laiteries villageoises, les chapelles de quartier, les fontaines publiques, les engins et les organisations de lutte contre l'incendie, les écoles aussi sont l'affaire du quart et instituées comme lui au hasard des groupements » (cf. l'ouvrage d'Arnold Niederer, p. 86, note 31).

A ceci, on pourrait ajouter pour le Sud-Est européen, le souci de l'aménagement des puits et fontaines, ainsi que de leur entretien - travaux réalisés en commun. L'appel au travail en commun se faisait en Suisse au moyen d'un tintement de cloche : un vicaire du XVIII^e siècle est entré dans l'histoire locale pour avoir interdit l'usage des cloches à cet effet. L'absence dans cette sorte de cas était sanctionnée d'une amende. Ce travail incessant de l'homme sur la nature est à l'origine de l'aspect particulier de la Suisse, dont J.J. Rousseau parlait comme d', « un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée [qui] montrait partout la main de l'homme ».

Il convient de reconnaître que l'ouvrage qui fait l'objet de cette présentation est admirablement composé. Conçu selon un ordre chronologique, il reflète une remarquable unité de la recherche de son auteur tout au long de cette activité, enrichie grâce à la diversification méthodologique et à l'apport théorique personnel. Pour la première fois, des études déjà parues en français sont imprimées en allemand aussi.

Un mérite spécial revient à W. Bätzing, dont l'étude introductive examine avec minutie toutes les implications, ainsi que la place et le rôle de l'œuvre d'Arnold Niederer dans l'ethnologie européenne. On doit également à l'éditeur le très complet appareil critique - notes d'édition, une bibliographie générale de la littérature spécialisée citée dans l'ouvrage. La liste des travaux d'Arnold Niederer comptent 211 études et volumes, dont quelques-uns - tels les commentaires des cartes de l'*Atlas der schweizerischen Volkskunde* - n'ont pu être réalisés qu'en œuvrant assiduellement au fil des décennies. Notons que le dernier titre de la liste des travaux d'Arnold Niederer est *La cartographie ethnolinguistique*, c'est-à-dire celui de la communication présentée à l'Académie Roumaine en 1990 (et publiée dans « Revue Roumaine de Linguistique », 1991).

Il convient aussi de relever la valeur des photos reproduites dans cet ouvrage de Niederer. Elles sont particulièrement éloquentes, permettant de saisir les conditions de la vie dans ces zones alpines, leur développement, les moyens de transport, la décoration intérieure des maisons, la façon dont s'accomplissent certains travaux ménagers ou de construction, les festivités lors des manifestations religieuses etc.

Par toute son activité, Arnold Niederer a bâti une œuvre fondamentale pour l'ethnologie européenne en général, notamment pour l'ethnologie de la vie montagnarde. Ce volume en est la preuve incontestable. Reconnaissons-le et rendons lui hommages.

Zamfira Mihail

Du grain au pain. Symboles, Savoirs, Pratiques. Collection "Ethnologies d'Europe", 1992, no. 2.

The volume was printed in "Ethnologies d'Europe. Les correspondances de Civilisations", collection belonging to "Civilisation — Revue Internationale des Sciences Humaines et de Civilisations différentes", a review published by the Sociology Institute of the Free University in Brussels. It includes the papers presented to the fourth edition of the Days of European Compared Ethnology carried on in Carreto di Spoleto, Italy in June, 1990 and organized by the Department of Anthropological Studies of La Sapienza University in Rome.

The text of the papers were collected and prepared by Marianne Mesnil, professor of ethnology at the Institute of Sociology in Brussels. It is quite obvious that this assignment was carried out by a skilled ethnologist as she not only systematized the main themes of the materials assembled in the volume but also advanced new ideas and personal opinions.

The title of the introductory study "Patience et longueur du temps: les leçons du pain" is very suggestive and mirrors the novel approach to the vast topic of bread. To begin with, she considered it to belong to the field of food (as an identity factor when studying various peoples), then she chose the most important subjects from the multitude of papers and having a varied ideative basis she was able to make personal short remarks on: the behaviour, history, methods, ritual practices or symbols correlated to this food — bread — a fundamental symbol of popular culture.

Noticing the parallel that might be drawn between the vegetal cycle of wheat and the life cycle of a human being, the author underlines the symbolic periplus of bread "from cradle to tomb", a metaphor that might be used during the whole human existence. Starting on this idea, the author thinks of it as *Un modèle pour penser la vie* and as *Un modèle pour penser l'au-delà*, the central element of which is bread.

The study of bread within European civilization revealed the common values allotted to bread by the peasant societies as "daily but sacred food" obtained through effort and patience (p. 14). The author rediscovers these values which are quite well mirrored in traditional Romanian culture. As an expert in Romanian popular culture, she is well acquainted with both specialized literature and Romanian rural reality (as she made researches on the spot) as well as conversant with European culture. Consequently, M. Mesnil is able to make comparisons and scientific estimations regarding the Romanian popular culture within Europe. An example is *Pluguşorul* "a concentrate cycle of wheat", "a genuine epopee of wheat" (p. 14) and the story of bread, a folklore creation according to which bread has the role of martyr and saviour — an idea with conspicuous meaning when speaking about the symbolic value of bread in Romanian popular culture.

The first materials used in the book have in common the fact that they appealed to archaeological data that might be useful for new information as regards the history of the basic food in Europe. As a result of a series of interdisciplinary studies of archaeology, botanic and genetics, the origin and evolution of cultivated wheat is revealed by Simone Denayer in *Du grain au grain. Le cycle de vie et l'histoire des blés*. So that, this article deals with the successive stages of wheat grain cycle of life beginning with its complete disappearance when sown, continuing with its apparent death, its revival in spring and finally the maturation of the wheat ear.

Comparative archaeological researches carried out throughout Europe helped Kai Fechner to compile a vast material under the title *Le pain avant l'histoire: un bilan archéologique et paléontologique pour le nord-ouest de l'Europe*. According to prehistoric vestiges he reaches the conclusion that the first attestations of bread are to be found in the middle neolithic (in 3500 B.C.) and are coming from Switzerland and North Germany. As the author himself asserts, his scientific contribution has three aims in view, namely: to contribute to the ethnological researches by founding the origin of the European tradition of bread in time and space, to initiate a catalogue of prehistoric vestiges connected with bread and to define the archaeological structures implied in the history of bread processing. In the rich bibliography appended to the study we notice some works belonging to Romanian archaeologists.

Using new archaeological methods in studying both the bread grains and the environment and using ethnological data too, Alexander Fenton intended to explain the past through data of the present in his articles *Small Scale Techniques in Processing Cereals for Food*.

In Enzo Spera's study *La panification comme 'acte de vie'. Pratiques et langage autour de la fabrication du pain en Basilicate* (Italie), we can envisage an attractive prospect as regards the place of bread in the universe of traditional life and European peasant's love for bread. The place of bread when speaking of "humanized presence" within family there where bread is prepared is pointed out whenever he describes the gestures and phrases used when daily bread is prepared. The metaphor of the sexual intercourse is part of this scenario "humanizing" his plea for panification values in the popular spirituality.

In *L'orge dans l'alimentation des Sardes : le pain des bergers nomades*, by Giannetta Murru Corriga, the importance of barley a cereal which often replaced wheat in European peoples' nourishing, is dealt with. As she is in the possession of palaeobotanical data which attest barley culture in Sardinia as early as the middle neolithic, the author describes barley panification, maintained as food until the middle of this century in villages with poor lands and inhabited by shepherds. She emphasizes the complexity of barley change from the sown grain to flour, the various work techniques, types of ferment and the complicated processing for obtaining the finite product — the bread for transhumant shepherds.

Valuable methodological suggestions are offered by Giulio Angioni in *Du pain et du fromage. Céréaliculture, assolement, élevage des moutons et alimentation traditionnelle en Sardaigne*. The author notices the correlation between the cereal local agriculture based on wheat culture and the restrictions imposed by sheep raising and the characteristics of traditional nourishment of the inhabitants the basic of which is wheat bread. He succeeds in visualising their traditional life, the main foods — bread and cheese — being the basic elements of nourishment representative for this area.

In *La farine et la forme. A propos des figures en pâte sucrée d'un village de l'Italie du sud*, Francesco Faeta deals with different qualities of flour achieved by flour processing. The figures made of dough are visualized both as objects and signs and as typical products of a folklore ideology transposed in the way of representing, figuring and processing this ephemeral material — the dough.

The scientific punctiliousness, the accuracy of the documentation and his ability to choose the relevant details are mirrored in Renaud Zeebraek's *Calendrier des pains rituels et de préparations à base de céréales dans les traditions wallonnes*. The calendar of Wallon ritual bread devoted to the winter cycle (from the 1st of November to the Easter) reveals the rich symbolic of dough moulding for each holiday as well as the ingenuity of processing that raw material.

The same Renaud Zeebroek published *The Bibliography* for the years from 1970 to 1990 regarding *Le pain de l'Europe*. He presents different scientific aspects regrouped according to geographic and cultural areas noticed in the European ethnology of bread during these 20 years. His book is very useful for comparative researches. It is worth mentioning the fact that Romanian bibliography is represented by 7 titles mirroring the concern of the Romanian ethnologists to clear up the various meanings of bread in Romanian culture. The publication of this first bibliography on this subject is a remarkable fact. The bibliography is going to be supplemented with numerous studies printed these last years as a result of an ever increasing interest of the European researchers in the complex problems of bread within popular culture.

Ofelia Văduva

TODOR BOIAJIEV, Българските говори в западна Българска (и източна) Одринска Тракия, "Kliment Ohridski" University Publishing House, Sofia, 1991.

One of the most interesting subjects of research within Bulgarian dialectology along the times refers to the languages of the Roupis — a special dialectal group — spoken in southern and eastern Thrace. Each new scientific work in this linguistic field bringing forward the peculiarity of some languages gradually covers the unknown facets.

The researches dedicated to Roupis eastern dialects and especially to the southern Thracic ones are quite valuable. Undoubtedly, some of the doctor's degree theses on southern Thracic languages are quite useful but they cannot substitute for some works published and scientifically acknowledged. The well-known researches of St. Siskov (1907), St. Mladenov (1935) and

Hr. Kodov (1935) are satisfactory, to some extent, as regards the modern requirements of studying the southern Thracic dialects. As the number of villages investigated for this spoken language was quite limited it was not possible to draw the exact lines of the isogloss.

The work offers a relative even description of the main phonetic, morphological, accentological and syntactical characteristics of that part of Bulgarian languages which exist beyond Bulgarian southern boundary. The author presents an accurate image of the Bulgarian dialects called "southern Thracic languages" as he carried out reliable, repeated investigations in 124 villages inhabited by Bulgarians on the territory of eastern Greece and western Turkey (the European territory, as well as in Asian Minor), combining the methods of descriptive linguistics with those of geographical linguistics.

His concern about this field dates from years ago; in 1972 he published a dialectal monograph ("Languages Spoken in Săceanli village, Giurgiu region") followed by a series of articles mirroring the state of Thracic languages.

Even in the foreword of the work we are dealing with, it is obvious his concern in the fundamental problems of Bulgarian dialectology that is "to precisely state some exact criteria in establishing the unity and diversity of the Bulgarian language reflected in its dialects..." (p. 7). The author is convinced that only in this way a classification of Bulgarian languages and their genetic interconnection are possible. That's why, a special interest is evinced in classifications made up to now and especially in the opinions on the delimitations between Roupic languages and their inner division. Consequently, attempts are made for explaining the widespread name of "Roupi" belonging to a large part of the inhabitants not only of Rodope but also the ones on the east of these mountains (p. 12). In the same chapter there are summarily explained the linguistic data for differentiating these languages (p. 13-19). So that, the author establishes the geographical and linguistic limits of the eastern Roupic dialect on the basis of specific language facts which include "the language in northern Thrace (south of the sub-Balkan languages), those in western Thrace (south of Grudovo) and the Bulgarian languages in Asia Minor" (p. 20). However, even within these limits not only typical linguistic facts may be observed. The Roupic languages, as a whole, the same with the eastern Roupic languages, in particular, are characterized by the presence of some non-unitary areals. Although some phenomena belong to the dialectal community of "Roupi" they do not create a common image for the respective territory. This fact may be explained by the historical conditions of this region development. Having at hand rich historical and statistical data, the author dwells on this population characteristics, on the component parts and shifting of this population along the time, taking into account the development of the Bulgarian language beginning with the Slavs coming until our days. "The author draws the conclusion that the history of these settlements in Thrace was very diversified. The varied structure of the population is mirrored in this region dialects and even in both the variety of the popular costume and some customs.

The new comers mingled with the old Roupi inhabitants, becoming the nucleus of a new community with ethnographic and linguistic complex traits" (p. 32).

That's why there was very difficult to obtain an inner classification of eastern Roupic languages. In general, T. Boiagiev accepts the already known classification according to their geographical area: *the northern Thracian languages*, on the one hand, and *the southern Thracian languages*, on the other hand. In his opinion, the first category is to be found from "south-east of Plovdiv, Parvomaisko, Haskovo, Harmangisko, Svilengradsko, Odrinsko to the north of the river Arda" (p. 33), and the southern category is placed in "western Thrace and in eastern Thrace — south of Odrin, in Uzunkjopriisko, Malgarsko, Kesansko, the Asia Minor languages included" (p. 33). The river Arda is considered to be the boundary between them although this is a fictitious delimitation because the author himself asserts that the speakers of these languages amount to 350 000 of "emigrant inhabitants" scattered in eastern Bulgaria. At the same time, the southern Thracian languages are divided by him into three subgroups: western Thracian languages, eastern Thracian languages and Asia Minor languages.

Further on, the author offers us a minute characterization of the southern Thracian dialect, pointing out its phonetical, accentological, morphological and syntactic characteristics. He observes their evolution beginning with the old Bulgarian and he suggests alternative hypotheses, for some cases, when explaining the analyzed phenomena (for example p. 40-41). This analysis is supplemented by a description of some separate languages in different regions so that he is able to more exactly define their territorial differentiation as well as their connection with other dialects.

The research is much more valuable since at the end of the work some maps covering the most important linguistic phenomena are to be found. In fact, they represent a small linguistic atlas of the southern Thracian languages. As the case stands, the author did not deal

with the characteristics of this dialect vocabulary or word building, subjects of further monographic researches.

T. Boiagiev's work, a true linguistic monograph, includes valuable interpretative maps and a vast material of facts. He often resorts to comparisons with other dialects not only the Roupic and Macedonian ones but also with those covering the whole Bulgarian territory. The author confirms, improves or rejects some former assertions on the southern Thracian Bulgarian population and dialects. The most valuable contribution might be the fact that by using linguistic means it may undoubtedly be proved the genetic connection between the southern Thracian languages and the whole Bulgarian community. Regardless of its diversity, the dialect under research is a part of the Bulgarian linguistic system and its speakers belong to the Bulgarian people.

Thanks to its scientific value, the work represents a precious contribution to both the domain of Bulgaristics and general Slavistics.

Zoia Barbolova
(Sofia)

Südosteuropa Mitteilungen, Vierteljahresschrift der Südosteuropa-Gesellschaft e.V., Heft 1/1993, 33 Jahrgang.

Heft 1 1993 der Zeitschrift *Südosteuropa Mitteilungen* bringt nach sechs, bemerkenswerten Aufsätzen, Berichte über Tagungen und wissenschaftliche Symposien, die von der Südosteuropa Gesellschaft (SOG) organisiert wurden. Es folgen Ankündigungen von Seminaren und Vortragsreihen sowie Buchbesprechungen.

In einem Anhang gratulieren die SOG und das Südosteuropa Seminar der Universität München Herrn Prof. Dr. Hermann Gross zum 90. Geburtstag. Herr Prof. H. Gross, Ehrenmitglied und langjähriger Vizepräsident der SOG, stammt aus Siebenbürgen. Auf diesem Wege schließen wir uns nachträglich den Glückwünschen an.

Besonders aufschlußreich ist der Aufsatz "Die Befreiung der Kulturen. Europas Kulturkreise nach dem Ende der Systeme" von Heinz-Jürgen Axt.

H.-J. Axt, Privatdozent an der Technischen Universität Berlin, umreißt in seinem Beitrag ein weites sozialwissenschaftliches Arbeitsfeld wie er selbst anmerkt, ohne "Ergebnisse" vorzulegen. Seine Feststellung, Europas Identität liegt in verschiedenartigen Kulturen, hat als Grundlage vier Thesen, auf die wir kurz eingehen möchten.

In der ersten These wird ein historisches Problem angesprochen. Der Kalte Krieg hat den ehemals sowjetisch beeinflussten Staaten ein gesellschaftliches System aufgedrängt und zumindest die historischen, kulturellen und religiösen Identitäten in den Hintergrund geraten lassen. Doch diese Identitäten konnten nicht völlig ausgelöscht werden. Mit dem Ende des Ost-West-Gegensatzes erleben wir eine Renaissance dieser Identitäten, schreibt H.-J. Axt.

Laut These zwei kennt Europa drei wichtige Kulturkreise: Der lateinische Westen¹ und der orthodoxe Osten² haben in Europa einen weitaus größeren Einfluß als der Islam. H.-J. Axt schätzt den Islam in Europa als intermediär³ ein, weil er hauptsächlich Verbreitung in Länder findet, die den orthodoxen Osten vom lateinischen Westen "trennen" und weil er die meisten Anhänger in Staaten hat, die am Rande Europas liegen.

¹ Zum lateinischen Westen zählt Axt die Staaten der Europäischen Gemeinschaft: Belgien, Dänemark, Deutschland, Frankreich, Großbritannien, Irland, Italien, Luxemburg, die Niederlande, Portugal und Spanien. Griechenland wird eine Mittelstellung zugestanden: zwar hat die griechische Antike die westliche Zivilisation begründet, sagt Axt, doch das Land hat wegen seiner byzantinischen Tradition, der langen Besatzungszeit durch die Osmanen und der Zugehörigkeit zur orthodoxen Welt eine andere Entwicklung genommen. Zum lateinischen Westen gehören noch die EFTA-Länder: Finnland, Island, Liechtenstein, Norwegen, Österreich, die Schweiz und Schweden sowie die ehemals kommunistischen Staaten Ost- und Südosteuropas: Estland, Kroatien, Lettland, Litauen, Polen, die Tschechische Republik und Ungarn.

² Zum orthodoxen Osten gehören Bulgarien, das jugoslawische Mazedonien, Rumänien, Rußland, Serbien — Montenegro, die Ukraine, Weißrußland und natürlich auch die Republik Moldau, die H.-J. Axt vergessen hat, hier anzuführen.

³ Albanien, Bosnien-Herzegowina und die Türkei.

Nach den Ausführungen der dritten These gibt es keine einheitliche europäische Identität. Es sind vielmehr verschiedene Kulturkreise, die die Identität Europas bilden.

In der vierten These werden die Bemühungen angesprochen, die ökonomischen und politischen Systeme in Europa anzunähern. Doch von den Politikern hört man nichts über die Erfolgsaussichten und die zeitliche Dimension dieser Annäherungsbestrebungen. Je mehr diese Bestrebungen von Erfolg gekrönt sein werden, desto mehr werden sich die Strukturen in Europa ähneln, was aber nicht unbedingt zu einer europäischen Idylle führen wird, schreibt Axt.

Im folgenden befaßt sich H.-J. Axt mit einigen Aspekten zur orthodoxen Welt und zum Islam, jeweils in Auseinandersetzung mit den Charakteristika des lateinischen Westens.

Diese Studie dürfte ein besonderes Interesse bei den Wissenschaftlern in Rumänien wecken. Schon allein deshalb wäre es von Vorteil, diesen Aufsatz auch in rumänischer Sprache zu veröffentlichen.

Es folgen vier Beiträge zur Jugoslawien — Problematik. Die fünf Autoren dieser Aufsätze stammen aus dem ehemaligen Jugoslawien und leben und arbeiten (mit einer Ausnahme) in ihrem Herkunftsland.

Mit dem Thema "Slowenien: Auf dem Wege zur wirtschaftlicher Erfolgsstory?" befaßt sich der slowenische Minister für Wirtschaftsplanung, Davorin Kračun. Er erörtert in seinem Aufsatz die ökonomische Rolle seines Landes innerhalb des ehemaligen Jugoslawien sowie die Strukturreformen und die Wirtschaftspolitik nach der Unabhängigkeitserklärung Sloweniens.

In "Die Nachfolgestaaten Jugoslawiens zwischen Stabilisierung und Zusammenbruch" geht Liliana Djeković — Sachverständige vom Südosteuropa Institut der Universität München der Frage nach, ob Konkurrenz oder Kooperation die Zukunftsperspektiven der gewesenen jugoslawischen Staaten sind.

Der Belgrader Professor, Predrag Simić, erforscht in seinem Beitrag "Bürgerkrieg in Jugoslawien: Vom lokalen Konflikt zur europäischen Krise" die innenpolitischen Ursachen für die Auseinandersetzungen im früheren Jugoslawien und die Reaktionen der Europäischen Gemeinschaft und der Vereinigten Staaten auf diese.

Mladen Klemenčić und Duško Topalović, beide sind Mitarbeiter des Geographischen Instituts der Universität Zagreb, versuchen in ihrem Aufsatz zu beweisen, daß Kroatien geopolitisch mit Bosnien — Herzegowina so eng verbunden ist, folglich müsse die kroatische Politik daran interessiert sein, eine selbständige Republik Bosnien — Herzegowina zu erhalten. Doch, wie wir heute wissen, existiert Bosnien — Herzegowina de facto nicht mehr als ungeteilter und souveräner Staat. Der Titel ihres Beitrages lautet: "Geopolitische Verflechtungen von Kroatien und Bosnien — Herzegowina".

Gregor M. Manousakis, Athener Journalist, stellt in seiner gründlichen und tiefgehenden Analyse, "Entstehung und Wandlung des Klientelsystems in Griechenland", die Geschichte des Klientelsystems seines Landes dar.

Von den fünf Rezensionen wollen wir hier nur die von Georg Brunner erwähnen, weil, wie wir meinen, das Buch von Erich Kendi in Rumänien nicht nur bei Juristen ein besonderes Interesse hervorrufen wird. Der Titel von E. Kendis Studie lautet: „Minderheitenschutz in Rumänien. Die rechtliche Normierung des Schutzes der ethnischen Minderheiten in Rumänien“, R. Oldenbourg Verlag, München 1992. Diese Arbeit wurde von der Juristischen Fakultät der Universität München als Dissertation angenommen und 1992 mit dem Förderpreis der SOG ausgezeichnet.

Der Schwerpunkt der Studie liegt auf der Erforschung der innerstaatlichen Rechtslage der nationalen Minderheiten und der Darstellung der Diskrepanz zwischen Anspruch und Wirklichkeit des Minderheitenschutzes in Rumänien.

Josef Sallanz
(Heidelberg)

ΣΥΝΤΕΛΕΙΑ: Τεύχος 4—5 Ανοιξη, Καλοκαίρι, 1991, 167 p.

The spring-summer double issue, no. 4—5, of the Greek literature magazine "Syntelia" (= the end of the world) was printed in cooperation with the French Literary Translation Institute in Athena, under the care of Catherine Velissaris and represents a common effort with the aim in view of dedicating a vast monograph to Greek surrealism (we also take into account the volume *Cahiers pour un temps* published in Paris).

This anthology of parallel texts begins with Andreas Embirikos (the consummate translation into French of Jacques Bouchard, the classicist for whom those versions are *un violon d'Ingres*), continues with Kalas, Engonopoulos, Gatsos, Elytis, Sahtouris, Kaknavatos Valaoritits and ends with the last consequences of surrealism mirrored in Gisele Prassinis' texts.

Nanos Valaoritits' interview with Andreas Pagoulatos on surrealism and its representatives (112—119 pp) is a telling inner dialogue demonstrating a direct artistic experience. Apart from the representatives of a restricted current, those who collected the material offer a series of texts which discretely invite us to ponder over their origin (132—164 pp).

The bibliography at the end is very useful. Taking into account the congenital link between surrealist literature and painting it is also worth mentioning the pictures in the volume (most of the photos were taken by A. Embirikos) and the cover, a collage achieved by Elytis suggesting the metaphor of an ancient alloy and the Mediterranean ardent spirit represented by Greek cultural reality.

This was an ambitious assignment brought successfully to an end and even having the nimbus of a final thing.

Lia Brad-Chisacof

Philia, Zeitschrift für wissenschaftliche ökumenische und kulturelle Zusammenarbeit der Griechisch-deutschen Initiative, no. II, 1989.

"Philia", a magazine with an exquisite graphic aspect and rich and varied contents, is the result of efforts made by professor Evangelhos Konstantinou from Würzburg.

His foreword (3—4 pp) is a warm pleading for Europe unification, understanding and peacefulness on behalf of common tradition with roots in the old Greek culture.

Further on, a well documented article on Byzantine art and its relation with early medieval Europe by Victor H. Elben accompanied by impeccable illustrations (4—9 pp) follows.

In his article, Heide Froming deals with Greek theatre giving detailed descriptions of the most important architectural monuments dedicated to the theatre (10—16 pp).

An important article of K. Vakalopoulos reminding us of his former contributions on the same subject is entitled "Cultural, Political and Economic Role of Greek Diaspora in the Danube Area in the 18th and 19th Centuries" (17—21 pp). We might object to some conclusions ensued from this article, to some repeated preconceived ideas concerning the realities in the Danubian Principalities and with the relationship between societies and Greek diaspora. As there exists a vast bibliography on this topic he succeeded in considerably enlarging the subject. So that, in these countries the assimilation of Greek diaspora, a phenomenon already proved, not only existed but also occurred on all levels of the society.

The section dedicated to culture begins with a very dense study by E. Konstantinou devoted to the writer Tassos Athanasiadis, a well-known personality in Greek contemporary literature. The study is followed by a representative text of Athanasiadis writings, namely "The Holy Youth" published as a bilingual text, the German version belonging to professor Konstantinou (23—49 pp).

"The Mango Tree", a narrative by Hanna Johansen, is translated into Greek by the same E. Konstantinou.

The magazine has a section printed on pink paper including German, Greek and Cypriot poetry translated by the same hard-working E. Konstantinou (59—140 pp).

A special place is assigned to the social problems of Greek emigrants in Germany (124—127 pp) and to ecumenical problems. So that, we may find two articles: one of them dedicated to Saint Augustine, the most published theologian and another a discussion between E. Konstantinou and Parthenios, the patriarch of Alexandria and of the whole Africa (132—133 pp) the conclusions of it referring to an appeal and pleading for the church opening to the utmost its relationships.

The last pages of the magazine include short reviews on translations from other languages into German and a review on a book of poetry by Mircea Dinescu published in Zürich in 1990 (p. 144).

Thanks to its contents "Philia" distinguishes itself not only as a suspended metaphor but also as an active factor for cultural mutual knowledge and approach in the most comprehensive and true sense between East and West.

Lia Brad-Chisacof

LEANDROS VRANOUSIS

Il s'est éteint en pleine vigueur créatrice, au moment même où il mettait une dernière touche sur l'une des œuvres monumentales sur la diaspora grecque en Europe centrale, notamment la publication des textes et des documents concernant l'activité du journal *Εφημερίς* imprimé à Vienne au XIX^e siècle.

Né à Ioannina en 1921, diplômé de la Faculté de philosophie d'Athènes en 1947, après de solides et brillantes études il y passera son doctorat en 1962. Il est le principal artisan de l'« Archive Médiévale » devenue, dès 1966, le noyau du « Centre d'études médiévales et néohelléniques », institution dont il fut le directeur.

Grâce à sa formation d'historien et de philologue et avec l'appui de ses collaborateurs, il fut l'éditeur infatigable d'une série de sources, dont on ne saurait se passer pour l'étude de l'histoire du néohellénisme. Sa contribution personnelle est d'autant plus remarquable si l'on tient compte de la publication des textes inédits concernant Rhigas, Korays, Athanasios Hristopoulos, Athanasios Psalidas etc.

Fils de l'Épire, il s'est penché surtout sur cet espace historique grec en lui dédiant un bon nombre de livres et d'études et publiant dans les revues scientifiques régionales des textes historiques et littéraires dont nous rappelons : *Ίστορικά καὶ τοπογραφικά τοῦ μεσαιωνικοῦ κάστρου τῶν Ἰωαννίνων οὐ Χρονικά τῆς μεσαιωνικῆς καὶ τουρκοκρατούμενης Ἠπείρου* (1962).

Un autre aspect de l'activité aussi vaste que variée de Leandros Vranoussis est sa fidélité envers la diaspora grecque du Sud-Est de l'Europe et, qu'il nous soit permis de le dire, surtout celle de l'espace roumain. Bien que n'ayant vécu en Roumanie que dans ses plus jeunes années (1922—1928), Leandros Vranoussis fut l'un des meilleurs spécialistes étrangers de la langue, de l'histoire et de la culture roumaines. Il connaissait mieux que beaucoup d'autres l'historiographie roumaine ancienne et plus récente, ainsi que les sources de l'histoire de la Roumanie, grâce à ses recherches approfondies dans les bibliothèques et les archives roumaines, fait qui rend ses études sur les relations roumano-grecques absolument indispensables pour des recherches plus poussées dans le domaine. Son livre : *Rigas, un patriote grec des Principautés*, Bucarest, 1980, a été unanimement apprécié par les spécialistes, de même que ses autres travaux : *Les chansons phanariotes. Poésie et musique sur les bords du Bosphore et sur les rives du Danube*; *Les Conseils attribués au prince Neagoe (1512—1521) et le manuscrit autographe de leur auteur grec*. La communication *Le livre grec dans la renaissance du Sud-Est européen (XV^e—XVIII^e siècles)*, présentée au Colloque de l'AIIESEE de Suceava — Iași, 1975, à côté des autres nombreuses communications soutenues à des réunions internationales a suscité l'intérêt du monde scientifique témoignant de la portée de son œuvre.

Nous nous sommes limités seulement à quelques repères tirés de l'œuvre si riche de Leandros Vranoussis, mais suffisants pour réaliser la signification de la perte qu'a dû subir la recherche historique par la disparition de ce scientifique sans faille. Il a mis à jour des textes inédits, il a synthétisé des phénomènes historiques, il a eu aussi des préoccupations littéraires. Tous ceux qui l'ont connu et qui l'ont aimé ne cesseront jamais de se rappeler sa personnalité si attachante, l'immense passion pour l'histoire dont il fit preuve durant toute sa vie, son remarquable savoir et son attachement fidèle à la Roumanie.

Olga Cicanci

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

Une année vient de s'écouler depuis l'irréparable perte, le 11 mars 1993, d'une des plus appréciées personnalités des recherches néohelléniques. Née à Péristasis, en Grèce, le 31 mars 1906, Ariadna Camariano-Cioran était devenue Roumaine à l'âge de l'adolescence et, ensuite, par son mariage avec Georges Cioran, spécialiste des relations roumano-athoniotes. Son activité de recherches a débuté à l'Institut Balkanique de Bucarest, où elle a aussi enseigné la langue grecque à l'École de langues balkaniques. Par la suite, elle a continué à travailler — en tant que maître de recherches — à l'Institut d'Histoire « Nicolae Iorga » et, depuis 1963, à l'Institut d'Études sud-est européennes, dont elle fut l'un des membres fondateurs et où nous n'avons jamais cessé de la considérer un membre d'honneur, même après sa retraite.

Continuant, avec son frère Nestor Camariano, la tradition inaugurée par son oncle — Démosthène Russo — le créateur érudit et exigeant d'une véritable « école », par ses cours de langue et de littérature grecque à l'Université de Bucarest — Ariadna Camariano-Cioran a étudié et élucidé les thèmes essentiels des recherches néohelléniques en Roumanie. C'est grâce à ses infatigables efforts et à sa sagacité, doublée d'un besoin de précision très développé, que notre distinguée collègue a déblayé les principaux domaines des relations culturelles roumano-grecques aux XVIII^e et XIX^e siècles, son œuvre étant, surtout pour la dernière période, complémentaire à celle de son frère, Nestor Camariano. En suivant l'évolution de ses préoccupations, nous constatons qu'A. Camariano-Cioran a établi, en 1943, le répertoire du théâtre grec de Bucarest au début du XIX^e siècle et que, la même année, elle rectifiait l'attribution de la paternité du « Théâtre politique » de Nicolas Mavrcordat. En 1944, ses études sur les traductions de Voltaire et de Giovanni del Turco en roumain représentent une première approche d'un thème qui lui fut cher et qui touche à un chapitre essentiel de l'histoire des idées de notre zone : l'esprit révolutionnaire français et Voltaire en grec et en roumain, la réaction de la Patriarchie de Constantinople face à ce courant idéologique menaçant la vie spirituelle de l'Orthodoxie.

L'„influence de la poésie lyrique néogrecque sur la poésie roumaine" (1935) et, plus de 2 décennies plus tard, „les chansons et les versifications des Roumains et des Grecs" aux XVIII^e et XIX^e siècles, ont ouvert, avec une même compétence, un chapitre qui devrait être approfondi par les jeunes chercheurs, vu la richesse des manuscrits de l'Académie Roumaine et l'intérêt de cette étape pour la culture roumaine aussi.

Toujours dans le domaine littéraire, l'éminente néohelléniste a analysé les parénèses post-byzantines, les intermédiaires grecs des traductions roumaines de Wieland, La Fontaine, Beccaria et Marmontel. D'ailleurs, comment pourrait-on faire des recherches philologiques ou comparatistes roumano-grecques, sans connaître le tableau complet de la circulation des textes littéraires et philosophiques qu'elle a donné dans son livre monumental sur les Académies Princières de Bucarest et de Iassy et leurs professeurs (Thessalonique, 1974), qui eut le prix de l'Académie Roumaine pour sa version roumaine et celui de l'Académie d'Athènes pour la version française parue à Thessalonique. L'organisation et le contenu de l'enseignement de ces hautes écoles, leurs professeurs — qui enrichissent de manière substantielle la prosopographie des intellectuels du Sud-Est européen — l'importance des Académies pour la culture des Roumains et des peuples balkaniques, font de cette monographie un ouvrage de référence précieux. Sa valeur ne cesse d'être démontrée par les études néohelléniques de Roumanie et de Grèce, étant cité en tant qu'œuvre fondamentale de ce domaine.

Mais, évidemment, la liste de ses ouvrages ne s'arrête pas là. Elle occupera une place de marque dans la bibliographie raisonnée des recherches néohellénique de Roumanie que nous avons projetée.

En même temps que nos regrets pour cette séparation douloureuse, nous tenons à exprimer aussi toute l'admiration et l'estime des membres de l'Institut.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

A n n a l e s

Économies Sociétés Civilisations

Fondateurs : Lucien FEBVRE et Marc BLOCH, Directeur : Fernand BRAUDEL
Revue bimestrielle publiée depuis 1929 avec le concours
de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

48^e ANNÉE--N^o 5

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1993

LES SOCIABILITÉS URBAINES AU MOYEN AGE

Claude GAUVARD, Violence citadine et réseaux de solidarité.
L'exemple français aux XIV^e et XV^e siècles

Gervase ROSSER, Solidarités et changement social. Les fraternités
urbaines anglaises à la fin du Moyen Age

Villes médiévales et modernes (comptes rendus)

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

Maurice GODELIER, L'Occident, miroir brisé. Une évaluation partielle
de l'anthropologie sociale assortie de quelques perspectives

Bernard LEPETIT, Une logique du raisonnement historique (Note cri-
tique)

Gérard LENCLUD, La statue du commandeur (Note critique)

Anthropologie et histoire (comptes rendus)

LA MALADIE, LA FOI ET L'IMAGINAIRE

Aaron GOUREVITCH, L'individualité au Moyen Age. Le cas d'Opici-
nus de Canistris

Jole AGRIMI et Chiara CRISCIANI, Savoir médical et anthropologie
religieuse. Les représentations et les fonctions de la *vetula* (XIII^e—XV^e
siècle)

David CRESSY, De la fiction dans les archives ? ou le Monstre de 1569

RÉDACTION : 54, boulevard Raspail, 75006 PARIS

ABONNEMENTS 1993 ● France : 377 - Étudiants France : 283 F
● Étranger : 100 \$ - Pays de la CEE : 80 écus
● Le numéro : 94 F

Les abonnements doivent être souscrits auprès d'Armand COLIN Éditeur,

B.P. 22 - 41353 VINEUIL

LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

VICTOR SLĂVESCU (1891–1977), *Restitutio Historiographica* 2, par les soins de Al. Zub, 1993, 114 p.

ELIZA CAMPUS, *Ideea federală în perioada interbelică*, 1993, 150 p.

PAUL MIHAIL, ZAMFIRA MIHAIL, *Acte în limba română tipărite în Basarabia (1812–1830)*, I, 1993, 412 p.

MIODRAG MILIN, *Relații politice româno-sârbe în epoca modernă (secolul al XIX-lea)*, 1992, 240 p.

* * * *Studii și materiale de istorie medie*, vol. XI, *Evul mediu românesc, O nouă abordare*, 1992, 240 p.

* * * *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, Siebenter Band (1474–1486), Herausgegeben von G. Gündisch, K. G. Gündisch u.G. Nussbächer, 1991, 520 p. + 5 Tafeln.

CONSTANTIN CANTACUZINO STOLNICUL, *Istoria Țării Românești*, édition critique par les soins de Damaschin Mioc, 1991, 136 p.

TAHSIN GEMIL, *Români și otomani în secolele XIV–XVI*, coll. « Biblioteca Istorică », LXXIV, 1991, 232 p.

* * * *Études byzantines et post-byzantines*, II, recueillies et publiées par E. Popescu, O. Iliescu et T. Teoteoi, 1991, 230 p.

Al. ZUB, *Istorie și finalitate*, 1991, 202 p.

DAN BERINDEI, *Revoluția română din 1821*, 1991, 372 p.

CONSTANTIN C. PETOLESCU, *Decebal, Regele dacilor*, 1991, 112 p.

ISSN 0035–2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXXII, 1–2, p. 1–206, BUCAREST, 1994